





9.


DUNKERCA ITERUM CAPTA
XXV JUNII MDCLVIII

11.


A RHENO AD ALBIM PULSO BRANDEBURG. EL.
M.DC.LXXIII.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE LA
FRANCE,
Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent.

Par Monsieur D'AUVIGNY,

TOME NEUVIÈME.

LES GRANDS CAPITAINES.



A AMSTERDAM,
Et se vend
A PARIS, chez KNAPEN, au bas du Pont S. Michel, au Bon Protecteur.

M. DCC. LXIX.


BODLEIAN LIB
17 JUL 83
OXFORD.



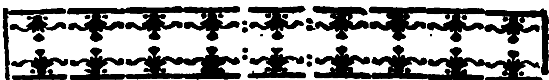
LES HOMMES ILLUSTRES

Contenus dans le Tome neuvième.

[illegible] sous les [illegible] Louis XII, Charles [illegible] &
François [illegible]

[illegible] Capitai[illegible]

[illegible]



AVERTISSEMENT

DE Monſieur D'AUVIGNY, *Chanoine Régulier de l'ordre de* PREMONTRÉ, *Frere de l'Auteur.*

CEs deux volumes & ceux qui les ſuivront, ſont les ouvrages poſthumes de M. d'Auvigny, Chevau-leger de la Garde, qui après avoir donné ſes ſoins pour l'édition des Tomes VII. & VIII. de ſon Livre, ſe hâta de partir pour joindre ſa Troupe, & a été malheureuſement tué dans le Combat d'Ettinghen, à l'âge de trente & un ans, le 27 Juin 1743, laiſſant une veuve & deux enfans mâles, à qui les deſcendans des Hommes Illuſtres de la France qu'il a célébrés ſi dignement, accorderont ſans doute leur protection, & par honneur & par reconnoiſſance.

On ſera peut-être étonné qu'un Auteur qui a ſi peu vêcu, ait pû fournir

une pareille carriere, & qu'outre ces dix volumes qui sont imprimés, il ait encore laissé la matiere de plusieurs autres en manuscrit, entre les mains de son Libraire, avant de partir pour la Franconie, où il a fini ses jours. Peu d'Ecrivains ont eû plus de facilité & de talens pour écrire l'Histoire, & je crois que la République des Lettres a fait en lui une perte. Sa mémoire étoit prodigieuse, & son imagination d'une vivacité extraordinaire, jointe à beaucoup de pénétration d'esprit. Naturellement Philosophe, il s'étoit formé un style nerveux & sententieux, qu'on remarque facilement dans cet Ouvrage. Peut-être aimoit-il un peu trop les ornemens du style & les agrémens de la narration, & il semble les avoir quelquefois préférés à l'exactitude de la Grammaire, trop vif & trop hardi dans ses pensées, pour s'y assujétir scrupuleusement.

Si l'on est surpris qu'il ait pû achever un si long Ouvrage à la fleur de ses années, (Ouvrage qui suppose une

lecture immense & un très-pénible travail) combien le sera-t-on davantage, si l'on fait attention à tous les Livres qu'il a publiés avant celui-ci. Après s'être exercé dans sa premiere jeunesse sur des matières de bel esprit & de fiction, il s'appliqua sérieusement à l'Histoire, & donna un Abregé de celle de France & Romaine, imprimée en 1730. Quelques années après il mit au jour l'Histoire de la Ville de Paris en cinq volumes, dont néanmoins la moitié du quatrième & tout le cinquième n'est point de lui, mais de feu M. de la Barre, de l'Académie des Belles-Lettres.

M. d'Auvigny étoit né dans le Hainaut. Après la mort d'un Oncle qui lui avoit donné de l'éducation, il vint à Paris en 1728, & fut recommandé à une personne très-connue dans la République des Lettres, qui ayant apperçu en lui du génie, de l'esprit, du talent & beaucoup d'application à la lecture & au travail, prit quelque soin de cultiver ces disposi-

tions. Mais depuis plus de huit années M. d'Auvigny s'étant attaché à d'autres personnes, & ayant voulu se conduire à son gré, celui à qui il avoit obligation de la première culture de ses talens, n'eut dans la suite presque aucun commerce avec lui. Ainsi dans la composition des Vies des HOMMES ILLUSTRES, on peut dire qu'il n'a été secondé de qui que ce soit. Il ne me sied pas de m'étendre davantage sur les louanges d'un frere. J'ai cru devoir à ses chers Manes ce léger tribut, & que le Public l'approuveroit.

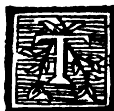
LES



LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

LOUIS DE LA TREMOILLE,

Second du nom, Prince de Talmond, Vicomte de Thouars, Comte de Benon, Baron de Craon, de Sulli, de l'Isle Bouchart, de S. Hermine, &c. Capitaine de cent hommes d'armes, Chevalier de l'Ordre du Roi, Amiral de Bretagne & de Guyenne, Gouverneur de Bourgogne, Général des armées en France & en Italie, Gouverneur de Milan, surnommé le Chevalier sans reproche; *sous les Rois Louis XI. Charles VIII. Louis XII. & François I.*



OUTE l'Europe connoît la grandeur de la Maison de la Trémoille, les hommes illustres qu'elle a produits, ses allian-

Origine de la Maison de la Trémoille.

ces, ses prétentions, & le rang distingué qu'elle a en France, où ceux qui la composent, jouissent du rang de Princes. Il ne manque à leur gloire que d'instruire le public des services importans que leurs Ancêtres ont rendus à la Nation, des grands talens qu'ils ont possédés, & des exemples de vertu & de courage que ces Héros ont laissés à la postérité.

Cette illustre Maison est originaire du Poitou, où est la petite Ville de la Trémoille. Les Seigneurs de la Trémoille avoient de grands biens en Bourgogne, & ils y tenoient un des premiers rangs. Louis de la Trémoille
1460. naquit le 20 de Septembre 1460 de Louis I, Sire de la Trémoille, & de Marguerite d'Amboise, fille & unique héritiere de Louis, Sire d'Amboise, Vicomte de Thouars, Prince de Talmond, Seigneur de Mauleon, de l'Isle de Ré & de Montrichard. C'est par ce Mariage que cette riche succession est entrée dans la Maison de la Trémoille. Il étoit petit-fils de George de la Trémoille, que les Historiens de son tems disent avoir été *un homme considérable par sa propre condition & par ses grandes alliances,*

Sa vie eſt rapportée dans la premiére partie de cet ouvrage. Le pere de Louis de la Tremoille montra toute ſa vie une violente inclination pour ſes Souverains particuliers. Il préféroit la noble liberté qui régnoit dans leur Cour, à l'éclat tumultueux de celle de France, où les Grands commençoient déja à n'être plus conſidérés, qu'à proportion du dégré de faveur qu'ils avoient auprès du Roi. La branche de France qui régnoit ſur la Bourgogne, n'ayant produit juſques-là que de grands Princes, étoit, ſinon plus puiſſante, du moins plus aſſurée de ce qu'elle poſſédoit, que les Rois de France ſes aînés. En vain la ſageſſe de Charles VII avoit-elle tenté de réparer les malheurs du régne de Charles VI, cauſés par les diviſions & par la méchanceté des Princes de ſon ſang : les peuples ramenés à l'obéiſſance par ſes travaux & par ſes ſoins montroient de tems en tems les mêmes diſpoſitions qui les avoient ſoutenus dans leur révolte. La mort du Roi parut une occaſion très-favorable pour tous ceux qui avoient intention de conſpirer contre le repos de l'Etat. Il ne ſembloit pas que Louis XI. ſon fils

1460

Etat de France ſ Charle VI

1460. & son successeur, devenu depuis un des plus grands politiques de son tems, eût fait aucune attention au danger qu'il y avoit à remuer les anciennes humeurs, dont son pere avoit arrêté le mouvement avec tant de sagesse; & le fils de celui de tous nos Rois dont le regne avoit été le plus agité & le moins absolu, commença les premiers jours du sien en Souverain despotique & en vrai tyran. Il maltraita son frere Charles, réforma une partie des anciennes troupes, éloigna de sa Cour les grands Capitaines à qui son pere devoit le trône, & à qui il étoit lui-même redevable du pouvoir dont il les accabloit, pour la remplir de gens de néant, dépourvus de mérite, dont l'avide ambition étoit de s'emparer de l'autorité & d'occuper les places dont ils étoient le moins dignes.

Ligue du bien public.

Cette conduite fit naître la Ligue du bien public, qui divisa toute la France. Les Grands de l'Etat se partagerent entre le Roi, qui n'avoit aucun égard pour eux, & son frere unique, que sa vertu & la justice de sa cause avoient rendu cher à ceux mêmes que la loi du devoir arma contre,

lui. Charles, Comte de Charolois, fils aîné du Duc de Bourgogne, fut le premier défenseur de Charles de France, & se joignit dans ce dessein avec le Duc de Bretagne, & avec un grand nombre de Princes & de Seigneurs François. Le pere de Louis de la Tremoille, retiré avec sa famille dans sa terre de Thouars, ne se déclaroit pour aucun parti; il se plaignoit du Roi, qui avoit dépouillé le Sire d'Amboise son beau-pere de la plus grande partie de ses biens; & néanmoins par principe de fidélité, il refusa constamment de prendre les armes contre lui. 1460.

Inclination de la Trémoille pour la Cour.

La Trémoille, déjà âgé de 13 ans, montroit plus de penchant pour le Roi. Soit que son pere, craignant pour la suite l'effet des préventions reçues dans la jeunesse, dissimulât ses sentimens devant lui, soit que ses maîtres dans leur particulier cherchassent à lui inspirer l'attachement au Souverain, il se déclaroit en toutes occasions hautement pour Louis XI. Il disoit que son plus grand désir étoit d'aller lui offrir ses services, & un de ses jeunes compagnons, élevé dans des principes contraires, lui ayant dit un

jour qu'il ſouhaitoit que le Roi ſuc-
1460. combât, il s'emporta juſqu'au point de lui donner un ſoufflet. Ce trait de vivacité & de zèle, dont le pere de Louis crut ſagement devoir punir la violence, fit beaucoup de bruit & parvint juſqu'au Roi. Ce Monarque combla d'éloge le zèle du jeune la Trémoille; mais comme tout lui faiſoit ombrage, il fit plus d'attention qu'il n'en avoit fait juſqu'alors, à l'indifférence que le Chef de cette Maiſon témoignoit pour ſes intérêts; il craignit de le voir ſe joindre à la multitude de ſes ennemis, & ce fut pour prévenir cet inconvénient, qu'il envoya demander au Seigneur de la Trémoille le jeune Louis ſon fils, afin de l'élever à ſa Cour. C'étoit la coutume de ce Prince de tenir auprès de ſa perſonne, ſous prétexte de leur faire honneur, les héritiers des grandes Maiſons, comme des ôtages de leur fidélité. Cette demande d'un Roi qui pardonnoit rarement les refus, donna de l'inquiétude à toute la Maiſon de la Trémoille, attachée aux Ducs de Bourgogne & de Bretagne. Les Souverains de ces deux Provinces étoient déclarés contre le Roi. On ſe ſouvenoit encore

de la disgrace inattendue de George de la Trémoille, éloigné de la Cour, après avoir été l'objet de toutes ses faveurs; & il étoit triste pour cette Maison d'exposer le plus précieux de ses rejettons aux caprices d'un Roi injuste, qui jusque-là avoit paru faire très-peu de cas des services, de la naissance, de la fidélité, & encore moins de la vertu. 1460.

Le Seigneur de la Trémoille consulta là-dessus Marguerite d'Amboise sa femme, encore plus prévenue contre le Roi, qu'il ne l'étoit lui même, tous deux se rappellerent le peu de sujet qu'avoit eu Louis XI. de saisir les biens du Seigneur d'Amboise, sur le seul soupçon que ce Seigneur avoit eu une conférence secrette avec le Duc de Bretagne; ils convinrent de ne point remettre leur fils aîné entre les mains d'un Prince aussi défiant, de s'excuser sur sa jeunesse, & de cacher à leur fils les desseins que le Roi avoit sur lui. Mais Louis XI. entretenoit des émissaires dans les Maisons considérables de son Royaume, qui servoient à l'instruire de leurs vues & à faire réussir les siennes. Le jeune la Trémoille, sans pénétrer dans ce qui 1472.

déterminoit le Roi à penser à lui, se
1472. trouva flatté du souvenir de ce Monarque; il s'en entretint avec un jeune Gentilhomme, nommé Chazerac, qu'on lui avoit donné pour compagnie, & ils résolurent ensemble qu'il demanderoit lui-même à son pere la permission d'aller à la Cour où le Roi le demandoit. Chazerac avoit quelques années de plus que la Trémoille, & un desir de s'avancer, qu'il ne pouvoit satisfaire à Thouars; il encouragea donc la Trémoille à exécuter la démarche projettée, & le détermina à se déclarer. Celui-ci parla à son pere, & le pressa beaucoup de le laisser partir, afin, disoit-il, de lui donner les moyens de se faire connoître, & de ne pas laisser languir les plus belles années de sa jeunesse dans l'oisiveté d'une Province. Le Seigneur de la Trémoille, aussi affligé que surpris de cette demande, ne douta pas qu'elle ne fût l'effet de quelque conseil. *Je verrai*, dit il froidement à son fils, *ce qui vous conviendra le mieux; laissez-moi y penser.*

Louis se sauve de la maison de son pere.

La réponse que Louis de la Trémoille attendoit avec impatience ne vint point; au contraire, il vit que sa

mere & les amis de ſa Maiſon, faiſoient leurs efforts pour le détourner 1472.
de ſon deſſein; ce qui lui fit prendre la réſolution de l'exécuter ſans rien dire, & ſans prendre d'autre conſeil que de ſon zéle & de Chazerac. Il monta à cheval avec lui, & prit la route de Paris. Le Seigneur de la Trémoille, attentif à toutes ſes démarches, fut bientôt informé de ſa fuite; irrité d'une déſobéïſſance qui pouvoit
avoir des ſuites fâcheuſes, il fit courir 1473.
après lui, & ceux qu'il employa, uſerent d'une ſi grande diligence, qu'ils le joignirent, & le ramenerent à Thouars. Son pere refuſa d'abord de le voir, pour le punir au moins par cette marque de ſéverité, ne le pouvant faire avec juſtice par des moyens plus rigoureux. Il ſentoit bien que la jeuneſſe de ſon fils l'empêchoit d'avoir aucunes des vues politiques, qui faiſoient craindre ſon ſéjour auprès du Roi. Le jeune la Trémoille de ſon côté n'attribuoit qu'à la tendreſſe que ſon pere avoit pour lui, l'oppoſition qu'il marquoit à ſes deſſeins, & il s'imaginoit ne pas manquer eſſentiellement à ſon devoir, en ſe dérobant pour un objet qu'il croyoit utile.

1473. Le Seigneur de la Trémoille ne put rester long-tems sans voir son fils. Il résolut de lui ouvrir son cœur & de le déterminer par son propre intérêt à l'obéissance qu'il exigeoit de lui. Il le fit donc venir, & après lui avoir reproché son peu d'attachement pour son pere, il lui demanda quel bien il esperoit à la Cour d'un Roi triste, soupçonneux, inquiet, violent, pour le préferer, malgré son extrême jeunesse, au repos dont il jouissoit dans le sein de sa famille. Il lui fit à cette occasion un portrait de la Cour & du Roi, qui mérite d'être rapporté, pour connoître la façon de penser des vrais Grands de ce tems-là, le mépris qu'ils avoient pour les vices des Courtisans, & le peu de cas qu'ils faisoient de la faveur des Rois. *Vous brûlez d'aller à la Cour*, dit-il à son fils, *apprenez de moi, qui la connois, les dangers dont on y est menacé. Ceux qui vous y souhaitent vous en ont donné une fausse idée, en vous la peignant comme le séjour de l'honneur & des agrémens; on n'y voit que de fausses vertus. Ce sont elles qui dominent; on s'y trompe d'autant mieux, qu'elles ont acquis par une longue habitude l'art funeste de paroître sincères. La*

Portrait de la Cour de Louis XI.

ſeule choſe où l'on y ſoit vrai, eſt la plus vaine de celles que l'eſprit humain puiſſe imaginer; c'eſt la façon de s'exprimer & de s'habiller; dans tout le reſte, il n'y a ni bon ſens ni vérité. La vaine gloire, l'ambition, l'hypocriſie y regnent enſemble, on y paroît modeſte, humble, attentif à ſa conduite & au mérite des autres; on ſemble s'y chercher & vouloir ſe ſervir; dans les démarches extérieures, dans les diſcours publics, on voit l'image admirable d'un zéle ſincére & d'une union parfaite; mais dans le ſecret de ces cœurs corrompus, ce n'eſt que malice, envie, calomnie, trahiſon habilement diſſimulée, & dont on ne peut tirer vengeance que par les indignes moyens d'une pareille conduite; c'eſt par orgueil qu'on y eſt humble: on y eſt moderé pour nuire avec plus de ſûreté, pieux par ſuperſtition & par hypocriſie, honnête & familier pour abuſer de la confiance. On y ſouffre ſouvent de la diſette au milieu de l'abondance, par les folles diſſipations auſquelles on eſt excité; la coutume eſt de répandre avec profuſion, pour des plaiſirs condamnés & ſuivis de repentir, ce que la juſtice & l'honneur devroient conſacrer au payement des dettes légitimes. Et quel fruit retire-t'on d'un ſéjour où la vertu eſt

1473.

contrainte ou corrompue ; des ombres
1473. *de grandeur acquises quelquefois par des services réels, & qu'un caprice peut vous enlever ; des flatteries dont on reconnoît la fausseté, aussi-tôt que la faveur nous abandonne ; un état toujours incertain ; un repos toujours exposé. On y jouit à la vérité d'une certaine supériorité sur le commun des hommes ; mais n'est-on pas obligé de s'humilier à son tour, devant ceux que la fortune favorise davantage ? Qui veut vivre à la Cour, s'expose à combattre continuellement contre les autres & contre soi-même.*

Voilà mon fils, continua le Seigneur de la Trémoille, *comme on pense à la Cour, dont le séjour est aujourd'hui plus à craindre que jamais. Le Roi est sombre, jaloux, inquiet ; il éleve les gens de néant, écoute les rapports, défaut qui peut seul perdre les Rois ; il croit connoître les hommes & devoir les craindre ; le soupçon d'un moment détruit auprès de lui le fruit du plus sincére attachement ; on l'a vu sans raison proscrire les sages Ministres de son pere, & s'il en reste auprès de lui qui aiment encore la justice & la vertu, leur destin est de succomber dans une Cour, où regnent à leur*

place l'hypocrisie & l'imposture. C'est un vil (a) Barbier qui gouverne sous lui, & le sort ennemi de la France, lui a donné pour Collegue un homme (b) d'une naissance aussi obscure, déshonoré depuis long-tems par son injustice, sa mauvaise foi, sa dissimulation & ses fourberies; ce n'est qu'à ces indignes manœuvres qu'il est redevable de l'Episcopat. 1473.

D'ailleurs la Cour est toute remplie de dissentions; la Bourgogne, la Bretagne & la France sont armées l'une contre l'autre; les biens du Vicomte de Thouars votre grand-pere, viennent d'être confisqués; le Duc d'Alençon, Prince du Sang, est prisonnier; le Seigneur de Nemours, après de grands services, est éloigné de la Cour avec danger de sa vie; le Comte de S. Paul, pour conserver ses biens, son crédit & sa dignité, est obligé de tromper un Roi qui veut être

(a) Olivier le Dain, Barbier de Louis XI, fils d'un Paysan près de Gand : il eut toute la confiance de Louis XI, & fut pendu sous Charles VIII.

(b) Jean Baluë, fils d'un Meunier, & selon quelques-autres, d'un Cordonnier de Verdun ou d'un Tailleur. Il parvint à être Aumônier & Favori de Louis XI qui le fit Intendant des Finances, ensuite Evêque d'Evreux, & peu après Evêque d'Angers. Il parvint enfin au Cardinalat. Il encourut par ses fourberies, la disgrace du Roi, qui le fit renfermer dans une affreuse prison, d'où il ne sortit qu'onze ans après, sous Charles VIII.

trompé, & de se tromper lui-même; la
1473. *liberté, l'honneur, la vie ne sont point en sûreté, si l'on n'oppose pour les conserver le même esprit de fourberie qui les attaque. Enfin*, ajouta la Trémoille, *j'ai autant d'amour pour ma Patrie, que les plus zélés d'entre les François; mais je vois tant de vices dans ceux qui la gouvernent, que je croirois trahir ses véritables intérêts, si je travaillois à augmenter leur puissance. Ainsi, mon cher fils, dans la jeunesse où vous êtes, vous ne pouvez que risquer beaucoup par les mauvais exemples que la Cour vous donnera, sans pouvoir espérer d'y faire goûter le vôtre.*

Louis écouta avec beaucoup de docilité le discours de son pere; mais les réflexions qu'il contenoit, étoient trop au-dessus de son âge, pour qu'elles pussent faire beaucoup d'effet sur son esprit; il se contenta d'excuser la hardiesse de sa fuite, & il promit de demeurer, puisqu'on le vouloit, & d'attendre ce que la Cour & son pere décideroient sur lui.

Cependant le Roi, attentif à ce qui se passoit dans la maison de la Trémoille, dont il connoissoit les mécontentemens, avoit appris l'opposition

du Chef de cette Maison à la volonté de son fils, & ce que le jeune Seigneur venoit d'entreprendre pour se rendre à la Cour; il ne douta point qu'une pareille marque de zéle dans un âge si tendre, ne fût suivie d'un grand attachement, que ce Prince souhaitoit plus que personne & qu'il méritoit le moins; son esprit inquiet lui fit craindre d'ailleurs les suites de l'envie que le Seigneur de la Trémoille avoit de garder son fils, & il lui envoya de nouveau un Gentilhomme pour le demander, avec menaces de son indignation, si on le lui refusoit. 1473.

Arrivée de la Trémoille à la Cour.

On ne put résister à un ordre si positif, & la Trémoille partit. La Cour de Louis XI. étoit regardée de telle sorte, que sa famille désolée fit les mêmes vœux pour sa conservation, que s'il eût été exposé au voyage le plus dangereux. Le Roi de son côté, délivré de toute inquiétude à ce sujet, le reçut avec beaucoup de joie, & lui fit tant de caresses contre sa coutume, que la Trémoille, qui étoit dans un âge susceptible de vives impressions, se sentit naître pour ce Roi, que personne n'aimoit, une affection qui dura autant que sa vie. Pendant plusieurs

1473. jours Louis le montroit comme une heureuſe conquête à tous ſes Courtiſans. « Voilà, diſoit ce Monarque, » celui que les Bourguignons vouloient garder contre moi, bientôt » je l'employerai contre eux. Il ordonna aux plus habiles Maîtres de s'appliquer à le former aux exercices militaires, dont ſon pere lui avoit déjà fait donner d'utiles leçons. La Trémoille répondit avec ardeur aux ſoins que le Roi lui-même prenoit de ſon éducation, & par l'application qu'il apporta à ſes exercices, il acquit bientôt cet air d'aiſance & de nobleſſe, qui donne un nouveau prix aux graces qu'on a reçues de la nature.

Son Portrait. Louis étoit bienfait, & d'une beauté au-deſſus de celle que l'on demande dans les hommes; ſa taille étoit au-deſſus de la médiocre; mais on la trouvoit trop formée pour ſon âge; ſon pere & ſon oncle étant fort gros, on appréhendoit qu'il ne le devînt comme eux : lui-même le craignit toute ſa vie; & pour éviter ce qu'il regardoit comme un défaut, il choiſit un régime de vie extraordinaire, qu'il obſerva juſqu'à ſa vieilleſſe; il ne mangeoit jamais le matin, & fai-

ſoit beaucoup d'exercices. A dîner & à ſouper, il étoit au plus un quart d'heure à table, & choiſiſſoit toujours les viandes les plus communes dont il mangeoit fort peu ; le reſte du jour il ſe tenoit le plus ſouvent debout, l'eſprit preſque toujours appliqué à quelque choſe d'utile. Il obſerva cette façon de vivre ſi ſcrupuleuſement, qu'il réuſſit enfin à dompter ſa nature. Il évita l'embonpoint exceſſif dont il étoit menacé, défaut que ce jeune Seigneur jugeoit conſidérable ; ſur-tout dans un homme deſtiné aux travaux militaires, où il ſe flattoit de ſe diſtinguer. 1473.

Peu après l'arrivée de la Trémoille à la Cour de France, Hugonai Chancelier de Bourgogne & le Seigneur de Contai y vinrent, avec le titre d'Ambaſſadeurs du Duc de Bourgogne, pour la concluſion d'une treve de neuf ans, entre les deux Puiſſances. Depuis la Ligue du bien public, les ennemis du Roi avoient répandu dans l'Europe que ce Monarque devenu odieux à tous les Grands du Royaume, n'avoit à ſa Cour que les gens abſolument néceſſaires à ſon ſervice, parce que chacun redoutoit de ſe voir expoſé con-

1473. tinuellement à être la victime de ses soupçons. Pour démentir des bruits si désavantageux, Louis avoit mandé à sa Cour un grand nombre des principaux Officiers de la Couronne, & d'autres Seigneurs, dont la magnificence servit assez bien aux desseins du Roi, lorsqu'il donna audience aux Ambassadeurs de Bourgogne.

Ce Prince, plus sensible à ces petits triomphes qu'il ne convenoit à un grand Monarque, prenoit plaisir à faire remarquer aux Ambassadeurs le nombre & la qualité de ceux qui composoient sa Cour. Il leur présenta la Trémoille, en leur disant: « Voilà » un enfant de bonne Maison qui tire » son origine de la Bourgogne, mais » qui me servira bien un jour contre » les Bourguignons, s'ils font quel- » que entreprise contre moi. » Louis parloit de cette sorte, parce qu'on lui avoit rapporté que le Duc de Bourgogne s'assuroit beaucoup sur l'affection que la Maison de la Trémoille avoit témoignée de tous tems pour la Province dont ils étoient originaires. Le jeune la Trémoille fut redevable à cette idée d'une partie de l'affection du Roi, qui étoit extrême-

ment jaloux du Duc de Bourgogne.

Ce Prince, dont la vie & la mort furent également extraordinaires, & qui avoit pendant plusieurs années donné tant d'inquiétudes au Roi, dont il haïssoit la personne, périt devant Nanci, dans une bataille que lui livra le Duc de Lorraine; & sa perte fut la ruine entiére de sa Maison. Il avoit une fille unique nommée Marie, héritiere légitime de ses Etats, mais peu capable de les défendre, ne pouvant opposer au Roi de France, dont le dessein étoit de les usurper, que des sujets irrités de la tyrannie de son pere, & enhardis par la foiblesse de son sexe à se venger de ce qu'ils avoient souffert. 1476.

Louis commença donc la guerre contre cette Princesse, & ce fut en cette occasion que le jeune la Trémoille fit ses premieres armes avec distinction. Le Roi, à qui on rendoit un compte fidéle de ses actions, lui donna plus que jamais des marques de sa faveur. La Duchesse de Bourgogne attaquée à la fois par ses sujets & par la France, fut obligée de se jetter entre les bras de l'Archiduc Maximilien, à qui elle porta en dot ce qu'elle

Le Roi fait la guerre en Bourgogne.

avoit pu conserver des Etats de son
1476. pere, & ce que l'Archiduc recouvra depuis sur Louis XI, avec lequel ce Prince fit sa paix. La Tremoille revint alors à la Cour, d'où il partit peu de tems après au sujet de la mort de son pere, qui le laissa le Chef de sa Maison, & l'héritier de ses grands biens. On connoîtra, par le seul exemple de la Trémoille, la différence de son tems à celui où nous vivons. On le regarda comme un des plus riches Seigneurs du Royaume; les Auteurs contemporains, en parlant de sa Maison, disent l'illustre, la puissante, la riche Maison de la Trémoille; & cependant son bien consistoit en quarante mille livres de rentes, somme qui équivaloit à 7 ou 8 cens mille livres de la valeur idéale de notre monnoye d'aujourd'hui.

Il faut comprendre dans ce bien celui du Sire d'Amboise, Vicomte de Thouars son ayeul maternel, que le Roi lui rendit, après les plus vives instances de la part de l'Archevêque de Tours, dont le Roi respectoit la sainteté des mœurs, & que la Trémoille avoit sçu mettre dans ses intérêts. Toute la France fut surprise de cette

restitution faite par un Roi, dont la tyrannique politique étoit de ne se rétracter jamais, même quand il avoit tort, & qui ne songeoit qu'à abaisser & à appauvrir les Grands de son Etat, afin de les rendre plus avides de ses bienfaits & plus dépendans de son autorité. On jugea que Louis XI, dont chacun s'estimoit trop heureux d'avoir évité la persécution & la haine, avoit été vaincu par l'ascendant de la Trémoille, & que la faveur se déclaroit pour lui. En effet ce Monarque déja *malade depuis long-tems*, fuyant la compagnie des Princes & des Grands de sa Cour, qui auroient, disoit-il, abusé de son état, avoit sans cesse auprès de lui le Seigneur de la Trémoille, l'entretenant de ses affaires particulieres, & surtout de celles de sa famille. Le Roi avoit un fils unique, nommé Charles, qui lui succéda, & deux filles. Il avoit marié l'aînée, Anne, au Sire de Beaujeau, frere du Duc de Bourbon, & l'autre, qui étoit Jeanne, à Louis Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang. Anne jouissoit de toute la tendresse de son pere, & d'ordinaire elle étoit auprès de lui avec le Seigneur de

1746.

1483.

la Trémoille. Ce fut-là qu'ils con-
1483. tracterent l'amitié qui les unit toute leur vie, & qui rendit la Trémoille si ardent à défendre les intérêts de cette Princesse.

Un jour que le Roi se sentit affoibli, il confia son état à sa fille; il lui dit de prendre ses mesures pour se mettre en état d'aider son frere, dont la jeunesse lui donnoit beaucoup d'inquiétude : ce Prince lui recommanda aussi d'avoir de grands égards pour la Trémoille, dont l'attachement pour sa personne s'étoit signalé dès sa plus tendre jeunesse; il lui dit d'écouter ses conseils, & de croire qu'un homme de son âge, qui avoit pu se soutenir & prospérer dans une Cour comme la sienne, méritoit d'être consulté. Ensuite ayant mandé la Trémoille, il lui rappella les distinctions dont il l'avoit fait jouir de tout tems, la restitution de ses biens, & les autres marques de faveur dont il l'avoit comblé. Je demande, lui dit-il, pour récompense de ces bienfaits, que vous soyiez toujours fidéle à mon fils, & attaché à la Princesse Anne sa sœur; ils feront ensemble pour votre fortune ce que j'aurois fait, si le Ciel m'avoit accordé un regne plus long & plus heureux.

Louis mourut peu de tems après, & Charles VIII étant monté sur le trône, la Dame de Beaujeu prit sous son nom les rênes du Gouvernement, malgré le dépit qu'en témoigna le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang, & les autres Princes de la Maison de Valois. Il chercha aussi-tôt à former un parti pour appuyer ses prétentions; mais dans ces commencemens, toute la Cour se tourna du côté de Madame de Beaujeu. Cette Princesse plus assurée des sentimens de la Trémoille, que des nouveaux amis de sa faveur & de ses bienfaits, & jugeant avec raison que ces premiers ne seroient point à l'épreuve d'un revers, chercha à rendre plus puissant celui-là seul sur qui elle comptoit, afin qu'il pût lui être plus utile. D'abord elle commença par lui donner de nouvelles dignités & des pensions considérables; & pour l'attacher par un intérêt personnel à la Maison de Bourbon, on lui proposa de sa part le mariage de Gabrielle de Bourbon, fille du Comte de Montpensier, un des plus grands partis du Royaume, par rapport à la naissance & au bien. 1483.

Le Duc d'Orléans avoit espéré jus-

ques-là que les réflexions du Seigneur
1483. de la Trémoille sur son droit le rameneroient à son parti. Il comptoit aussi sur l'inclination de la haute Noblesse pour les Princes du Sang, & s'étonnoit même qu'un homme aussi éclairé que la Trémoille tardât si long-tems à se déclarer pour lui. Mais quand ce Prince fut instruit du mariage projetté entre ce Seigneur & Mademoiselle de Montpensier, il ne douta point qu'en se conduisant de cette façon, Madame de Beaujeu ne vînt à bout de s'attacher les plus considérables Maisons du Royaume, & que la Trémoille ne soutînt constamment les prétentions d'une Princesse, dont la faveur lui étoit si nécessaire & si assurée. Il fit donc parler à ce Seigneur pour lui promettre d'aider de tout son crédit la conclusion de ce mariage, s'il vouloit l'assurer de s'unir ensuite avec lui. On le menaçoit en même tems de tout entreprendre pour le rompre, s'il refusoit cette proposition.

La Trémoille avoit passé une grande partie de sa jeunesse avec le Duc d'Orléans; il le respectoit beaucoup à cause de son rang; mais il avoit toujours témoigné peu d'inclination

pour

pour sa personne, à cause des dissipations ausquelles il se livroit, & du peu de cas qu'il sembloit faire des conseils utiles, & des bienséances que le Public est en droit d'exiger des plus grands Princes, en échange du respect qu'on leur accorde. En effet, celui-ci, qui étoit héritier présomptif de la Couronne, n'avoit aucune des vertus, qui le firent adorer lorsqu'il la posséda. Il les dut aux malheurs dont ses fautes furent suivies, aux injustices dont il *fut l'objet*, & *aux réflexions qu'il pût faire* pendant le cours d'une prison longue & fâcheuse. L'ambition même qu'il témoignoit alors, n'étoit pas de lui : elle lui étoit inspirée par d'habiles Courtisans qui l'environnoient, & qui employoient tout pour le rendre plus considérable, afin de le devenir eux-mêmes. 1484.

Les avances de ce Prince honoroient trop la Trémoille, pour que dans la situation où il se trouvoit avec Mad. de Beaujeu, il ne fût pas embarrassé à lui répondre ; cependant sa résolution étoit de ne donner à la premiere aucun sujet de soupçon, & au Duc, nul sujet d'espérer qu'il pût changer de conduite à son égard. Il

lui fit dire qu'ayant été particuliere-
1484. ment dévoué au feu Roi depuis sa premiere jeunesse, rien ne pourroit le séparer des intérêts de ses enfans; que le devoir se joignoit à la reconnoissance, & que le Roi ayant déposé son autorité entre les mains de Madame de Beaujeu, il étoit obligé de s'y soumettre: qu'au reste, il croyoit n'avoir jamais rien fait qui pût déterminer M. le Duc d'Orléans à s'opposer à l'alliance dont on vouloit l'honorer; qu'il n'avoit jamais manqué à ce qu'il devoit à un si grand Prince, & que si ses représentations pouvoient engager le Roi à reconnoître ses droits au gouvernement, il le verroit les soutenir avec le même zèle qu'il témoignoit pour Madame de Beaujeu. Cette Princesse, instruite par la Trémoille des propositions & des menaces du Duc d'Orléans, & connoissant d'ailleurs le génie de la Cour, prit le parti de prévenir tous les obstacles qu'on pouvoit appréhender, & de conclure promptement le mariage; il fut consommé à l'Escolles en Auvergne, lieu de la résidence de la Princesse, où le Seigneur de la Trémoille demeura avec sa nouvelle épouse, jusqu'à ce

qu'il eût appris que Mad. de Beaujeu s'étoit brouillée ouvertement avec le 1484.
Duc d'Orléans. Il en fut informé par elle-même ; cette Dame, en lui mandant cette rupture, le prioit de venir au plutôt pour l'aider de ses conseils dans une occasion si importante, & qui menaçoit de changer toute la face de la France. La Trémoille, à la nouvelle de cet événement, qu'il avoit prévu, se disposa à tout sacrifier pour la gloire de sa Bienfaitrice ; il étoit cependant *véritablement affligé de ne pouvoir soutenir* ses intérêts, qu'en tournant ses armes contre le prémier Prince du Sang, & contre des François.

En arrivant à la Cour, il apprit que l'armée du Duc d'Orléans s'étoit avancée jusqu'à Beaugenci ; ce Prince l'avoit quittée pour se rendre à Paris, afin de mettre dans son parti le Parlement & le peuple, dont il étoit fort aimé. Madame de Beaujeu vint à bout de contenir la Capitale, & le Seigneur de la Trémoille s'étant mis à la tête de l'armée Royale, marcha vers Beaugenci, à dessein de combattre celle du Duc d'Orléans. Ce Prince, qui n'étoit point encore en état de risquer une

1485. action décisive, fit aussi-tôt parler d'accommodement ; on accepta ses propositions, & la paix fut signée au grand contentement des peuples ; mais le Duc d'Orléans avoit peu d'envie de l'observer ; il vouloit gagner du tems, pour s'assurer du Duc de Bretagne François II, avec lequel il entretenoit d'étroites correspondances. La Cour de ce Prince étoit divisée sur ce qui concernoit les affaires de France ; les uns vouloient qu'on secourût le Duc d'Orléans, les autres s'opposoient à ce dessein. Ils représentoient, que quoique la Bretagne fût riche, puissante, & remplie des meilleurs soldats de l'Europe, elle ne devoit pas néanmoins s'engager dans une guerre, dont les pertes seroient totalement pour elle, & le fruit pour le Duc d'Orléans ; qu'il importoit peu aux Bretons, du nom & du sexe de ceux qui gouvernoient la France, & que le Duc d'Orléans devenu puissant, oublieroit bientôt ceux à qui il devroit son autorité.

Supplice de Landais.

D'autres combattoient fortement ces raisons, entr'autres Landais, premier Ministre du Duc, à qui son opiniâtreté en cette occasion coûta cher. Ses ennemis se réveillerent: on publia qu'il

vouloit la ruine de la Bretagne; il fut accusé, pris & pendu, malgré toute la protection du Duc, dont il étoit fort aimé. Mais sa mort, que l'on avoit jugé contraire aux vûes de Louis d'Orléans, fut ce qui servit à les favoriser; ceux des Seigneurs Bretons, qui avoient causé la mort de Landais, voulurent regagner les bonnes graces de leur Duc, en consentant au desir qu'il avoit d'aider le Duc d'Orléans. On instruisit celui-ci de ce changement de dispositions. Il agit en conséquence, & se mit à brouiller de nouveau, aidé du Comte de Dunois, le plus grand politique de son tems. Le Duc d'Orléans commença par n'avoir plus de commerce avec la Cour; il s'éloigna d'elle, & montra en toute occasion beaucoup de fierté, méprisant également les offres & les menaces qu'on pouvoit lui faire de sa part. Comme on avoit une grande attention sur toute sa conduite, on fut bientôt informé de ses vûes, & qu'il avoit un fréquent commerce de lettres avec les Bretons, & avec le Comte de Dunois. On sçut en même tems que ce Comte étoit nouvellement parti de Dauphiné, sans prendre congé de la 1485.

Cour, & qu'il étoit venu ſecretement
1485. à Parthenai, Ville du Poitou qui lui appartenoit. Cette démarche, qu'on vit bien qui ne ſe faiſoit pas ſans deſſein, fit qu'on penſa à s'aſſurer au plutôt du Duc d'Orléans. Le Roi l'envoya prier de venir à Amboiſe, où la Cour étoit alors, & il lui fit dire qu'il ſouhaitoit qu'il reprît ſa place dans le Conſeil avec les autres Princes, pour montrer par-là à toute la France, qu'il lui avoit rendu ſes bonnes graces, & que de ſon côté, il n'avoit aucun mauvais deſſein.

Le Duc d'Orléans répondit qu'il exécuteroit inceſſamment les ordres du Roi, & fit paroître beaucoup de joye de la bonté qu'il vouloit bien lui témoigner : mais il ne ſe preſſoit pas d'obéir, & ce délai le rendoit de plus en plus ſuſpect. Le Roi lui envoya le Maréchal de Gié, de la Maiſon de Rohan, pour lui réitérer ſes ordres. Ce Seigneur lui fit entendre que s'il différoit davantage, ſon retardement ſeroit mal interprêté à la Cour, & qu'on lui feroit peut-être faire par force, ce qu'il ne vouloit pas faire de bonne grace. Le Prince répondit que les ſoupçons qu'on paroiſſoit avoir de

ſa fidélité lui étoient injurieux, & même une cauſe d'inquiétude; qu'il étoit prêt de partir, & que le lendemain, il iroit à Blois pour ſe rendre de-là à Amboiſe. 1485.

Il arriva effectivement le lendemain à Blois; mais le jour ſuivant, ſous prétexte d'une partie de chaſſe, il prit le chemin du Poitou, arriva ſur le ſoir à Fontevraud, dont Anne d'Orléans ſa ſœur étoit Abbeſſe, & s'y étant repoſé quelques heures, il marcha toute la nuit, & gagna la Bretagne. On ſçut de fort bonne heure à Amboiſe ſon évaſion; la Cour envoya un grand nombre de Cavaliers après lui: peu s'en fallut qu'ils ne l'atteigniſſent; mais la vîteſſe de ſon cheval le ſauva. On arrêta ſeulement quelques perſonnes de ſa ſuite, qui s'étoient amuſées exprès pour retarder ceux qui pourſuivoient leur Maître. Ce Prince avoit laiſſé à Blois une lettre pour le Maréchal de Gié, par laquelle il lui mandoit que depuis qu'ils s'étoient ſéparés, il avoit reçu un Courier du Duc de Bretagne, qui le prioit avec empreſſement d'aller le voir: il ajoutoit que ſon voyage ne ſeroit pas long, & qu'il ſe rendroit

auprès du Roi, aussi-tôt que ses affai-
1485. res le lui permettroient. A peu près dans le même tems que le Maréchal reçut cette lettre, il lui vint des ordres exprès du Roi, de mettre tout en usage pour arrêter le Duc d'Orléans, ou du moins, pour cabaler à la Cour de Bretagne, de façon que le séjour qu'il y feroit lui fût inutile.

Le Maréchal de Gié, de la Maison de Rohan, la plus grande de Bretagne, avoit un grand crédit dans cette Province: il y avoit des vassaux, des amis, des parens, des alliés. Mais quoique sa fortune l'attachât à la Cour, l'inclination le déterminoit pour le Duc d'Orléans: il connoissoit son droit, & aimoit sa personne. De plus, il étoit attaché par sa naissance aux intérêts du Duc de Bretagne, & ce Seigneur n'avoit garde de lui rien conseiller de contraire. Il sçavoit aussi que Madame de Beaujeu ne l'aimoit pas assez pour lui donner le commandement des troupes destinées à cette expédition: ce qui le rendoit assez indifférent pour l'exécution de ses ordres. Le Maréchal n'entreprit donc rien en Bretagne pour traverser les desseins du Duc d'Orléans; mais

ce Prince avoit assez d'autres obstacles à vaincre. Le Duc de Bretagne 1485.
étoit extrêmement timide, & conséquemment ami peu sûr : pour ce qui est des Ministres, il auroit été facile de les gagner avec de l'argent, mais ce Prince n'en avoit point.

Le Sire d'Albret & le Prince d'Orange, de l'illustre Maison de Châlons, étoient à la Cour de Bretagne dans ce même tems. Ce dernier étoit le Favori du Duc de Bretagne, & l'autre, Souverain d'un petit Etat au pied des Pyrénées, se proposoit pour époux de la fille aînée du Duc de Bretagne, qui n'avoit point de postérité masculine. Le Duc d'Orléans s'appliqua à gagner ces deux Princes, quoiqu'il y eût entr'eux une espéce de rivalité, au sujet de l'Héritiere de Bretagne, dont ils étoient tous trois amoureux. Le Prince d'Orange, qui avoit moins d'espérance de ce côté-là, se lia avec plus de facilité avec le Duc d'Orléans, & le seconda avec beaucoup d'ardeur auprès du Duc de Bretagne, qui vouloit bien, disoit-il, lui donner un asyle à sa Cour, mais sans exposer ses peuples aux malheurs de la guerre. Ce n'étoit pas assez pour le Duc d'Or-

léans, qui vouloit revenir en Fran
1485. & gouverner.

Sur ces entrefaites, on apprit q
Madame de Beaujeu, voulant fa
connoître qu'elle ne craignoit po
le bruit des armes, avoit commen
la guerre dans la Guyenne & dans
Poitou, où les amis du Duc d'Orlé
tenoient quelques Places. Cette Pr
cesse avoit mené le Roi avec elle, po
autoriser par sa présence toutes ses
marches : & quoiqu'on fût enco
dans le mois de Janvier, elle osa e
treprendre des siéges. On fut surp
de cette ardeur de la part d'une fe
me, & plus encore de ses heure
succès. Les places qu'elle attaqua
rendirent, le parti du Duc d'Orléa
fut absolument détruit dans ces Pr
vinces, & l'armée victorieuse se tro
va sur les frontieres de la Bretagne
commencement du printems.

Le voisinage des troupes Fra
çoises augmenta les murmures
ceux qui ne vouloient pas la guerr
ils se réunirent pour répandre haut
ment, que quiconque entreprendr
de troubler le repos de la Bretagn
seroit traître à la Patrie, & mériter
le sort funeste de Landais. Ce no

ſeul faiſoit frémir le Duc de Bretagne, & redoubloit ſa timidité. Cependant le Duc d'Orléans ne ſe rebutoit pas : il répandoit le peu d'argent qu'il avoit amaſſé, & ſuppléoit à ce qui lui manquoit par de magnifiques promeſſes : le Prince d'Orange l'aidoit de tout ſon crédit & de celui de ſes amis, ce qui mettoit le Duc de Bretagne dans une incertitude qui lui cauſoit beaucoup de chagrin. » On me con- » ſeille, diſoit-il quelquefois, deux » choſes abſolument contraires, & » cependant ces gens-là, ſi oppoſés » entr'eux, ſont également mes amis, » ou mes Sujets. »

1485.

Madame de Beaujeu ne ſouhaitoit pas plus la guerre, que le Duc de Bretagne : informée de la diviſion qui régnoit dans ſon Conſeil, elle lui fit offrir la paix, à condition que non-ſeulement il ne prendroit point les armes pour le Duc d'Orléans, mais qu'il livreroit au Roi ce Prince & ſes partiſans. Cette derniere propoſition étoit conforme à la politique de la Régente, mais inſultante pour le Duc de Bretagne. On s'attacha à l'aigrir contre Madame de Beaujeu : on lui fit obſerver que cette Dame énorgueil-

lie de ſes premiers ſuccès, n'avoit à
1485. ſon égard aucun ménagement : enfin on l'indiſpoſa de façon qu'il ſe mît en état de ſoutenir la guerre.

Les François entrerent d'abord avec beaucoup de vivacité dans la Bretagne : ils prirent pluſieurs Places ; & pouſſant devant eux les troupes de la Province, ils vinrent à Vannes, où le Duc s'étoit retiré. Ce Prince s'étant promptement jetté dans Nantes, l'armée alla l'y aſſiéger. Cette Ville étoit la plus forte de la Bretagne, & le Duc d'Orléans fut bien aiſe de voir que ſes ennemis alloient conſumer leurs forces à ce ſiége. En effet, après bien des aſſauts & des combats, les François ne virent aucune eſpérance de prendre la Place ; ce qui les fit réſoudre à décamper pour revenir en France. Les Bretons encouragés par leur retraite les ſuivirent, & firent eſſuyer un échec à leur arriere-garde : ce qui ranima le parti du Duc d'Orléans. Les Villes de la Province abandonnées par les François revinrent d'elles-mêmes ſous l'obéiſſance de leur Souverain, & avant que la campagne fût finie, le Duc de Bretagne reconquit toutes les Places qu'il avoit per-

dues. Cette facilité encouragea le Duc d'Orléans à le presser d'entrer à son tour en France, pour y prendre des Places, & éloigner l'ennemi de ses Frontieres, lui promettant qu'aussitôt qu'on le verroit à la tête d'une armée, la meilleure partie de la Noblesse de France, déjà ennuyée du joug d'une femme, viendroit le joindre : mais le Duc remit cette expédition à un autre tems. 1485.

La lenteur de cette guerre ne convenoit point à l'ardeur que la Dame de Beaujeu avoit de la finir : il étoit de son intérêt que les peuples eussent une grande idée de sa puissance, & que son Concurrent fût vaincu aussitôt qu'attaqué. Une longue résistance de sa part donnoit lieu à l'examen de sa cause, & à l'accroissement de son parti ; ses Alliés devenoient plus fermes, ses amis plus disposés à lui sacrifier leur fortune, & les peuples à recevoir ses plaintes : la situation de ce Prince étoit telle, que sans avoir recours aux armes, le tems seul pouvoit le rendre vainqueur de ses ennemis. Madame de Beaujeu, qui prévoyoit tout ce qui pouvoit arriver du moindre retardement, ne cherchoit qu'à

pousser cette affaire avec vigueur; 1485. mais pour servir ses desseins, il lui falloit un Général expéditif, aussi entreprenant qu'heureux, & qui eût mesuré son opération militaire sur ses vûes, & sur les besoins de la Cour. La Trémoille avoit bien le zèle & l'ardeur que la Régente pouvoit souhaiter; mais il falloit y joindre le talent de la guerre, & la capacité du commandement: ce Seigneur étoit encore bien jeune, pour qu'on pût s'en rapporter à lui. Cependant la Dame de Beaujeu comptant sur la fortune qui l'avoit toujours favorisée, voyant d'ailleurs qu'il étoit de la politique de ne point répandre sa confiance sur plusieurs, prit le parti de supposer dans la Trémoille tous les talens nécessaires à ses desseins. Elle lui fit part de ses vûes les plus secrettes, & lui remit tout le soin de la guerre, ensorte qu'à 27 ans, la Trémoille se trouva le Général de la portion des troupes qui étoient demeurées fidèles au Roi. A la tête de ces troupes, il se disposa à vaincre celles qui s'étoient soulevées; mais malgré les mesures que l'on avoit prises dans le Conseil tenu au sujet de la guerre, une partie des peu-

ples & la plûpart des Grands étoient
tellement prévenus en faveur du Duc 1485.
d'Orléans, qu'on n'avoit pû assembler
qu'une armée de 12000 hommes,
nombre en apparence peu capable
de faire de grands progrès en Bretagne, Province hérissée de Villes
fortes, garnie de soldats, ausquels
s'étoient joints tous les Partisans du
Duc d'Orléans, & des Seigneurs de
son parti.

La Trémoille fonda ses principales
espérances sur les intrigues de Madame de Beaujeu à la Cour de Bretagne,
où l'argent répandu avec profusion par
ses émissaires lui acquéroit chaque
jour des amis. Le Duc de Bretagne
n'aimoit pas la guerre; il auroit voulu
pouvoir servir le Duc d'Orléans sans
combattre; & son indolence, ainsi
que la prévention de ses Ministres,
empêchoit ce dernier d'employer toutes les ressources que lui offroit la Bretagne, & qui sans doute l'auroient rendu vainqueur de sa concurrente. En
vain se présentoit-il souvent au Duc
de Bretagne pour l'engager à faire de
plus grands efforts; ce Prince lui répondoit que le supplice de Landais
encore récent, faisoit connoître com-

1485. bien on devoit éviter de s'attirer le mécontentement des peuples; que depuis le commencement de son regne, il n'avoit jamais pû faire jouir ses Sujets d'un repos durable; que sa Cour même étoit toujours agitée: ce qui le forçoit à se conduire avec beaucoup de ménagement & de circonspection. Le Prince d'Orange, Favori du Duc de Bretagne, n'avoit pas plus de pouvoir pour exciter son zèle; & l'armée du Duc d'Orléans, réduite à un petit nombre, fut obligée de laisser long-tems celle de la Trémoille maîtresse de la campagne

Ce Général profita habilement de sa supériorité, pour donner de la réputation à ses armes. Il commença à entreprendre des siéges, & soit bonheur de sa part, soit lâcheté ou perfidie de la plûpart des Gouverneurs, il trouva peu de résistance, même de la part des Villes, qu'il étoit en quelque sorte téméraire d'attaquer. Il reconquit ainsi en peu de tems, toutes les Villes que le Duc de Bretagne avoit reprises après la retraite des troupes Françoises, & réduisit bientôt ce Souverain à craindre une seconde fois pour sa Ville de Nantes.

Des progrès si rapides donnerent donc beaucoup d'inquiétude au Duc de Bretagne, & plus encore au Duc d'Orléans, qui renouvella ses instances auprès du Duc de Bretagne, pour l'engager à lever plus de troupes. Mais il s'obstina à rejetter ce conseil, comme odieux au peuple, qu'il craignoit extrêmement d'irriter. La Trémoille, dont le principal objet dans cette guerre, étoit une paix avantageuse à Mad. de Beaujeu, voulut profiter de la consternation où étoit la Cour de Bretagne, pour y envoyer de nouvelles propositions; il fit offrir au Souverain de cette Province, de lui rendre une partie des Places conquises, s'il vouloit éloigner le Duc d'Orléans de ses Etats, & à celui-ci de lui obtenir sa grace du Roi, mais à des conditions dures, qui furent hautement rejettées. On résolut même dans le Conseil du Duc, de s'approcher enfin des François, qui jusques-là n'avoient point vû d'ennemis; & aussi-tôt les troupes ayant été réunies en un seul corps, le Duc d'Orléans, avec le Prince d'Orange, le Sire d'Albret, & plusieurs autres, s'avancerent vers S. Aubin où l'armée Françoise étoit campée.

1485.

Cependant la Trémoille, voya
1485. que malgré ſes ſoins il étoit impo
tant pour le ſuccès de ſa cauſe de do
ner bataille, s'y diſpoſa, & rangea ſ
armée dans un ordre que les ennem
mêmes admirerent, mais qu'ils ne p
rent imiter, à cauſe de la différen
de leurs troupes, compoſées d'
grand nombre de corps inconnus l
uns aux autres, & ſoumis à des Ch
moins abſolus. Il étoit encore d'uſa
du tems de la Trémoille, d'animer l
combattans par des harangues milit
res, où le Général rendant compte d
cauſes de la guerre, en faiſoit connoît
la juſtice, & augmentoit le deſir de
ſoutenir. Cette coutume étoit une ſu
te de la douceur des premiers tem
où les Rois prenant toujours les a
mes à regret, vouloient juſtifier hau
tement la néceſſité de la guerre,
prenoient les peuples pour juges d
droit qu'il alloient défendre au pé
de leur vie : elle ſuppoſoit auſſi pl
de lumieres dans le ſoldat, qui p
roiſſoit ſenſible à l'éloquence & au
raiſons qu'on lui oppoſoit. Soit qu
la Trémoille fût déterminé par l'ut
lité de cet uſage, ou qu'ayant
combattre contre un Premier Prin

du Sang, & contre des François, il crut devoir mettre le Public pour lui, & contr'eux; on dit que ce Général, à la tête de l'armée, parla ainsi: » Je ne » doute pas que chacun de nous se » voyant armé contre un Prince du » Sang de nos Rois & contre nos con- » citoyens, ne souhaite payer de son » sang la paix qu'on leur a offerte, plu- » tôt que d'acheter la victoire aux dé- » pens du leur. Cette armée, que nous » nous disposons à combattre, est com- » posée de nos parens, de nos amis & » de nos freres; & quoique nos inté- » rêts soient aujourd'hui différens, leur » défaite réjaillira sur nous qui l'au- » rons causée. Si la faute où ils sont » tombés nous permet de les attaquer » sans crime, nous ne pourrons les » vaincre sans regret. Combattons-les » cependant, puisqu'ils nous ont ré- » duits à cette triste nécessité; soute- » nons avec ardeur la cause de notre » Roi; mais quand vous aurez satis- » fait à ses intérêts, souvenez-vous de » ceux de la Patrie; sauvez ceux que » vous aurez vaincus, & n'oubliez pas » au milieu du carnage, que c'est le » sang de vos freres que vous versez. » 1485.

Cette harangue, où le soldat recon-

nut les sentimens humains d'un Géné-
1485. ral moins avide de gloire, que jaloux du titre de bon Citoyen, augmenta l'affection qu'ils avoient déjà pour sa personne, & leur rappella ce qu'ils devoient à leurs ennemis, sans rien diminuer de leur ardeur. Le Duc d'Orléans voulut aussi, par ses discours, exciter le courage de ses soldats, & sur-tout de la Cavalerie Bretonne, sur laquelle ce Prince comptoit peu, étant commandée par des Chefs qu'il soupçonnoit d'être liés avec Madame de Beaujeu. Il s'ouvrit même au Prince d'Orange, à qui il dit que l'or gagnoit des batailles, ainsi que la valeur, & qu'il se défioit beaucoup de la Cavalerie Bretonne. Pour la contenir, ils résolurent de la commander en personne, laissant le reste de l'armée sous la conduite de quelques Chefs, de la fidélité desquels ces deux Princes étoient assurés.

Bataille de S. Aubin, gagnée par la Trémoille.

L'approche de l'armée de la Trémoille justifia les soupçons du Duc d'Orléans. Les Gens-d'armes eurent à peine chargé la Cavalerie Bretonne, qu'après une très-légere résistance, elle prit ouvertement la fuite, sans pouvoir être retenue par la hon-

te, les promesses, ni les menaces.
Alors le Duc d'Orléans & le Prince 1485.
d'Orange, n'ayant plus avec eux qu'un très-petit nombre de Cavaliers, mirent pied à terre, & une pique à la main se mêlerent dans l'Infanterie. » Réparons, dirent-ils, la honte que » les Bretons viennent de recevoir : ce » n'est pas la premiere fois que la » fortune a favorisé l'audace. » En même tems ils s'avancerent d'eux-mêmes vers la Trémoille qui marchoit à eux ; le combat fut sanglant, chacun des deux partis voulant vaincre ou périr. Le Duc d'Orléans & le Prince d'Orange, sans perdre l'attention nécessaire pour le commandement, combattoient avec une ardeur extrême ; mais la Cavalerie de la Trémoille étant revenue de la poursuite des fuyards, entra sans peine dans les rangs ouverts des ennemis, sabrant de tous côtés ceux qui faisoient résistance. Le Duc d'Orléans ne pouvant se résoudre à survivre à sa défaite, continuoit de se battre au milieu d'une troupe de braves, déterminés à périr avec lui. La Trémoille qui l'apperçut, craignit les suites de son opiniâtreté, il s'approcha de lui, ordonna aux sol-

Lusignan dans le Limosin, où il
1485. mis sous la garde d'un Officier dévo
à Madame de Beaujeu ; ce qui don
beaucoup d'inquiétude aux amis
Prince. A l'égard du Prince d'Oran
on l'envoya au Pont de Cé, où il
meura en prison, jusqu'à ce que
Duc d'Orléans sortît de la sienne.

Le Duc de Bretagne ayant appris
1488. défaite entiere de son armée & la ca
tivité des deux Princes, se repentit d
voir pris le parti du Duc d'Orléa
& envoya à la Cour de France po
demander la paix. Contre son esp
rance on reçut assez bien ses Envoy
& après avoir balancé entre plusie
propositions, la France signa av
la Bretagne un Traité de paix e
trêmement avantageux. Tout le r
te du Royaume se soumit en mê
tems : personne n'osa attaquer u
fortune aussi-bien établie que celle
Madame de Beaujeu, & secondée d'
Général aussi heureux que la Tr
moille.

La pacification de tous ces troubl
& l'envie que le Roi avoit de signal
sa valeur, le firent penser, pour le m
heur de la France, à porter la gue
en Italie. Ce Monarque fut le p
m

mier de nos Rois qui donna l'exemple du malheur constant, qui a toujours accompagné les armes Françoises dans toutes les expéditions éloignées. 1488.
D'abord tout ploya sous l'effort de ses armes ; l'Italie entiere lui fut soumise, avant qu'il eut eu le temps d'en parcourir une partie : partout, dit Mezeray, il fut reçu en Souverain, en n'employant pour ses conquêtes que des Fouriers pour marquer les Logis ; mais par une révolution que tous ses successeurs éprouverent, & dont aucun ne profita, il se vit obligé de fuir avec précipitation du milieu de ses conquêtes ; & si ce Prince signala cette fuite par une victoire, il en fut moins redevable à la prudence qui doit présider aux actions des Rois, qu'à la valeur de ses François, toujours prodigues de leur courage & de leur sang. La Trémoille le suivit à cette expédition, dont les suites malheureuses firent regretter plus amerement les premiers avantages. Charles VIII le députa vers le Pape pour le déterminer à se lier avec lui contre le Roi de Naples. Ce Seigneur exposa le motif de son Ambassade en présence du Sacré College assemblé ; mais il s'ap-

1488. perçut bientôt que l'intérêt de la paix l'emportoit sur les avantages qu'on pouvoit tirer de la guerre. Il chercha en vain à exciter la reconnoissance du Pontife pour le Roi, en lui rappellant le souvenir des bienfaits dont ses prédécesseurs avoient été si reconnoissans. Le Pape l'interrompit pour lui dire qu'il sçavoit ce que les Rois de France avoient fait à l'avantage du Saint Siége ; mais que Charlemagne, après avoir comblé de biens les Papes de son temps, n'avoit pas exigé comme le Roi d'entrer dans Rome à main armée ; il y vint en ami, ajouta-t'il, & si vous le voulez en protecteur, avec une suite convenable à sa dignité, mais hors d'état de causer aucune inquiétude. Si le Roi de France veut se conformer à un modele aussi illustre, il reconnoîtra en moi les mêmes sentimens qui animoient mes prédécesseurs. Après cette réponse, le Pape congédia la Trémoille. L'opposition de ce Pontife, que la Cour de France auroit du prévoir, sans espérer de la vaincre, fut la cause principale de la fin malheureuse de cette guerre.

Charles VIII, après avoir établi un Gouverneur dans le Royaume de Na-

ples, traversant à grandes journées les Provinces d'Italie pour regagner 1488. celles de France, laissoit voir sur son visage le dépit & la honte. Ses Alliés l'abandonnerent en sa présence, & les Suisses mêmes de son armée refuserent de lui obéir en une occasion si importante. La Trémoille, qui n'avoit point alors de rang dans l'armée, se plaisoit à se mêler souvent parmi les soldats de cette Nation, & à combattre à pied parmi eux; il se prêtoit à leurs coutumes *singulieres*, *s'accommodoit de la simplicité* de leurs mœurs, satisfaisoit leur avidité naturelle par son penchant à la générosité; & par cette conduite il leur étoit devenu extrémement agréable. Leur désobéissance aux ordres du Roi lui avoit aussi été d'autant plus sensible, qu'il avoit en vain essayé son crédit sur eux. Il saisit donc avec joie le moyen de les remettre en grace, en rendant un service essentiel au Roi.

L'armée s'étoit écartée du chemin ordinaire pour éviter les ennemis, & accablée de lassitude, elle étoit enfin parvenue au pied d'une montagne escarpée, où l'homme le plus atten-

tif à ſa marche pouvoit à peine éviter
1488. les précipices qui l'environnoient ; les chevaux avoient rarement tenté ce paſſage, & il étoit abſolument impoſſible d'y faire marcher les charriots de l'artillerie, ſans laquelle cependant l'armée ne pouvoit que perir.

La Trémoille, frappé du péril qu'elle couroit, alla trouver les Suiſſes, Ceux-ci l'avoient prié de les remettre dans les bonnes graces du Roi. » Voici » leur dit-il, une occaſion favorable » & qui en même temps vous ſera glo» rieuſe ; il s'agit d'entreprendre un » travail qui par ſa difficulté eſt digne » de vous ; c'eſt de faire paſſer l'ar» tillerie au-deſſus de ces hautes mon» tagnes, que les hommes peuvent » à peine traverſer. Les Suiſſes répondirent tous d'une voix qu'ils ſuivroient en tout les volontés de la Trémoille ; & à l'inſtant, ce Seigneur, ôtant ſes habits & ſes armes, parut en chemiſe au milieu d'eux, prit deux boulets de canon & franchit le premier la montagne ; il revint enſuite, anima par ſes promeſſes ceux que le travail effrayoit, fit diſtribuer du vin & des vivres en abondance, promettant dix écus à celui qui gagneroit

le haut de la Montagne avant lui ; pendant ce temps-là, les trompettes & les autres instrumens de guerre retentissoient de toutes parts & ranimoient la vigueur du soldat. 1488.

Une chaleur excessive se fit bientôt sentir & vint redoubler la fatigue : un soleil brûlant donnoit à plomb sur la montagne, & les plus robustes commençoient à se plaindre. » Courage, » amis, s'écria la Trémoille, nous som- » mes tous dans la force de notre âge, » ne nous rebutons de rien ; ce que » nous avons fait ne suffit pas, il faut » achever, & hâtons-nous, car les » ennemis nous attendent dans la » plaine ; après avoir vaincu la na- » ture, nous vaincrons aisément les » hommes. Les Suisses répondirent par de grands cris de joie, & semblant reprendre une nouvelle vigueur, ils continuerent ce pénible travail avec une ardeur prodigieuse. La Trémoille qui montoit & descendoit sans cesse, étoit tout couvert de poussiere & de sueur, & souffroit lui-même beaucoup de l'excès de la chaleur : ceux qui le virent en cet état, le prierent de prendre quelque repos ; mais craignant que son exemple ne rallen-

tît les Suisses, il rejetta ce conseil & demeura jusqu'à ce que tout fût achevé. Le soleil fit de si vives impressions sur le visage de ce jeune Seigneur, dont le teint n'avoit point encore été altéré, qu'au retour personne ne le reconnut; le Roi même, auprès de qui il venoit de se rendre, le demanda plusieurs fois : ce qui lui donna le plaisir d'entendre les éloges que son Maître lui donnoit. On assure que son visage & ses mains devinrent absolument basanés. Ce changement, qui est de peu de conséquence pour un Militaire, fut suivi d'une incommodité plus sérieuse, qui dura plusieurs jours; mais les éloges que lui donnoit toute l'armée, la lui firent supporter avec joie.

1488.

Enfin l'armée entiere passa & se trouva dans la plaine de Fornoue, qui étoit déjà toute couverte de l'armée nombreuse des ennemis. Celle de France se mit en bataille, & le Roi ayant éprouvé la prudence de la Trémoille, autant que son courage & son zèle, lui ordonna de conduire l'arriere garde. On vouloit laisser une forte garde aux bagages suivant la coutume : mais la Trémoille s'y op-

posa & sauva ainsi toute l'armée. Ce Seigneur représenta au Roi qu'ayant peu de troupes, il falloit les employer toutes à combattre, que les valets seuls suffiroient pour conserver le bagage; & que d'ailleurs on seroit trop heureux, si en le perdant on gagnoit la bataille; son avis fut suivi; tout se battit dans l'armée, chacun fit des prodiges & les ennemis prirent la fuite au-delà de la riviere. » Que ferons-» nous, s'écria le Roi? Il faut passer » la riviere, répondit la Trémoille, » & achever la défaite des ennemis. Trivulce & plusieurs autres bons Capitaines pensoient comme lui; mais contre la coutume de la Nation, les François trop modestes après la victoire demanderent la retraite, & on se logea le même soir au Village de Madesane, à quelque distance du champ de bataille. 1488

Ce fut dans cet endroit que tous les Chefs de l'armée, se trouvant divisés entr'eux, la terreur commença à s'emparer de l'esprit du soldat incertain; les uns demandoient à s'approcher de la Ville d'Ast, où le Duc d'Orléans, qui avoit des droits légitimes sur le Duché de Milan, s'étoit

1488. rendu au commencement de la guerre avec des troupes.

Ce Prince, après avoir séjourné quelque temps dans le Château de Lusignan, avoit été transféré à Bourges dans la grosse Tour; enfin après deux ans de prison, le Roi lui rendit la liberté au commencement de la guerre d'Italie. Comme il avoit levé des troupes, dans le dessein de profiter des conquêtes de Charles dans le Royaume de Naples, & de faire avec plus de facilité celle du Milanez, il étoit déjà venu à bout de prendre la Ville de Novarre; mais depuis que Charles avoit été contraint de reprendre avec tant de promptitude le chemin de France, le Duc de Milan étoit venu à la tête d'un grand nombre de troupes mettre le siége devant cette Ville. Une bataille pouvoit la délivrer & conserver le Duc d'Orléans dans une si belle possession; mais on ne pouvoit risquer une action avec le petit nombre de soldats qui composoient l'armée Françoise; & le Duc d'Orléans auroit perdu toute espérance, si le Bailli de Dijon, que le Roi avoit envoyé en Suisse pour louer huit à dix mille hommes, ne fût arrivé au Camp avec

le double de ce nombre ; tant la Nation favorisée par Louis XI montroit d'inclination pour le service du Roi son fils. Les Suisses se promettoient d'ailleurs le pillage du Milanez, qui étoit alors le plus riche Pays du monde ; & dans cette espérance, ils venoient s'offrir en si grand nombre au Bailli de Dijon, que la République fut obligée de donner des ordres pour réprimer cette ardeur. 1488.

L'arrivée d'un si grand secours à l'armée Françoise releva les espérances du Duc d'Orléans ; il fit agir ce qu'il avoit d'amis auprès du Roi pour le déterminer à marcher vers Novarre, & ayant appris que le parti contraire à ses intérêts se trouvoit le plus fort auprès de ce Prince, il trouva moyen de sortir de la Ville assiégée & de venir en personne au camp.

Le Cardinal Briçonnet, principal Ministre du Roi, le sollicitoit sans cesse de retourner en France, & le Duc d'Orléans le sçavoit ; mais il ignoroit les dispositions du Seigneur de la Trémoille à son égard, & c'étoit de quoi ce Prince vouloit s'informer. L'ayant pris en particulier, lorsqu'il vint lui rendre ses devoirs : » je ne

» vous ai point, lui dit-il, témoigné
1488. » de ressentiment par rapport à ce que
» vous avez fait contre moi pour Ma-
» dame de Beaujeu : le nom du Roi
» vous justifioit ; mais aujourd'hui sa
» gloire demande qu'il me secoure :
» Que lui conseillerez-vous ? Ce
» que je pense qu'il doit faire répon-
» dit la Trémoille, je crois qu'il
» doit vous conserver Novarre ; j'ap-
» puyerai cet avis-là, comme étant
» le meilleur selon moi ; & si l'on con-
» vient de se battre, je répandrai mon
» sang avec joie, pour prouver à un
» grand Prince tel que vous, qu'après
» mon devoir ses intérêts me sont plus
» chers que toutes choses.

Cependant la Tremoille donna bientôt des preuves de ce qu'il avoit assuré au Duc d'Orléans. Le Roi partagé entre les amis de ce Duc & ceux qui lui étoient contraires, assembla un grand Conseil, pour tâcher de les réunir, ou de savoir par le détail de leurs raisons le parti qu'il devoit préférer. Briçonnet parla le premier, & quoiqu'en présence du Duc d'Orléans, il conclut pour le retour en France. L'opinion du Ministre fut suivie de plusieurs personnes

considérables, ce qui causoit un violent dépit au Duc d'Orléans. Ce Prince tout ému jetta les yeux sur la Trémoille qui alloit donner son avis, & ne douta plus de sa sincérité, lorsqu'il l'entendit parler ainsi. » Sire, dit-il, 1488
» la conquête de l'Italie en peu de
» jours, le miracle de Fornoue & le
» grand nombre de Suisses qui sont
» venus vous joindre, vous assurent
» d'une victoire certaine, si vous vou-
» lez combattre, & j'ose dire, Sire,
» que vous le devez. Que penseront
» ces Italiens, que leur défaite même
» n'a pas humiliés, si vous fuyez de-
» vant eux après les avoir vaincus ?
» Votre propre gloire, l'intérêt du
» premier Prince de votre sang, l'exi-
» gent & vos soldats le desirent. Que
» deviendront d'ailleurs le Comte de
» Montpensier & tant de Noblesse que
» vous avez laissés avec de braves
» soldats dans le Royaume de Naples ?
» Ils ne sont pas assez puissans pour s'y
» maintenir sans secours, & vous
» ne pourrez leur en donner qu'avec
» beaucoup de peine, si vous laissez
» le Milanez à vos ennemis ; même
» on doit croire que les nouvelles
» parvenant tard en France d'un

» Pays si éloigné, on ne sera pas en
1488. » état d'apporter des remedes assez » prompts aux inconvéniens qui ne » manqueront pas de survenir & qu'il » est aisé de prévoir ; ensorte que les » François, perdant la réputation & » les Etats qu'ils ont acquis en Italie, » & privés du fruit de leur valeur, » l'Europe entiere les accusera encore » de légereté & d'imprudence. Au » lieu qu'en délivrant Novarre & s'at- » tachant au Milanez, on se conserve » un moyen aussi glorieux qu'assuré, » de porter, quand on voudra, la » terreur dans Rome & dans Venise, » & de puissans secours dans le Royau- » me de Naples, soulagé d'ailleurs par » une si puissante diversion. Sa Ma- » jesté soutiendra le titre de Conqué- » rant, qu'elle a acquise par sa fortune » & par sa valeur ; elle élevera le » premier Prince de son Sang sur un » trône qui lui appartient, & ache- » vera de combler de gloire l'armée » victorieuse qu'elle conduit.

Ceux d'entre les Chefs qui ne cherchoient point à revenir en France & qui par cette raison n'avoient rien à craindre de la part du premier Ministre, applaudirent au discours de la

Trémoille, & le Roi lui-même qui désiroit la guerre, paroissoit s'approcher de son avis. Mais le Prince d'Orange, jaloux depuis long-temps du Seigneur de la Tremoille, & qui ne pouvoit lui pardonner sa défaite à Saint-Aubin, abusa de sa réputation de grand Capitaine, pour ramener tout le Conseil à l'avis de Briçonnet. Le Duc d'Orléans, piqué de sa partialité & de sa hardiesse, l'interrompit avant la fin de son discours, & lui reprocha avec beaucoup de chaleur de le sacrifier avec la gloire du Roi, à sa passion particuliere. » Je suis serviteur » du Roi, répondit le Prince d'Oran- » ge, & je ne cherche que l'intérêt de » son Etat. Vous en avez menti, répliqua le Duc d'Orléans, qui en même temps se leva en témoignant beaucoup de colere; on se mit au-devant de ce Prince, pendant que la Trémoille tâchoit d'appaiser le Roi, vivement choqué de ce procédé: il dit même quelques paroles dures au Duc d'Orléans, auxquelles celui-ci répondit avec hauteur. 1488.

Charles reconnut alors qu'un Roi sans enfans est aux yeux de ses sujets bien peu au-dessus de l'héritier de sa

Couronne. Le Duc d'Orléans conti-
1488. nua encore à maltraiter le Prince d'Orange. Le Roi qui étoit sensiblement piqué de ce qu'on eût osé lui manquer en sa présence, le fut bien davantage, lorsqu'il sçut qu'au sortir du Conseil le Duc d'Orleans avoit été suivi d'une Cour très-nombreuse. Au reste, ce Prince, dont on ne peut excuser le procédé vis-à-vis de son Souverain, n'avoit point tort dans le fond; il voyoit avec peine que l'on étoit à la veille de renoncer à des prétentions légitimes en elles-mêmes & plus faciles encore à soutenir par les moyens qu'il proposoit: mais le Roi ne l'avoit jamais aimé; & à mesure que ce Monarque voyoit s'affoiblir l'espérance de se procurer des enfans, il se prévenoit de plus en plus contre l'héritier présomptif de son trône.

Les Ministres, toujours conduits par les passions des Souverains, montroient aussi de la prévention contre le Duc, & il fut décidé que sans avoir aucun égard à la nécessité de ses affaires, on accepteroit la paix du Duc de Milan qui l'offroit. Le Duc d'Orléans se récria beaucoup; mais il fut obligé de céder au temps, & l'armée reprit le

chemin de France, où le Roi ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il se repentit d'avoir quitté l'Italie. Le Duc de Milan, qui n'avoit voulu que le faire sortir de ses Etats, le trompa aussi-tôt que ce Monarque en fut éloigné ; & l'on apprit que les François du Royaume de Naples, attaqués par les Espagnols & par le dernier Roi qui en avoit été chassé, alloient succomber sous leurs efforts réunis. 1488.

On ne pouvoit éviter cette perte qu'en envoyant une nouvelle armée en Italie; mais les affaires ayant changé de face, le Roi ne pouvoit plus se charger de la conduire en personne, d'autant plus que sa santé commençoit à s'altérer. Il fallut donc choisir un autre Chef d'une grande considération, & le Ministere jetta les yeux sur le Duc d'Orléans. Le Seigneur de la Trémoille, pour qui ce Prince montroit beaucoup d'estime, fut chargé d'aller lui représenter que rien ne seroit plus capable de faire oublier à la Nation la guerre civile qu'il avoit excitée autrefois, que d'aller délivrer les François exposés à périr dans le Royaume de Naples; qu'une expédition entreprise par un tel motif étoit

1488. digne de son amour pour la vraie gloire, & que d'ailleurs, comme le dessein de la Cour étoit qu'on attaquât d'abord le Milanez, on ne pouvoit lui donner une satisfaction plus complette du tort qui venoit de lui être fait.

Mais le parti d'Orléans s'augmentant tous les jours, & la santé du Roi diminuant sensiblement, le Duc n'étoit plus dans l'intention de quitter la France, où l'on eut pu profiter de son absence pour lui nuire. Ce Prince étoit bien assuré que s'il parvenoit au trône, il lui seroit aisé de conquérir le Milanez, sans dépendre de la volonté d'un Roi trop inconstant, & des vues de ses Ministres; sa tête attendoit la Couronne, & il ne vouloit pas l'exposer avant de l'avoir reçue; il refusa donc nettement d'aller dans le Milanez. Les préparatifs de guerre faits à ce sujet & les cabales commencées contre lui devinrent inutiles par son refus.

Cependant les Grands de l'Etat se rapprochoient de ce Prince de jour en jour, & chacun s'efforçoit de gagner les bonnes graces de celui qui alloit bientôt devenir le Maître abso-

lu. La Trémoille n'imita pas cette conduite : il continua de se montrer attaché au Roi, ne quitta point ce Monarque pendant tout le temps de sa maladie ; il faisoit aussi sa cour au Duc d'Orléans, mais sans affectation & comme un homme qui lui rendoit ce qui étoit du à son rang, sans paroître penser à rien de plus pour l'avenir. Enfin Charles VIII mourut au Château d'Amboise, & la présence du nouveau Roi n'empêcha pas la Tremoille de montrer une douleur extrême de la mort de son bienfaiteur : il le regretta hautement & signala de telle sorte sa reconnoissance, que le nouveau Roi ne put s'empêcher de l'en louer.

1488.

1498.

Mort de Charles VIII.

Aussi-tôt que le Duc d'Orléans fut sur le trône, tous ceux qui l'avoient suivi sous ce premier titre, vinrent en foule à la Cour ; mais au grand étonnement du Royaume, & cependant par un principe de justice, le nouveau Roi préféra ceux qu'un devoir légitime avoit attachés à l'autorité Royale que la fortune venoit de lui donner, à ceux qui avoient suivi leur inclination pour sa personne. Il devoit alors agir en Roi & paroître plus touché du bon exemple, que du

zèle. Ce Monarque condamna même
1498. l'empressement indiscret de quelques
Courtisans, qui essayerent d'abord de
l'animer contre le Duc de Lorraine,
le Prince d'Orange, & sur tout contre
le Seigneur de la Trémoille. Sans lui,
disoit-on au Roi, vous n'auriez pas
essuyé l'affront d'être vaincu à la face
de l'Europe, & les désagrémens d'une
longue prison. Louis répondit que la
Trémoille en combattant contre lui
avoit exécuté les ordres du Roi, &
qu'à l'égard des autres, il avoit dû
tout oublier en montant sur le trône.
Ce fut à ce sujet qu'il dit ces mots si
célebres : *Un Roi de France ne venge
point les injures du Duc d'Orléans.*

La Trémoille n'ignoroit pas les mauvais Offices qu'on s'efforçoit de lui rendre auprès de Louis; mais il parut s'en inquiéter peu, & sa surprise, ainsi que la confusion de ses ennemis, fut extrême, lorsque Sa Majesté, sans attendre ses sollicitations, le confirma dans les rangs & les honneurs qu'il tenoit du feu Roi, & augmenta ses pensions. Le Roi ajouta les plus grands éloges à ces bienfaits, & lui dit qu'il le regardoit comme l'un des plus braves & des plus habiles

Capitaines de son Royaume. George d'Amboise devenu premier Ministre, & qui n'étoit pas un petit génie vindicatif, servit la Trémoille dont il avoit été longtemps l'ennemi, & le mit bien dans l'esprit du Roi. On ne douta point de sa faveur, lorsqu'on sçut que ce Prince, ayant formé le dessein de se séparer de Jeanne de France, fille de Louis XI, qu'il avoit épousée à regret, pour se remarier avec Anne de Bretagne, l'avoit chargé d'aller résoudre *la Reine* à favoriser elle-même la cassation de son mariage. 1498.

Jeanne de France n'avoit point ignoré que jamais Louis XII n'auroit été son mari, s'il n'avoit craint son pere; elle étoit d'ailleurs contrefaite & hors d'état d'avoir des enfans: depuis son union avec le Duc d'Orléans, cette pieuse Princesse avoit toujours vêcu dans la retraite, fuyant la Cour dont elle étoit peu recherchée, & s'appliquant à donner de bons exemples à ceux à qui l'indifférence de son mari l'empêchoit de donner des loix. La Trémoille, élevé à la Cour de son pere, & témoin de ses vertus, se chargea avec peine d'aller lui annoncer les volontés du Roi: cependant il fallut

obéir & lui apprendre qu'on ſe diſpo-
1498. ſoit à la faire deſcendre du trône. La conſtance de la Reine ne ſembla point ébranlée par ce malheur. » Je m'at-» tendois, lui dit-elle avec douceur, » à ce que vous venez de m'annoncer. » Jamais les honneurs de ce monde » n'ont été mon objet. Je ſçais que la » nature m'a été peu favorable, & je » me ſuis uniquement attachée à celui » ſeul qui ne voit dans nous, ou du » moins qui ne demande que le » cœur. Dites au Roi qu'il peut » ſuivre ſes volontés; je ne m'y op-» poſerai en rien; je lui demande ſeu-» lement qu'après m'avoir ôté ſa main » & ſa couronne, il me laiſſe de quoi » récompenſer mes domeſtiques & » ſoulager les pauvres; ils ſeront ſans » doute les ſeuls amis qui me reſteront. En achevant ces mots, la Reine ne put néanmoins s'empêcher de ver-ſer quelques larmes : la Trémoille en fut pénétré, & le Roi lui-même en parut attendri. Cependant il épou-ſa Anne de Bretagne, & ayant peu de temps après fait une ligue avec le Pape, les Vénitiens, les Suiſſes & le Duc de Savoie, il envoya une grande armée dans le Milanez ſous

la conduite du Seigneur d'Aubigny & du Comte de Ligni, qui conquirent ce Duché, dont le Roi vint en personne prendre possession l'année suivante. Après des succès aussi glorieux, Louis revint en France, où il comptoit jouir d'un long repos, lorsqu'il apprit une nouvelle révolution arrivée en Italie. 1498. 1499.

On avoit laissé à Trivulce le commandement des armées Françoises en ce Pays-là; mais le Milanez, s'étant révolté malgré ses soins, on lui imputa ce malheur, & Louis de la Trémoille fut envoyé avec une forte armée pour commander à sa place. Cependant pour diminuer le dépit que Trivulce ressentiroit en voyant un Supérieur dans son Gouvernement, le Roi feignit de vouloir partager l'autorité entre la Trémoille & George d'Amboise son premier Ministre, à qui il donna en cette occasion, ainsi qu'à son Collegue, le titre de Lieutenant-Général en Italie; de sorte que la fortune fit voir ensemble en un même dégré de faveur deux hommes, dont l'un avoit toujours été attaché à la personne de Louis XII & l'autre avoit combattu contre lui-même pour

ſoutenir l'autorité Royale, dont il ſe
1499. trouvoit alors revêtu.

La Trémoille commença par aſſiéger Novarre, la plus forte Place du Milanez, ſans en excepter la Capitale, & où Ludovic s'étoit enfermé pour la défendre en perſonne, ce qui devoit être un obſtacle de plus pour la Trémoille; mais il n'en eſt point pour ceux que la fortune conduit. Les Suiſſes qui faiſoient toute la force de Ludovic, ſéduits par les promeſſes de ſon ennemi, qui s'attacha à les gagner, & par les ſollicitations de leurs compatriotes qui ſuivoient la Trémoille, trahirent Ludovic & livrerent ce Prince à ſes ennemis. De ſorte que le Général François, ſans avoir eſſuyé les fatigues ordinaires de la guerre, ni les périls des combats prit Novarre, reconquit tout le Milanez, ſe vit le Maître du Souverain de cet Etat, & répara en peu de jours, par un excès de bonheur, les pertes que toute la prudence & le zele de Trivulce n'avoient pu empêcher.

Le Milanez ſi promptement recouvré, fit regarder la Trémoille comme le plus grand homme de ſon ſiecle. Le

Roi apprit ces succès avec d'autant plus de joie que la guerre d'Italie étoit son ouvrage. Sa Majesté entra chez la Reine, ayant à la main les dépêches de la Trémoille : » Croiriez-vous, » lui dit-il, Madame, que la Trémoille » a pris Novarre & le Duc de Milan ? Non, repondit-elle, je ne le crois pas. Cette Princesse plus vindicative que Louis XII. n'avoit point encore pardonné à ce Général ce qu'il avoit fait autrefois contr'elle en Br.tagne. » Vous vous souvenez donc encore, » reprit le Roi en riant, des anciennes actions de la Trémoille : oubliez-les en faveur de ce qu'il fait, » nous n'avons point à présent de sujet » plus zélé, plus fidele, ni plus heu» reux. Anne de Bretagne, voyant que le Roi montroit une si grande satisfaction des services de ce Seigneur, le loua avec lui, mais seulement par complaisance ; l'estime qu'il méritoit ne put jamais engager cette Princesse à l'aimer. 1498.

Cependant tout retentissoit en France des triomphes de la Trémoille ; les peuples charmés d'une conquête aussi brillante que celle du Duché de Milan, espérant que ce seroit

la fin de la guerre, en parloient com-
1499. me du héros de la Nation ; & ce fut une joie universelle, lorsqu'on le vit arriver en France, amenant à sa suite le Duc de Milan, qui fut enfermé au Château de Loches, où il mourut.

En faisant l'éloge de sa valeur, on vantoit aussi sa bonne fortune, sa justice & son humanité. Il s'étoit opposé avec le Cardinal d'Amboise au pillage de Milan, que plusieurs autres Chefs de l'armée demandoient avec instance, pour encourager, disoient-ils, le soldat & donner un exemple de rigueur propre à inspirer de la crainte aux peuples du Milanez. L'opposition constante de la Trémoille à cet avis lui avoit fait beaucoup d'honneur dans toute l'Italie ; & le Roi, animé par le bonheur de la conquête du Milanez à entreprendre celle de Naples, choisit encore la Trémoille pour Général des troupes Françoises, qu'il se disposoit à y envoyer. Ce Seigneur étoit alors malade, & le Roi par égard pour sa santé, voulut le dispenser des fatigues de cette difficile expédition ; mais la Trémoille dit que le choix de Sa Majesté lui faisoit trop d'honneur, pour ne pas le remplir au

péril

péril de sa vie. Il partit donc, & malgré les grandes incommodités qu'il souffrit, il alla jusqu'à un certain lieu où la nature moins forte que son courage, l'empêcha d'aller plus loin; la maladie se déclara avec violence, & fut suivie d'un accident si fâcheux, qu'on désespera même de sa vie. Il se trouva donc forcé de revenir en France, & le Roi de nommer d'autres Généraux, qui peut-être avec autant de courage & de zele que la Tremoille, ne promettoient pas un pareil succès.

Le Roi voulut lui-même aller en Italie; mais après avoir fait quelque séjour à Gênes, il revint promptement dans ses Etats, où son Favori la Tremoille étoit toujours dangereusement malade. Louis alla le visiter, & en sortant de chez lui, il dit hautement qu'il craignoit beaucoup la perte d'un si bon sujet; qu'aussi attaché à son devoir & beaucoup plus heureux dans ses services qu'aucun des Seigneurs de sa Cour, on ne le voyoit pas, à l'exemple de la plûpart d'entr'eux, demander continuellement de nouvelles graces, & se plaindre des refus que méritoit leur importunité; que la Trémoille se contentoit de la 1500.

1500. fortune, & qu'il en faisoit même part à ceux qui avoient besoin de son secours, mais avec ce choix & ce discernement que doivent avoir les personnes que leur bonheur met à portée de faire des dons. Le Roi ajouta qu'il n'avoit jamais reconnu en lui qu'une ambition louable, & telle qu'un homme de grande qualité doit avoir, fuyant les intrigues & les cabales de la Cour, s'appliquant sur tout à augmenter en mérite, en quoi il avoit peu d'imitateurs, ainsi que dans son désintéressement.

La Trémoille fait Gouverneur de Bourgogne.

Cet éloge du Roi fut bientôt répeté de toute la France, & la Cour préparée à toutes les marques de faveur que pouvoit recevoir la Tremoille, vit en apparence sans jalousie ce Favori revêtu du Gouvernement de Bourgogne, alors le plus important du Royaume, à cause du voisinage des Suisses & des Etats que la Maison d'Autriche possédoit près de cette Province. La Trémoille ayant recouvré la santé, & le service du Roi ne le demandant point dans les armées qui faisoient la guerre en Italie, il se rendit en Bourgogne, afin d'y réparer les desordres causés par la

longue absence de Gilbert de Cleves, Comte de Nevers, auquel il avoit succédé dans le Gouvernement de cette Province. Ce Seigneur fit son entrée avec beaucoup de magnificence dans Dijon, Capitale de la Bourgogne. 1500.

L'objet de la Tremoille, en entrant dans la Bourgogne, étoit d'y assurer & d'augmenter, s'il étoit possible, la situation heureuse où ces peuples se trouvoient. Son principe étoit d'ailleurs, qu'un Gouverneur de Province devoit y être, pour veiller de plus près à tout ce qui pouvoit survenir, & consommer sur les lieux mêmes le produit qu'il en recevoit, à moins que le service exprès du Roi ne le demandât ailleurs. On le vit donc s'appliquer à établir une exacte police; non seulement dans la Capitale, mais encore dans les moindres Villages de la Province, veillant lui-même à l'exécution de ses ordres, & commettant des Inspecteurs séveres pour l'informer des détails, récompensant les avis utiles qu'on lui donnoit, & souvent même la bonne volonté. La sagesse de la Trémoille dans son Gouvernement se répandit

dans tout le Royaume; on vanta par-
1500. tout ſa vigilance, ſon attention, ſa douceur & ſon humanité.

Le Duc Sforce lui écrit.

L'infortuné Louis Sforce en entendit parler juſques dans ſa priſon. Ce Prince y étoit depuis la derniere expédition de la Trémoille en Italie; & le Miniſtere peu touché de ſon ſort, ne cherchoit en aucune façon à l'adoucir. Il eut recours à la Trémoille, à qui il écrivit une grande lettre pour lui peindre ſon état & l'injuſtice de ceux qui le retenoient dans des chaînes ſi étroites, après lui avoir enlevé un Etat puiſſant, l'héritage de ſes peres, comme s'ils vouloient le punir de leur injuſtice.

La Trémoille lui fit réponſe, que la guerre qui continuoit en Italie, étoit un tems peu propre à parler au Roi de ſes intérêts; qu'il ne lui convenoit point d'entrer dans le fond de ſa cauſe; mais qu'il uſeroit de tout ſon crédit à la Cour pour ſoulager le malheureux état où il ſe trouvoit. En effet, la Trémoille écrivit en ſa faveur aux Miniſtres, leur repréſentant qu'un priſonnier de la qualité de Sforce méritoit plus de conſidération de la part de ceux qui le gardoient;

...es, & qu'enfin on devoit avoir
: des malheureux.

e Cardinal Afcagne, frere de 1507.
ce, écrivit en même tems au
dinal d'Amboife, & depuis ce
s-là il fut moins reſſerré, ayant
ne quelquefois la permiſſion de
ir du *Château* de Loches, pour
*ndre le plai*fir de la chaſſe dans les
pagnes voiſines, ſous une bonne &
garde. Sur ces entrefaites le Prin-
'Orange, l'ennemi de la Tré-
le, mourut, & laiſſa vacante la
ge d'Amiral de Bretagne, que le
accorda au dernier, revétu déjà
elle de Guyenne. Cette nouvelle
ité, qui lui ſoumettoit toutes les
es maritimes du Royaume, lui
na un nouveau degré de conſidé-

une partie en fêtes & en magnificences;
1508. l'autre partie en dons : à l'égard du fond de son bien, il demeura le même, & laissa à ses héritiers quarante mille livres de rente qu'il avoit reçues de son pere.

Ligue de Cambrai.

Cependant le Roi, dont le grand projet étoit de se rendre le maître de l'Italie, venoit de conclure à Cambrai cette fameuse ligue contre la République de Venise, où il avoit fait entrer le Pape, l'Empereur & le Roi d'Arragon. Louis, pour mieux dissimuler ce dessein, étoit revenu brusquement en France, après avoir été soumettre la Ville de Gênes révoltée. Il avoit tiré depuis peu la Trémoille de son Gouvernement de Bourgogne, afin qu'il le suivît dans cette expédition, & il lui donna ordre de l'accompagner, lorsqu'il partit à la tête d'une armée formidable, avec laquelle il ne se promettoit rien moins que la ruine entiere de la puissante République de Venise.

1509. D'abord il gagna sur les troupes de cet Etat la fameuse bataille d'Aignadel, où la Trémoille & son fils se distinguerent aux yeux du Roi; mais cette grande victoire eut peu de suite;

on fut bientôt obligé de céder à la puissance des Vénitiens, les Places 1509.
conquises par la valeur des François.

La ligue de Cambrai, si brillante en apparence, & que le Cardinal d'Amboise regardoit comme le chef d'œuvre de sa politique, n'avoit aucun fondement solide; le nombre des alliés étoit trop grand; chacun d'eux étoit trop puissant, leurs prétentions étoient injustes & contraires les unes aux autres; c'étoit-là en quoi le Cardinal d'Amboise faisoit consister son habileté, d'avoir sçu réunir tant de Princes, dont les intérêts étoient si divers. La suite lui fit voir le peu de solidité de ces sortes de projets. Le génie des hommes ne force point la nature, chaque chose reprit la place qu'elle devoit occuper. L'Empereur, le Pape & le Roi d'Arragon redevinrent ennemis de la France; la République de Venise subsista, parce qu'en toute bonne politique elle devoit subsister; & le Roi perdit ce qu'il devoit perdre, pour s'être laissé éblouir par une fausse habileté.

Le Cardinal d'Amboise, principal auteur de la ligue, n'eut pas le tems d'en voir la fin; il mourut comblé de

gloire, adoré des peuples, mais moins
1509. regretté & ſur-tout moins imité qu'il ne méritoit de l'être. Cependant le Roi ſatisfait de ſa victoire, étoit revenu en France auſſi tôt qu'il avoit apperçu du changement dans les affaires, afin de ne pas compromettre ſa dignité. La Trémoille étoit revenu avec lui, & avoit ramené le jeune Prince de Talmont ſon fils. Sa tendreſſe pour lui étoit extrême, & il ne pouvoit conſentir à le laiſſer expoſé aux périls de la guerre ſans les partager avec lui; mais ce jeune Seigneur ayant tout fait préparer, de concert avec Gaſton Duc de Nemours, ſortit ſecretement de la Cour & s'en retourna promptement avec lui en Italie. Cette ardeur pour la guerre fit d'abord quelque peine à la Trémoille; il crut remarquer peu d'affection dans cette démarche de ſon fils; mais ſe ſouvenant que, ſans manquer de tendreſſe pour ſon pere, il lui avoit donné autrefois un pareil ſujet de mécontentement, il envoya de magnifiques équipages au Prince de Talmont avec un grand nombre de domeſtiques, le priant ſeulement de ſe ſouvenir combien il lui étoit cher.

Le Roi, si heureux jusques-là dans toutes ses entreprises, n'aprenoit alors que des nouvelles fâcheuses. Tous ses alliés lui manquoient, & le Pape, non content d'avoir trahi ses promesses, venoit d'engager les Suisses dans une ligue contre ce Monarque. Il leur représenta que Louis XII méprisoit leur alliance, depuis qu'en lui livrant Ludovic Sforce & le Milanès, ils l'avoient mis en état de se passer de leurs secours ; ce qu'il prouvoit en refusant de leur payer ce qu'il étoit convenu pour un service aussi important. Les Suisses mécontens & frappés de ces représentations, se déclarerent ennemis de la France, & menacerent d'inonder le Milanez de leurs troupes. Louis n'étant point alors en état de braver leur ressentiment, fut obligé, malgré tout ce que lui coûtoit cette conduite moderée, de songer à les appaiser : il leur envoya Louis de la Trémoille comme l'homme de son Royaume qui leur étoit le plus agréable.

1509.

La Trémoille éprouva à son arrivée toute l'indignation d'un peuple irrité. Quoique son nom fût célèbre parmi les Suisses, il se vit d'abord environné d'une multitude animée, qui se ré-

La Tremoil se rend Suisse.

1509. pandit en invectives contre les François, appellant le Roi ingrat, usurpateur & traître La Trémoille qui étoit à cheval, descendit à pied avec sa suite, s'arrêta un peu au milieu de la foule, parla à quelques uns avec douceur, & se rendit au petit pas dans une auberge de la Ville, les Suisses ne lui ayant point fait préparer de logis. Sa maison fut aussi-tôt environnée d'une foule de peuple, sans que les Magistrats se missent en peine de ces mouvemens. La Trémoille n'en témoigna pas plus de crainte : il parut aux fenêtres & fit jetter quelque argent; mais la populace ne daigna pas le ramasser ; ce qui causa beaucoup de frayeur à tous ses domestiques. Ce Seigneur s'en étant apperçu, leur recommanda beaucoup de n'en rien témoigner, pour ne point inspirer plus d'audace au peuple. En même tems il envoya vers le Magistrat, pour se plaindre de l'émotion populaire, dont on le laissoit si long-tems l'objet. Le Magistrat ne lui fit rendre aucune réponse; mais il envoya une forte garde à sa porte, qui sans écarter le peuple, étoit au moins en état de le contenir. D'un autre côté, la

Tremoille, qui comptoit ſur un grand nombre d'amis qu'il s'étoit faits parmi les Suiſſes, apprit que le Conſeil avoit défendu ſous peine de la vie, à aucun citoyen de communiquer avec lui. Cette conduite cauſa de grandes inquiétudes à la Trémoille, qui non-ſeulement ſe trouvoit de cette maniere inutile au ſervice du Roi, mais eſſuyoit encore des déſagrémens fâcheux, & voyoit ſa vie expoſée aux caprices d'une nation féroce. Cette politique des Suiſſes, en empêchant l'Ambaſſadeur de France de parler à aucun d'entr'eux, les mettoit à couvert de ce que pouvoit contre leurs deſſeins ſa douceur, ſon affabilité, ſes promeſſes, ſes préſens, & ſur tout ſon habileté. En vain ſe donna-t-il toutes ſortes de mouvemens : il ſortit de Berne, alla dans les Villes voiſines, chercha à parler à quelqu'un de ceux qui avoient entrée dans le Conſeil, ou qui connoiſſoient les principaux de ceux qui le compoſoient; mais il eut la douleur de voir que malgré ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de ſa qualité, tout le monde le fuyoit. Il revint donc à Berne, ſans avoir pû rien entrepren- 1509.

1509. dre, pendant que les Ambaſſadeurs de l'Empereur & du Roi d'Arragon triomphoient de ſon inutilité.

Alors il écrivit dans le Milanez au Maréchal de Trivulce, pour le conſulter dans une affaire de cette importance. Trivulce, ennemi juré de l'Empire & de l'Eſpagne, frémit en apprenant l'affront que ces deux Puiſſances faiſoient eſſuyer aux François auſquels il étoit extrêmement attaché. Il partit ſur le champ du Milanez & vint en Suiſſe, dont on ne pouvoit lui refuſer l'entrée, à cauſe des grandes terres qu'il poſſédoit en ce pays-là. Deux Membres du Conſeil allerent le recevoir; ce qui lui donna d'abord beaucoup d'eſpérance. Mais il la perdit bientôt, lorſque ces deux Suiſſes lui dirent qu'ils avoient ordre de la part de la Diete, de lui défendre d'avoir aucune communication avec la Tremoille. Le Maréchal reçut cet ordre avec beaucoup de hauteur, & maltraita même ceux qui le lui ſignifierent. » Apprenez, leur dit il, que je ſuis ici chez » moi; j'y reſterai ou je m'en irai ſelon ma volonté. Monſieur de la » Trémoille eſt mon ami; c'eſt un

» grand homme, un bon Capitaine
» que vous connoiſſez, qui vous ai- 1509.
» me, & que vous devez reſpecter. »
Cette fierté de Trivulce, rapportée au Conſeil, pouvoit nuire aux affaires de France, & cependant elle y ſervit; la comparaiſon qu'on fit de la hauteur du premier avec la douceur de la Trémoille, fit qu'on ſe relâcha beaucoup à ſon égard; on lui ôta ſa garde, & il eut enfin la liberté de parler à quelqu'un, ce qui lui donna moyen de regagner deux Cantons des Suiſſes, avec leſquels il contracta une nouvelle alliance, & reprit enſuite le chemin de la Cour, où il alla apprendre au Roi qu'il ne devoit plus compter ſur l'amitié des Suiſſes. Sa Majeſté en conçut d'autant plus d'inquiétude, qu'il faiſoit alors fortement la guerre dans le Milanez; le Duc de Nemours ſon neveu y étoit allé pour prendre le commandement des armées, ayant avec lui le jeune Prince de Talmont. Les merveilles que le premier exécuta, en ſauvant Boulogne menacée, en prenant Trevise, & ſecourant Breſſe malgré les forces des Venitiens, conſolerent bientôt la Cour de France de la diſpoſition des Suiſſes; mais peu après elle *retomba dans ſon* premier

1509. état, lorſque le Duc de Nemours, vainqueur des Eſpagnols & des Suiſſes à Ravennes, périt avec les vaincus. Sa mort laiſſa perdre tout le fruit des ſuccès qu'il avoit obtenus; & l'Italie effrayée de ſes exploits fit de nouvelles entrepriſes contre la France, pendant que le Roi d'Arragon faiſoit attaquer ce Royaume par la Navarre. Louis réſolut alors d'envoyer dans le Milanez un Chef accrédité, pour ſuccéder au Duc de Nemours, & il ordonna à la Trémoille de ſe diſpoſer à ce voyage. Les plus expérimentés du Conſeil du Roi étoient d'avis de retarder l'expédition du Milanez, juſqu'à ce qu'on eût éloigné les Eſpagnols des frontieres de la Navarre. La Trémoille ſur-tout appuyoit cette opinion, aſſurant que dans l'état où ſe trouvoient les affaires du Milanez, on ne pouvoit eſpérer de les rétablir, à moins d'y envoyer une armée plus puiſſante que les finances du Roi ne le permettoient.

La Trémoille part pour l'Italie.

Ce Monarque, irrité contre le Pape & l'Empereur de l'infraction du traité de Cambrai, conſulta moins la prudence que le deſir de ſe vanger, & il voulut abſolument que la Trémoille partît, eſpérant qu'il ſeroit encore

accompagné du même bonheur qui l'avoit suivi dans son expédition contre Louis Sforce. La Trémoille se mit donc en marche, & arriva dans le Milanez à la tête d'une armée de dix à douze mille hommes. D abord il prit Alexandrie, Vissoure, Pavie, & s'approcha de Milan.

1509

Maximilien Sforce, l'un des fils du malheureux Ludovic, y régnoit. Ce Prince sortit de la Capitale, & alla s'enfermer dans Novarre, la plus forte de ses Places, en attendant l'arrivée des Suisses, qui venoient en grand nombre à son secours. La Trémoille, informé de leur marche & de leur diligence, écrivit en France pour qu'on lui envoyât les dix mille hommes que le Roi lui avoit promis, représentant qu'il étoit impossible d'attendre les Suisses avec une armée aussi foible que la sienne. Mais le Roi se trouvoit hors d'état de répondre à sa demande ; il avoit été obligé d'employer ailleurs les forces qui lui étoient destinées ; en sorte que la Trémoille se trouva engagé entre les Espagnols du Royaume de Naples & les Suisses qui venoient à lui. Il n'avoit que deux partis à prendre, ou de repasser les

Alpes, ou de livrer bataille au pre-
1509. mier des deux ennemis qui se présenteroit : c'étoit l'avis du Roi ; mais la Trémoille ne pouvoit se résoudre à le suivre, tant il craignoit de perdre sa réputation, & de répandre sans fruit le sang de tant de braves gens qui le suivoient. Le Conseil de guerre opina pour le combat, & la Trémoille fut obligé de marcher contre les Suisses qui venoient à lui, ensuite de rebrousser chemin vers Novarre, où ils étoient entrés malgré lui, pour se joindre à leurs compagnons, & enfin de leur livrer bataille. Ce Général disposa son armée avec beaucoup d'habileté, & se chargea de conduire lui-même l'avant-garde, sur laquelle les Suisses vinrent fondre avec furie ; il soutint non-seulement leur choc, mais il les repoussa à la tête de sa Compagnie d'hommes d'armes, qui fit des prodiges de valeur ; mais le reste de son armée n'éprouva pas le même bonheur, après une longue résistance le corps de bataille & l'arriere-garde furent enfoncés de toutes parts ; la Trémoille y courut risque de la vie & reçut même plusieurs blessures, ce qui l'obligea à faire une prompte retraite.

La perte qu'il essuya en cette occasion, fut peu considérable par rapport au nombre des hommes, mais il laissa le Milanez entier en proye aux ennemis, reprenant tristement le chemin de la France, où il étoit rentré autrefois avec tant de gloire. Arrivé à la Cour, ce Général se plaignit au Roi avec amertume, de ce qu'après l'avoir chargé malgré lui d'une entreprise inconsidérée, on l'avoit abandonné. Le Roi en rejetta la cause sur le malheur du tems, & pour le consoler, il l'envoya pour commander dans la Normandie, où les Anglois menaçoient de faire une descente. La Trémoille se rendit à Rouen, où après avoir exposé au Peuple la nécessité où le Roi se trouvoit de soutenir les efforts de ses ennemis, il vint à bout d'engager la Province à se charger des frais de la guerre contre les Anglois. C'étoit rendre au Roi un service considérable, Sa Majesté étant obligée de faire de grandes dépenses dans les autres Provinces du Royaume, & ne se trouvant point en état de lever des troupes en Normandie, de fortifier les Villes de cette Province, & d'en garder les côtes ; ce que les

1509.

La Trémoille Lieutenant Général en Normandie.

habitans du pays, dirigés par la No-
1509. blesse & par les Magistrats, exécuterent avec joie; de sorte que les Anglois se voyant prévenus, n'oserent paroître.

Les Normands ayant été délivrés de la crainte de ces ennemis de la France, résolurent entr'eux de faire une députation à la Trémoille pour le remercier de ses soins. Tous convenoient que, quoiqu'il eût fait ajouter de grandes fortifications à plusieurs Villes & Ports de la Province, ce Seigneur avoit usé d'une si grande économie, qu'il restoit beaucoup des fonds destinés à cet usage. Il n'avoit pas voulu souffrir qu'on le défrayât ni ses gens pendant son séjour dans la Province, ni que personne de sa suite reçût aucun présent; lui-même s'informoit exactement des lieux dont le Roi s'emparoit, afin qu'ils reçussent un dédommagement convenable, & du nombre des Ouvriers, ainsi que de leur paye, afin que chaque particulier reçût le juste prix de son travail, sans que la Communauté fut exposée à perdre. Ainsi personne ne se plaignit; ce qui arrive rarement dans les ouvrages publics, où le plus foi-

ble eſt preſque toujours maltraité ; & c'étoit à l'occaſion de cet acte de juſtice, que les Normands vouloient témoigner leur reconnoiſſance à la Trémoille. Des Députés allerent donc de leur part lui offrir de riches préſens, qu'il refuſa. » Votre bonne volonté, » leur dit-il, eſt déjà une récompen- » ſe ; c'eſt une marque que j'ai fait mon » devoir ; je ne deſire de vous que l'a- » mitié ; le reſte je l'attends de Dieu » & du Roi. 1509.

Cette marque de déſintéreſſement que donna la Trémoille, fit beaucoup de plaiſir au Roi, toujours attentif à épargner ſon peuple. Il dit que c'étoit ainſi que les Grands devoient uſer, pour correſpondre aux vuës des bons Rois, ou pour diminuer le malheur des peuples ſoumis à de méchans Princes.

A peine la Trémoille fut-il de retour de la Normandie, qu'il ſe vit obligé de ſe rendre dans ſon Gouvernement de Bourgogne, où les Suiſſes menaçoient de mettre tout à feu & à ſang. Ils s'étoient ainſi déclarés contre la France, à l'inſtigation du Roi des Romains, qui avoit des prétentions ſur la Bourgogne, & parce que n'ayant pas reçu de la France l'argent

1509. qu'ils s'en étoient promis, ils comptoient en tirer beaucoup plus par des pillages, aisés à exécuter dans une Province peu fortifiée, pendant que la plus grande partie des forces du Royaume étoit employée dans la Guyenne & dans la Picardie.

Il va en Bourgogne.

Les Suisses ne pouvoient en effet attaquer la Bourgogne dans un tems plus fatal pour cette Province; la guerre en ayant été éloignée depuis long-tems, on y entretenoit un fort petit nombre de troupes; les Suisses y firent passer une multitude de Soldats. Ainsi ce fut pour tenir lieu d'une armée, que le Roi y envoya la Trémoille. En arrivant à Dijon, il trouva les Magistrats étonnés & le peuple dans l'alarme; on le suivoit dans les rues comme celui qui étoit toute l'espérance de la Province, & chacun, en suivant ses ordres, croyoit travailler à son salut. La Trémoille alloit tour-à-tour du Palais aux remparts, demander des avis & faire travailler sans relâche: il amassa des provisions, sur-tout de la poudre & des armes, & fit ajouter aux anciennes fortifications (ce que le tems lui permit d'achever) de nouveaux ouvrages, & ordonna à

ce qu'il avoit de gens d'armes de sortir souvent à la campagne, & de se montrer par les rues, afin d'encourager les habitans; la plûpart gens de plume ou de commerce, dont on ne fait jamais de bons soldats. 1509.

Cependant les Suisses s'avançant avec la rapidité & la violence d'un torrent; pillant & brûlant les Villes & les Villages, sans s'y arrêter, arriverent jusqu'aux pieds des murailles de Dijon, qu'ils investirent de la multitude de leurs troupes.

Siége de Dijon.

La présence de tant de soldats d'une nation réputée invincible & inhumaine, consterna tous les habitans de Dijon. Ils venoient en foule sur leurs murailles pour contempler les ennemis, & trouver dans leur nombre une excuse à leur découragement, plutôt que pour s'opposer à leurs efforts. Les Suisses s'étoient attendus à inspirer cet effroi, & afin de l'augmenter, ils poussoient des hurlemens affreux, brûloient les maisons voisines de la Ville, arrachoient les vignes & les arbres, & faisoient d'horribles menaces à ceux du dedans. La Gendarmerie Françoise, après quelques escarmouches, étoit rentrée dans la Ville, où

la Trémoille, qui avoit ses desseins,
1509. la distribua en différens quartiers, avec ordre d'encourager les Bourgeois, sans rien entreprendre contre les ennemis. En même tems il fit placer son Infanterie sur les remparts, sans bruit de tambours ni d'autres instrumens de guerre; l'artillerie fut aussi disposée dans tout le silence qu'il fut possible d'observer, & les portes de la Ville terrassées, à l'exception de deux, dont l'une regardoit le chemin de Paris, d'où il attendoit du secours & l'autre le camp des ennemis. Il envoya ensuite visiter le dedans de toutes les maisons de la Ville pour enlever tout ce qui pouvoit servir contre les Suisses: c'étoit un mouvement continuel dans les places & dans les rues; les soldats commandés à cet effet mettoient tout en ordre pour une vigoureuse défense, & les Bourgeois, qui ne comprenoient rien à leur conduite, les suivoient pour la pénétrer. Ils s'étonnoient sur-tout que la Trémoille ne fit tirer ni le canon, ni la mousqueterie sur les ennemis, pendant que d'un autre côté ce Général sembloit se préparer à combattre. Enfin, à leur grand étonnement, ils virent ouvrir la porte qui regardoit le

camp des Suiſſes, où deux des principaux Officiers de la Trémoille ſe rendirent, pendant qu'un autre partoit pour la Cour, & que lui-même ſe rendit au Palais, où le peuple le ſuivit. Il y trouva le Parlement aſſemblé, & s'apperçut que la conſternation étoit peinte ſur le viſage des Magiſtrats, nonobſtant la gravité dont ils s'efforçoient de la couvrir. La préſence du Gouverneur & la foule d'Officiers tous armés qui le ſuivoient ſemblerent les ranimer; il les regarda tous en leur diſant, que cet abattement univerſel étoit un mauvais préſage pour la défenſe publique. 1509.

» Nous n'avons, lui dit un Magiſ» trat, ni aſſez de fortifications, ni aſ» ſez de ſoldats pour nous défendre » contre le nombre & la fureur de nos » ennemis. Comment ne pas craindre? » Comment nous ſauver du péril qui » nous menace? Ce que vous avez de » fortifications, répondit-il, ſuffit à » des gens d'honneur, ſinon pour » vaincre, au moins pour retarder » leur défaite; vous voyez que, ſans » l'effort de notre artillerie, elles ar» rétent les ennemis: que ſera-ce quand » notre canon foudroyera leurs trou» pes, & que moi-même, par des

Harangue de la Trémoille aux Habitans de Dijon.

1509. » moyens que je me réserve, j'irai at-
» taquer leur camp & y porter de plus
» près le fer & la mort? Pensez-vous
» que cette multitude de Suisses, pour
» être cruels, soient invincibles, &
» qu'ils soient même redoutables au-
» tant que vous les craignez. Ces gens
» qui vous font trembler dans votre
» Ville, sont pour la plûpart des
» Bourgeois comme vous, encore
» peu exercés à la guerre, qui la font
» ici pour la premiere fois, qui s'é-
» tonnent de la frayeur qu'ils vous
» inspirent, & qui sans doute en res-
» sentiroient une pareille, si vous les
» menaciez dans leur Ville, comme
» ils vous menacent dans la vôtre.
» Qu'ont-ils fait qui doive épouvan-
» ter votre courage? Il ne faut que
» des bras & du feu pour égorger des
» Paysans & réduire leurs cabanes en
» cendres; mais il faut une valeur
» soutenue, de la discipline, de
» l'art & du tems pour vaincre des
» gens bien résolus de se défendre,
» que des murailles dérobent à la
» plus grande partie des coups, &
» qu'une nombreuse artillerie secon-
» de. Armez-vous donc, citoyens, pour
» le salut de votre patrie: conservez-
» vous

» vous à un Roi le plus juste de ceux
» qui ont jusqu'ici regné sur vous, 1514.
» que la cruauté de vos ennemis vous
» irrite, au lieu de vous abbatre ; vos
» maisons, vos biens, vos femmes &
» vos enfans y seront exposés, si vous
» ne les défendez pas : vous verrez
» tout ce que vous avez de plus cher
» périr à vos yeux, si vous ne vous
» mettez en état de faire périr vos en-
» nemis. Si l'exemple peut quelque
» chose sur vous, suivez-moi ; l'artil-
» lerie va tonner sur eux : nous fon-
» drons tous ensemble sur leur champ
» encore en désordre ; & peut-être
» les aurons-nous vaincus avant
» qu'ils se soient mis en état de nous
» combatre.

Après ce discours la Tremoille regarda l'assemblée, & reconnut dans le silence qu'elle observa le peu de secours qu'il pouvoit espérer des habitans ; il ne voulut point leur faire honte de leur frayeur, & sortit pour aller attendre près des portes de la Ville la réponse des Officiers qu'il avoit envoyés au camp des Suisses. La Tremoille les avoit chargés de faire entendre aux principaux de cette Nation, qu'ils agissoient contre leur

1514. plus chers intérêts, en attaquant la France, le plus puissant des Etats avec lesquels ils eussent contracté alliance; que Louis XI. les avoit comblés de biens, & cherché en toute occasion à obliger leur République; que Charles VIII. avoit imité son pere dans leur estime pour eux, & que leur nation devoit se souvenir à jamais du glorieux passage de l'Appennin & de la victoire de Fornoue, où ils avoient vaincu avec lui.

C'étoit Regnaut de Moussi, d'une bonne Maison de Bretagne & Vice-Amiral de cette Province, qui portoit la parole pour la Tremoille aux Suisses, & que quelques-uns d'eux connoissoient pour l'avoir vû combattre en Italie avec eux; il ajouta tout ce qu'il crut plus capable de produire un heureux effet sur l'esprit des ennemis, & finit en leur disant, qu'il s'étonnoit qu'une nation guerriere voulût exposer sa réputation contre un peuple belliqueux, autrefois son allié, & qui vouloit toujours l'être.

Alors un des Capitaines Suisses prit la parole : » Nous avons, dit-il, été » des amis de la France; mais sçait-elle » en conserver ? On nous a comblés

1514.

» de promesses, qui n'ont été suivies
» d'aucun effet ; les moindres infrac-
» tions de notre part au Traité conclu
» avec elle, nous ont attiré les repro-
» ches & les invectives de votre Na-
» tion, bien plus disposée à calomnier
» ses ennemis, & à leur faire des crimes
» qu'à remplir ses engagemens ; nous
» l'avons aidée à conquérir Naples &
» Milan, quelles récompenses avons-
» nous reçues? Il semble au contraire
» que votre Roi ne vouloir punir que
» nous de la mauvaise conduite qui a
» fait perdre ces conquêtes. Après
» avoir épuisé le sang de nos plus
» braves Citoyens, on a renvoyé le
» reste avec mépris, dans nos monta-
» gnes, sans s'inquiéter après de rem-
» plir aucune des promesses dont nous
» avons en vain attendu l'effet. Faites-
» vous redouter des autres Nations,
» s'ils veulent vous craindre, ajouta
» le Capitaine Suisse, faites leur sup-
» porter vos perfidies ; pour nous
» moins politiques, peut-être plus in-
» téressés, mais aussi plus braves &
» plus ennemis du parjure, nous ve-
» nons les armes à la main vous de-
» mander le juste prix des victoires
» que nous avons gagnées pour vous.

1514. Le Seigneur de Mouſſi, moins ſurpris qu'inquiet de cette hauteur, répondit doucement, quiqu'avec bien de la fermeté, que les affaires d'un grand Royaume contraignoient ſouvent la volonté de celui qui le gouverne; que la France, depuis longtemps en guerre avec ſes voiſins, ne pouvoit avoir avec eux la même exactitude que dans des temps plus tranquilles: que le Roi avoit toujours eu de l'eſtime pour les Suiſſes, quoiqu'on ſe fût attaché à lui donner contr'eux des ſoupçons qu'ils s'étoient mis peu en peine d'effacer, & qu'enfin il alloit en rendre compte au Seigneur de la Trémoille, avec eſpérance de revenir bientôt pour les ſatisfaire.

Mouſſi avoit eu ordre en partant de Dijon, de bien examiner la diſpoſition des Suiſſes, leur nombre, leur artillerie & leurs vivres. Ils s'apperçurent de ſon attention là-deſſus, & loin de craindre ſes remarques, ils le menerent eux-mêmes par tout le camp. » Nous ſommes, lui diſoient-» ils, ſoixante mille hommes, vous » voyez nos armes; voilà nos vivres » & cent piéces d'artillerie: dites à M. » de la Trémoille l'état où vous nous

» trouvez. « Cette reponſe chagrina beaucoup le Gouverneur de Bourgogne, d'autant plus qu'il apprit qu'une autre armée de Suiſſes menaçoit d'entrer dans la Franche-Comté, & que la conſternation des Bourgeois ne lui laiſſoit nul eſpoir de réſiſtance. Mouſſi lui dit encore, que l'intention des Suiſſes étoit, après avoir pris Dijon, de marcher droit à Paris, de ravager toutes les Provinces de leur paſſage, & de profiter du dénuement des troupes pour prendre cette Capitale, ou du moins pour ruiner ſes environs. 1514.

Ce projet exécuté dans un tems où le Roi tenoit toutes ſes forces ſur les frontieres de la Picardie & de la Guyenne, mettoit en danger tout le Royaume, & la Trémoille prévoyoit avec douleur la ruine de l'Etat. Il envoya de nouveau vers les Suiſſes, pour leur demander juſqu'au lendemain, croyant que gagner du tems étoit beaucoup contre des gens à qui il n'avoit rien de plus à oppoſer. Il tint conſeil toute la nuit, & donna ordre à ce qu'il avoit de troupes reglées de ſe tenir prêtes ; ſon deſſein étant, après avoir fait aſſez de réſiſtance dans Dijon, pour arrêter quelque tems les

Suisses devant cette Ville, d'en sortir avec ses troupes & de se jetter dans la
1514. premiere place capable de défense, qui se trouveroit sur son chemin. La Trémoille sçavoit que ce qui avoit principalement choqué les Suisses, étoit le mépris qu'on avoit témoigné pour eux à la Cour, où le Roi avoit dit hautement, qu'il ne vouloit point recevoir des loix de ces *vilains*. Il tenta de les adoucir par le contraire de ce qui les avoit choqués, & le lendemain un Officier alla de sa part complimenter les Capitaines Suisses, les assurer qu'on pensoit aux moyens de les satisfaire promptement, il consentoit à se rendre dans leur camp, s'ils vouloient lui envoyer un sauf-conduit. Cette proposition, qui marquoit la confiance & la bonne foi de la Trémoille, fut bien reçue des Suisses; elle étoit faite à dessein de l'effectuer, mais aussi pour gagner du tems, afin de recevoir la réponse du Roi. Elle arriva enfin, & auroit entiérement découragé la Trémoille, s'il ne restoit toujours des ressouces à un habile homme. Le Roi lui mandoit qu'après avoir réfléchi sur tous les moyens pos-

sibles de lui envoyer du secours, il n'en avoit trouvé aucun; qu'il ne devoit donc compter sur rien de sa part, & qu'il abandonnoit la conservation de la Bourgogne à sa prudence & à ses soins. La Trémoille mit la lettre du Roi dans sa poche, sans en rien communiquer à personne; & comme s'il eût reçu des nouvelles favorables, il envoya dire aux Suisses qu'il alloit se rendre dans leur camp. 1514.

Les amis du Gouverneur voulurent le détourner de ce dessein, en lui représentant qu'il alloit se remettre entre les mains de ces mêmes Suisses, qui lui avoient livré le Duc de Milan, pendant qu'ils étoient à la solde de ce Prince. « Il vaut mieux, leur » répondit la Trémoille, que je risque » d'être pris pour sauver le Royaume, » que de le laisser exposé en me conser- » vant. En même tems il monta à cheval, suivi seulement de dix à douze personnes, sans autres armes que l'épée, & vêtues simplement comme lui; il se fit ouvrir la porte de la Ville, à travers une multitude de peuple, & marcha vers le camp des Suisses.

La Trem. se rend au Camp des Suisses.

Ceux-ci l'attendirent avec fierté sous leurs tentes, & à peine celui qui

devoit le recevoir, daigna-t'il venir à ſa rencontre. La Trémoille diſſimula le reſſentiment qu'excitoit en lui cette hauteur; mais à travers le murmure des ſoldats, il conſerva toujours un air de grandeur & de fermeté convenable à ſa naiſſance, à ſon rang & à ſa ſituation préſente.

1513.

Enfin pluſieurs Capitaines Suiſſes vinrent l'environner. Ceux qui avoient ſervi avec lui en Italie, un peu moins durs & hauts que les autres Officiers de leur Nation, le conduiſirent avec quelques marques de reſpect dans la tente où ils tenoient leur conſeil. Celui que les Suiſſes avoient choiſi pour Général, ſembla à peine remarquer la Trémoille, qui alla de lui-même prendre la place la plus honorable; de-là il ſalua ceux qu'il connoiſſoit, & leur demanda s'ils ne ſe ſouvenoient plus d'avoir ſervi avec lui ſous le feu Roi, cherchant par toutes ſortes de moyens à adoucir l'eſprit de ces fiers ennemis: » Les tems ſont bien changés, ajouta » t'il; vous combattiez alors pour » nous, nous étions tous amis & com» pagnons; aujourd'hui nous nous me» naçons mutuellement de nos armes. » Auroit-on du s'attendre à un pareil

» changement de la part d'une Nation
» renommée pour ſa fidélité & ſa conſ- 1513.
» tance, d'un peuple ami de la vertu
» & jaloux de ſon nom ? Pour vous juſ-
» tifier, vous accuſez le Roi mon
» Maître d'une ambition demeſurée.
» Par quelles actions a-t'il donné lieu
» à des ſoupçons pareils ? Son prédé-
» ceſſeur & lui ont attaqué le Royau-
» me de Naples & le Milanez ; vous-
» mêmes qui le menacez aujourd'hui,
» lui avez prêté vos armes pour ſou-
» tenir ſes prétentions ? on vous a vû
» dans Naples avec lui, dans Rome,
» à Milan, & à la journée de Fornoue :
» aujourd'hui encore vos amis, vos
» parens, vos enfans compoſent une
» partie de ſa garde. Que diront les
» Princes voiſins de la foi d'un peuple,
» qui veut ſe déclarer contre les mê-
» mes intérêts qu'il a ſoutenus, qui
» veut ravager un Royaume avec qui
» il a contracté alliance, combattre
» un Roi pour qui il a combattu, &
» démentir en un ſeul jour toutes ces
» actions pour leſquelles il ſe plaint de
» n'avoir pas reçu de récompenſe.

Le conſeil des Suiſſes parut frappé des raiſons de la Trémoille, & même quelques-uns d'eux commencerent à

1513. prononcer le mot de paix. Cependant leur Chef ayant fait demander ſilence, répondit ainſi à la Trémoille. « Nous » ſommes venus ici pour faire la guerre » & non pour raiſonner, les Suiſſes » mépriſent l'art d'arranger les pa- » roles : ils s'attachent ſeulement à » connoître la juſtice & à la défendre. » Nous avons été, il eſt vrai, à Milan » & à Naples avec vos Rois : y ſe- » roient ils entrés, ſi nous ne leur » en euſſions applani le chemin ? Mais » ce fut à des conditions qu'ils ont vio- » lées. C'eſt pour en obtenir l'exécu- » tion que nous ſommes ici. Depuis cé » temps-là les François ont porté en » tous lieux une ambition condam- » nable ; d'autres Rois plus fidéles à » leurs promeſſes ont ſollicité notre

1514. » appui, ainſi nous venons pour obli- » ger votre Maître à donner des bor- » nes à ſon injuſtice, le contraindre à » s'acquitter envers nous, lui faire » voir que cette Nation à laquelle il » donne un nom vil, eſt néanmoins » la protectrice des Rois. Sans nous » parer de ces vains titres qui vous dé- » corent, nous faiſons conſiſter la no- » bleſſe dans la juſtice & dans la va- » leur. Que pouvez-vous répondre

» au reproche de nous devoir encore
» la solde de ceux d'entre nous, dont 1514.
» la mort vous a fait conquérir Milan & Naples ? Si vous avez pour
» maxime de garder pour vous seuls
» le prix de vos victoires, apprenez à
» vaincre sans nous.

Le Général des Suisses prononça ce discours avec tant de fierté, que toute l'assemblée en fut émue. La Trémoille lui-même parut étonné. Il voyoit dans les Suisses une si grande prévention, qu'il lui restoit peu d'espérance de la vaincre. Cependant il conserva toujours sa modération, jusqu'à ce que le Général des Suisses lui eût dit qu'ils venoient demander de l'argent pour eux, & la Bourgogne pour le Roi des Romains, & que la paix étoit à ce prix : en cas, ajouta-t'il, que votre Maître ait des titres pour conserver la Bourgogne, qu'il nous les remette, & après nous avoir payés nous le jugerons. Cette proposition indigna la Trémoille. « Pensez-
» vous, dit-il en élevant la voix à
» son tour, que mon Maître, & le
» Roi des Romains lui-même, veuil-
» lent descendre jusqu'à vous avouer
pour les Juges de leurs différends,

» Dieu & l'épée décidera de leur
1514. » droit. Les Suisses qui se disent les
» protecteurs des Rois, se souvien-
» nent-ils qu'ils ont gémi plusieurs
» siécles sous le joug des Allemands,
» que sans un de nos Rois ils auroient
» subi celui du Duc de Bourgogne;
» que c'est nous qui les avons mis en
» crédit auprès des autres Nations, &
» que leur courage, quelque grand
» qu'il soit, n'a jamais que secondé
» le nôtre. Vous vous plaignez de l'i-
» nexécution de nos promesses: Louis
» XI. a le premier fait voir de l'or
» dans vos montagnes, son fils y a
» fait passer des richesses immenses;
» vous y avez rapporté la plus grande
» partie du butin de l'Italie. Le Roi
» mon Maître, de qui la justice est
» connue de toute l'Europe, a peut-
» être par un juste mécontentement,
» ou par une indispensable nécessité,
» retenu une légére partie des deman-
» des excessives qu'il vous avoit ac-
» cordées par facilité; mais c'est-là
» le moindre des objets qui vous dé-
» terminent contre nous. Le Roi des
» Romains vous a séduits par de
» moindres promesses que les nôtres,
» & qu'il ne remplira pas avec plus

» d'exactitude!, quoiqu'avec moins
» de raisons : c'est néanmoins pour 1514.
» lui plaire, ou par un motif de cu-
» pidité, que vous consentez à agir
» contre le plus cher de vos intérêts,
» & à insulter un puissant Etat, ca-
» pable de vous proteger, un Roi
» qui vous aime, des Princes, des
» Grands qui ont consenti à se ren-
» dre vos égaux, & des Provinces
« qui fournissent à votre subsistance.
» Après avoir ainsi traité une Na-
» tion à qui vous avez si peu à re-
» procher, & à qui vous êtes si re-
» devables, que deviendrez-vous,
» vous que la nature a fait naître sur
» une terre ingrate, qui n'avez de
» ressource que votre valeur & d'au-
» tre bien que votre sang? Les peu-
» ples voisins seront rebutés par no-
» tre exemple : ont-ils d'ailleurs
» besoin de l'être? Les Allemands,
» après avoir été vos tyrans, sont vos
» plus cruels ennemis; les Espagnols
» vous dédaignent, les Anglois vous
» connoissent à peine, & les Italiens
» vous ont en horreur; la France
» seule vous ouvroit les bras, & vous
» voulez la déchirer? Réfléchissez
» sur vous-mêmes avant de provo-

1514. » quer sa vengeange, & décidez le» quel vous voulez sacrifier, ou d'un » nouvel allié, d'un intérêt aisé à sa» tisfaire, ou de votre propre répu» tation.

La Trémoille s'accommode avec les Suisses.

La fermeté de la Trémoille diminua celle des Suisses; ils crurent que ce Seigneur avoit des ressources, puisqu'il osoit leur parler ainsi; le pillage de Dijon ne leur parut pas si facile, qu'on leur avoit fait espérer; & si cette entreprise manquoit, elle étoit une excuse valable au Roi pour se déclarer leur ennemi irréconciliable, & pour leur refuser le payement qu'ils demandoient. La Trémoille les voyant appuyer principalement sur ce dernier point, leur dit que quoique le Roi son Maître eût sujet de se plaindre d'eux, il ne doutoit point que ce Monarque ne fit un effort pour les payer; mais qu'il falloit avoir le temps de l'en informer: qu'en attendant, cette grande armée ne pouvoit avec justice demeurer autour de Dijon, qu'ils ruinoient la campagne, & interrompoient le commerce de la Ville; que s'ils vouloient se retirer, il alloit leur donner une somme considérable, sa parole, & des ôtages pour sureté du reste.

Les Suisses consulterent entr'eux, & après avoir délibéré long-temps, 1514.
ils consentirent aux conditions proposées par la Trémoille, pourvû qu'il voulût se rendre garant de leur exécution. Il en convint, & après avoir donné & reçu les sermens nécessaires, les Suisses firent tirer un coup de canon pour rappeller ceux de leurs soldats qui ravageoient la campagne.

Le bruit de ce coup donna une grande inquiétude aux Habitans de Dijon; ils crurent qu'au lieu d'un signal de paix, c'étoit le signal du combat, & que les Suisses avoient retenu leur Gouverneur prisonnier; leur crainte dura jusqu'à ce qu'ils le virent s'approcher de leurs murailles, avec sa suite & quelques-uns des principaux Officiers de l'armée qui avoient voulu l'accompagner par honneur.

En entrant dans la Ville, il assembla les Citoyens. » Vous avez la paix, » leur dit-il; mais je l'ai achetée, & » c'est à vous qui en profiterez, à m'aider à la payer. Tous se taxerent avec joye. La Trémoille donna aux Suisses la somme promise; son neveu & quelques autres furent donnés pour ôtages du reste, & au grand étonne-

ment de tout le monde, les Suisses ren-
1514. trerent dans leurs montagnes, délivrant ainsi la France du plus grand danger qu'elle eût couru depuis l'invasion des Anglois.

La Trémoille manda aussi-tôt cette heureuse nouvelle au Roi, qui craignoit au contraire d'apprendre la prise de Dijon & la ruine de cette Ville. Sa Majesté montra les dépêches de la Trémoille à toute la Cour, en disant : que pensez-vous qu'il ait fait des Suisses ? Il a sauvé mon Royaume. Peu de personnes parurent prendre part à la bonne opinion qne le Roi témoignoit du Gouverneur de Bourgogne ; il s'en étonna, & on lui dit que la Trémoille avoit exagéré le péril pour augmenter le prix du service, que les Suisses étoient au plus au nombre de vingt-cinq mille hommes, & qu'ils s'étoient contentés de peu d'argent ; ce qui fit que le Roi reçut avec assez de froideur Regnaut de Moussi que la Trémoille lui envoya pour lui rendre compte du détail de cet événement. Il l'avoit choisi exprès comme un Officier intelligent, en état par sa naissance & par son rang d'aprocher familiérement du Roi,

& de sçavoir ce qu'on pensoit à la Cour. 1514.

Moussi ne put entendre sans indignation les discours injustes des Courtisans ; il entra dans la chambre du Roi, & mettant un genoux en terre. » Sire, lui dit-il, on cherche à décou- » rager vos bons serviteurs, en ca- » lomniant un des meilleurs de tous. » M. de la Trémoille a sauvé votre » Royaume ; les Suisses étoient au » nombre de soixante mille ; ils » avoient cent piéces d'artillerie & » des vivres ; ils les prenoient dans » le pays. Ce que je dis là, j'en ré- » pond sur ma tête, & Sire croyez- » moi.

Levez vous, Moussi, dit le Roi, *je vous crois aussi-bien que mon cousin la Tremoille.* Cependant il s'informa encore sous main, & apprit que tout ce que ce dernier lui avoit mandé étoit exactement vrai. Alors il assembla ses Courtisans : *On m'en a imposé ici*, dit-il, *au sujet de la Trémoille. Je sçais tout, non de lui seul, ni de Regnaut de Moussi, mais des Seigneurs du pays qui m'en écrivent. Par la foi de mon corps, j'en veux bien à ces méchans esprits qui corrompent tout. Je connois par expé-*

rience que mon cousin la Trémoille est
1514. *le plus loyal & le plus utile serviteur que j'aye en mon Royaume. Allez, Regnaut de Moussi, allez à Dijon*, ajouta-t'il, *assurer la Trémoille que je tirerai son neveu des mains des Suisses*. En effet, le Roi paya ce qu'il devoit à cette Nation, & manda à la Trémoille de venir incessamment à la Cour, où l'on célébra peu de tems après le mariage du Roi avec Marie Princesse d'Angleterre, mariage qui fut précédé de la paix.

Mort de Louis XII.

Louis ne survêcut pas long-temps à cette nouvelle alliance; il mourut peu de tems après, laissant le Royaume plus florissant que jamais, quoiqu'il eût soutenu des guerres longues & fâcheuses. La Trémoille avoit déja pleuré la mort de trois de ses Rois: il eut encore à regretter celui-ci, & à craindre les changemens du nouveau regne; mais il en arriva peu, si ce n'est dans le ministère, où le Roi plaça quelques-unes de ses créatures, & où Louise de Savoye, sa mere, voulut dominer.

François I. monta sur le trône, & ce Monarque guerrier donna au Seigneur de la Trémoille les mêmes mar-

ques d'estime qu'il avoit reçues de ses prédécesseurs. Il sembloit que la fortune eût perdu son inconstance en faveur de la Trémoille, qui se vit aimé & employé sans interruption par quatre Rois qui se succéderent. Il accompagna ce Prince dans son expédition du Milanez, & commanda un corps considérable de l'armée à la bataille de Marignan, où malgré son âge déja avancé, il combattit avec beaucoup de courage; ce Seigneur rempli d'affection pour la personne du Roi, dont il admiroit la valeur, le voyant à pied, une longue pique à la main, au milieu de la mêlée, donna les ordres nécessaires pour la conduite de sa troupe, & vint ensuite se ranger auprès de lui, avec les plus braves de l'armée. *Sire*, s'écrioit-il de tems en tems, *ne perdons pas de vue l'artillerie, nous avons affaire à des gens qui sçavent la traîner.* Il vouloit parler du passage des Alpes à Fornoue; & de plus les Suisses avoient enlevé quelques piéces au commencement du combat. 1514.

La Trémoille en imitant la valeur du Roi, tâchoit d'en contenir l'ardeur; souvent il couvroit ce Prince

contre les coups qu'on lui portoit, il reçut même plusieurs blessures ; mais
1514. ce qui lui fut plus douloureux que toutes ses plaies, fut la triste nouvelle de la mort de son fils unique le Prince de Talmont. Il avoit reçu 62 blessures dont cinq étoient mortelles, ce que l'on cacha au Seigneur de la Trémoille. Le lendemain le Roi vint lui-même lui apprendre la mort de son fils. « Je vous ai toujours connu, lui » dit-il, magnanime & maître de vous-» même ; ce qui me fait espérer que » vous soutiendrez avec fermeté le ré-» cit de l'accident qui vient d'arriver » à votre fils, & auquel nous sommes » tous sensibles. Il est mort sur le » champ d'honneur & tout couvert » de gloire. La Trémoille pâlit à cette nouvelle & ses yeux se mouillerent. Mais revenant à lui : « Sire, répon-» dit-il, mon fils étoit mortel ; j'au-» rois souhaité qu'il eût vêcu plus » long-temps pour ma consolation & » pour votre service. Pour moi je n'at-» tens plus que la mort ; suivant l'or-» dre de la nature, elle devoit précé-» der la sienne ; il ne me reste plus » qu'à l'attendre, & à désirer qu'elle » vous soit utile. Le Roi demeura

quelques momens auprès de lui, admirant le zéle & la force d'esprit de ce grand homme, qui depuis ce moment ne donna aucune marque publique de la douleur qui le déchiroit, il remplit toutes ses fonctions avec la même exactitude & voulut apprendre lui-même à sa femme la perte qu'ils venoient de faire. 1514.

» Si j'avois pû, lui manda-t'il, » donner ma vie au lieu de celle de » notre cher fils, ce seroit lui aujour» d'hui qui vous consoleroit de ma » mort. Nous avons perdu le fruit de » notre mariage, l'espoir de notre » maison, & l'appui de notre vieil» lesse; mais nous ne devons point » perdre le courage ni la résignation » aux volontés du Ciel, à qui nous » devons au moins le bonheur d'a» voir possédé plusieurs années un si » grand bien. Il est mort en héros les » armes à la main pour le service de » la patrie & sous les yeux de son » Roi, c'est une fin trop noble pour » y donner de trop grands regrets; » cédez aux mouvemens de la nature; » ils sont invincibles, mais résistez à » ses foiblesses. Que votre douleur » touche le Ciel, & mérite par votre

1514. » soumiſſion, qu'il daigne nous con-
» ſerverent l'enfant de notre cher fils,
» quoi conſiſte aujourd'hui toute no-
» tre eſpérance. J'oſe à peine vous
» écrire que je vous envoye le corps,
» vous conjurant, Madame, de lui
» faire rendre les derniers devoirs,
» ſans ſuccomber à la douleur. Sou-
» venez-vous de moi, qui n'ai que
» vous à préſent pour conſolation;
» que je ne perde point la mere avec
» le fils, ſi vous ne voulez pas que
» je me perde moi-même.

Cette lettre étoit écrite toute entiere de la main de la Trémoille, qui n'avoit voulu confier à perſonne les ſentimens dont il étoit pénétré. La Dame de la Trémoille reçut cette lettre avec les tranſports de la plus violente douleur. Bien loin de pouvoir imiter la louable fermeté que ſon mari avoit témoignée, elle pouſſa des cris de déſeſpoir; elle manda toute ſa famille, & répandit des larmes en abondance, ſans vouloir recevoir aucune conſolation. Son chagrin fut ſi violent, que l'on craignoit à chaque moment pour ſa vie; quoiqu'elle tînt la lettre de ſon mari, elle demandoit s'il n'étoit pas auſſi péri

dans le funeste combat qui avoit enlevé leur cher fils; pour s'en assurer elle voulut lui faire réponse. Sa lettre étoit remplie des sentimens de la plus vive douleur. « Je voudrois, lui man- 1514
» doit-elle, pouvoir suivre votre vo-
» lonté en m'attristant moins, mais
» sans doute en vous obéissant, je vous
» imiterois mal; vous me recomman-
» dez une modération que je crains
» bien que vous n'ayez pas; si vous
» existez encore (car à mon premier
» malheur se joint celui d'avoir à
» craindre le plus grand de tous)
» faites-le moi promptement sçavoir.
» Vous m'envoyez le corps de mon
» fils; je souhaite de le voir, parce
» que je souhaite de mourir, tant ma
» situation est affreuse. Comment pour-
» rai-je soutenir cette vue? Je trouve
» en moi bien des désirs & peu de
» force: mon corps languit, & mon
» ame n'est plus que demie-vive....
» Comment me soumettre aux ordres
de Dieu & aux vôtres?...

La Trémoille étoit encore en Italie, lorsqu'on lui apporta cette lettre. D'abord il regarda le Courier avec émotion, & lui demanda s'il étoit survenu quelque accident à Madame

de la Trémoille. Ayant été assuré
que non, il prit la lettre, la mit dans
1514. sa poche, & fut trois jours sans vouloir la lire, dans la crainte d'y trouver trop de sujet de douleur.

Le Roi s'appercevant de l'effort que le Seigneur de la Trémoille faisoit sur lui-même, crut devoir lui laisser aller prendre de la consolation dans le sein de sa famille, & lui permit d'aller à Thouars. Il trouva Madame de la Trémoille fort malade: « Vous » venez, lui dit cette Princesse, pour » recevoir mes derniers adieux; je » sens que je vais mourir. La Trémoille employa toutes sortes de raisons pour éloigner de l'esprit de sa femme des idées aussi funestes: il demeuroit jour & nuit auprès d'elle; & ce grand homme si revéré à la Cour & des peuples, ce vainqueur du Milanez si redoutable aux ennemis de l'Etat, ne dédaignoit pas de joindre à des titres si glorieux, celui d'homme sensible & d'époux tendre. Cette même main qui avoit gagné des batailles, prêtoit à sa femme les secours convenables à son état: souvent on le voyoit répandre des larmes & redouter ses plaintes, lui qui n'avoit jamais crain

le bruit du canon, ni le fer des ennemis.

1516.

Enfin Madame de la Tremoille se sentant mourir, l'appella. « Il y a, lui » dit-elle, trente-trois ans que nous » sommes unis, & je ne me souviens » pas d'avoir commis aucune faute » contre vous, que celle qui me fait » mourir. La mort de mon fils, & la » crainte de la vôtre, cause la mienne ; la foiblesse de ma nature l'a » emporté sur la résolution de ma vo» lonté ; j'ai fait ce que j'ai pu, & la » douleur a triomphé de moi, n'imi» tez pas ma foiblesse, & pardonnez» moi le chagrin que ma mort va » vous causer.... Aussi-tôt tournant les yeux sur un Crucifix, placé à la ruelle de son lit, elle récita un Pseaume à haute voix, demanda le Sacrement de l'Extrême-Onction, & expira.

Le Seigneur de la Tremoille ne put soutenir un si triste spectacle, sans enfin démentir sa fermeté. » Voilà, » s'écrioit-il, la seconde fois que dans » un âge peu avancé, je regrette d'a» voir vécu trop long-tems. Où sont » ces hommes que la nature a soumi » à un travail pénible & à une longue

cruelle en Picardie ; ce qui fit résou-
1516. dre ce Monarque à passer lui même
dans le Milanez ; mais avant d'entre-
prendre ce voyage, il vouloit assurer
les frontières de son Royaume mena-
cées. « Vous voyez, dit le Roi à la
» Trémoille, que je ne puis me dis-
» penser d'aller dans le Milanez. Les
» Espagnols me bravent après m'avoir
» trahis ; je me résous enfin à les
» pousser plus que jamais, & pendant
» que nous les combattrons dans le
» Milanez, ma volonté est que vous
» alliez en Picardie, vous opposer
» aux Anglois qui menacent cette
» Province ». La Trémoille obéit &
alla en Picardie en qualité de Lieute-
nant Général ; mais dans le tems que
ce Seigneur étoit le plus utile en ce
Pays-là, le Connétable de Bourbon
son allié & son ami passa chez l'Em-
pereur. Les soupçons du Roi, après
cette désertion, s'étendirent sur un
grand nombre de personnes, & par-
ticulierement sur celles qui avoient
quelques liaisons avec le Connétable.
La Trémoille fut de ce nombre ; il
s'en apperçut aux restrictions des
nouveaux ordres qu'on lui donna ; ce
qui lui causa quelque dépit, mais sans

altérer son zéle. Cependant après avoir fait en Picardie tout ce qui étoit en son pouvoir, il demanda la permission de revenir à la Cour, afin d'ôter tout soupçon, & d'être à portée de répondre à ses ennemis. 1516.

Ce Seigneur apprit en arrivant la défaite de l'Amiral de Bonivet, favori du Roi, que ce Monarque, obligé par la déseition du Connétable de demeurer en ses Etats, avoit envoyé en sa place en Italie. Bonivet, aussi imprudent que malheureux, avoit non-seulement perdu tout le Milanez, mais encore une bataille & son armée presque entiere, avec un nombre infini de Noblesse.

Cette nouvelle avoit causé un violent chagrin au Roi & le dépit s'y joignit, lorsqu'il se vit attaqué jusques dans la Provence par l'armée impériale, & par le Connétable de Bourbon, qui osa mettre le siége devant Marseille. Le Roi suivi de tout ce que la France avoit de plus grands Capitaines, au nombre desquels étoit la Trémoille, vint à bout de faire lever le siége de cette ville & de chasser les ennemis de la Provence; mais conservant dans son ame un grand desir de se venger,

1516. il prit la résolution, en mettant toute autre considération à part, de conduire lui-même une nouvelle armée dans le Milanez. Les plus sages de ses Généraux s'opposerent à ce dessein. La Trémoille insista surtout pour qu'on abandonnât, au moins pour un tems, un pays si funeste aux François. Le Roi s'obstina dans son projet. » Oui, dit-il, je veux aller combat- » tre moi-même les Espagnols & le » traître qui s'est joint à eux : je me- » nerai avec moi ceux qui m'ont si » bien servi. Ces gens-là ne sont » pas aussi difficiles à vaincre, que les » Suisses que nous avons battus ».

La Trémoille repassa donc encore une fois les Monts : il aida à la conquête de plusieurs Places, entr'autres de celle de Milan, où le Roi lui donna la qualité de son Lieutenant général, & il se trouva enfin à la fatale journée de Pavie. Il commandoit une partie de l'armée & soutenoit avec assez de bonheur le choc des Espagnols, lorsqu'on vint lui dire que le Roi étoit engagé au milieu des ennemis, où il étoit en danger d'être pris. La Trémoille s'avança aussi-tôt de ce côté là avec quelques-uns de ses hommes

d'armes ; mais à peine fut-il arrivé, auprès du Roi, qu'il tomba mort à ses pieds d'un coup d'arquebuse.

Le Roi fut pris un instant après, & le champ de bataille étant demeuré aux ennemis, ils permirent de chercher le corps de la Trémoille auxquels ils rendirent eux-mêmes de grands honneurs dans l'Eglise de Pavie, d'où on le transporta en France en son Château de Thouars. On remarqua au sujet de cette mort, que la Trémoille avant de partir, & prévoyant que cette guerre auroit une fin funeste, avoit dit, qu'il souhaitoit au moins périr sur le champ de bataille, ainsi qu'il arriva. 1525. Mort de Trémoille.

La confusion où se trouva la France après sa mort, & la perte de tant d'autres personnes considérables, n'empêcherent pas qu'on ne regrettât beaucoup ce grand homme, dont la prudence & les conseils auroient pû réparer une partie des maux causés par la perte de la bataille de Pavie ; la plus funeste que la France ait jamais livrée.



GASTON DE FOIX,

Duc de Nemours, Général d'armée, & Viceroi de Milan, sous Louis XII.

Naissance de Gaston.

L'Histoire de ce Prince tué à 24 ans, dans le sein de la victoire, est une solide preuve qu'on ne peut trop se hâter de devenir grand homme, & que la vertu ne suit pas la jeunesse, mais que l'ardeur & la présomption abandonnent rarement cet âge dangereux. Gaston étoit de l'illustre Maison de Foix, qui se vante à juste titre d'être issue de la premiere race de nos Rois. Ces Cadets belliqueux firent avouer de tout temps, qu'ils étoient dignes de la Couronne, que la mollesse de leurs aînés avoit fait perdre à leur Maison. Son pere étoit N.... Comte de Foix & de Comminges, & sa mere N. de Valois, sœur de Louis XII. Elle avoit été élevée à la Cour de France, & témoin des malheurs de son frere, dont la cause lui étoit con-

me : c'étoient les mauvais conſeils & une ambition déréglée. Cette Princeſſe eut donc ſoin d'écarter de ſon fils tous les Flatteurs, & de ne rien propoſer à ſon émulation, que de juſte & de légitime.

Louis XII qui n'avoit point de fils, témoigna à celui de ſa ſœur une affection de pere ; il le fit venir de bonne heure à ſa Cour, & ce qui commença à donner une grande idée du jeune Prince, ce fut que ni ſa haute naiſſance, ni les grands biens de ſa maiſon, ni la faveur du Roi ſon oncle ne parurent point l'occuper ni ſe corrompre. La ſcience de la guerre, quoiqu'encore bien imparfaite, étoit la principale de ſon tems : il s'y adonna tout entier, & on le vit à la journée d'Aignadel, à peine âgé de 18 ans, combattre ſous les yeux du Roi avec une valeur ſinguliere & une prudence que ſes regards lui inſpiroient. Cette prudence fut depuis la cauſe de ſa perte. Quelque idée que Louis XII eût de ſon extrême vivacité, on ne s'en défia point aſſez, à cauſe de cette premiere marque de modération. Il le jugea lui-même depuis auſſi prudent que tout le monde le trouvoit brave.

Il vient à la Cour de Louis XII.

1509.

Les Vénitiens vaincus à Aignadel
1509. montrerent la fierté des anciens Romains, & se jugeant dans leur accablement hors d'état d'obtenir une paix honorable, ils s'appliquerent à attirer le Pape dans leur parti, & à s'assurer des Suisses, pour continuer la guerre.

Ces derniers devoient être les plus redoutables ennemis de la France, & cependant ils furent les moins ménagés. Louis XII avoit voulu délivrer la Nation Françoise de l'espèce de tribut qu'elle payoit à ce peuple belliqueux, ou plutôt lui faire connoître que c'étoit pour en être servie, & non pour s'en voir protégée; de sorte que les Suisses, animés par l'intérêt, écouterent sans peine les propositions des ennemis de la France, & leverent une armée en leur faveur, pour entrer dans le Duché de Milan.

Etat du Milanez. Cet état ne s'étoit jamais vu plus puissamment menacé, & moins de forces pour se défendre : ce dénuement, dans une circonstance semblable, ne pouvoit être réparé que par une extrême attention & une grande prudence. En sorte que le grand nombre jugea que le Roi consentoit en

quelque façon à le perdre, lorsqu'on vit le Duc de Nemours âgé de 22 ans revêtu du titre de Viceroi de Milan & chargé de sa conservation. Le jeune Prince avoit desiré cet emploi avec ardeur, comme le plus brillant qu'il pût obtenir, & l'Europe vit avec étonnement que ce même Gaston, si plein de feu & d'ardeur pour la guerre, étoit devenu tout à coup retenu & circonspect, desirant de combattre comme un jeune guerrier, mais sçachant en éviter les occasions comme un vieux Capitaine. 1509.

Sans attendre les Suisses furieux au sortir de leurs montagnes, il s'en approcha assez pour leur laisser espérer le combat. Ses vûes étoient que les ennemis se flattant de finir la campagne par une bataille, prendroient moins de précaution pour la subsistance de leur armée, & qu'ils se verroient contraints par là d'abandonner un pays bien gardé & dépourvu de vivres. 1511.

Les Suisses arrivés à Galera dans le Milanez, apprirent que le Général François étoit posté à Legnago à quatre mille d'eux, suivi seulement de trois cens lances & de deux cens Gen- Si conduit avec les Suisses.

tilshommes de la Maiſon du Roi. Ils
1511. s'avancerent, & Gaſton ſans trop s'éloigner, pour leur donner plus d'envie de le ſuivre, recula juſques dans les Fauxbourgs de Milan, où ils l'inveſtirent, en attendant, pour le forcer, les ſecours qui leur avoient été promis par le Pape & les Vénitiens; mais pendant que ces deux Puiſſances les amuſoient d'eſpérances vaines, le Duc de Nemours renforçoit ſon armée de quelques troupes tirées des garniſons voiſines.

Les Suiſſes inquiets de l'abandon de leurs Alliés, & n'oſant entreprendre d'attaquer les François dans leurs retranchemens, s'avancerent vers l'Adda, menaçant d'entrer dans le Bergamaſque. Le Duc de Nemours, toujours devant eux ou à leur ſuite, campa à Caſſano, & rompit de telle ſorte leurs deſſeins, qu'ils lui envoyerent propoſer peu de jours après de retourner dans leur pays, s'il vouloit leur donner un mois de paye, ſur le même pied qu'ils l'avoient toujours reçu de la France.

Cette propoſition, qu'on alloit leur faire, fut rejettée, parce qu'ils la faiſoient; on marchanda; ils s'irritérent,

& mêlant la fierté à l'intérêt, ils demanderent deux jours après le double de ce qu'on leur avoit refusé. Gaston devenu plus fort en troupes, & en état de combattre avec plus de confiance, en desiroit en quelque sorte l'occasion. On s'en appercevoit à sa façon de traiter avec les Suisses, qui envoyerent enfin un Trompette, pour déclarer qu'ils ne vouloient plus d'accommodement, & qu'ils alloient faire une guerre cruelle aux François. 1511.

Le Duc de Nemours attendoit sans crainte l'effet de ces menaces, lorsqu'on lui apprit que les Suisses avoient pris secrettement la route du Lac de Côme, pour rentrer dans leurs montagnes, vengeant la honte de cette retraite par l'incendie de quelques Villages. Gaston profita de leur absence, & de la réputation que sa conduite lui avoit donnée, pour fortifier le Milanez & affoiblir les Confédérés, en leur opposant, s'il étoit possible, les forces de quelques Etats d'Italie.

La République de Florence & de Bologne, étoient les seuls Etats qui laissassent quelque espérance. La premiere, puissante par l'étendue de ses

Le Duc de Nemours négocie avec les Florentins sans succès.

terres, le nombre & la richesse de ses
1511. Habitans, étoit gouvernée par un Magistrat militaire, qui portoit le titre de Gonfalonier : son inclination pour la France étoit décidée ; mais le Conseil de la République, rebuté de la légéreté de la Nation, écoutoit moins son respect pour le Gonfalonier, que la crainte d'être sacrifiés au premier avantage que les François pourroient se promettre en les abandonnant. Gaston fut donc obligé de se contenter de voir garder une espèce de neutralité à cet Etat, qu'il auroit été si important de déterminer pour son parti, & de tourner toute son attention sur Bologne, absolument déclarée en sa faveur.

Cette Ville étoit alors sous la do-
1512. mination des Bentivoglio, d'une Maison illustre d'Italie, qui se prétend descendue d'un Roi de Sardaigne, bâtard d'un Empereur d'Allemagne. Les Bentivoglio, ou Bentivoles, ennemis personnels du Pape, de sa Maison & de ses desseins, avoient consenti que le Duc de Nemours mît dans Bologne une garnison de deux mille Allemands & de deux cens Gendarmes, sous les ordres d'Odet de Foix, Sei-

ur de Lautrec, d'Ive d'Alegre, & Capitaines de la Fayette & de Saint cent, que les Italiens surnom-ent *le Grand Diable*, à cause de sa ;ur & de sa taille extraordinaire. 1512.

Mais l'expérience de ces Chefs & la ;e de la garnison, ne furent que la onde cause du salut de la Ville ; étoit perdue sans ressource, si les emis avoient pû éviter les incon-iens ordinaires des unions des ipes, qui inspirant différens avis, igent à perdre dans des délibéra-is un tems toujours précieux à la rre. Ils consulterent donc, & Pier-e Navarre, soldat de fortune, ins-t par Gonsalve, surnommé le nd Capitaine, plus instruit encore la nature & par son génie, fit ndre d'emporter la Place par le ;en des mines, dont on l'a fait le nier Inventeur. Bologne avoit nt de dehors ; une seule muraille, isse à la vérité, étoit toute sa dé-e : le canon en ayant ruiné plus cent brasses en peu de jours, la ;eur de cette brêche tenta les Af-eans ; on voulut risquer un assaut, t les commencemens eurent si peu succès, que les Chefs résolurent

Les ennemis assiégent Bologne.

terres, le nombre & la richesse de ses
1511. Habitans, étoit gouvernée par un Magistrat militaire, qui portoit le titre de Gonfalonier : son inclination pour la France étoit décidée ; mais le Conseil de la République, rebuté de la légéreté de la Nation, écoutoit moins son respect pour le Gonfalonier, que la crainte d'être sacrifiés au premier avantage que les François pourroient se promettre en les abandonnant. Gaston fut donc obligé de se contenter de voir garder une espèce de neutralité à cet Etat, qu'il auroit été si important de déterminer pour son parti, & de tourner toute son attention sur Bologne, absolument déclarée en sa faveur.

Cette Ville étoit alors sous la do-
1512. mination des Bentivoglio, d'une Maison illustre d'Italie, qui se prétend descendue d'un Roi de Sardaigne, bâtard d'un Empereur d'Allemagne. Les Bentivoglio, ou Bentivoles, ennemis personnels du Pape, de sa Maison & de ses desseins, avoient consenti que le Duc de Nemours mît dans Bologne une garnison de deux mille Allemands & de deux cens Gendarmes, sous les ordres d'Odet de Foix, Sei-

gneur de Lautrec, d'Ive d'Alegre, & des Capitaines de la Fayette & de Saint Vincent, que les Italiens surnommoient *le Grand Diable*, à cause de sa valeur & de sa taille extraordinaire. 1512.

Mais l'expérience de ces Chefs & la force de la garnison, ne furent que la seconde cause du salut de la Ville; elle étoit perdue sans ressource, si les ennemis avoient pû éviter les inconvéniens ordinaires des unions des troupes, qui inspirant différens avis, obligent à perdre dans des délibérations un tems toujours précieux à la guerre. Ils consulterent donc, & Pierre de Navarre, soldat de fortune, instruit par Gonsalve, surnommé le Grand Capitaine, plus instruit encore par la nature & par son génie, fit résoudre d'emporter la Place par le moyen des mines, dont on l'a fait le premier Inventeur. Bologne avoit point de dehors; une seule muraille, épaisse à la vérité, étoit toute sa défense: le canon en ayant ruiné plus de cent brasses en peu de jours, la largeur de cette brêche tenta les Assiégeans; on voulut risquer un assaut, dont les commencemens eurent si peu de succès, que les Chefs résolurent

Les ennemis assiégent Bologne.

1512. d'attendre l'effet de la mine. Pierre de Navarre l'avoit poussée vers la porte de Castiglione, sous un endroit de la muraille, où il y avoit une petite Chapelle. L'idée de l'Ingénieur étoit de la renverser avec la muraille dans le fossé, & de le combler ainsi de leurs débris. La garnison inquiéte de la largeur de la brêche; mais rassurée par leur courage & par leur nombre, se tenoit rangée le long de la muraille, affectant une contenance fiere. Mille Fantassins & cent quatre-vingt Gendarmes, envoyés par le Duc de Nemours, avoient encore augmenté leur courage. Ils faisoient des cris & bravoient les Assiégeans. Ceux-ci que Pierre de Navarre assuroit de l'effet de la mine, en attendoient le moment avec impatience. Un tonnerre épouventable l'annonça: il sembloit que la Ville dût s'abîmer, & les assiégeans célébroient déja leur victoire par de grands cris; mais après que le tourbillon de fumée & de poussiere fut dissipé, leur surprise fut extrême de voir la Chapelle enlevée par la mine, dans le même état qu'avant son effet: la poudre l'avoit poussée si perpendiculairement, & la maçonnerie

ainsi que la charpente s'étoit trouvée si bonne, qu'à quelques fentes près, on ne se seroit pas apperçû de sa translation; les Boulonnois crierent au miracle, & l'idée d'être soutenus par une providence particuliere leur inspira une extrême résolution. 1512.

Bologne délivrée par Gaston.

Les Assiégeans surpris resterent dans leurs quartiers, & les nouvelles mesures qu'ils se trouverent obligés de prendre, donnerent au Gouverneur le tems d'envoyer demander du secours à Gaston de Foix, & l'espérance de le recevoir avant d'être forcés. Ce Général, qui assembloit ses troupes à Final, sur les frontieres du Modenois & du Boulonois, marcha avec toute son armée, composée d'onze mille fantassins & de treize cens lances. Craignant que le nombre ne le fît renonnoître, & ne pouvant néanmoins se flatter de délivrer Bologne avec de moindres forces, il fut bientôt hors d'inquiétude. L'air se chargea de nuage, & la neige qui tomboit à gros flocons, en rendant sa marche plus difficile, la rendit aussi plus assurée. Toute l'armée entra dans Bologne à l'insçû des ennemis, que l'on auroit aisément battus à cause de leur con-

[redacted] fiance, si Gaston eût pû se persuader
1512. qu'ils ignorassent son arrivée. Le siége fut levé sur le champ avec beaucoup de précipitation, quoique sans désordre, & le Duc de Nemours, Libérateur de Bologne, sans avoir tiré l'épée, fut regardé comme le plus prudent & le plus heureux Capitaine de son tems.

Mais à peine goûtoit-il les premiers fruits de sa victoire, qu'on lui apprit la surprise de Bresse par les Vénitiens. Cette Place, si importante à la conservation du Milanez, avoit été confiée à la garde de du Lude; & ce brave Officier se trouvoit en état de la conserver contre tous les ennemis du dehors, mais il en avoit de plus dangéreux parmi les habitans même qui devoient aider à sa défense. Bresse, comme la plûpart des Villes d'Italie, étoit divisée en deux partis, à la tête desquels on voyoit les Maisons d'Avogaro & de Cambara. Celle-ci attachée aux François, jouissoit de toute la faveur de ces nouveaux Maîtres de l'Italie, & les autres (c'est l'effet ordinaire de la mauvaise politique) éprouvoient chaque jour de nouvelles injustices. Une insulte que le Comte de

Gambara fit au Comte d'Avogaro, obligea ce dernier à réclamer l'autorité du Duc de Nemours. Ce Prince lui promit de le satisfaire & l'oublia. L'Italien crut, qu'en lui refusant la justice, qui est le premier devoir des Souverains, on lui donnoit l'exemple d'oublier le sien : tant il est vrai que le déni de justice, qui est si commun, est la source de mille maux. 1512.

Surprise de Bresse par les Vénitiens.

Il sçut donc mettre tout son parti dans l'intérêt de sa vengeance, & il prit ses mesures avec tant de justesse, que les Vénitiens avertis de son dessein, parurent aux portes de Bresse, avant que le Gouverneur eût aucun soupçon de leur marche. La garnison rassemblée se porta toute entiere du côté que paroissoient les ennemis ; mais pendant qu'ils leur résistoient, une seconde troupe de Vénitiens, conduits par quelques habitans, entrerent par des égouts, dont ils avoient ouvert les grilles. Aux cris de *Saint-Marc* qu'ils firent retentir de toutes parts, le Comte d'Avogaro parut dans la Place, fondit sur le Gouverneur, déja embarrassé par la multitude des ennemis, & l'obligea de se retirer au Château, d'où il put à peine envoyer

1512. informer le Duc de Nemours de son malheur, & lui demander du secours.

Ce Général étoit encore à Bologne, éloignée de Bresse de quarante lieues, & séparée par le Pô, le Mincio, la Chiesa, &c. Les chemins devenus difficiles à cause des pluyes, sembloient impraticables à l'Artillerie, dont on avoit cependant un besoin absolu; mais l'ardeur du Chef & l'affection des soldats pour lui, surmonterent ces obstacles. Son armée fit en un jour trente mille d'Italie, & ayant appris que la République envoyoit un corps de cinq à six mille hommes au secours de leurs troupes, qui assiégeoient le Château de Bresse, il fit une diligence incroyable, pour gagner de vîtesse ces nouveaux ennemis. S'étant assuré de cet avantage, il envoya contr'eux le Chevalier Bayard & Teligni avec leurs gens d'armes. Ces deux braves Chefs les ayant joints, les battirent; & le Duc de Nemours continuant sa route, arriva enfin à la vûe du Château de Bresse, où il entra sans resistance.

Bresse recouvrée par Gaston. Ce Prince donna une nuit à ses troupes pour reposer, & le lendemain

leur ayant promis le pillage de la Ville, elles marcherent avec beaucoup de résolution contre les retranchemens des Vénitiens. Le Proveditеur qui les commandoit, avoit eu soin de les munir d'une nombreuse artillerie ; outre huit mille soldats, il avoit sous ses ordres douze mille habitans prêts à combattre. Cette armée étant trop nombreuse pour tenir dans le terrain qui separoit la Ville du Château, il en avoit mis une partie en bataille, pour rafraîchir les défenseurs du retranchement ; de plus, il avoit à dos une riviere, & un pont qu'il pouvoit rompre, supposé que les François l'obligeassent à la retraite. 1512.

Le Duc de Nemours étoit instruit de tous les avantages de l'ennemi ; mais le recouvrement de Bresse étoit d'une telle importance, qu'il résolut de tout risquer. Son armée étoit de douze mille hommes, qu'il divisa en plusieurs corps : d'Alégre eut ordre de se poster hors de la Ville, vis-à-vis la Porte de Saint Jean, la seule que les Vénitiens avoient laissé ouverte ; ensuite le Duc attaqua une Abbaye appuiée contre les retranchemens, l'emporta, & fit passer ce qu'il y avoit Sa victoi

d'ennemis au fil de l'épée. Ce premier
1512. succès encouragea les troupes, sans rien faire perdre au Général de sa modération, Hérigoïe ou Henri Gonet, fort estimé de ce Prince & des soldats, fut mis à la tête d'une troupe de Gascons choisis, & le Chevalier Bayard suivit à pied avec ses gens d'armes pour les soutenir. L'ennemi les voyant avancer fierement & en bon ordre, fit un feu terrible qu'ils essuyerent sans s'ébranler; le canon du Château battoit avec furie contre les retranchemens, & y faisoit de grandes bréches; les François les gagnerent, après avoir rempli le fossé de fascines, & ce fut là que le combat devint sanglant. On s'y battoit main à main, à coup de haches, de piques & d'épées. Le Chevalier Bayard animant les siens par son exemple, reçut un si grand coup de pique dans la cuisse, que le fer y demeura avec le bout du bois où il étoit attaché; ce brave homme tomba noyé dans son sang, & les soldats que sa présence avoit soutenus commençoient à s'ébranler, lorsque le Duc de Nemours la pique à la main parut à leur tête, criant: *Enfans, vengeons le bon Chevalier.* Son exemple

& ses cris inspirerent aux soldats une espèce de fureur ; les retranchemens 1512.
furent forcés en plusieurs endroits, & les fuyards poursuivis si vivement, qu'ils n'eurent point le tems de lever le pont qu'il falloit passer pour entrer dans la Ville, où les vainqueurs entrerent avec eux. Les Officiers leur firent faire alte au-delà du Pont pour les remettre en ordre, avec une facilité qui fit connoître combien le Duc de Nemours avoit acquis d'autorité sur ses troupes.

On reconnut bientôt la nécessité de cette conduite ; la Gendarmerie Vénitienne, toute la cavalerie Légere, & une bonne partie de leur Infanterie, se firent voir en bataille dans la Place toute prête à profiter du désordre des François. Le Général détacha d'abord le Capitaine Gonnet avec quelques bataillons pour charger les Vénitiens ; ils le reçurent avec courage, & le combat devint plus long & plus dangéreux, en ce que les habitans montés sur les toîts de leurs maisons, en faisoient tomber de grosses pierres & de l'eau bouillante, pendant que d'autres tiroient par les fenêtres.

Le Duc de Nemours envoyoit sans

cesse de nouvelles troupes pour secon-
1512. der les premieres, & les animoit par l'espoir du pillage qui leur avoit été promis. Enfin, après une demi-heure de combat, les Vénitiens céderent de tous côtés, & leur résistance vigoureuse fut la cause que les vainqueurs ne donnerent aucun quartier. On en fit un grand massacre dans toutes les rues de la Ville. Plusieurs en sortirent croyant trouver leur salut dans la campagne; mais la précaution qu'ils avoient prise de murer toutes les portes de la Ville, à l'exeption de celle de Saint Jean, leur devint funeste: d'Alégre y étoit avec ses gens d'armes qui les massacrerent. Les ennemis y perdirent dix à douze mille hommes; le Provediteur André Gritti resta prisonnier; & ce qui mit le comble au malheur de cette journée, fut la prise du Comte Louis d'Avogaro, & de son fils, auteurs de la révolte.

Pillage de Bresse.

Après que les soldats les eurent rendus témoins du pillage de leurs maisons, & de la désolation de leur famille, contre laquelle tout fut permis, on les présenta au Duc de Nemours, toute l'armée demandant à grands cris leur supplice. Il ne servit de

de rien au malheureux Comte de représenter qu'étant né Sujet des Vénitiens, il n'avoit fait qu'appeller ses anciens Maîtres au secours de sa Patrie & de sa Maison, que l'on accabloit d'injustice; le plus fort fut regardé comme le Maître légitime, & sa mort fut ordonnée. 1414.

Ce Seigneur appartenoit aux Maisons les plus considérables de la Ville & du Pays d'alentour; son malheur y jetta la consternation, & acheva la désolation publique, sur-tout lorsqu'on vint à réfléchir sur la destinée de son fils, compagnon involontaire de son crime, & qui devoit l'être de son supplice.

Ce jeune homme avoit obéi à la nature, ainsi qu'à la reconnoissance, en suivant le Comte d'Avogaro, & son courage avoit été admiré par le Duc de Nemours même, lorsque se voyant enveloppé avec son pere, il avoit tout tenté pour le sauver, ou pour périr avec lui les armes à la main. Sa douleur, lorsqu'il se vit arrêté, fut d'un homme plein de sentimens; celle de son pere sembla seule l'occuper, & ce fut en cet état qu'on le présenta au Duc de Nemours. Ce

1414. Général d'un âge à peu près semblable au sien, parut touché de son sort ; il le plaignit, sans entreprendre de le consoler, ainsi que le tentent ceux qui ne sçavent pas que rien n'affoiblit dans un lâche la crainte de perdre la vie, & qu'un homme de cœur n'a pas besoin de secours pour souffrir une mort honorable ; que même dans de certaines situations & aux yeux d'un homme courageux, les exhortations à la patience & à la soumission sont des affronts à son courage. On conduisit le pere & le fils en prison, & le lendemain toute la Ville vint se jetter aux pieds du Duc de Nemours, pour demander leur grace. La nécessité de faire un exemple, le rendit inexorable, & on vit enfin ces deux malheureuses victimes marcher ensemble au supplice.

Supplice du Comte d'Avogaro.

Cette situation affreuse pouvoit faire comprendre qu'il est des maux plus grands, que l'aspect d'une mort prochaine. Le Comte d'Avogaro lié à côté de son fils, ne pouvoit contenir les transports de la plus vive douleur ; il se précipitoit vers le supplice & vers la mort, comme dans un asile qui devoit le délivrer de cette cruelle

vie. Son malheureux fils déſeſpéré de ſon état, demandoit comme une grace plus précieuſe que la vie même, qu'on l'exécutât le premier. On voyoit ſur leur viſage & dans leurs regards l'agitation affreuſe de leur ame. La multitude qui environnoit l'échafaud, obſervoit un ſilence profond, jettant ſes regards tantôt ſur les deux victimes, tantôt ſur le Duc de Nemours, dont la triſteſſe ſembloit laiſſer quelque eſpérance de grace; mais à ce calme ſuccéderent des cris perçans, lorſqu'on vit le Comte d'Avogaro arrivé ſur l'échafaud s'approcher de ſon fils pour lui dire les derniers adieux, & les efforts que ces deux infortunés faiſoient pour s'embraſſer malgré leurs liens. Tandis que ce ſpectacle accabloit tous les cœurs, le Duc de Nemours fit un ſigne, & les deux têtes tomberent preſque en même tems.

1414.

Déſertion de l'Armée Françoiſe.

Cependant le pillage de la Ville avoit ceſſé; après avoir été la cauſe de la priſe de la Place, en animant le ſoldat, il le devint de la perte de l'armée en l'enrichiſſant. Les troupes déſerterent en foule, & cette barbare victoire devint par-là preſque auſſi

funeste aux François qu'une défaite.
1414. Le Duc de Nemours, au lieu de soldats aguerris, se trouva obligé de se servir de nouvelles levées, inférieur en ce point aux ennemis, qui n'employoient contre lui que l'élite de leurs troupes. Cependant Bologne sauvée, une armée vaincue, Bresse reconquise en moins de quinze jours, lui avoient donné la réputation du plus grand & du plus heureux Capitaine de l'Europe. Devenu la terreur des ennemis, il devint le motif de la présomption des François, qui s'imaginerent que son nom seul devoit triompher. Louis XII. plus prudent par son Conseil que par son caractère, & ébloui de ses succès, lui manda de chercher par-tout les Espagnols & de leur livrer bataille.

Une des raisons de cet empressement étoit la déclaration du Pape en faveur de la Ligue, fortifiant ainsi des trésors du S. Siége & des troupes de l'Etat-Ecclésiastique, les Vénitiens & les Espagnols, déjà si puissans en Italie. Mais Louis & son Conseil étoient assez instruits de la politique des Pontifes, pour ne pas douter qu'une victoire complette sur les for-

tes réunies des Confédérés, ne déterminât le Pape à les abandonner. On 1414.
craignoit aussi que l'Empereur, séduit par l'exemple de la Cour de Rome, n'embrassât le parti de la Ligue, & que les Suisses, irrités du mépris que le Duc de Nemours leur avoit témoigné, n'imitassent toutes ces Puissances en se joignant à elles pour accabler les François.

Ces motifs firent agir Gaston avec moins de circonspection que l'état des affaires ne le demandoit, dans le desir de donner bataille pour contenter le Roi, & de déranger les projets de tant de fiers ennemis. Il prit donc le chemin de la Romagne à la tête d'une armée de dix-huit mille hommes d'Infanterie & d'une Gendarmerie nombreuse; il y trouva celle des ennemis, commandée par le Viceroi de Naples; mais ce Général avoit reçu des ordres positifs d'éviter la bataille, le Roi d'Espagne son Maître, ne doutant pas que le Roi d'Angleterre & l'Empereur attaquant la France dans peu, elle ne fût obligée de rappeller ses troupes d'Italie pour sa défense. De sorte que le Duc de Nemours, plus pressé que jamais par de nouveaux ordres du

1414. Roi, avoit à engager au combat des ennemis ſupérieurs en nombre, & qui ne négligeoient rien pour l'éviter. Il s'empara à leur vue de Caſtel-di Solarolo, de Colignola & de Granarolo, eſpérant à chaque ſiége de Place, forcer les ennemis à venir au ſecours & les réduire à la néceſſité de donner bataille. Ils parurent conſtans dans l'idée de la fuir, & pour les y contraindre, le Duc de Nemours ſe vit forcé d'aſſiéger Ravenes.

L'importance de cette Ville, par rapport à ſes richeſſes, au nombre de ſes Habitans, à ſa ſituation dans l'Etat Eccléſiaſtique, & la promeſſe qu'avoit exigée Antoine Colonne, avant de ſe jetter dans la Place pour la défendre, qu'on viendroit ſûrement la ſecourir, ne permettoient plus aux Confédérés de régler leurs démarches ſur les ordres de la Cour d'Eſpagne; Rome & Véniſe menacées, montrant plus d'inquiétude & plus de feu, déterminerent leurs Alliés, & l'Armée entière approcha à deux mille de diſtance de celle des François.

Gaſton, que leur arrivée combloit de joie, donna ordre au Chevalier Bayard d'aller les reconnoître à la

tête de ses Gendarmes & de quelques Archers ; ce brave Capitaine poussa jusques dans le camp ennemi, qu'il eut le tems d'examiner avec attention, tout en combattant & répandant l'alarme en tous lieux. Sur le compte qu'il en rendit au Duc de Nemours, ce Prince résolut d'attaquer le lendemain onziéme Avril, jour de Pâques. Quelques-uns en témoignerent du scrupule, mais le Général leur fit sentir qu'une guerre injuste ne devoit jamais être entreprise, ni une guerre juste différée pour aucune raison ; & sur le champ on jetta un pont sur la Romagne, pour aller à l'ennemi ; l'Avant-garde, composée d'Infanterie Allemande & précédée de l'Artillerie, passa sous les ordres du Duc de Ferrare ; elle mit la riviere à sa droite, & à sa gauche fut défendue par sept cens Gendarmes ; la bataille toute d'Infanterie Françoise, se plaça à côté de ces derniers, & cinq mille Italiens acheverent de former la ligne. Le Seigneur de Chabanes, la Palice & le Cardinal de Saint Severin, armés de pied en cap, étoient derriere avec six cens lances, & le fameux Yve d'Alégre fut mis à la tête 1414.

d'un corps de quatre cens Gendarmes 1414. pour la réserve, afin d'être à portée de repousser les sorties que la Garnison de Ravenes pourroit faire.

Bataille de Ravenes.

Les Chefs de l'Armée Espagnole étoient Pierre de Navarre, Fabrice Colonne & Antoine de Leve, Carvajal, Ferdinand d'Avalos, Marquis de Pescaire, Officiers célebres, & peu dignes d'avoir pour Général le Viceroi de Naples, Raimond de Cardonne, le plus effeminé de tous les hommes, & que le Pape même ne daignoit pas comprendre parmi eux, l'appellant toujours Madame de Cardonne. Tous ces Chefs mirent leur armée en bataille, à la différence de terrein près, suivant la même disposition que celle de France. Le Duc de Nemours lui fit passer le Ronco, & l'Artillerie se fit bientôt entendre d'une maniere terrible; celle des ennemis avoit l'avantage de prendre les François à découvert; pendant que couchés le ventre à terre dans leurs retranchemens, ils se trouvoient à l'abri des coups.

Pierre de Navarre avoit donné cet ordre contre le sentiment de Fabrice Colonne, qui vouloit qu'on sortit

pour aller au-devant des François ; celui de Pierre de Navarre qui mettoit le soldat en sûreté, leur parut d'abord le meilleur ; mais on reconnut bientôt le désavantage certain d'être enfermés, & seulement sur la défensive, contre des ennemis qui attaquoient avec vigueur. Les François avoient déjà perdu deux mille hommes, les retranchemens ennemis étoient bordés de petits chariots armés de coutelats & de pointes, machines d'autant plus terribles, qu'elles étoient inconnues ; cependant on vint à bout de les forcer. Le canon du Duc de Nemours faisoit dans la Cavalerie de Colonne le même ravage que celui des ennemis dans son Infanterie ; Colonne outré de voir tomber ses Gendarmes sans pouvoir donner un coup d'épée, demanda au Viceroi la permission de charger, & malgré son refus, vint tomber avec furie sur un escadron que commandoient le Duc de Nemours & le Chevalier Bayard ; il avoit divisé le sien en deux pour les envelopper, & profiter ainsi de leur petit nombre ; mais Gaston & le Chevalier Bayard soutinrent le choc avec tant de courage & de bonheur, que

Colonne mis en désordre, leur donna
1414. pour prendre une nouvelle dispoſition, le tems dont il avoit lui-même beſoin pour le ralliement; il revint faire une ſeconde charge, & les deux troupes ſe rompirent une ſeconde fois; cependant les François auroient été obligés de céder, ſi Yve d'Alégre, attentif à tout ce qui ſe paſſoit dans la plaine, ne fût acouru à leur ſecours. Alors le combat devint opiniâtre, & Colonne après une vigoureuſe réſiſtance, ne ſe voyant plus que deux cens Gendarmes de cinq cens qu'il commandoit, prit la fuite, & fut ſuivi de Raimond de Cardonne, avec le reſte de la Cavalerie qui n'avoit point encore combattu.

Pierre de Navarre reſta ſeul avec ſon Infanterie, & préſenta malgré cet abandon, un front redoutable au vainqueur; le Duc de Nemours jugea à leur contenance, qu'il falloit les attaquer avec précaution; il détacha trois mille Archers pour aller faire le tour du retranchement, afin de prendre les ennemis par derriere, pendant qu'il les attaqueroit de front avec le reſte de l'Infanterie. Pierre de Navarre les voyant approcher, fit mettre

ventre à terre à ses gens ; mais les Archers Gascons, les plus adroits de l'Europe, en ayant tué ou blessé un grand nombre, il les fit tous relever, & envoya un détachement de douze cens hommes d'élite, qui chargerent les Gascons avec tant d'impétuosité, qu'ils les mirent en fuite. 1414.

Ce succès encouragea Pierre de Navarre, & jugeant bien que, dépourvu de Cavalerie, il ne pouvoit espérer qu'une retraite glorieuse, il songea à secourir Ravennes, pour dégager la parole donnée à Antoine Colonne, & mettre en sûreté cette Place, qui étoit l'occasion de la bataille & l'objet de la victoire ; son détachement de douze cens hommes après avoir poussé les Gascons, ne s'amusa donc point à les poursuivre, & prenoit le chemin de Ravenes, lorsque le Bâtard du Fay se présentant à la tête de quelque Cavalerie, les obligea de retourner dans leur camp.

Pierre de Navarre les vit revenir avec une espèce de joie : il avoit à soutenir le choc de l'Armée Françoise entiere, & ce fut-là qu'il fit voir ce que peut la capacité à la guerre,

Courage de Pierre Navarre.

lorsqu'elle est aidée du courage. Un
1414. fossé défendoit son retranchement; il l'avoit bordé d'un grand nombre de Piquiers robustes & braves, qui soutinrent jusqu'à six charges sans se rompre. Le Colonel Jacob, Chef des Allemands, qui étoient à la solde de la France, y fut tué; les soldats dont il étoit aimé, jetterent de grands cris, & chargerent les ennemis avec une nouvelle fureur; ceux-ci toujours serrés & en bon ordre, & pour ainsi dire, fortifiés de leurs pertes, par le courage que l'excès du danger donne à de braves soldats, soutinrent cette attaque sans s'ébranler, & ils paroissoient impénétrables, quand un Officier nommé *Fabien*, du Régiment de Jacob, un des plus grands & des plus forts hommes qu'il y eût alors en Europe, désespéré de la perte de son Colonel, & voulant le venger, sauta au milieu des ennemis, & prenant sa pique par le travers, l'appuya avec tant de force sur plusieurs de celles des ennemis, qu'il les fit baisser jusqu'à terre, donnant à ceux qui le suivoient le moyen d'entrer par cette ouverture; il y fut tué, mais sa mort donna la victoire à son parti.

Les François, au milieu des rangs Espagnols, firent des prodiges de valeur pour achever de rompre des gens qui, à demi vaincus, combattoient avec un courage aussi réglé que s'ils avoient pu espérer de vaincre; on parvint jusqu'à Pierre de Navarre, il fut environné, accablé de coups de pique & de trait; & enfin fait prisonnier. Ce qui restoit d'Espagnols, privés de leur Général, se rassemblerent en un seul corps, & se retirerent en bon ordre par le grand chemin. 1414. Pierre de Navarre est fait prisonnier.

Le Duc de Nemours, échauffé par un combat si long & si opiniâtre, apperçut ce bataillon, leur contenance fière le frappa; il lui sembla qu'ils emportoient avec eux la meilleure partie de sa victoire; & sans consulter que son ardeur, il alla se jetter avec un petit nombre de Gendarmes sur des troupes, que ni son armée entière, ni la perte de leur Général, n'avoient pu obliger à se rendre.

A son arrivée, les Espagnols présenterent leurs piques; son cheval fut tué & lui-même blessé. Démonté & ayant perdu sa lance, déjà couvert de sang, il mit le sabre à la main, & regardant son cousin Lautrec à pied & Victoire du Duc de Nemours & sa mort.

blessé comme lui : *S'il faut périr*, dit-
1414. il, *faisons-nous regretter*. En même-tems il part & porte des coups terribles ; plusieurs des ennemis tombèrent à ses pieds, mais ses armes faussées de toutes parts par de violens coups de pique, le laisserent bientôt à découvert. Lautrec, resté presque seul auprès de ce Prince, admirant sa bravoure, désespéré de son péril, ne cessoit de crier aux Espagnols : *C'est le frere à votre Reine, ne le tuez pas*. Mais ces cris adressés à des gens qui n'espéroient plus de quartier, & accompagnés de grands coups de sabre, ne touchoient point des soldats désespérés & furieux. Gaston affoibli par sa première blessure, & n'ayant que son sabre pour toute défense, reçut à la fois quatorze blessures, dont il expira sur le champ de bataille.

Son éloge. La témérité fit ainsi mourir dans le sein de la victoire & à l'âge de vingt-quatre ans, un Prince que l'ardeur d'acquérir trop-tôt le titre de grand Capitaine, précipitoit dans tous les dangers. Son bonheur l'éblouit ; le titre de Foudre de l'Italie, que trois grandes actions en une seule campagne lui avoient fait donner, lui ins-

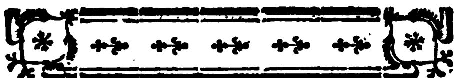
pira une nouvelle présomption, & ce même titre lui convint encore mieux après sa mort que durant sa vie; car il eut de la foudre, le bruit, l'éclat & le peu de durée. Ce Prince se crut invincible, parce qu'il avoit toujours vaincu. Des triomphes souvent répétés forment le caractère brillant à qui l'on donne le titre d'héroïsme; mais le mêlange de quelque infortune perfectionne & conserve le grand homme. 1414.

Portrait de ce Prince.

On regretta d'autant plus le Duc de Nemours, que sa perte fut suivie de celle de l'Italie pour les François, & qu'il avoit de ces qualités naturelles & d'éducation, qui se rencontrent rarement chez les Princes. La jeunesse de la Cour qui l'avoit suivi, vantoit son affabilité, sa douceur, ses égards pour les dispositions heureuses & pour le zéle. Les vieux Guerriers louoient son attention pour leurs services, & ses déférences pour la capacité & l'expérience. Le soldat publioit son extrême valeur, & les Peuples vaincus sa clémence. Ces préventions favorables & la rapidité de ses succès, éblouirent tous les yeux; & l'Europe entiere le reconnut pour

un très-grand Capitaine, à un âge
1414. où l'on ne commence qu'à être soldat. Le bonheur est une sorte de mérite aux yeux des hommes ; s'il n'est pas fort estimable aux yeux de la raison, il est le plus brillant & le plus admiré du Vulgaire.





YVE D'ALEGRE,

Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de cent hommes d'armes, sous les regnes de Charles VIII. & Louis XII.

LA prudence forma le caractère particulier de ce Capitaine, non cette prudence timide, à qui les occasions se présentent en vain, mais celle qui sçait les connoître & les saisir. Elle y fut jointe à la valeur & quelquefois trahie, comme elle, par la fortune. D'Alégre fut malheureux dans quelques-unes de ses expéditions militaires, & ce qui prouve l'avantage de sa bonne conduite, il se vit rarement accusé de ses disgraces. S'il éprouva comme les autres la suite ordinaire des mauvais succès, qui est la prévention des Ministres, il ne laissa pas de jouir toujours de l'estime publique; récompense assurée au vrai mérite, & constamment refusée par

Caractère d'Yve d'Alégre.

la réflexion au faux brillant de l'incapacité heureuse.

Il commença à servir sous Charles VIII., & l'on reconnut dans la plûpart de ses actions, cet esprit réformateur, ce génie qui conduit à la perfection des Arts, & qui, s'écartant des routes communes, est plus assuré de l'approbation de l'avenir, que de celle de son tems. D'Alégre à la tête de petites troupes, les conduisoit en Capitaine Romain, ou en Général François du siécle de Louis le Grand. On ne voyoit point en lui cette témérité si fort à la mode de son tems, & alors la cause ordinaire des avantages militaires. Il avoit compris qu'en l'écoutant, on pouvoit arriver au triomphe; mais que les disgraces qu'elle causoit, entraînoient les suites les plus malheureuses. Cette façon de penser d'Yve d'Alégre ne fut pas la meilleure pour sa fortune, & on fut long-tems à convenir qu'elle l'étoit au moins pour son métier. Ce n'étoit pas alors les Courtisans & les femmes qui donnoient les grades à la guerre, on les obtenoit par les services & par le témoignage des Généraux: ces derniers jetterent tard les

yeux ſur Yve d'Alégre ; la prudence comme inconnue parmi eux, ne leur ſembloit point une qualité recommandable, & il falloit qu'ils en viſſent les fruits avant de la récompenſer.

Mais avant de placer ſous les yeux du Lecteur la narration ſuivie des actions d'Yve d'Alégre, il lui ſera utile d'apprendre le véritable principe de ces guerres ſanglantes qui déſolerent ſi long tems l'Italie ; ce Capitaine en vit la naiſſance, il en partagea le poids, les malheurs & les travaux, & après qu'elles lui eurent enlevé deux fils de grande eſpérance, elles lui coûterent enfin la vie. On connoîtra par ce détail ce que les Nations ont à craindre des paſſions de ceux qui les gouvernent, ſur-tout de l'ambition, la ſeule d'entr'elles qui, tenant un milieu entre le vice & la vertu, prend plus d'empire ſur ceux qu'elle poſſéde, & les rend aveugles pour tous les objets, leur faiſant employer à la ruine générale, ſous l'attrait d'une gloire particulière, la puiſſance qu'ils tiennent de la République.

L'Italie entière jouiſſoit depuis pluſieurs années d'autant de gloire & d'un repos plus profond, que dans le 1490 Eloges Laurent Médicis.

tems de son empire sur le reste du
1490. monde, & l'heureuse tranquillité de cette partie considérable de l'Europe, étoit principalement dûe à Laurent de Médicis, né Citoyen de Florence, mais devenu par ses vertus & ses talens le Chef de sa Patrie, le Bienfaiteur de ses voisins & le Pacificateur de l'Italie. Sans être Souverain, il dirigeoit tous ses Princes; la sagesse de ses conseils prévaloit sur la force de leurs armes, & la douceur de son gouvernement avoit presque effacé de leur esprit toute idée de guerre & de combats; sa capacité profonde réparoit le défaut de puissance de sa République. Il avoit sçu former dans le sein de Florence, des hommes habiles pour l'administration des affaires, pour les Arts & les Sciences; genre d'hommes préférables aux Héros, en ce que leur capacité, favorable à la conservation & à la richesse des Peuples, leur fait goûter les douceurs de la paix, sans les exposer aux horreurs de la guerre. Le repos dans un Etat mal gouverné, fait éclore de nouveaux troubles, & on n'y peut acheter l'apparence de la paix, que par une guerre effective; sous un gouver-

tement contraire, cette paix est le principe assuré de la soumission des Peuples & de l'exacte Police. Chaque Citoyen sous Médicis aimoit sa Patrie, parce qu'il y vivoit heureux; les terres & le travail ne rapportoient que pour le Possesseur & pour les besoins bornés de l'Etat : tout étoit cultivé ; les montagnes & les lieux les plus stériles produisoient les moissons qui leur étoient propres, n'étant exposés ni aux incursions des Etrangers ni aux rapines des Publicains. Le nombre des Habitans se multiplioit dans l'abondance. Telle étoit la France sous les dernières années du regne de Henri le Grand; tel sera toujours un Royaume gouverné par un Roi Citoyen, ami des Peuples, & telle fut la République de Florence pendant la vie de Laurent de Médicis. On eût dit que cet Etat, un des moindres de l'Italie par son étendue, étoit le centre de sa puissance, comme il en étoit l'exemple & une des premières causes de son bonheur & de sa gloire. 1490

Le Pape Innocent VIII., Admirateur de Laurent de Médicis, devenu son parent par alliance, & comme lui ami de la paix, travailloit de concert 1492

à la conserver. Pendant leur vie, ni
1492. Ferdinand, Roi de Naples, Prince sage, mais en proie aux conseils violens de son fils Alphonse, ni Ludovic Sforse, usurpateur du Duché de Milan, n'oserent entreprendre d'en troubler le cours. Innocent & Laurent moururent, & la face de l'Italie se trouva changée : ce ne furent que guerres, que troubles, que combats.

Le fils de Laurent de Médicis & le Successeur d'Innocent, furent les premières causes du désordre. Mais la promptitude de ce changement, & la grandeur de la calamité publique cesseront de surprendre, quand je ferai connoître pour le Successeur d'Innocent VIII. Roderic Borgia, si longtems l'horreur du monde sous le nom d'Alexandre VI. Le nouveau Pontife demeura quelque tems dans le silence, comme s'il eût voulu préparer à loisir l'incendie dont il devoit embrâser l'Europe. Alors Ludovic & Ferdinand, n'ayant plus de frein, ni de garans de la paix, persuadés même de la nécessité de la guerre, presque égaux en puissance, en ambition & en mauvaise volonté, chercherent mutuellement à l'emporter l'un sur l'autre.

Ferdinand se lia étroitement avec les Florentins ; ces derniers perdirent d'eux-mêmes le titre glorieux de Médiateurs de l'Italie, pour devenir les Partisans de ce Prince. Alors Ludovic ne pouvant se fier au Pape, ni aux Vénitiens, sur qui il avoit d'abord jetté les yeux, eut recours aux François ; & son traité avec eux fut l'époque des malheurs de l'Italie. On remarquera, en plaignant la foiblesse humaine & le malheur des Peuples, qu'une des raisons qui brouillerent la République de Florence avec le Duc de Milan, fut que ce Prince ayant conseillé aux diverses Puissances de l'Italie de n'en paroître former qu'une, en envoyant toutes dans le même jour leurs Ambassadeurs au Pape, elles rejetterent cet avis, le meilleur sans doute, & le seul qui pût contenir le nouveau Pape, en lui montrant dans cette union de l'Italie, un puissant obstacle à ses ambitieux desseins. 1492.

Ludovic, après avoir balancé longtems entre la crainte d'attirer les armes de la France en Italie, & celle de succomber sous les efforts de ses ennemis, envoya enfin des Ambassadeurs de Charles VIII. Il trouva un

jeune Prince inhabile aux affaires par
1492. le défaut d'éducation, mais brave. La politique de Louis XI. ſon pere, qui avoit conquis des Provinces ſans combattre, étoit regardée comme baſſe & indigne d'une Nation guerrière, par une Cour turbulente, compoſée de jeunes gens qui portoient leur impétuoſité juſques dans les Conſeils. Tous ſe récrierent contre l'avis des anciens Capitaines, qui rejettoient l'expédition lointaine d'Italie, comme pernicieuſe aux affaires de France. On n'écouta que ces Conſeillers nouveaux, que ces têtes hardies, dont la témérité appuyée de l'autorité des Miniſtres, obtint hautement la préférence.

Charles VIII., Prince d'un génie très-borné, n'avoit que des Miniſtres très-médiocres, ſource des malheurs d'un Etat; leurs Partiſans, ſelon l'ordinaire, attribuoient les revers au ſuccès du haſard, & les ſuccès à leur habileté. Le Roi leva donc une puiſſante armée, & pour aſſurer la paix à ſon Etat, pendant qu'il alloit porter la guerre hors de ſes Etats, il rendit le Rouſſillon entier au Roi d'Eſpagne, achetant ainſi par la ceſſion d'une Province,

vince, dont la possession lui étoit assurée, la facilité d'entreprendre une conquête incertaine. 1494.

Ce fut alors qu'Yve d'Alégre commença à servir; il prit avec l'armée la route d'Italie, où Ferdinand, Roi de Naples, qu'elle menaçoit, croyoit ne la voir jamais arriver, à cause de la basse condition & de la foible capacité de ceux qui gouvernoient la France, gens semblables, pour le courage, à ces faux braves, qui éludent toujours les dangers où ils se sont engagés par présomption ou par foiblesse de jugement. Tout le monde sçait que l'attente de Ferdinand fut trompée. Charles VIII, sans combattre arriva triomphant dans Naples. On appella bonheur ce qui fut l'effet naturel des dispositions des affaires d'Italie, & celui de sa conduite fut de le voir revenir, quoique victorieux jusqu'au dernier instant, dépouillé de ses équipages, dénué de finances, accablé de fatigues, & avec une armée qui sembloit n'être qu'un foible détachement de la premiere.

En partant du Royaume de Naples, Charles avoit laissé, pour le gouverner & le défendre, Gilbert de Bour-

bon, Prince de Montpensier, égale-
1494. ment incapable de l'un & de l'autre emploi. Yve d'Alégre demeura dans son armée, où il étoit déjà en réputation, ayant commandé, avec le Comte de Ligny, un détachement de cinq cens lances & de deux mille Suisses, pour surprendre Rome, si le Pape eût refusé d'en accorder l'entrée. L'incapacité du Prince de Montpensier hâta l'instant d'une nouvelle révolution dans le Royaume de Naples; il avoit des troupes, mais elles sembloient peu redoutables sous un pareil Général; d'Aubigny, Yve d'Alegre, Louis d'Ars, ses Lieutenans & ses Conseillers le pressoient de se faire craindre par quelque entreprise hardie; la Nation n'en ayant imposé aux Italiens que par un air déterminé, il étoit nécessaire de le soutenir ou de succomber.

En effet, les François trompés par la facilité de leur conquête, sans avoir eu que peu d'occasions de signaler leur courage, ne laisserent pas de ne l'attribuer qu'à leur valeur; la multitude, & même les Chefs moins formés à raisonner qu'à agir, loin de voir que l'Italie avoit ployé sous le poids de ses propres maux, sous la

division de ses Princes, & sous cet amas d'événemens, qu'on appelle effets du hasard, parce que leur liaison compliquée, quoique seulement l'ouvrage des hommes, en est toujours méconnue, regardoient toute la Nation Italienne avec mépris, & comme des lâches aussi dignes de leur malheur, qu'indignes de tous égards. Les logemens, provisions des troupes, les impôts du Prince étoient exigés avec dureté, & moins comme sur des sujets que comme sur des esclaves; les François préparant ainsi à leurs concurrens, pour les chasser du Royaume de Naples, les mêmes moyens qui les en avoient rendus Maîtres. Et de-là leur nom, d'abord si cher aux Napolitains, par la comparaison qu'ils faisoient de la douceur de leurs Rois François de la branche Angevine, avec l'orgueil & la cruauté des Princes de la Maison d'Arragon, leur devint tout-à-fait odieux.

1494.

Les Napolitains trompés dans leur espérance, & réduits à la privation du nécessaire, soupirerent donc après le retour de leurs derniers Rois, & la foiblesse du Prince de Montpensier,

que la fermeté de d'Aubigni & de
1494. d'Alegre ne pouvoit vaincre, laissant plus de liberté à leurs vœux, ils prirent avec plus de facilité les mesures convenables pour remplir leur attente.

Ferdinand, Roi de Naples, jeune Prince dont les vertus avoient touché ses ennemis même, fut rappellé par ses sujets, & à la suite des journées de Fornouë & de Seminare, si glorieuses aux François, on vit Ferdinand vaincu dans la derniere, les chasser de la Ville de Naples, ne leur laissant pour asile que le Château de l'Œuf, où ils s'enfermerent avec précipitation.

A la premiere nouvelle de l'arrivée de Ferdinand à la hauteur de Naples, le Prince de Montpensier se troubla, voyant la quantité de vaisseaux qui composoient sa flotte, & les dispositions séditieuses des Citadins qui l'attendoient; car au lieu de cette inquiétude qui agite les Villes à l'approche de l'ennemi, chaque Citoyen retiré en silence dans sa maison, eût semblé ne prendre aucune part aux combats dont leur Ville alloit devenir le théâtre, si on n'eût aisément remarqué leur inclination pour les assaillans,

D'Alégre, s'appercevant à la manœuvre de la flotte qu'elle étoit dé- 1495.
nuée d'équipage, & à l'inaction des Citoyens, qu'ils n'osoient ouvertement se déclarer pour elle, conseilla au Prince de Montpensier de sortir du port avec les vaisseaux François qui y étoient, & d'attaquer celle des ennemis; en même temps il répandit dans toute la Ville de fortes gardes, & le Citoyen bien observé n'osant tenter aucun mouvement, eût vu bientôt après la défaite ou la fuite de Ferdinand, si d'Alégre eût pu déterminer son Général à le combattre. Ce furent les suites funestes de cet avis négligé, qui rendirent Yve d'Alégre constant & opiniâtre dans ceux qu'il donna depuis. Ferdinand, sur la connoissance des précautions que ce Capitaine avoit prises, cingloit déjà vers la Sicile, lorsqu'il fut rappellé par les Napolitains, à qui la négligence du Prince de Montpensier avoit donné le temps de reprendre courage.

Ferdinand, instruit par eux, débarqua brusquement avec ses troupes, & Montpensier, qui le croyoit éloigné, apprit avec étonnement qu'il marchoit vers la Ville. Cette nouvelle le

consterna; mais peu après aussi entre-
1495. prenant qu'il eût dû l'être la veille, il
courut avec la plus grande partie de
ses troupes au-devant de Ferdinand;
en vain d'Alégre lui représenta que
changer l'instant d'une action c'étoit
en risquer le succès, & que dégarnir
la Ville prête à se soulever, c'étoit la
livrer sans combattre. Les François
marcherent, & à peine furent-ils
hors des portes, qu'ils entendirent
les tambours de Ferdinand répondre
aux cris & au tocsin des Bourgeois; il
ne resta d'autre parti à prendre, que
de se couler le long des murailles
pour gagner le Château Neuf, d'où,
pendant quelques jours, ayant fait de
fréquentes escarmouches sans succès,
le Prince de Montpensier convint
d'en sortir sous certaines conditions,
& Yve d'Alégre fut donné pour ôta-
1496. ge. Ce Capitaine demeura prison-
nier jusqu'à l'entiere soumission des
Forts & Châteaux qui environnoient
Naples, & dans la nécessité de ne de-
voir sa liberté qu'au malheur de sa
Nation.

1497. Charles VIII tenta à diverses re-
prises de regagner par la force des ar-
mes, ce que l'incapacité de ses Minis-

tres & de ses Généraux lui avoient fait perdre ; mais plusieurs obstacles s'opposerent à son dessein, & les préparatifs immenses qu'il avoit faits pour l'exécuter, tomberent entre les mains de Louis XII. son successeur. 1498.

Ce Prince, plus instruit & mieux conseillé que Charles, prit de plus grandes précautions avant de porter la guerre en Italie. Il s'y fit de puissantes alliances, & commença par acheter celle du Pape bien au-delà de ce qu'elle valoit ; ce Pontife se jouoit de ses promesses & n'avoit en vue que son intérêt, & que le desir de nuire à ses bienfaiteurs.

Droit de Louis XII sur le Duché de Milan.

Louis XII. en montant sur le trône, apportoit à la Couronne un droit incontestable sur le Duché de Milan, à cause de Valentine de Milan, femme de Louis Duc d'Orléans son ayeul ; & il se trouvoit en état de les faire valoir. Le Milanez fut attaqué & conquis ; Ludovic même, ce Prince si fameux par son artificieuse politique, se trouva prisonnier des François, & la guerre plus fortement allumée que jamais en Italie.

Le Roi, en la commençant, étoit convenu de fournir au Pape Alexan-

dre les secours nécessaires pour réu-
1498. nir au domaine du Saint Siége, plusieurs places usurpées par les Vicaires de l'Eglise Romaine, autrefois ses défenseurs, & alors devenus ses tyrans. César Borgia, Duc de Valentinois, devoit commander ce secours, & Yve d'Alégre, sorti depuis quelque temps de prison, lui mena trois cens lances & quatre mille Suisses, qui l'aiderent à prendre Immola & Forli.

Ce Capitaine, à qui l'on faisoit honneur de ces conquêtes, se disposoit à réduire les autres Places reclamées par le Pape, lorsqu'il reçut un ordre de Trivulce, Gouverneur du Milanez, de revenir sur le champ auprès de lui avec toutes ses troupes. Trivulce, engagé d'abord au service de Ferdinand, Roi de Naples, avoit quitté ce Prince pour se donner à Charles VIII. son vainqueur, & depuis cette désertion motivée par la vengeance, il avoit montré une fidélité inviolable pour son nouveau Maître, sans rien changer néanmoins de son caractere dur & impérieux, qui lui avoit fait tant d'ennemis auprès de Ferdinand,

Louis XII. déterminé par le mérite

des ſervices de Trivulce, par ſa capacité & ſon expérience à la guerre, 1498.
& plus encore par cette fierté généreuſe qu'il remarquoit en lui, & dont on ne voyoit plus que de foibles traces en France, lui donna beaucoup de part dans ſa confiance & de nouvelles occaſions de la mériter, en le chargeant d'entrepriſes conſidérables. Enfin, ſe trouvant ſur le point de quitter l'Italie, & conſidérant la qualité de Trivulce, ſes richeſſes, ſon crédit, ſon génie & le nombre de ſes amis, il dépoſa entre ſes mains toute ſon autorité, & le laiſſa avec le titre de Viceroi du Milanez.

Trivulce Viceroi du Milanez.

Trivulce, pour les affaires générales, ſe conduiſit en grand politique; mais il s'abandonna en Italien à ſes haines particulieres: les Gibelins ſes ennemis furent ouvertement perſécutés; il n'étoit juſte & homme public que pour des inconnus. Pour tout le reſte on le trouvoit dur & partial; les paſſions, plus dangereuſes dans un homme en place que l'ignorance & l'incapacité même, avoient ſur lui un empire abſolu; elles penſerent lui coûter la vie, & le Milanez à Louis XII.

Les Bourgeois de Milan se révol-
1498. terent avec une promptitude merveilleuse, & surprirent Trivulce à l'Hôtel-de-Ville, où ils allerent l'assiéger. Cet homme, aussi impétueux que brave, loin de craindre la multitude & la fureur des assaillans, fit ouvrir la porte & s'y présenta la hache d'armes à la main, suivi au plus de cinquante personnes en état de combattre. Sa personne & ses coups firent d'abord reculer les mutins : mais ils étoient en si grand nombre & si animés contre lui, que sa perte étoit assurée sans la valeur déterminée d'un Gentilhomme Savoyard qui, la lance à la main, suivi seulement de soixante Gendarmes, perça la multitude & parvint à Trivulce, le fit monter à cheval, & passant une seconde fois à travers les rébelles, le conduisit ensuite au Châ-
1500. teau de Milan. De-là Trivulce manda Louis d'Ars & d'Alégre, les deux principaux Officiers des troupes du Roi dans le Milanez, & laissant à d'Espi le soin de défendre le Château de la Capitale, il le quitta pour songer à la conservation des autres Places.

Ludovic, Duc de Milan, & son frere le Cardinal Ascagne, entrerent dans

Milan, auſſi-tôt que Trivulce en fut forti; & ce ſuccès alloit leur rendre 1500. la plus grande partie des Villes du Duché, ſans le ſecours des Vénitiens, dont les troupes conſerverent celles qui étoient ſituées ſur l'Adda, & ſans l'arrivée de d'Alegre, qui ayant ſurpris Tortone déclarée pour Ludovic, la ſaccagea pour intimider les partiſans de ce Prince.

Le bonheur eſt ſouvent le fruit de la bonne conduite, & on en fit l'expérience. Jamais Capitaines plus braves & plus actifs n'avoient défendu l'Italie pour les François, & malgré leurs mouvemens & leur courage, ils perdoient tout, ſans le conſtant attachement des Républiques de Veniſe, de Gênes & de Florence, à leur parti; heureux effet des ſages négociations & des vues ſûres du Cardinal d'Amboiſe. D'Alégre étoit eſtimé de ce Miniſtre, & il lui faiſoit paſſer les avis néceſſaires ſur l'état préſent des affaires du Milanez. Ce Capitaine lui avoit fait entendre que le nombre des troupes demeurées pour la défenſe de cet Etat, n'y pouvoit ſuffire, & qu'envain aſſembleroit-on une nouvelle armée en France, ſi on ne ſe hâtoit de

lui faire passer les Monts, & de montrer, par une extrême diligence, aux
1500. Princes d'Italie, alliés de Ludovic, que l'on ne comptoit plus, pour conserver le Milanez, ni les difficultés du passage des Alpes, ni celles de l'éloignement.

Son avis fut suivi, & l'armée Françoise parut dans le Milanez, lorsqu'à peine on la croyoit assemblée en France. Cette promptitude déconcerta Ludovic; ses alliés l'abandonnerent; & il fut livré par les Suisses à Louis de la Trémoïlle, que le Roi avoit substitué à Trivulce dans le commandement du Milanez, qui fut, peu de jours après, donné à Charles d'Amboise, frere du Cardinal.

D'Alégre trouva de l'avantage dans ce changement de Chef. Le nouveau Gouverneur avoit pour lui la même considération que le Cardinal, & autant de desir de l'employer. Les amis de la France & lui-même souhaitoient qu'on n'en trouvât pas l'occasion dans la guerre, au moins en Italie. Le Roi y étoit arrivé au seul dégré de puissance où il lui étoit possible de rester; & céder de ses avantages, ou entreprendre de les augmenter;

étoit riſquer de tout perdre. La poſ- 1500.
ſeſſion paiſible du Duché de Milan le rendoit l'arbitre ds l'Italie : une conquête de plus l'en faiſoit paroître le tyran. Mais la modération eſt rarement un fruit du bonheur ; la ſoumiſſion du Milanez fit penſer à la conquête du Royaume de Naples.

Les prétentions de Louis XII. ſur cet Etat étoient plus juſtes que ne furent ſages les moyens qu'on employa pour l'acquérir ; & cependant le Conſeil de France crut avoir trouvé le ſeul expédient qui pût en procurer la poſſeſſion. D'abord dans la crainte, diſoit-on, d'être ſoupçonné d'une ambition trop grande, on conſentit à partager le Royaume de Naples avec Ferdinand, Roi d'Eſpagne, introduiſant ainſi en Italie une puiſſance ennemie naturelle des François, & la ſeule qui fût capable d'y nuire à
leurs deſſeins. 1501.

Ce projet, qui délivroit le Roi de tous les obſtacles que pouvoit lui oppoſer Ferdinand, parut le mieux concerté, & le Miniſtère en reçut de grands éloges de la part de ces demi-politiques ; mais les autres, dont le nombre eſt toujours fort petit & peu

1501. mier, l'investiture du Royaume de Naples, & l'autre, celle de la Poüille & de la Calabre. A cette nouvelle, qui surprit toute l'Europe, le désespoir saisit Féderic; il dispersa ses troupes dans ses meilleures Places, fit quelque résistance, & enfin rendit tout son Royaume, cédant même tous ses droits à Louis XII. pour la joüissance du Duché d'Anjou durant sa vie, & trente mille ducats de pension.

D'Aubigni avoit conduit cette guerre avec autant de prudence que de bonheur, aidé par les conseils d'Yve d'Alégre, que le Cardinal d'Amboise lui avoit donné ordre de consulter, & qui lui fut d'une grande utilité contre la mauvaise foi de Gonsalve & du Roi d'Espagne, dont le dessein de tromper le Roi s'étoit déjà manifesté en plusieurs occasions; mais malgré leurs intrigues, l'armée Françoise entra victorieuse dans Naples, où d'Alégre fut témoin de l'effet le plus tragique & le plus singulier de la sympathie & de la tendresse filiale.

Mort du Duc de Montpensier.

Gilbert, Comte de Montpensier, avoit suivi Charles VIII. à la conquête du Royaume de Naples, & avoit laissé perdre ce Royaume, dont

général des troupes Françoises en Italie, & d'Alégre obtint un des premiers postes sous ce Général. On s'avança vers le Royaume de Naples, où régnoit Féderic d'Arragon, descendu d'un bâtard de cette Maison, & par-là jugé incapable de posséder un de ses Etats. Ce Roi, qui, ainsi que Louis XII. s'étoit fié au Roi d'Espagne, fut la premiere victime de sa perfidie. Ferdinand avoit fait marcher son armée conduite par Gonsalve, surnommé le grand Capitaine, jusques dans la Calabre, & Féderic le croyant son allié & son défenseur, lui avoit même abandonné plusieurs des Places de cette Province; ce Prince se flattant d'un si puissant secours, attendoit l'armée de France avec fierté; ses troupes grossissoient chaque jour, ses Places se trouvoient bien munies, & il comptoit faire avouer de nouveau aux François que leurs entreprises sur le Royaume de Naples leur feroient toujours funestes. 1501.

Mais dans le temps qu'il se préparoit à faire une vigoureuse résistance, on lui écrivit de Rome que les Ambassadeurs de France & d'Espagne avoient obtenu du Pape & du sacré Collége, pour leurs Maîtres; le pre- Conquêt du Royaum de Naples.

1501. mier, l'investiture du Royaume de Naples, & l'autre, celle de la Poüille & de la Calabre. A cette nouvelle, qui surprit toute l'Europe, le désespoir saisit Féderic; il dispersa ses troupes dans ses meilleures Places, fit quelque résistance, & enfin rendit tout son Royaume, cédant même tous ses droits à Louis XII. pour la joüissance du Duché d'Anjou durant sa vie, & trente mille ducats de pension.

D'Aubigni avoit conduit cette guerre avec autant de prudence que de bonheur, aidé par les conseils d'Yve d'Alégre, que le Cardinal d'Amboise lui avoit donné ordre de consulter, & qui lui fut d'une grande utilité contre la mauvaise foi de Gonsalve & du Roi d'Espagne, dont le dessein de tromper le Roi s'étoit déjà manifesté en plusieurs occasions; mais malgré leurs intrigues, l'armée Françoise entra victorieuse dans Naples, où d'Alégre fut témoin de l'effet le plus tragique & le plus singulier de la sympathie & de la tendresse filiale.

Mort du Duc de Montpensier.

Gilbert, Comte de Montpensier, avoit suivi Charles VIII. à la conquête du Royaume de Naples, & avoit laissé perdre ce Royaume, dont

repréſenta le traité abſolument contraire à de pareilles prétentions; & le Roi fut obligé d'employer la force, pour réparer le défaut de prudence & d'attention des Miniſtres qui l'avoient conclu. Alors la violence parut toute de ſon côté; on lui imputa la guerre & ſes malheurs, & le plus équitable des Rois de ſon temps, ſe trouva, à cauſe du mauvais choix de ſes imbécilles Négociateurs, convaincu d'infraction & de perfidie par le plus fourbe de tous les Princes. 1502.

L'un & l'autre avoient néanmoins déclaré d'abord qu'ils ne vouloient point terminer ce différend par les armes; & l'on étoit convenu d'arborer ſur les tours des Places conteſtées, les Etendarts de France & d'Eſpagne, juſqu'à la concluſion d'un nouvel accommodement. Mais les Généraux des deux Rois avoient trop d'ambition & d'envie de ſe rendre néceſſaires, pour y conſentir. Gonſalve ſurtout, à l'exemple de ſon Maitre, qui trompoit toute l'Europe, vouloit le tromper auſſi, & ſongeoit dès-lors à ſe préparer les chemins qui pouvoient le conduire à l'indépendance. Un des plus grands moyens pour y parvenir

étoit d'occuper l'attention & les forces de Ferdinand, afin qu'il ne pénétrât pas ses vues. D'un autre côté le Duc de Nemours, à qui le Roi avoit donné depuis peu un pouvoir sans bornes sur ses troupes en Italie, aimoit mieux en abuser, que de ne le pas conserver, & montroit par sa conduite, que s'il est quelquefois nécessaire d'accorder une semblable autorité, elle devient presque toujours plus dangereuse que le mal auquel on prétend remédier.

1502.

D'Alégre défait les Espagnols.

Gonsalve voulut étendre ses quartiers dans la Principauté, afin de subsister plus commodément, & chassa les François de Tripalda. Mais d'Alegre qui avoit prévu cette incursion, accourut au secours de Troja, & défit une partie des Espagnols. Cette perte jointe aux ordres que le Roi donna d'arrêter tous les effets des marchands Espagnols qui trafiquoient en France, changea les dispositions de Gonsalve, & ce Général demanda au Duc de Nemours une entrevue, où il convint de céder aux François toutes les Places dont ils s'étoient emparés dans la Capitanate. Mais le Duc de Nemours, quoique persuadé des

vantages d'un pareil accord, étant
devenu plus fort que Gonſalve, par 1502.
un ſecours de troupes & d'argent,
rejetta hautement toutes les propoſitions, & ſuivi d'Yve d'Alégre & des autres Capitaines de ſon armée, il fit le ſiége des Places qui tenoient encore pour les Eſpagnols dans la Capitanate, & les prit. Ce ſuccès & cette promptitude reçurent d'abord de grands applaudiſſemens; on les regardoit comme le préſage de la défaite certaine des Eſpagnols en Italie, & quoique le Roi fût convenu par un Traité ſolemnel, de la partager avec eux, il comprenoit enfin l'inconvénient d'un pareil Traité, & ne fuyoit pas les occaſions de l'enfreíndre avec avantage.

Ferdinand agiſſoit ſuivant ſon caractère, comme Louis XII. ſelon la néceſſité de ſes affaires, & tous deux prenoient des meſures pour ſe chaſſer d'un pays qu'ils avoient cru ne pouvoir conquérir l'un ſans l'autre, & où ils ne pouvoient en effet ſubſiſter enſemble. Telle ſera toujours la ſuite de ces projets mal digerés, où l'avenir & la convenance n'ont point été aſſez conſidérés. Les deux Princes avoient

1502. un même objet en apparence; mai l'intérêt réciproque le rendoit diffé rent.

Le Roi de France étoit trop éloign de Naples pour pouvoir conserver ce Etat. Ferdinand en étoit voisin cause de la Sicile, & à portée d'y con duire, avec peu de dépense, autant d troupes qu'il en étoit besoin. Ainsi l Royaume de Naples, où Louis XII lui avoit donné entrée, lui resta. Ce pendant, avant que la nécessité eû produit cet effet, la fausse politiqu de la Cour de France le suspendit pa des siéges & des combats; elle aban donna ses alliés, comme les Ursins & les Bentivoglio de Boulogne, & re vint à ses ennemis, les Florentins, l Pape & le Duc de Valentinois.

Le Roi avoit envoyé un nouveau renfort en Italie, & l'armée Françoi se se trouvoit si supérieure à celle de ennemis, qu'on ne mettoit plus en doute leur destruction totale en ce pays. Louis ne daigna pas même pas- ser dans le Royaume de Naples, quoi qu'il fût venu dans ce dessein jusqu'à Gênes, & le poids de la guerre fut en- tièrement remis au Duc de Nemours & à d'Aubigni; ces deux Générau

ayant pour Lieutenans & pour Conseils Yve d'Alegre, que l'histoire nomme presque toujours le premier, Chabanes, Seigneur de Palice, Louis d'Ars, le Chevalier Bayard, &c. ils tinrent ensemble un grand Conseil, dans lequel l'avis de d'Aubigni & d'Yve d'Alegre fut de former le siége de Barlete, où Gonsalve avoit été obligé de s'enfermer, ne pouvant plus tenir la campagne. La prise de cette Place défendue par le plus grand Capitaine de son temps, étoit difficile; mais elle eût fini la guerre & chassé les Espagnols du Royaume de Naples. On opposa à ce dessein des raisons plausibles, qui empêcherent qu'il ne fût suivi; ce qui commença à prévenir d'Alegre contre le Duc de Nemours. Mais, par une réflexion qui naissoit de la bonté du projet & qui en corrompoit l'objet, celui qui n'avoit point voulu le siége, consentit au blocus, & y perdit beaucoup de troupes; le temps qu'il employa en précautions inutiles, donna aux Espagnols celui de faire venir de la Sicile les secours nécessaires.

1502.

Cependant l'Archiduc Philippe d'Autriche, fils de l'Empereur Maximilien, & du chef de Marie, sa mere,

Ph. d'Autriche vient à la Cour de

Souverain des Pays-bas, & prétendant à l'Empire, souhaitoit pour son intérêt la conclusion de la paix entre les deux Rois; il étoit, par Jeanne sa femme, héritier de Ferdinand, & vouloit que son fils Charles le fût du Duché de Bretagne, par son mariage avec la Princesse Claude, fille de Louis XII. & de la Reine Anne. Il proposa donc des moyens de conciliation & vint à la Cour de Louis pour les lui faire agréer.

1502.

France proposer des moyens de conciliation.

Ce Prince y étant disposé, le Traité fut bientôt conclu, & on crut enfin la paix si assurée, que le Duc de Nemours avoit déjà reçu ordre de cesser tous les actes d'hostilité; mais les ayant fait signifier à Gonsalve, ce Général fortifié de plusieurs secours se comporta comme le Duc avoit fait l'année précédente, & lui fit voir le danger du mauvais exemple. Il refusa de reconnoître les ordres de l'Archiduc, à moins qu'ils ne fussent confirmés par le Roi d'Espagne, & profita de sa supériorité pour délivrer Girace, où d'Aubigni tenoit enfermé un grand nombre de ses troupes qu'il avoit défaites, battit ce Général, reprit la plupart des Places de la Cala-

bre, & vint offrir la bataille au Duc de Nemours, assiégeant Cérignole à sa vue pour obliger à l'accepter.

Le Duc assembla le Conseil de guerre, où il trouva dans la plûpart de ceux qui le composoient, un grand desir de combattre, presque tous convenans de la honte qu'il y auroit à souffrir plus longtemps les insultes des Espagnols, & la prise d'une Place considérable assiégée à leurs yeux. D'Alegre même qui avoit jusques-là montré tant de sang froid & de réflexion, voyant que le Duc de Nemours par ses délibérations perdoit le moment de battre les ennemis, s'opiniâtra pour la bataille, & donna des marques de chagrin à ce Général, qui opposoit quelques raisons à son ami. Celui-ci poussé, parla à d'Alegre avec une hauteur qu'il ne put souffrir : le Général devoit être le plus autorisé dans l'armée ; cependant il ne s'y trouvoit pas le plus fort, & d'Alegre menaçant à son tour, ils en seroient venus aux mains, si le Chevalier Bayard & les autres Chefs ne les eussent appaisés.

1503.

Contestation entre d'Alegre & le Duc de Nemours.

L'armée Françoise se mit donc en marche, mais lentement, & attei-

1503. gnit celle d'Espagne, que Gonsalve sçut placer derriere de bons retranchemens, réparant ainsi l'infériorité de sa Cavalerie. Le Duc de Nemours, arrivé à sa vue, comprit la difficulté de le forcer; à peine restoit-il deux heures de jour. Le Duc qui avoit fait naître cette raison par sa lenteur, voulut s'en servir pour remettre la bataille au lendemain, afin de la donner avec plus d'ordre ou se résoudre à la retraite.

Mais Yve d'Alegre, dont le grand crédit dans l'armée rendoit l'opposition du Duc de Nemours plus fâcheuse, insista pour attaquer sur le champ, & se servit de sa réputation pour faire préférer l'avis le plus sage, s'il eût été suivi plûtôt, mais le plus téméraire qu'on pût donner dans la situation présente. Il dit que différer le moment du combat, étoit en exposer le succès; que les François n'étoient jamais fatigués quand ils voyoient les ennemis & qu'ils avoient toujours assez de temps pour les vaincre. La subordination dans le Militaire n'étoit pas à beaucoup près observée comme aujourd'hui, & des Officiers fameux par leurs exploits, gémissoient quelque-

fois dans une armée où ils servoient en quelque sorte en subalternes. 1503.

Le Duc de Nemours eut le chagrin de voir que les principaux Chefs applaudissoient au sentiment d'Yve d'Alegre, par cet esprit naturel aux François de pencher toujours du côté du courage. Et le dépit le rendant injuste, *vous verrez*, dit-il tout bas à un de ses confidens, *que ce brave, après vous avoir engagés, trouvera le moyen de se sauver.* D'Alegre entendit ce discours & répliqua avec une vivacité extraordinaire, qu'on verroit dans peu qui savoit le mieux approcher l'ennemi. On commença l'attaque avec ce désordre qui suit la désunion des Chefs; à peine reconnut-on les retranchemens ennemis; l'artillerie mal placée n'étonnoit que par le bruit, & les troupes assez mal disposées, prévoyoient elles-mêmes leur prochaine défaite.

On donne la bataille.

Les Princes de Salerne & de Melphe, chargés du commandement d'une partie de l'armée, faisoient tous leurs efforts pour en réparer le mauvais état. Cependant on crut bientôt la victoire gagnée, quand on s'apperçut qu'un des côtés du camp ennemi

étoit en feu par l'incendie de quel-
1503. ques charriots ; le Duc de Nemours voulut profiter de cet accident, & prenant avec lui huit cens Gendarmes, il s'avança à la faveur de la fumée juſqu'aux pieds des retranchemens, où ſon canon avoit fait quelques breches. Mais au lieu d'une levée de terre faite à la hâte, il trouva des paliſſades & un large foſſé qui l'arrêta.

Mort du Duc de Nemours, & perte de la bataille.

Gonſalve ſaiſit l'inſtant & fit faire ſur les Gendarmes une décharge terrible, qu'ils ne purent ſoutenir, & comme le Duc de Nemours faiſoit un mouvement pour s'éloigner & chercher une autre entrée, il reçut un coup d'arquebuſe qui le tua ſur la place ; cette mort répandit la terreur parmi les ſiens, & Gonſalve l'augmenta par une ſortie, où il pouſſa tout ce qui oſa l'attendre.

D'Alégre, au déſeſpoir de ce mauvais ſuccès cherchoit la mort, ne pouvant eſpérer la victoire ; les Princes de Salerne & de Melphe ſe joignant à lui, firent tous leurs efforts pour arrêter les fuyards ; mais le ſoldat François, ſi aiſé à conduire au combat, peut difficilement y être ramené. Ils

s'enfuirent tous dans les bois, abandonnant leur artillerie, leurs vivres & leurs bagages. D'Alegre, échappé au vainqueur & à son propre désespoir, se jetta dans Averse pour la conserver, & chacun des Chefs entreprit de défendre ce qui restoit de Places au Roi dans le Royaume de Naples. 1503.

Pendant que les Capitaines François rassembloient leurs troupes dispersées, & en demandoient de nouvelles à la Cour, Gonsalve marcha droit à Naples, où il entra sans tirer l'épée, resserrant la garnison Françoise dans le Château-Neuf & celui de l'Oeuf, dont il étoit sûr de se rendre maître dans peu. Yve d'Alegre, à qui l'on commençoit à reprocher la perte de la bataille & les malheurs dont elle étoit suivie, avoit été obligé d'abandonner Averse pour se jetter dans Gaïete, la plus forte des Places qui restoient aux François, résolu ou de s'ensevelir sous ses ruines, ou de leur faire oublier son premier malheur en leur conservant cette derniere ressource.

D'Alégre se retire dans Gaïete.

Quoique le Roi eut nommé le Marquis de Saluffes, pour succéder au Duc de Nemours dans la Viceroyauté de

1503. Naples, on pouvoit regarder Yve d'Alegre comme le Général des troupes qui y restoient ; quatre mille cinq cens hommes s'étoient rassemblés auprès de lui ; il les avoit fait subsister, & sa réputation de prudence leur faisant croire qu'ils ne pourroient se conserver ailleurs aussi bien que sous ses ordres, ils n'en recevoient que de sa part & lui avoient promis de suivre en tout son exemple, soit qu'il crut possible de continuer la guerre, ou convenable de songer à la retraite.

Gonsalve qui avoit sur ce Capitaine une attention particuliere, craignit qu'en rassemblant ainsi à l'abri des murs de Gaiete les Fuyards François, il ne donnât le temps à leur armée, qu'on assembloit à Parme, de venir le joindre pour fondre ensuite sur lui avec des forces supérieures. Il prit donc la résolution d'assiéger Gaiete, & sortit de Naples dans ce dessein, avec la plus grande partie de son armée.

Gonsalve attaque Gaiete. Au bruit de sa marche, Yve d'Alegre abandonna la garde de plusieurs petites places situées aux environs de Gaicte, & réserva toutes ses forces

pour cette Place. La nature aidoit à sa défense, Gaïete est située sur le bord de la mer & le terrain qu'elle occupe forme une presqu'Isle, jointe au continent par une langue de terre assez étroite. Le Mont Orland commande la Place & la domine de telle sorte, qu'il en faut être le Maître pour la réduire. 1503.

D'Alegre augmenta la garnison & se posta ensuite sur la montagne, pendant que Gonsalve assiégeoit Gaïeté par mer & par terre. L'artillerie commençoit en ce temps-là à être servie avec plus de promptitude & l'on tira avec furie contre la Ville & contre les Ports; mais d'Alegre, du haut du Mont Orland, faisoit encore un plus grand ravage dans le camp des Espagnols; son canon tirant de haut en bas, portoit tout ou sur les tentes, ou sur les hommes, ou sur les chevaux.

Gonsalve est repoussé.

Gonsalve, irrité du désordre de son camp, en sortit & vint tête baissée attaquer les retranchemens de d'Alegre; celui-ci lui voyant commettre la même faute qui avoit causé sa perte en espera la même suite, & se portant par-tout avec une extrême diligence

1503. il donna de si bons ordres & se battit avec tant de courage, que les ennemis furent repoussés; mais Gonsalve ne s'oubliant point, comme avoient fait les François, commença la retraite avant de se voir obligé de fuir, rentrant dans son camp vaincu, mais sans désordre.

Le lendemain, étant retourné à l'assaut de la montagne, d'Alégre s'y comporta comme la veille & vit en même temps une seconde retraite des ennemis & l'armée de la flotte Françoise devant laquelle celle des Espagnols prit la fuite. Gonsalve, rebuté & inquiet de l'approche de l'armée du Roi, leva son camp de devant Gaïete. Cette Ville délivrée laissoit à d'Alégre & à ses troupes la liberté de former des entreprises à leur tour; mais la plûpart des mauvais succès ne viennent que du changement d'idée dans les Chefs du Gouvernement, & de ce qu'il arrive rarement que les ressorts d'un projet se soutiennent jusqu'à l'exécution.

Le Roi avoit armé pour chasser les Espagnols du Royaume de Naples, & ses forces parurent au contraire destinées à mettre sur le trône de S. Pierre,

vacant par la mort d'Alexandre, un Pape favorable à la France & disposé à affermir sa puissance en Italie, exposant ainsi au hazard d'un évenement douteux, un objet qu'un prompt emploi de ses forces remplissoit avec certitude. 1503.

Tout ce que pût faire l'or de France & les intrigues du Cardinal d'Amboise, céda à la politique des Italiens; on élut un Pape ami des Espagnols, & ceux-ci ayant profité de l'inaction des François, revinrent à eux comme des gens assurés de triompher.

Le Marquis de Mantoue commandoit l'armée du Roi, & l'interêt de son pays dominant sur celui qui l'attachoit à la France, on l'avoit vû montrer une espece de joie de les voir se consumer inutilement sur les bords du Tibre. Il reçut ordre de passer la riviere de Gariglian, d'où il pouvoit faire des courses jusqu'aux portes de Naples.

D'Alegre avoit quitté Gaïette & se trouvoit dans son armée; il voulut lui donner des conseils qui furent mal reçus, & ses instances qui avoient fait la perte du Duc de Nemours, ne servirent qu'à faire mieux connoître les

D'Alegr se brouill av c le Du de Mantou

1503. mauvaises dispositions du Marquis de Mantoue. Gonsalve sçut le dessein de passer le Gariglian, aussi-tôt qu'on l'eut formé & contre l'attente des François, ils le virent sur l'autre bord de la riviere, en état de s'opposer à leur passage. Cependant le Marquis de Mantoue le tenta; il plaça avantageusement son artillerie, & à la faveur de celle de la flotte qui étoit entrée dans Gariglian, il vint à bout de construire un Pont, sur lequel passerent cinq mille hommes. Yve d'Alégre & le Chevalier Bayard les conduisoient; le premier en vouloit personnellement à Gonsalve & l'autre plein de feu, de courage & de zele, ne demandoit qu'à combattre; fondant ensemble sur un côté du camp ennemi, ils le forcerent, après s'être emparé d'une redoute qui le couvroit.

Ce succès ne convenoit point aux desseins du Marquis de Mantoue. En vain d'Alegre, le Chevalier Bayard, le Bailli de Caen & Vandricourt l'envoyerent-ils presser de leur envoyer de nouvelles troupes; il feignit de vouloir prendre les précautions nécessaires, jugeant bien qu'un Général tel que Gonsalve sçauroit tirer avan-

tage de sa lenteur. Ce grand homme répondit en effet à son attente, & se mettant en personne à la tête de son Infanterie, la hache d'armes à la main, il vint tête-baissée sur les François, les chassa de la redoute & les poussa avec tant de vigueur qu'ils furent obligés de repasser le Pont en désordre, laissant quinze cens morts sur le champ de bataille. Gonsalve, vainqueur, alloit lui-même passer le Pont & entrer à son tour dans le camp des François; mais un prodige l'arrêta. C'étoit le Chevalier Bayard qui défendoit seul la barriere du Pont, contre deux cens Espagnols qui l'attaquoient. Sa bravoure & sa force extraordinaire donnerent le temps au reste de l'armée de se mettre en sûreté. 1503.

Les preuves de courage qu'avoient donné en cette occasion les Chevaliers François firent sentir encore plus le chagrin de leur défaite; on l'imputa au Général & Yve d'Alegre accusa hautement le Duc de Mantoue d'intelligence avec les ennemis. Ce Prince, pour colorer la trahison qu'il alloit commettre, voulut faire croire que le soupçon & le reproche en

1503. étoient les seules causes; & en effet, saisissant cette occasion de ne plus rien ménager, il se donna aux ennemis, leur ôtant par sa retraite de l'armée Françoise, ainsi que le disoit d'Alégre, le fruit des avantages qu'ils avoient tiré de ses perfidies, par la crainte d'en devenir l'objet. Le Marquis de Saluces prit sa place & le poids de la guerre, sur les bords du Gariglian, tomba sur lui & sur Yve d'Alegre. Les deux Généraux avoient enfin la liberté de passer la riviere; mais Gonsalve, placé sur une éminence à un mille de ses bords, leur ôtoit les moyens de pénétrer dans le Pays. Il connoissoit l'importance de son poste, & malgré les attaques fréquentes des François, les incommodités de la saison, & les sollicitations de ses troupes souvent innondées de pluye & de neige, il voulut le conserver, se promettant de vaincre les François par sa constance: qualité qu'ils eurent rarement, & qu'on leur opposa toujours avec succès. En effet, quoique leur camp fût beaucoup plus commode que celui des Espagnols, & que les vivres vinssent en abondance, l'ennui leur parut plus insuportable que la

fatigue même, & les maladies commencerent à se mettre dans le camp. 1503.

D'Alegre, qui connoissoit le caractere de la Nation, cherchoit à occuper les Soldats par des escarmouches, qui étoient souvent malheureuses. Les autres Chefs s'y opposoient pour ne pas commettre sans nécessité des hommes qu'ils avoient un grand besoin de ménager; d'Alegre soutenoit que l'inaction & ses suites emportoient plus de Soldats que les ennemis. De la division des Chefs naissoit la négligence pour la discipline & même pour la subsistance de l'armée.

Gonsalve, au contraire enfermé dans un camp, où il étoit également craint & respecté, conservoit ses forces & en recevoit chaque jour de nouvelles de la part ou de Ferdinand, ou de la Maison des Ursins. Enfin, voyant son armée beaucoup supérieure à celle du Marquis de Salusse, instruit d'ailleurs du désordre de ses troupes, répandues au loin pour subsister avec plus de facilité, il sortit de son camp, fit construire un Pont à Sujo, passa le Garigllan, attaqua les François; & les mit en fuite d'autant plus aisé-

ment, que le Marquis de Salusse n'es-
1503. pérant rien de sa résistance; avoit rassemblé ses meilleures troupes, pour se retirer avec elles à Gaïete. Ses bagages & son artillerie embarqués sur la mer, sous la conduite de Pierre de Médicis, avoient péri avec ce Commandant, par la violence de la tempête.

Belle retraite de d'Alégre.

Ces accidens, aussi grands qu'imprévus, n'étonnerent point le reste de l'armée. D'Alégre en conduisoit l'arriere-garde & la retraite se faisoit avec tout l'ordre possible. Gonsalve de son côté hâtoit sa marche, ne voulant pas, disoit-il, laisser échaper aucun François. Sa Cavalerie légere les poursuivit, & d'Alégre eut à soutenir leurs efforts jusqu'au pont de Mose, à quelque distance de Gaïete. Il avoit à réparer quelques disgraces passées, & voyant arriver Gonsalve & son Infanterie, il ne lui étoit pas difficile de prévoir sa défaite, & la nécessité de la justifier d'avance par des marques signalées de prudence & de courage. La Cavalerie qu'il commandoit fit en effet des merveilles, comme celle de Gonsalve, donnant le tems à l'Infanterie & au bagage de passer le pont.

Mais ce Général l'ayant joint avec le reste de son armée, l'accabla par le nombre, l'obligea de passer le pont un peu en désordre. D'Alégre se rallia à l'autre bout & soutint encore le combat, jusqu'à ce qu'ayant été poussé à l'entrée de deux chemins, dont l'un conduit à Ite & l'autre à Gaïete, l'espérance de pouvoir gagner ces deux Places sans risque, ôta le courage à ses troupes, qui prirent ouvertement la fuite & le laisserent avec quelques Officiers, exposé à suivre leur exemple, ou à se rendre aux ennemis. 1503.

Péril qu'il court.

D'Alégre sçavoit la Cour disposée à lui imputer, autant qu'on le pourroit, les mauvais succès de cette guerre. Les amis du Duc de Nemours & des autres Généraux, dont il avoit blâmé la conduite, ne perdoient aucune occasion de lui nuire ; & quoique l'armée ne fut pas entierement sous ses ordres, on le supposoit, pour le rendre responsable des évenemens ; lui faisant comprendre ainsi que, suivant la politique, le zele d'un particulier doit se borner à ce qui le concerne seulement, à moins qu'on ne soit de ces hommes favorisés du ha-

ſard, & que le caprice du Miniſtere

1503. éleve au-deſſus de leur mérite & de leurs places. Il faut moins d'attention aux fautes des Supérieurs & moins de chaleur pour les véritables intérêts du Maître commun. D'Alegre, voyant donc ſa Cavalerie en déroute, ſe joignit à quelques Chevaliers, comme Bayard, &c. continuant de ſe battre juſqu'aux portes de Gaïete, où il entra le cœur pénétré de chagrin.

Il s'enferme dans Gaïete.

La vue de cette Place, la plus forte de l'Italie, auroit pu diſſiper ce chagrin : les meilleures troupes de l'armée s'y étoient raſſemblées avec des vivres & des munitions en abondance : il y avoit une bonne flotte dans le Port, capable d'empêcher qu'on ne l'attaquât par mer & d'y faire entrer ſans ceſſe de nouveaux ſecours. Mais cette ſuite de facheux évenemens dont d'Alegre avoit ſupporté le poids, la malignité de ſes ennemis, la crainte de l'avenir qui s'offre toujours avec plus de force dans le tems des diſgraces, la conſternation des troupes rebutées de tant de défaites, le rendirent inquiet & mélancolique. Il ne voyoit plus rien que de fâcheux dans ce qui l'environnoit ; & à force de s'agiter

pour trouver le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, il tomba dans cet état d'incertitude & d'appréhension, qui conduit toujours au choix du plus mauvais. 1503.

Les autres Chefs étoient à proportion dans le même état. On assembla le Conseil de guerre, & suivant le génie de la Nation, que le malheur fait toujours tomber dans l'excès vicieux de la prudence, on représenta la nécessité d'abandonner enfin le Royaume de Naples à un Vainqueur puissant, dont les forces augmentoient chaque jour; ajoutant que le plus grand service qu'on pouvoit rendre à l'Etat étoit de sauver par une capitulation honorable, les troupes Françoises qui se trouvoient répandues dans quelques places du Royaume de Naples. D'Alégre sentit toute la foiblesse d'une pareille proposition; mais ce Capitaine si fier, si jaloux de la gloire de sa Nation, ennemi déclaré de la lenteur & des circonspections mal fondées de ses Généraux, céda à la pluralité des voix & à son malheur. Ainsi l'on vit sortir d'une des plus fortes Places de l'Europe, de Gaïete, non encore assiégée, qu'une armée

D'Alegre traite avec Gonsalve.

entiere & la mauvaise saison déser-
1503. doient, le brave d'Alegré, dont la réputation égaloit celle des plus grands Capitaines de son temps, pour aller solliciter auprès de Gonsalve, par un traité honteux, sa liberté & celle de ses compagnons qu'il pouvoit conserver avec gloire & par la force de ses armes.

Le Général Espagnol le reçut avec des marques de surprise qui furent la premiere punition de sa conduite. Il se repentit, mais trop tard, de sa foiblesse. Sa démarche ne pouvoit être réparée, la plûpart des autres Chefs la regardant comme nécessaire & inévitable. Mais sa réflexion, inutile à sa gloire, servit à ses compagnons; il devint plus difficile avec Gonsalve & sembla d'abord être venu plûtôt pour donner des loix au vainqueur, que pour se soumettre aux siennes. Cependant la reddition de Gaïete étant le premier article du traité, Gonsalve, toujours maître de sa foi & pour qui les sermens n'étoient point un lien, s'engagea sans peine à tout le reste. Enfin le traité fut signé; d'Aubigni, prisonnier de guerre depuis long-tems, fut mis en liberté

Il revient en France.

avec plusieurs autres & tous ensemble reprirent le chemin de la France. 1503.
Les troupes souffrirent des peines infinies, à cause du défaut de voitures & d'équipages que la mauvaise volonté de Gonsalve leur avoit fait refuser. Les Chefs, & sur-tout d'Alegre, jouissoient à regret de la liberté du retour & redoutoient leur arrivée.

Il est disgracié.

Le Roi, chagrin de la perte qu'il venoit de faire, & l'imputant aux auteurs du traité, leur fit défendre de paroître à la Cour. Cet ordre distingua sur-tout d'Alegre que la haute idée qu'il avoit donnée jusques-là de sa prudence & de sa valeur, sembloit rendre le plus coupable & le plus digne de punition. Il ne fit rien pour détourner le coup, comprenant en grand homme que supporter avec fermeté une disgrace, c'est en diminuer l'humiliation. Demeurant donc tranquille dans sa maison, il attendit que le souvenir & le besoin de ses services vinssent l'en faire sortir.

Ce moment vint plutôt qu'il n'auroit osé l'espérer. 1504.
Le brave Louis d'Ars, son ami, revenu d'Italie après

lui, couvert de gloire & de blessures,
1504. demanda pour premiere récompense le retour de d'Alegre qu'il obtint, & ce Seigneur continua d'occuper son ancienne place à la Cour & dans les armées.

La perte du Royaume de Naples, en bien moins de temps qu'on n'en avoit mis à le conquérir, avoit fort diminué en Italie la réputation & la crainte des armes Françoises. Elles disputoient encore le Duché de Milan, dont la possession auroit dû être assurée depuis longtemps, & la République de Gênes, plus soumise en apparence, songeoit plus que jamais à secouer le joug. Les Grands de cet Etat, attachés à la France par des pensions ou par d'autres intérêts, vivoient dans le repos; mais le peuple trop riche & trop nombreux pour être paisible, remarquant dans la Noblesse une tranquillité dont ils n'avoient point d'exemple, & se plaignant qu'ils n'en jouissoient qu'aux dépens de leur liberté, se souleverent & prirent hautement les armes contre elle. Ces sortes de séditions populaires, qui n'ont pour motif qu'une passion, reviennent toujours au point

juste de la nécessité & de la situation naturelle. 1504.

Gênes, devenue République, ne pouvoit subsister en paix que sous cette espece de Gouvernement ; & les efforts réiterés de différens Souverains pour la réduire en Province de leur Monarchie, furent toujours rendus inutiles, par cette raison invincible que la nature en tout force les hommes. Deux sortes d'Etats composoient la République de Gênes, la noblesse & le peuple ; la différence de condition n'en mettoit point dans les intérêts, les plus grands Seigneurs s'appliquant au commerce, ainsi que les plus simples particuliers. Sous une administration populaire la multitude pouvoit défendre ses droits ; mais la Monarchie donnant la préférence aux nobles, les rendoit possesseurs de tous les avantages, & le peuple devenoit, ce qu'il est à peu près partout l'esclave des riches ; plus malheureux encore en ce que la situation de leur Ville ne leur laissant qu'une façon de subsister, ils ne trouvoient point dans un autre genre d'occupation de quoi s'indemniser de l'usurpation des Grands.

Ils se souleverent donc contre eux,

1504. Révolte des Génois.

& prirent le temps que le Seigneur de Ravestein, leur Gouverneur pour le Roi, s'étoit rendu à la Cour; les Paysans des environs de Gênes, plus attachés au peuple qu'aux Grands, se joignirent aux Bourgeois & formerent ensemble un corps de près de vingt mille hommes, dont une partie alla former le siége de Monaco, place forte qui a titre de Souveraineté & que possédoit alors Lucien Grimaldi. Cette entreprise fit juger de la grandeur du mal, & le Roi ayant résolu de marcher en personne pour soumettre les rebelles, se fit précéder par Yve d'Alegre à la tête de trois mille hommes. Ce Seigneur, étant Gouverneur de Savone avoit un double intérêt à la paix & à la soumission des Génois; il fit une extrême diligence, & ayant été joint par un grand nombre de noblesse & par quelques troupes du Duc de Savoie, il marcha droit aux lignes des assiégeans qu'il trouva abandonnées, les rebelles n'ayant osé l'attendre.

D'Alegre marche contre eux.

Ce premier succès ne diminua ni l'opiniâtreté des Génois, ni le desir qu'avoit la Cour de les faire rentrer dans le devoir sans répandre de sang;

on fit même vers eux des démarches à ce sujet; mais elles furent inutiles; & Yve d'Alegre, s'étant posté entre Gênes & un gros corps de rebelles, pour s'opposer à leur retour, le reste de l'armée du Roi s'avança pour en faire le siége. 1504.

Les Genois défendirent les approches de leur Ville avec tout le courage possible; mais leur opiniâtreté, vaincue par la valeur réglée des troupes Françoises, les obligea à rentrer en confusion dans la place, où apprenant qu'un puissant parti formé par le peuple même devoit livrer une des portes au Roi, leur fureur se calma; on ne vit plus que des gens craintifs & désespérés, posant les armes & demandant grace.

Les bons Bourgeois, qui n'avoient point eu de part à la révolte, se hâterent d'envoyer leurs députés à Louis: ils ne trouverent point en ce Prince cette bonté singuliere qui l'avoit fait nommer le pere du peuple, & qui s'en étoit rendu l'idole; ils virent un vainqueur irrité, résolu de les punir. Le Cardinal d'Amboise leur signifia que son Maître ne les recevroit qu'à discrétion, & les députés alle-

rent porter cette réponse dans la Ville.
1504. Elle y répandit la consternation. Cependant les portes furent ouvertes, & le Roi entra dans Gênes l'épée à la main, suivi de toute son armée; on fit de grandes menaces; mais la punition se borna, suivant la politique, à faire mourir quelques-uns des Citoyens, & à tirer de l'argent du reste.

Il reçoit le Roi à Savone.

De Gênes soumise, le Roi se rendit à Milan & de-là à Savone, où Yve d'Alegre eut l'honneur de le recevoir avec Ferdinand Roi d'Espagne, venu de Naples pour conférer avec le Roi. Ce fut dans cette Ville que les deux Princes s'ouvrirent pour la premiere fois une résolution de s'unir contre les Vénitiens. Ils eurent depuis le secret d'attirer le Pape & l'Empereur dans leur ligue, qui fut nommée la ligue de Cambrai, les Conférences pour le traité s'étant faites dans cette Ville.

Les Princes confédérés leverent des troupes chacun dans leurs Etats; mais l'armée de France fut la premiere en état, & le Roi s'étaut mis à la tête, entra sur les terres des Vénitiens, suivi de la meilleure partie de la noblesse

de

de France & de ses plus fameux Capitaines. La bataille d'Aignadel se donna peu de temps après, & l'arriere-garde où se trouva Yve d'Alegre, ne contribua pas peu à la victoire, les Vénitiens s'étant battus avec tant de courage & d'opiniâtreté, que les différens corps de l'armée avoient eu occasion de se signaler. Le gain de la bataille fut suivi de la conquête de presque toutes les Places, que les Vénitiens possédoient en terre ferme, & le Roi victorieux voulut même canoner Venise, que sa situation rend imprenable. Des conquêtes si rapides sont d'ordinaire peu assurées; l'intelligence de quatre Puissances formidables avoit abattu les Vénitiens; leur désunion les releva, & il ne resta au Roi de tant de succès, que la gloire de les avoir obtenus; gloire bien diminuée par la réflexion sur son inutilité. 1508.

Cependant par une suite nécessaire des entreprises, qui tendent à augmenter la puissance d'un seul aux dépens de l'autorité de plusieurs, une multitude d'ennemis s'éleva contre le Roi; le Pape même, son confédéré contre les Vénitiens, lui fit perdre toute es- 1509.

1509. pérance pour le Royaume de Naples; en accordant l'investiture de cet Etat au Roi d'Espagne, & pris des mesures pour lui enlever le Duché de Milan & la Ville de Gênes; ensorte que ce Roi vainqueur, & le maître des Etats de ses ennemis, se vit réduit par ses amis mêmes à la nécessité de défendre les siens.

Celui qui paroissoit le plus animé contre lui étoit le Pape, que la reconnoissance auroit dû lui attacher pour jamais. Il leva une armée dans l'Etat Ecclésiastique, & engageant les Vénitiens dans ses intérêts, il fit soutenir au Roi une guerre longue & pénible, qui se continua, pour ainsi dire, en détail jusqu'à l'arrivée de Gaston de Foix, Duc de Nemours, en 1511, n'y ayant eu avant lui aucune action décisive; guerre où les principaux Officiers des troupes Françoises, quoique très-fatiguées, trouverent peu d'occasion de se signaler. Ce fut néanmoins cette guerre, que l'on ne pouvoit comparer (si l'on en excepte la campagne de ce fameux Général) aux grands efforts des guerres précédentes, & si on le peut croire, la victoire qu'il remporta à Ravenne, qui chas-

ſerent les François entierement de l'Italie, où ils ne rentrerent que ſous le regne de François I. 1509.

Mais avant d'en venir à ce grand évenement, on vit toute l'Europe, ſans être armée, prendre parti dans une guerre qui intéreſſoit tous ſes Princes, & où le Roi & le Pape étoient les ſeuls combattans. Enfin les Suiſſes ſe joignirent, contre la France, aux Vénitiens & au Pape, & ce fut alors que commença à ſe ſignaler en Italie Gaſton de Foix Duc de Nemours. La jeuneſſe de ce Prince inquiéta d'abord ceux qui prenoient intérêt à la proſpérité des armes Françoiſes; mais elle ceſſa, quand on le vit écouter comme particulier les gens de ſon âge, & n'entendre comme Général que les Officiers célébres par leur expérience & leurs ſervices. Yve d'Alegre, ſouvent déclaré contre les ſentimens de ſon pere, n'en étoit pas auprès de lui en une moindre eſtime, ſon génie vif & ardent, s'accordant avec le caractére entreprenant de ce Capitaine, & jugeant avec toute la France que ce qu'on avoit quelquefois condamné en lui comme témérité, étoit une ſupériorité de lumieres qui lui faiſoit

1509. appercevoir plutôt les moyens de succès. Gaston sacrifia ce que le souvenir de son pere maltraité auroit pû lui inspirer d'éloignement, & sans donner à d'Alegre une préférence capable de choquer tant d'autres illustres Capitaines qui le suivoient, il le consultoit souvent, & suivoit ses avis avec soin. Boulogne se trouvant menacée, Gaston chargea principalement d'Alegre de sa défense & celui ci répondant à l'honneur d'un tel choix, donna le temps à ce jeune Général de venir délivrer la Place, se couvrant ainsi de gloire par le succès d'une expédition que l'on jugeoit impossible.

1512. Mais la surprise de Bresse par les Vénitiens, auroit privé les François des fruits qu'ils pouvoient tirer de la conservation de Boulogne, le Duc de Nemours y courut, & d'Alegre, qui l'excitoit à cette diligence, faisant l'Office de Général pendant que le jeune Prince alloit faire celui de soldat, se posta avec la meilleure partie des Gendarmes de l'armée au-dessus de la seule porte de Bresse, que les Vénitiens n'avoient point murée, taillant en piéces tous ceux qui se présentoient pour sortir. Au grand bruit du com-

D'Alegre défend Boulogne.

bat qui se donnoit dans la Ville, d'Alegre y entra d'abord au pas, pour qu'aucun ennemi ne pût lui échaper, & ensuite au grand trot, si-tôt qu'il fût maître de la rue qui conduisoit à la porte, & s'avança ainsi en passant tout au fil de l'épée. Les Gendarmes, arrivés au moment du désordre des ennemis, pénétrerent par tout dans leurs rangs, & le carnage fut si grand, que quelqu'uns ont fait monter le nombre des morts à vingt mille. 1512.

Cette action augmentant la réputation des troupes Françoises & celle de leur Général, augmenta aussi le désir que lui donnoient les ordres du Roi & son propre goût, de livrer bataille aux Espagnols. On a vû dans la vie du Duc de Nemours ce qui précéda la fameuse journée de Ravenne, la victoire & le malheur de ce Prince; il reste à dire que d'Alegre & le Chevalier Bayard eurent le plus de part à ce qui s'exécuta de glorieux en cette occasion.

Il se trouve à la bataille de Ravenne.

D'Alegre, toujours choisi par le Duc de Nemours pour la disposition des troupes, se posta sur le Ronco avec quatre cens Gendarmes, étant également à portée de repousser les

1512. ſorties de la garniſon de Ravenne ; d'examiner tous les mouvemens de l'armée, & de porter du ſecours où il y en auroit beſoin. Ce moment arriva bien tôt. L'infanterie Eſpagnole mettoit en déſordre l'Infanterie Françoiſe par le feu de ſon artillerie. D'Alegre remarquant le ravage, fit avancer quelques Coulevrines & tirer avec tant de furie ſur les gens de pied & ſur les Gendarmes, qu'en un moment trois cent de ces derniers furent couchés par terre.

Fabrice Colonne, qui les commandoit, déſeſpéré de cette perte, envoya demander au Viceroi la permiſſion d'attaquer, qui lui fût refuſée par le conſeil de Pierre de Navarre, en qui le Viceroi avoit une confiance aveugle. D'Alegre continua donc de tirer, & Fabrice ſe voyant enlever des rangs entiers de ſes Gendarmes, après s'être écrié pluſieurs fois : *Faut-il mourir ainſi pour l'opinion d'un marraut? Mourons-nous, ſans nous venger? Où eſt notre courage?* marcha malgré la défenſe & fondit ſur le Duc de Nemours & ſur Bayard. Ils n'avoient avec eux qu'un eſcadron de Gendarmerie : mais d'Alegre, qui étoit la cauſe

du déſeſpoir de Fabrice Colonne, & de ſon attaque, avoit pris ſes meſures contr'elles; il courut à l'avant-garde, prit une partie des Gendarmes qui couvroient ſa gauche, vint à toutes jambes au ſecours du Duc de Nemours, & repouſſa avec lui Fabrice Colonne. Il paya cher la gloire de ce ſuccès, & on lui apprit en arrivant la mort de Viverots ſon fils, jeune Officier de grande eſpérance, déja célébre par pluſieurs actions de courage, & qui venoit d'être tué en combattant aux côtés du Duc de Nemours. Cette mort rappella à d'Alegre celle d'un autre de ſes fils, tué peu de tems auparavant, & la douleur le ſaiſit; il n'avoit juſques-là cherché qu'à vaincre, il ne voulut plus que périr. Voyant le Duc de Nemours en ſureté, & un bataillon d'Italiens qui faiſoit ferme, il fondit ſur lui avec un petit nombre de Gendarmes. A la premiere charge, d'Alegre reçut une bleſſure dangereuſe : ſes gens la remarquerent avant lui, & ne purent le déterminer à ſe retirer; ralliant ſa troupe, il chargea une ſeconde fois, nommant ſes deux fils d'un ton de déſeſpoir, & cherchant des yeux où étoit la plus vigoureuſe 1512.

résistance pour s'y jetter.

1512. Son exemple donnoit à sa troupe le même courage que lui inspiroit sa douleur; le bataillon Italien fut enfoncé, & un instant après mis en déroute. Yve d'Alegre employant toute la vigueur de son cheval, tomboit sur les différens pelotons de cette troupe défaite qui vouloient se rallier; enfin affoibli par son sang qui couloit & par la fatigue, combattant presque seul contre plusieurs, il trouva la mort si désirée, & tomba percé de coups dans le même moment que le Duc de Nemours son Général périssoit ailleurs.

Sa mort.

Toute l'Europe avoua qu'après la perte de ce Prince, on n'en pouvoit faire de plus considérable que celle d'Yve d'Alegre; & le Roi se récriant sur le malheur d'une victoire qui le privoit de son neveu, distingua d'Alegre dans les regrets que lui coûterent les autres braves hommes péris en cette journée. La mort effaçant le souvenir de ce qu'on avoit pû trouver d'excès dans la fermeté de d'Alégre, on ne se souvint plus que de son habileté dans l'art militaire, de son courage déterminé, de la prudence qui lui en faisoit sacrifier les mouvemens,

quand la nécessité de temporiser l'emportoit sur celle de combattre, & surtout de cette expérience, souvent la source de ses différends avec des Généraux peu formés à la guerre, ou dont il n'avoit pas la confiance, mais qui fut plus souvent utile à l'Etat, & à qui le Duc de Nemours dût une partie de la gloire dont il mourut couvert. 1512.

L'Histoire ne dit point qu'Yve d'Alegre ait jamais commandé de grandes armées en chef; mais on voit qu'il tint toujours un des premiers rangs dans toutes celles où il se trouva, devenant même responsable des accidens qu'elles essuyoient: ce qui prouve en quelle considération il y étoit. D'ailleurs on sçait qu'il n'y avoit point alors dans la milice Françoise ces différens grades établis depuis, pour marquer d'une maniere précise les dégrés du commandement; que le nombre des Maréchaux de France, tous dignes de l'être, étoit fixé, & que le Capitaine le plus célébre par sa valeur & par ses services, ne pouvoit parvenir à ce titre, que par la mort d'un de ceux qui s'en trouvoient revêtus. L'opinion générale donnoit Son Portrait.

alors la premiere de ces places qui
1488. auroient vaqué, à d'Alegre ; aucun ne
la lui disputoit, & Louis d'Ars même,
celui de tous les Guerriers de son tems
qui auroit pû lui être le plus dignement opposé, se déclaroit là-dessus en sa faveur, se montrant disposé à solliciter lui-même sa promotion. Le caractére doux & tendre d'Yve d'Alegre dans la société lui avoit attaché fortement plusieurs amis de ce genre. Bayard, de qui l'estime étoit un titre traita toujours d'Alegre en supérieur, & ce brave homme, si exact & si simple en ses mœurs, le chérissoit plus encore à cause de leur conformité en ce point, que pour la ressemblance du courage. A l'égard des troupes, d'Alegre en étoit adoré, & souvent la confiance qu'elles lui accordoient, prévalant sur celle qu'ils donnoient à leurs Généraux, elle fut en partie l'occasion de cette réputation d'opiniâtreté, qui fut le seul défaut reproché à d'Alegre, & dont la cause étoit l'affection des gens de guerre, & sa passion pour les intérêts du Roi & de la Patrie.





LE CHEVALIER BAYARD,

Lieutenant Général pour le Roi en Dauphiné, Chevalier de l'Ordre, & Capitaine de cent hommes d'armes.

LES grands actions du Chevalier Bayardt, ses talens militaires, ses qualités personnelles & la grande réputation dont il a joui de son tems, sont si généralement reconnus, qu'il sembleroit peu nécessaire d'en tracer un nouveau tableau. Mais si parmi les moyens d'inspirer l'émulation & l'amour de la vertu, celui de l'exemple est reconnu le plus puissant, qui mérita mieux d'être souvent proposé pour modéle & de se voir célébré, qu'un guerrier qui fut les délices & l'honneur de son siécle, & qui joignit les qualités propres de son état aux vertus de la société les plus négligées à la guerre, & néanmoins des plus

capables d'en faire supporter les travaux. On verra d'ailleurs que quelque estime que ses contemporains ayent accordé au Chevalier Bayard, ils ne lui ont pas rendu toute la justice qui lui étoit due, n'ayant pour ainsi dire, vû en lui qu'un brave homme & qu'un bon soldat, plein de sentimens & de générosité. Je vais faire voir qu'il falloit ajouter à ces qualités celles de galant homme, de grand homme de guerre, & d'homme de génie.

Naissance du Chevalier Bayard.

Pierre du Terrail, si fameux sous le nom de Chevalier Bayard, naqui en Dauphiné l'an 1475, d'une famille noble & ancienne dans la Province, peu considérable à la vérité pour les richesses, mais généralement estimée pour la vertu & les services militaires de ceux qui la composoient. La profession des armes y étoit héréditaire; & cette premiere cause de leur peu de fortune, l'étoit par un juste retour de la réputation dont ils jouissoient, & de la noble émulation qui les animoit tous. Le bisayeul & l'ayeul du
1475. Chevalier Bayard terminerent une vie distinguée dans les exercices militaires par une mort glorieuse : le premier expira sous les yeux de son

Roi *, à la bataille de Poitiers, & le second mourut couvert de blessures à 1475.
celle de Montlheri ; journée que l'histoire de nos Rois ne cite qu'à regret, & qui ne fût glorieuse qu'à ceux qui y périrent ; car les autres n'emporterent que de la honte de leurs troupes mal conduites, & de la terreur panique qui les sauva.

Il ne restoit au Chevalier Bayard, déja âgé de quinze ans, pour espérance & pour appui de sa fortune, que son Oncle Evêque de Grenoble, frere de sa mere, Prélat recommandable par les vertus propres de son état, & par sa naissance, égale à celle du Seigneur du Terrail, qui reconnoissant devoir en partie sa dignité au mérite & aux services de ses ayeux, étoit toujours prêt à en partager les avantages avec ceux qui en descendoient comme lui.

C'étoit cet Evêque qui avoit eu soin Educatio
de la premiere éducation du Chevalier de Bayard.
Bayard, & il s'y étoit d'autant plus appliqué, que son frere aîné ne montrant de goût que pour la vie sédentaire & tranquille, le Chevalier seul sembloit destiné à soutenir l'honneur

* Jean I.

de sa Maison. L'état qu'avoit embrassé
1475. son oncle servoit à son instruction, il s'appliqua à l'étude, chose rare parmi les guerriers de son temps, & surtout pour ceux qui étoient élevés par des Militaires, & peut-être dut-il aux Lettres cette humanité & cette douceur, que l'on admira le plus en lui. Sa complexion forte & vigoureuse le mettant en état de soutenir les plus violens exercices, il l'emporta bientôt sur tous ceux de son âge pour manier l'épée ou la lance, & sur tout pour piquer un cheval; avantage estimé bien au-delà de son mérite dans les Cours de France & de Savoye, où les Courtisans à l'envi, après avoir abandonné le goût de la chasse, qui peu avant dominoit parmi eux, s'excitoient à mériter le titre de Cavalier adroit: on aura peine à croire qu'il aidoit à parvenir à la faveur des Souverains & que les plus grands Seigneurs de ces deux Etats accordoient une préférence déclarée aux Gentilshomme réputés bons Ecuyers, dans les occasions où il s'agissoit le moins d'en avoir le talent.

L'Evêque de Grenoble fut quelque-temps à décider dans quelle Cour il

placeroit son neveu ; mais le voisinage deChamberi, peu éloigné du Château de Bayard, le détermina à le donner au Duc de Savoye, auprès de qui il falloit moins d'efforts pour parvenir, & moins de fortune pour briller. Le jour que le Chevalier partit, on le vit dans la cour du Château de son pere entouré de sa famille, recevoir les adieux avec la tendresse & la douce simplicité qui regnoit encore de son tems. Il monta à cheval en leur présence & les Historiens de sa vie admirateurs naïfs de ses moindres actions, & peut-être en cela plus que nous peintres de la Nature, rapportent, sans prendre de précautions sur ces détails qui font connoître l'homme & qui sembleroient de nos jours en dégrader l'Histoire, que son cheval jeune & fougueux s'agitant avec violence, le Seigneur du Terrail admira en vieillard l'adresse & la fermeté de son fils, & vint lui demander les bras ouverts s'il n'avoit pas eu peur, & qu'il pleura de joie quand le Chevalier lui eut répondu, *eh de quoi aurois-je peur, mon pere, entouré de personnes qui me sont si cheres & dont je suis aimé ? Je me sens même incapable de*

1475.

crainte au milieu des ennemis de mon
1475. *Roi, & de ma Patrie.*

Il avoit reçu de la Nature l'ardeur & le courage convenables à son état. Sa mere lui donna dans ses adieux les conseils nécessaires pour former sa conduite, & le conjura de porter dans les Cours & dans les armées, les vertus qui s'y voyent si souvent négligées, la douceur, la franchise, la modestie, l'envie d'obliger, la libéralité, la charité envers les pauvres malades, la tendresse du cœur, qui réveille l'humanité, mais sur-tout la pureté des mœurs, la base du mérite & le moyen sinon de parvenir aux grandeurs dont l'éclat est passager, au moins d'acquerir l'estime publique, dont le prix ne se perd jamais.

Le Prélat se rendit donc à Chamberi, & soupant avec le Duc, il fit ensorte que ce Prince remarquât Bayard, dont l'air robuste & guerrier le frappa; il demanda qui il étoit, & accepta sur le champ l'offre que l'Evêque lui fit de le placer parmi ses Pages. Ce fut dans cette école, une des meilleures de l'Europe, que le Chevalier Bayard se perfectionna dans ses exercices, & où (on s'y attendoit peu) il s'appliqua

le plus à l'étude & à la lecture, qui forment les mœurs & les hommes, & à qui le monde doit ses loix & ses plus grands Capitaines. 1475.

La paix qui regnoit alors en Europe, alloit être troublée par une guerre dont Charles VIII. alors assis sur le trône, avoit déja commencé les préparatifs. Le Duc de Savoye, dont les intérêts le séparoient de l'Italie, vouloit devenir son allié; ils convinrent de s'aboucher à Lyon, & le Roi y étant arrivé le premier, envoya au-devant du Duc, le Comte de Ligni & une partie de ses gardes. 149

Entre[vue] entre C[har]les VIII [&] le Duc d[e Sa]voya.

Charles, Duc de Savoye, n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit le faire paroître magnifique aux yeux de la Cour de France, composée de jeunes gens, la plupart riches & tous prodigues; il se fit donc suivre de toute sa garde, plus richement vêtue qu'à l'ordinaire, de ses Ecuyers, & sur tout de ses Pages, parmi lesquels se distinguoit Bayard, qui par une suite du goût dominant alors, étoit connu à la Cour de France, comme un des plus adroits Cavaliers qu'il y eût. Le Comte de Ligni avoit même une grande curiosité de le voir, il se pi-

1494. avoit du même talent qu'avoit Bayard, & les amis du Chevalier, en sollicitant pour lui le Comte de Ligni, s'étoient aisément apperçus que la réputation de son habileté l'avoit fortement prévenu en sa faveur. Ces détails sembleroient moins nécessaires, s'ils ne découvroient (peut-être trop pour l'honneur de l'esprit humain) que les premieres causes de la bonne opinion que Bayard donna de lui & même de sa fortune, ne furent point l'heureux naturel qu'on remarquoit en lui, sa douceur, son application, son goût pour l'étude, son exactitude à ses devoirs, mais la supériorité qu'il avoit acquise dans l'exercice du cheval. Le Comte de Ligni après les premiers honneurs rendus au Duc de Savoye, ne s'entretint plus avec lui que de son Page; on en parla au souper du Roi, & le lendemain le Duc dînant avec ce Monarque, le Comte de Ligni loua avec tant d'excès le jeune Page & son cheval, que le Roi désira de le voir.

Louanges données par le Roi à Bayard.

Les deux Cours s'assemblerent donc dans la prairie d'Ainori (cette circonstance justifie mon soin de rapporter tout ce qui s'y passa) & le Roi avec

[redacted]

le Ducy arriverent en bateau. Bayard & son cheval occuperent plus d'une 1494.
heure deux puissans Souverains, & toute leur Cour ; & le Page revenant au bout de sa carriere, le Roi charmé de son adresse lui cria : *piquez, piquez encore une fois*. Les Pages du Roi, ou jaloux des éloges qu'il recevoit, ou l'admirant eux-mêmes, s'écrierent ensemble : *piquez, piquez* ; & ces cris répétés lui valurent pendant plusieurs années le surnom de Piquet. Le Duc de Savoye partit pour retourner en ses Etats, & Bayard suivit le Roi, placé au nombre de ses Pages, mais distingué par la faveur du Comte de Ligni qui trois ans après le fit sortir de Page, & le mit au nombre de ses Gentilshommes : ce fut en cette qualité qu'il le suivit à Lyon, où le Roi retourna une seconde fois.

Pendant le séjour que Charles fit dans cette Ville, on s'occupa de fêtes & de spectacles, où l'idée des Tournois, exercices, autrefois si fort en usage parmi les Chevaliers François, se rappelloit toujours avec plaisir. Le Seigneur de Vaudrei, Gentilhomme Bourguignon, renommé pour sa force & son adresse, de-

manda au Roi la permiſſion de faire
1494. une joute à pied & à cheval, à courſe de lance & à coups de hache ; & l'ayant obtenue, il fit placer ſes écus dans la Place publique, s'engageant à combattre tous ceux qui viendroient, & dont les noms ſeroient enregiſtrés par le Roi d'armes. On croiroit que ces récits forment l'hiſtoire d'un Chevalier de Charlemagne : les combats à la lance en champ clos commençoient à paroître ſinguliers du temps du Connétable du Gueſclin ; mais Charles VIII. Prince toujours rempli de penſées de guerre, ne reſpiroit que ce qui lui en retraçoit l'image ; & d'ailleurs on remarquera que les premieres fêtes des Princes galants & magnifiques ont preſque toujours été puiſées dans les anciens ſpectacles. Louis XIV. en a fourni un exemple dans le ſuperbe Carrouſel, qu'il célébra dans la place du Louvre, & qui fut une imitation preſque exacte des Tournois.

Il ſe diſtingue dans un Tournoi.

La réputation du Seigneur de Vaudrei lui attira des concurrens redoutables, & le Roi d'armes Montjoie ne put cacher ſa ſurpriſe, en voyant Bayard à peine âgé de vingt ans, très-

pour ſon âge, mais pâle, mai-
& en apparence peu capable de 1494.
s efforts, ſe faire mettre ſur la
es combattans. Son entrepriſe
même ſi téméraire, qu'on en
au Roi; mais ce Prince loin de
ner l'encouragea, & le jour fixé,
la Cour & les Dames les plus
derables de Lyon ſe trouverent
blées dans la Place publique.
igneur de Vaudrei fit des mer-
s, ſoit à la lance, ſoit à coup de
; Galliot de Genouilhac, Bon-
, Sandricourt, Châtillon Bour-
n, &c. ſuccomberent, & on n'en
ue plus de crainte pour Bayard.
ndant en étant venu aux priſes,
it dans le dernier étonnement de
oir combattre avec avantage un
me qui venoit de vaincre tous les
s; & lorſque ſuivant l'ordre de
ûte, les combattans paſſerent la
re levée devant les Dames de
n rangées le long de la lice, elles
ierent en leur patois, le voyant
aigre & ſi pâle: *Vey vô ces tou ma-*
t, il a mieux fai que tous les autres.
e Comte de Ligni, qui regardoit le
evalier Bayard comme ſon ouvra-
ne ceſſa de vanter au Roi le ſuc-

ces dont il venoit d'être le témoin, 1494. & se hâta de l'envoyer à Aire, Ville d'Artois, où étoit en garnison sa compagnie d'hommes d'armes, parmi lesquels Bayard avoit une place. Avant le départ du Chevalier, le Comte de Ligni le présenta au Roi, & ce Prince lui dit en recevant ses adieux : *Piquet mon ami, Dieu veille continuer en vous ce que j'y ai vû jusqu'à present. Soyez homme de bien, j'aurai soin de vous*, il ajouta à ces promesses un cheval de son écurie, & quelque argent.

Parmi ceux qui avoient combattu le Seigneur de Vaudrei, en même-tems que Bayard, il s'en étoit trouvé quelques-uns, dont la force & l'adresse avoient approché de la sienne ; mais aucun n'avoit comme lui les qualités qui attachent les hommes, la douceur, la franchise, un air où la candeur étoit peinte, l'ardeur à servir ses amis. Aussi reçut-il par-tout des distinctions, dont il ne pouvoit rapporter la cause qu'à ses sentimens & à ses mœurs. Les Gentilshommes qui formoient la compagnie du Comte de Ligni, apprenant l'arrivée du Chevalier Bayard, sortirent d'Aire à cheval & allerent au devant de lui, rendant

ainsi à la vertu de leur camarade ce qu'ils auroient donné à l'autorité de leur chef. L'empressement de ces Gentilshommes pour Bayard avoit excité la curiosité des habitans d'Aire, & sur tout des Dames, qui se trouverent parées à leurs fenêtres, comme pour une fête ou une entrée publique. La Ville d'Aire, telle qu'elle est de nos jours, n'offriroit pas aujourd'hui un pareil nombre de spectateurs; mais dans le tems de Charles VIII. nos Villes étoient plus considérables; les fortifications nouvelles en ont beaucoup diminué l'enceinte & les commodités, & les peuples étoient alors plus nombreux & plus riches. 1494.

Quelques jours après son arrivée, le Chevalier Bayard fit publier un Tournoi dans la Ville & dans les garnisons voisines; une foule de Chevaliers se rendit à Aire pour y assister, & Bayard les vainquit tous, remportant, avec l'honneur du Tournoi, l'avantage de satisfaire sa liberalité, en distribuant les prix à ceux qui avoient le mieux combattu après lui.

La guerre enfin déclarée par Charles VIII. à Fréderic Roi de Naples tira Bayard de sa garnison, & Louis d'Ars

Bayard est fait Chevalier.

qui commandoit la compagnie en
1494. l'absence du Comte de Ligni, la conduisit au delà des Monts. Il fallut bientôt les repasser, après avoir néanmoins conquis le Royaume de Naples ; & Bayard se trouva à la bataille de Fornoue, avant laquelle le Roi le fit Chevalier, & où il eut deux chevaux tués sous lui.

1495. Charles VIII passa le reste de sa vie dans la paix, & le Chevalier Bayard ne trouva à se signaler que sous le regne de Louis XII où il repassa une seconde fois en Italie à la suite de ce Monarque, qui se rendit
1499. maître en une campagne de tout le Duché de Milan. La conquête de cet Etat laissa le Chevalier Bayard maître de son tems ; il profita de ce repos pour visiter la Cour de Savoye, où il avoit reçu sa premiere éducation. Le Duc Charles ne regnoit plus alors, & la Duchesse Douairiere s'étoit retirée avec peu de suite dans Carignan, Ville de son Douaire ; ce fût là que Bayard vint assurer cette Princesse de son respect & de sa reconnoissance ; elle fut d'autant plus sensible à ce témoignage de la bonté de son cœur, que quelques-uns de

ceux

ceux qui avoient servi le feu Duc en même temps que Bayard, s'empressoient à le faire valoir, & surtout la Dame de Fluxas une des favorites de cette Princesse, liée d'inclination avec le Chevalier dans leur premiere jeunesse, & alors prévenue pour lui d'une forte estime. Bayard attendit à Carignan les ordres de ses Chefs, sur les nouveaux mouvemens du Milanez. Ludovic Sforce venoit de rentrer dans sa Capitale, & la Trémoille s'avançoit pour l'en chasser une seconde fois, toutes les Compagnies d'Ordonnance étoient déja dans le Milanez, & celle du Comte de Ligni se trouvoit à sept ou huit lieues de Milan même. Bayard s'y rendit, & songea aussi-tôt à signaler son arrivée. Quoiqu'il fût encore simple homme d'armes, son courage, ses bons offices pour ses camarades auprès du Comte de Ligni, dont il étoit toujours fort aimé, quelques dépenses que son économie & les secours de l'Evêque de Grenoble le mettoient en état de faire, & surtout son ardeur pour le service du Roi, lui avoient acquis une espece d'autorité dans sa Compagnie. 1499.

Louis d'Ars, un des plus braves

hommes de son siécle, & prévenu
1499. jusqu'à la passion pour tous les braves comme lui, aidoit à Bayard dans tout ce qui pouvoit le faire briller, préférant le plaisir de servir son ami, & de lui procurer de la gloire à celle qu'il auroit pu esperer des occasions qu'il lui abandonnoit. Bayard ayant appris qu'à Binasque, bourgade éloignée d'environ trois lieues de Milan, Ludovic avoit posté trois cens chevaux sous la conduite de Jean-Bernardin Cajazze, un de ses plus vaillans Capitaines, il parla à ses camarades du dessein d'aller les surprendre, & partit à la tête de cinquante d'entr'eux suivis de leurs archers.

Cajazze avoit toujours en campagne des espions intelligens, & ce fut de lui que Bayard apprit la nécessité d'en faire un fréquent usage. Instruit du dessein du Chevalier, il voulut lui épargner la moitié du chemin, & sortant de Binasque, les deux troupes se rencontrerent à quelque distance de ce lieu, celle de Bayard n'ayant point de Chef, ne prit d'ordre que de son courage, & fondit sur les ennemis avec impétuosité; les lances rompues, on se battit à coups de sabre, c'étoit

l'arme familiere de Bayard, & avec laquelle sa force lui donnoit plus d'avantage ; en effet il fit des merveilles, & malgré le courage des ennemis, ce guerrier anima ses compagnons de telle sorte, qu'ils vinrent à bout de gagner une partie du champ de bataille. Cajazze que la réputation du Chevalier Bayard avoit seulement attiré au combat, voulant se montrer digne de lui être opposé, tantôt poussant son cheval dans les différens pelotons des hommes d'armes François, les écartoit ou à coups de sabre ou par la violence du choc ; tantôt repoussé vers ses gens d'armes, il les exhortoit à regagner le terrain perdu sur des gens qui avoient eu tant de peine à le leur faire perdre. 1499.

Bayard à la tête des siens ne parloit point ; mais il frappoit sans relâche, & chacun combattant pour soi & pour sa gloire personnelle, tous étoient également animés & si occupés de porter & de parer des coups, que les gens d'armes de Cajazze ne s'appercevoient point qu'ils reculoient, ni ceux de Bayard qu'ils avançoient ; tous étoient mêlés, furieux, hors d'eux-mêmes, & dans l'état qu'on peut imagi-

giner de jeunes gens, braves, pleins
1499. de feu, irrités de la résistance & animés par la gloire. Ils arriverent ainsi jusqu'à une lieue de Milan, & ce fut-là que Cajazze, plutôt fatigué que vaincu, voyant ses gens couverts de sueur & de sang, abbatus, & hors d'haleine, s'éloigna un peu de Bayard. Celui ci s'appercevant de l'avantage qu'il avoit remporté, trouva une nouvelle vigueur pour le poursuivre. *Allons mes amis, mes compagnons*, s'écria-t'il, *la victoire est à nous.* Ils piquerent ensemble, & trouverent Cajazze qui s'étoit remis en bon ordre pour soutenir cette nouvelle charge. C'étoit-là le dernier effort de ce brave homme; une partie de sa troupe se voyant si près de Milan, tourna bride pour se mettre à l'abri de ses murailles; l'autre, plus vivement poussée qu'elle ne l'avoit été, fut obligée de suivre celle qui l'abandonnoit, & enfin tous prirent au galop le chemin de la Ville.

Cajazze ne s'étoit point démenti à la tête de sa troupe tant qu'elle avoit combattu: il vint à la queue lorsqu'il fallut fuir, rappellant ses soldats, tournant la tête vers Bayard qui le suivoit avec une ardeur incroyable, &

faiſant voir que pour avoir fait courir tant de périls aux François, & differé ſi long-temps ſa défaite, il méritoit bien de partager la gloire de leur triomphe. 1499.

Cependant les deux troupes mêlées arriverent enſemble aux portes de Milan ; un Gendarme François s'en appercevant, cria d'une voix forte : *tourne, homme d'armes, tourne*; mais Bayard tranſporté du plaiſir de vaincre, fut ſourd à ces cris répétés ; & abandonné de ſes compagnons, il entre au galop dans Milan, comme s'il eût voulu ſeul emporter cette Capitale ; il s'avance dans les rues de la Ville, & ne s'arrête qu'à la vue du Palais du Prince, renouvellant ainſi en réalité l'image de ces Héros de fiction, qui ſeuls entreprenoient de ſubjuguer des Empires.

Alors le peuple, les ſoldats & juſqu'aux femmes ſe jetterent ſur lui, & cette vile troupe alloit le punir de ſa témérité ; mais le brave Cajazze, que ſa valeur avoit toujours tenu à portée de ſes coups, le fit couvrir par ſes hommes d'armes, & le reçut priſonnier. Bayard venoit de voir dans ce vaillant Italien, comment on pouvoit

Belle actio de Cajazze.

être vaincu avec gloire ; il apprit en-
1499. core de lui de quelle façon on devoit user de sa fortune. Cajazze le conduisit dans sa maison, l'en rendit le maître, & s'étant trouvé le soir même au souper de Ludovic, qui des fenêtres de son Palais avoit été le témoin de la prise & du courage du Chevalier, il éleva les grandes actions qu'il lui avoit vu faire, & le plaignit de l'accident qui l'avoit rendu prisonnier de ses ennemis vaincus. Ludovic, avec les Rois & les Souverains ses égaux, n'étoit que politique & artificieux ; mais avec ses inférieurs il se montroit souvent généreux & magnanime ; il demanda Bayard, & le Comte de Cajazze courut le chercher, & le présenta lui-même au Prince.

Réponse de Bayard à Ludovic.

Mon Gentilhomme, lui dit Ludovic, *qui vous a conduit ici ? L'envie de vaincre, Monseigneur*, repliqua-t'il, *& pensiez-vous prendre Milan tout seul ? Non, Monseigneur*, répondit Bayard ; *mais je croyois être suivi de mes camarades. Eux & vous*, ajouta le Duc, *n'auriez pû exécuter ce dessein. Enfin*, dit Bayard, qui ne pouvoit disconvenir de sa témérité, *ils ont été plus sages que moi : ils sont libres, & me voici prison-*

1499.

nier ; mais je le ſuis du plus brave homme du monde, & du plus généreux. Ludovic lui demanda encore quelle étoit la force de notre armée, & cela d'un air à paroître la mépriſer. *Pour nous*, dit Bayard, *nous ne comptons jamais nos ennemis : ce que je puis vous dire, c'eſt que les ſoldats de mon maître ſont des gens d'élite, devant leſquels les vôtres ne réſiſteront point.* Ludovic piqué de la franchiſe de Bayard, lui répondit : *Que les effets donneroient bientôt une autre opinion de ſes troupes, & qu'une bataille décideroit de leur courage & de ſon droit. Plût-à-Dieu*, s'écria Bayard, *que ce fut demain, pourvu que je fuſſe libre. Vous l'êtes*, répliqna le Duc, *j'aime votre courage & votre fermeté, & j'offre d'ajouter à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi.*

Be'le acti de Ludov envers Bayard.

Alors Bayard pénétré de tant de bontés ſe jette aux genoux de Ludovic, le prie de pardonner en faveur de ſon devoir ce qu'il y avoit d'altier dans ſes réponſes, & lui promet un ſouvenir éternel. Il ne me reſte, ajouta-t'il, qu'à vous demander mon cheval & mes armes, & j'irai par-tout publier votre généroſité & ma reçon-

noissance. Cajazze offrit sur le champ
1499. le cheval & les armes de Bayard qui
étoient chez lui ; on les apporta , & le
Chevalier s'arma devant Ludovic ,
qui voulut le voir à cheval.

Bayard ayant pris congé du Prince & de Cajazze , rompit une lance à leur vue, sortit de Milan & rencontra l'armée Françoise à quatre lieues de cette Capitale. Le Comte de Ligni inquiet de son sort , & tous ses compagnons le reçurent avec de grandes démonstrations de joye, apprenant avec surprise la généreuse action de Ludovic, que l'on se figuroit alors en Europe bien moins comme il étoit en effet , que suivant les maux que sa politique & son courage avoient causés ; Milan & Novarre conquises, Ludovic digne d'être malheureux par ses perfidies envers tous les Princes de l'Europe, mais digne aussi d'être plaint à cause des vertus qu'il possedoit , fut lachement trahi par les Suisses payés pour le défendre ; & à la honte d'une Nation jusques-là infaillible dans sa parole , on le livra à la Trémoille. Ce Prince infortuné se vit ainsi, sans avoir pû rendre de combat, le prisonnier des François ; dont

quelques jours auparavant il bravoit tous les efforts. 1499.

Sa captivité finit la guerre en Italie, & nos troupes seulement fatiguées par des marches, ne se trouvant plus d'ennemis, songerent à prendre du repos. Bayard en profita pour visiter & pour servir Ludovic; il alla le trouver dans la tente qui lui servoit de prison, & lui fit voir dans sa compassion & dans ses soins un spectacle rare pour les malheureux, qui est de trouver des cœurs sensibles & reconnoissans. Ludovic avoit encore de grandes espérances; c'étoit assez pour montrer beaucoup de courage, il reçut le Chevalier d'un air ouvert & tranquille, le remercia de son souvenir, & parut plus occupé de sa présence que de son infortune. Bayard admirant sa fermeté, & pénétré de ce sentiment qui suit la vue des grandes disgraces, le quitta & fit tous ses efforts pour engager le Comte de Ligni son Capitaine, à diminuer le poids de celle de Ludovic. Le Comte de Ligni étoit tout puissant auprès du Roi, & ce Prince magnanime auroit fait un sort supportable à son prisonnier,

s'il n'avoit fait connoître par de
1499. nouvelles intrigues. qu'il étoit dangereux de le laisser à portée d'en recueillir le fruit. Ludovic arrivé en France fut mis en prison où il mourut.

Bayard, qui venoit d'être fait Guidon de la Compagnie du Comte de Ligni, suivit ce Seigneur qui alloit punir la révolte de Tortone, Voghere & de quelques autres Places, que le Roi lui avoit données après la premiere conquête du Milanez. Les habitans de ces Villes lui envoyerent des Députés pour l'adoucir; il refusa de les entendre, & entra avec toute sa Compagnie dans Voghere; alors les Députés désespérans de le fléchir, s'adresserent à Louis d'Ars & au Chevalier Bayard, qui promirent de s'intéresser pour eux; & en effet le Comte de Ligni, devant qui les Députés se présenterent une seconde fois, ayant menacé de les faire pendre, Louis d'Ars se jetta à ses pieds le conjurant de leur pardonner en faveur du Chevalier Bayard, de tous ses compagnons, & de ses prieres qu'il joignoit aux leurs. Le Comte de Ligni se laissa toucher, & remarquant trois cens marcs de Vais-

selle que les Députés avoient apportés : *Allez*, leur dit-il, *je ne vends point mes graces, & je ne reçois point de présens de gens perfides. Bayard*, ajouta-t'il, *prenez cette vaisselle, je vous la donne. Monseigneur*, répliqua Bayard, *je vous rends grace : à Dieu ne plaise que les biens de si méchans hommes entrent dans ma Maison : ils me porteroient malheur.* Et prenant cette argenterie, il la distribua dans le momeut à tous ceux qui se trouvoient dans la tente du Comte de Ligni. Action mémorable, qui marque un caractére déterminé à la vertu, & dont ni la jeunesse, ni le défaut de fortune ne pouvoient affoiblir la constance ; car dans le tems même que Bayard montroit un si grand désintéressement, il avoit à peine de quoi fournir aux frais de sa subsistance. Le Comte de Ligni l'ayant sçu, lui envoya des habits, des chevaux & de l'argent, que le Chevalier à son ordinaire partagea avec ses compagnons. 1499. Générosité de Bayard.

Louis XII maître absolu du Duché de Milan, voulut entreprendre la conquête de Naples ; on a vu dans la vie d'Yve d'Alegre les moyens qu'il prit pour se l'assurer, & les malheurs 1501. Louis XII veut entreprendre la conquête de Naples.

dont ils furent suivis. Le Comte de
1501. Ligni demeura en France auprès du Roi, & sa Compagnie se rendit dans l'armée de d'Aubigni sous les ordres de Louis d'Ars & du Chevalier Bayard. On commença par le siége de Canoze, qui fut emporté malgré la vigoureuse résistance de Peralte, Capitaine Espagnol d'une grande réputation.

D'Aubigni entendant le murmure des soldats François, qui vouloient passer les ennemis au fil de l'épée, s'exposa à l'aigreur de leurs plaintes pour sauver Peralte, à qui il donna une forte escorte pour le mettre en sureté. Cette action conforme aux loix de la guerre, qui au milieu du carnage, du sang & du meurtre des hommes, conserve encore quelques sentimens d'humanité, fut bientôt récompensée. Gonsalve de Cordoue, prit André sur les François, & voulut, contre la foi donnée, faire pendre les ôtages qu'il avoit entre ses mains. Peralte voulut user de son crédit pour le détourner d'une résolution si indigne & si funeste aux Espagnols qui se trouveroient au pouvoir des François; mais ces remontrances ne le dé-

tournant point d'un dessein si horrible, Peralte alla lui même délivrer les 1501.
ôtages, leur donnant les moyens de fuir, & s'exposant pour les sauver au ressentiment d'un Général implacable, qui le fit mettre au Conseil de guerre & l'envoya ensuite aux Galeres, malgré les instances de toute l'armée & le souvenir des grands services qu'il avoit rendus.

Cette indigne action donna autant d'ennemis personnels à Gonsalve, qu'il y avoit d'Officiers François en Italie. Louis d'Ars & Bayard surtout promirent de vanger l'infortuné Peralte. Le premier alla assiéger Bezeilles, Ville appartenante au Comte de Ligni, à cause de sa femme Aliénor des Baux, Duchesse d'Altemor; mais n'ayant pris pour cette expédition que soixante & dix hommes d'armes, à cause de son intelligence avec les habitans, les Espagnols avertis le vinrent surprendre, & le serrerent entre la Ville qu'il avoit prise & le Château qu'il assiégeoit. Les Bourgeois, d'abord dans son parti, voulurent mériter qu'on l'oubliât en se déclarant pour le plus fort, & tous ensemble l'attaquerent avec furie, pendant qu'on

1501. tiroit sur lui l'artillerie du Château. Bayard, inquiet du sort de ses compagnons, jugea bien à la longue résistance du Château, qu'il lui étoit survenu quelque secours, & prenant quarante hommes d'armes avec autant d'archers, courut au galop vers Bezeilles. Son amitié pour Louis d'Ars lui donnant une nouvelle ardeur, il dévance sa troupe, entre dans la Ville lui troisiéme, perce à travers la foule des Espagnols & se range à côté de Louis d'Ars.

Ce Capitaine accablé par le nombre reprit courage à la vue de son ami; depuis trois heures il se battoit sans relâche & tous ses gens étoient aux abois; ceux de Bayard arriverent enfin & le trouverent couvert de sang, ses armes faussées de toutes parts, & son épée moins en état de nuire par son tranchant que par sa pesanteur. Saint-Bonnet Officier de considération, ami commun de Louis d'Ars & de Bayard, informé de leur péril, ramassa des braves gens & arriva presque en même tems que leur troupe. Les Espagnols ne résisterent point à leurs efforts, & fuyant de tous côtés, ils laisserent Louis d'Ars maître du

Château & de la Ville de Bezeilles.

Peu de jours après d'Aubigni donna 1501.
le Gouvernement de Monervine à Bayard, avec une demie compagnie d'hommes d'armes pour la garder, le Chevalier n'ayant aucune ſurpriſe à craindre dans ſa place, en ſortit avec cinquante hommes d'armes & rencontra un parti ennemi de même force. Il étoit commandé par Alonze de Soto-Major, proche parent de Gonſalve, & les Eſpagnols lui accordoient la même eſtime que les François avoient pour Bayard. On ſe chargea, la mêlée fut vive, & les ennemis forcés de reculer. Alonze fit ce qu'avoit fait Cajazze, ne ſe retirant que le dernier. Bayard le ferrant de près, le défia ſeul à ſeul, & ils ſe porterent une multitude de coups. Alonſe en fut affoibli, & abandonné des ſiens il ſe rendit à Bayard, qui lui donna un appartement dans le Château, n'exigeant d'autre ſureté que ſa parole. Mais imitant la perfidie de Gonſalve dont il étoit parent, Alonſe abuſa de l'indulgence de Bayard & voulut ſe ſauver; il étoit même déjà éloigné du Château, quand le Chevalier fit courir après lui avec tant de diligence, qu'il

fut ramené, & enfermé étroitement
1501. dans une tour. Sa rançon taxée à mille écus arriva enfin; on le mit en liberté, & Bayard ne voulant point qu'il le soupçonnât de l'avoir traité avec rigueur par intérêt, distribua en sa présence les mille écus aux Officiers & aux soldats de la garnison.

Bayard combat un Espagnol & le tue.

Alonze de retour parmi les siens se plaignit du Chevalier Bayard, répandit qu'il l'avoit plutôt traité en forçat qu'en prisonnier de guerre. Ce discours rapporté à Bayard, il assembla sa garnison, & demanda si Alonze avoit été maltraité à son insçu. Assuré du contraire, il obtint du Seigneur de la Palisse, alors Général de nos troupes en Italie, la permission de le défier, & sur le champ il envoya un cartel à l'Officier Espagnol, qui aima mieux accepter le combat que de se rétracter. Il envoya donc dire à Bayard qu'il s'engageoit à se rendre dans douze jours à deux milles d'Andre, avec telles armes qu'il voudroit choisir. Les conditions furent que le Chevalier seroit amené sur le champ de bataille par le Seigneur de la Palisse avec deux cens hommes d'armes, & qu'Alonze y viendroit avec un pareil nom-

bre des siens. Ils s'y trouverent au jour fixé, & se battirent à coups d'épée & de poignard : tous deux étoient couverts jusqu'à la gorge d'une cotte de maille, qui les rendoit impénétrables, & le visage seul restoit découvert ; de sorte que le combat se passant entre deux hommes adroits à parer, ils se porterent mille coups, sans se faire de blessure. Bayard avoit depuis long-tems la fievre-quarte ; il craignit que la longueur du combat diminuant ses forces, il ne donnât l'avantage à son ennemi. Ainsi s'exposant à la mort pour la donner, il se laissa porter un coup furieux par Alonze ; & au lieu de le parer, il lui en poussa un avec tant de force & d'adresse, qu'il lui perça la gorge malgré le gorgerin qui le couvroit. L'Espagnol se sentant dangereusement blessé jetta son épée, & ne gardant que le poignard, saisit Bayard pour le renverser ; ils lutterent quelque temps, & tomberent ensuite tous deux sur le côté. Bayard aussi-tôt enfonce son poignard dans la narine d'Alonze, lui criant : *Rendez vous, ou vous êtes mort.* Il l'étoit en effet, & Dom Diégue, qu'Alonze avoit choisi pour parrain, s'étant avan-

1501.

1501. cé, dit à Bayard : *Seigneur, vous avez vaincu.* Alors le Chevalier se mit à genoux pour remercier Dieu de sa victoire, & s'étant relevé, il traîna le corps hors du champ, & le rendit à Dom Diégue, lui demandant s'il en avoit assez fait. *Trop, Seigneur,* répondit-il, *trop pour l'honneur d'Alonze & de l'Espagne. Plût à Dieu,* s'écria le Chevalier, *mon honneur sauf, vous le rendre en vie.*

La réputation de Bayard augmentoit chaque jour; mais les troupes Espagnoles étoient alors composées de si braves guerriers, qu'ils l'admiroient sans le craindre; & plusieurs même ne pouvant se résoudre à attendre que des siéges ou des combats leur vinssent offrir l'occasion de se signaler contre lui, venoient le défier jusques dans sa Place, & lui proposer des combats particuliers.

Les deux Rois, Louis XII. & Ferdinand, ayant en ce tems-là conclu une tréve de deux mois, les Officiers de l'un & l'autre parti sortoient de leur garnison, & avoient la liberté de se promener dans la campagne. Bayard accompagné du Seigneur d'Orose, rencontra un jour plusieurs Che-

valiers Eſpagnols montés à l'avantage & bien armés ; un d'entr'eux ſe détacha, & joignant Bayard : *Seigneur François*, lui dit-il, *la tréve nous ennuye fort, voudriez-vous pour la querelle de nos Maîtres & pour notre honneur, nous battre dix contre dix, ou vingt contre vingt, à condition que les vaincus demeureront priſonniers*. D'Oroſe à qui l'on s'étoit adreſſé, laiſſa répondre Bayard. » Vous voilà treize, dit le » Chevalier, ſi vous voulez dans huit » jours vous trouver à deux milles » d'ici, nous nous y rendrons en pareil » nombre ». Les Eſpagnols accepterent la propoſition, & au jour nommé les deux partis ſe trouverent ſur le champ de bataille. Les principales conventions furent que les Chevaliers dont les chevaux ſeroient mis hors de combat, ne pourroient aider à leurs compagnons ; mais qu'un ſeul d'entr'eux reſtant à cheval, ſa troupe ne ſeroit point réputée vaincue, & que le combat ne dureroit que juſqu'à la nuit. Ces conditions acceptées, les champions mirent la lance en arrêt, & ſe chargerent.

1503.

Défi fait à Bayard par un Chevalier Eſpagnol.

Les Eſpagnols, quoique braves, avoient cependant imaginé une ruſe

pour s'assurer mieux de la victoire. Ils
1501. viserent seulement aux chevaux, & en tuerent onze du premier choc. Suivant les loix du combat, il ne restoit que deux Chevaliers capables de résistance ; c'étoient Bayard & d'Orose. Plus heureux, ou plus attentifs que leurs compagnons, ils avoient évité l'atteinte de leurs ennemis, & se formant un retranchement des chevaux tués, ils ne purent être attaqués que par devant. Les Espagnols vinrent fondre sur eux tous ensemble ; mais s'ouvrant pour éviter leur choc, & se croisant ensuite pour prendre la troupe en flanc, ils arracherent en deux courses trois lances aux ennemis ; Bayard & d'Orose dans un combat si inégal faisoient peu d'usage des leurs ; ils avoient à conserver leurs chevaux, sur qui les Espagnols ajustoient tous leurs coups ; mais aussi tôt que ces derniers se trouvoient à leur portée, les deux François s'emparoient de leurs lances. Un combat si fatiguant dura quatre heures entieres, Bayard ni d'Orose ne voulant s'avouer vaincus. Enfin les Espagnols voyant la nuit, & se trouvant hors d'haleine, proposerent aux François de sortir du

camp avec un honneur égal. Ils y consentirent, & retournerent chacun dans leurs garnisons, où peu de jours après on leur apprit la rupture de la tréve. 1501.

Bayard en avoit attendu la fin sans impatience; ses talens ne pouvoient briller qu'à la guerre, & il en espéroit sa fortune; mais le repos des peuples lui sembloit préférable à ses propres intérêts. Il voyoit avec douleur le sort de tant de milliers d'hommes, ou morts dans les derniers combats, ou exposés à périr dans ceux qu'on alloit donner; les Villages détruits & consumés par le feu, les Villes pillées & quelquefois mises en cendre; spectacle dont la cupidité diminue trop souvent l'horreur, & qui lui arrachoit des regrets & des larmes. Devenu par son état ministre nécessaire de ces violences, & forcé quelquefois de partager le butin, il se hâtoit de le distribuer aux Soldats & aux Officiers dont les besoins lui étoient connus, employant au bonheur de ses compagnons & de ses amis le prix du malheur de ses ennemis.

De Monervine, où son titre de Gouverneur l'obligeoit de résider, il ne manquoit jamais d'envoyer tous les

1501. jours des partis en campagne, & ses découvertes étoient aussi fréquentes qu'heureuses. On a vu qu'il en vouloit surtout à Gonsalve, dont l'inhumanité & la perfidie effaçoient à ses yeux tout ce qu'il y avoit d'admirable en ses talens pour la guerre; c'étoit pour Bayard une double victoire, que de pouvoir remporter quelque avantage, qui intéressât personnellement Gonsalve, croyant combattre en lui les vices dont il s'étoit déclaré le plus redoutable ennemi. Un Espion vint l'avertir que ce Général faisoit venir de Naples par différens chemins, des sommes considérables pour la solde de ses troupes, & qu'un des Trésoriers devoit passer à quatre milles de Monervine.

Bayard enleve un Trésorier des ennemis.

Le Chevalier Bayard, suivi de vingt hommes seulement, alla se mettre en embuscade entre deux rochers, & envoya Tardieu, homme d'armes, son ami & son ancien camarade, avec vingt-cinq Albanois, pour garder un autre chemin que les Espagnols pouvoient prendre. Le sort voulut qu'ils choisissent celui de Bayard, & qu'ils passassent sans s'appercevoir de l'embuscade de Tardieu; le Chevalier

fondit sur eux l'épée à la main, ses gens criant : *France, tue, tue.* Les Espagnols effrayés tournerent bride & s'enfuirent au galop, sans prendre garde au petit nombre de leurs ennemis, & laissant le Trésorier entre leurs mains. 1501.

Bayard le conduisit à Monervine, & faisant ouvrir les coffres, il se disposoit à compter l'argent qu'ils renfermoient; mais le Trésorier l'assurant qu'il y avoit quinze mille ducats, il se contenta de les étaler sur une grande table. Tardieu arriva dans l'instant de son embuscade, & contemplant avec des yeux avides ces monceaux d'or, il s'écria qu'il lui en appartenoit la moitié, ayant été de l'entreprise. *J'en conviens*, dit le Chevalier, *mais vous n'avez pas été de la prise, & de plus étant sous ma charge, votre droit dépend de ma volonté.*

Tardieu, quoique jeune, étoit plus ancien que Bayard dans l'exercice des armes; il lui avoit servi d'introducteur dans les Maisons d'Aire, à son arrivée dans cette Ville, & depuis ce tems il avoit été de toutes ses expéditions, de ses peines & de ses plaisirs; son caractére enjoué le rendant agréa-

ble à Bayard, naturellement ami de la
1501. gayeté; mais il avoit été piqué de ce que Tardieu s'appliquoit la moitié de la prise, sans attendre ce que son amitié décideroit en sa faveur. Il persista donc à dire que Tardieu n'auroit rien que ce qu'il voudroit lui donner; ce Gentilhomme, que l'intérêt aveugloit, perdant toute considération, quitta Bayard en menaçant, & alla se plaindre au Général de l'armée. On fut surpris de voir l'ami du Chevalier l'accuser d'injustice & d'intérêt, lui que ses ennemis même trouvoient si équitable & si généreux. Cependant on l'envoya chercher, mais après qu'il eut exposé la cause du démêlé, Tardieu fut déclaré exclus de tout droit sur la prise. La réflexion lui avoit déja rendu sa façon de penser ordinaire: il aimoit sincérement Bayard & se repentoit de sa démarche. Il s'excusa sur le besoin, & s'approchant du Chevalier: » Je suis plus fâché, dit-il de ce » que j'ai fait contre vous, que de la » perte de ce que j'esperois, car après » tout, que m'importe que vous ayez » les ducats? J'en profiterai autant que » vous; ils ne vous serviront qu'à ai» der vos amis, & à me donner les

» moyens

» moyens de subsister en ce pays-ci. »
Le Chevalier l'embrassa en souriant, 1501.
& l'ayant ramené à Monervine, il étala une seconde fois devant lui les ducats sur une table. Il ne fut point maître de son transport. *Ah! la belle dragée*, s'écria-t-il! *mais je n'y ai rien. Encore si j'en avois la moitié, je serois à mon aise pour toute ma vie. A Dieu ne plaise*, répondit Bayard, *que je chagrine pour si peu un brave Gentilhomme. Prenez la moitié de la somme, je vous donne volontairement & avec joye ce que jamais vous n'auriez eu par force.* Tardieu saisi d'admiration & de reconnoissance, se jetta aux pieds du Chevalier, lui serrant les genoux: *Helas! mon Maître*, lui dit-il, *comment reconnoître un si grand bienfait, & me repentir assez de la faute qui m'en rendoit indigne? Si j'étois plus riche*, répliqua Bayard, *je ferois plus pour vous & pour mes autres amis.* Il restoit sept mille cinq cens ducats: le Chevalier fit assembler la garnison & les leur distribua en présence du Trésorier Espagnol, qui ne cessoit de le combler d'éloges; mais craignant néanmoins que Bayard, après avoir tout donné, ne se réservât le prix de sa rançon, &

qu'il ne l'exigeât plus forte, en té-
1501. moigna de l'inquiétude; Bayard l'en délivra. » Mon métier d'homme de » guerre, lui dit-il, m'a obligé de » vous prendre, & j'ai droit d'exiger » une forte rançon de vous; mais je » suis content, puisque votre prise m'a » donné le moyen de faire du bien » aux autres; ce que je vous ai ôté » appartient à votre Maître, qui est » l'ennemi du mien. Je vous laisse tout » ce qui est à vous «. Il lui donna en même tems un Trompette, qui le conduisit à Gonsalve, alors enfermé dans Barlette.

1502. Le Chevalier eut pendant quelques jours la joie de penser qu'il pourroit joindre enfin ce Capitaine, si célèbre pour ses talens militaires, mais si détesté pour ses vices, le bruit courant parmi les François qu'on alloit assiéger Barlete; en effet les différens quartiers de l'armée s'assembloient, & Bayard fut mandé pour assister à un grand Conseil de guerre. D'Aubigny & d'Alégre étoient, comme Bayard, pour le siége de Barlete; mais le Duc de Nemours, Général de l'armée, rejetta leur avis, & se contenta de bloquer cette Place.

[redacted]

Yve d'Alégre, ainsi qu'on l'a vu
dans sa vie, s'irrita de la présomption 1502.
d'un Général, qu'il jugeoit sans talent
& sans expérience : d'Aubigny moins
vif, & ayant plus à ménager, dissimula
son ressentiment ; mais il saisit l'occa-
sion de se séparer d'avec le Duc de
Nemours, pour aller commander un
corps d'armée dans la Calabre ; &
Bayard, après avoir demandé en vain
la permission de le suivre, fut obligé
de demeurer avec le Général. Sa va-
leur & ses conseils, ne purent détour-
ner les malheurs qui le menaçoient ; 1503.
car la prudence ne peut remédier aux
accidens des passions, & celles du Duc
de Nemours étoient l'unique cause des
maux qu'il éprouvoit. Opiniâtrement
contraire aux idées des plus sages Ca-
pitaines, il étoit incertain dans les
siennes, inconstant dans ses projets, &
croyoit que la valeur, qui ne forme
pas même un bon soldat, suffisoit à un
Général; il entreprit des siéges, & les
leva avec honte ; son blocus de Barlete
eut une fin malheureuse ; & les escar-
mouches qu'il hazarda contre les Es-
pagnols, en lui coûtant toujours beau-
coup de monde, ne lui acquirent ja-

mais de gloire ; il avoit été entrepre-
1503. nant & prompt à contre-tems ; il fut prudent & retenu de même, ſe repoſant dans le tems qu'il falloit agir, parce qu'il avoit employé en actions les momens de repos, & ſe mettant par ce deſordre en état de ſouffrir des choſes mêmes qui auroient dû le ſoulager, & d'être blâmé de ce qui lui auroit mérité des éloges.

Enfin il ſe réſolut à marcher contre Gonſalve, qui ſortant de Barlete pour aller à Serignole, offroit l'occaſion de lui couper le chemin, & de le combattre avec avantage ; mais arrivé à la vûe des retranchemens que Gonſalve avoit conſtruits avec une promptitude merveilleuſe, il vouloit différer la bataille, qu'il donna néanmoins & qu'il perdit avec la vie, comme on l'a vu dans la vie d'Yve d'Alégre.

Bayard ne quitta point le Général tant qu'il reſpira, & ſi l'exemple de ce brave homme eût été ſuivi, le combat de Serignole n'auroit point été une journée funeſte pour nous. Les Eſpagnols, fiers du deſordre que cauſoit dans nos troupes la mort du Général, ſortirent en foule de leurs retranchemens, les regardant moins

comme une défenſe, que comme un obſtacle à leur courage. Un de leurs hommes d'armes monté ſur un puiſſant cheval de bataille, & armé de toutes piéces, devança ſes compagnons, & ſe préſenta ſeul la lance en arrêt, défiant les Gendarmes François. Bayard toujours le premier à voir les périls & à les braver, baiſſe la lance, court ſur l'Eſpagnol & le choque avec tant de force, que la lui briſant ſur l'eſtomac juſqu'à la poignée, il renverſe l'homme & le cheval ſur la place; en même tems il anime ſes compagnons du geſte & de la voix, & s'attache avec eux ſur un bataillon Eſpagnol, que Gonſalve conduiſoit lui-même à pied, & la pique à la main. 1503.

Ce Général voyant fondre ſur lui les Gendarmes François, ſi redoutables aux autres Nations, fait faire halte à ſon bataillon, ſe place à la premiere ligne compoſée de ſoldats aguerris & robuſtes, & attend, les piques croiſées, la charge des Gendarmes Bayard avançoit au trot vers le centre où étoit Gonſalve, quand ce Général ouvrant tout-à-coup ſon bataillon, lui fit eſſuyer une décharge terrible de ſon canon placé derriere

lui. Un grand nombre de Gendarmes
1503. furent tués, d'autres démontés; & avant que Bayard fût venu à bout de remettre le reste en ordre, Gonsalve avoit fait recharger son artillerie, & alloit la faire tirer une seconde fois; en même tems on vient avertir Bayard qu'Yve d'Alegre avec toute l'arriere-garde se retiroit vers Averse, & qu'il le chargeoit avec Louis d'Ars de sauver ce qu'il pourroit du reste de l'armée; ces deux Capitaines ne s'attacherent donc plus qu'à rassembler les fuyards, & étant parvenus à en former un corps considérable, ils le conduisirent en sûreté dans Venouse, malgré les attaques fréquentes de Gonsalve.

Ces malheureux succès, dont la
1504. perte de cette bataille fut suivie, ne rebuterent point la Cour de France; elle assembla de nouvelles forces, & envoya une puissante armée en Italie sous les ordres de Louis de la Trémoille, Capitaine célébre pour sa valeur & sa prudence, & le même qui ayant vaincu le Duc d'Orléans révolté dans la Bretagne, vainquit depuis tant de fois pour ce prince devenu son Roi; mais les précautions qu'on fut obligé de prendre contre

la duplicité d'Alexandre V. la mort
précipitée de cet indigne Pontife, l'in- 1504
quiétude que donna le choix de son
Successeur, &, après ces choses, la
maladie de la Trémoille obligé de
revenir en France, ruinerent l'armée
florissante qu'il avoit amenée en Italie.
On fut obligé d'en donner la conduite
au Duc de Mantoue, qui la fit avancer
sur les bords du Cariglian, ayant pris
des mesures si justes, que le passage
du fleuve eût été assuré, s'il l'eût voulu
de bonne foi; mais quoique ses premieres attaques contre le camp de
Gonsalve placé à l'autre bord du Cariglian, lui eussent réussi, il retint le
reste de l'armée, & laissa les troupes
qui avoient passé le fleuve, au pouvoir
de l'ennemi.

Yve d'Alégre & Bayard les conduisoient, & ces deux Capitaines firent des efforts incroyables pour conserver leurs soldats, exposés ainsi contre toute une armée; d'Alégre fit une décharge, & prenant ensuite le trot, gagna le pont situé vis-à-vis le Mole de Gaïete, Bayard arrêtant les ennemis avec quelques lances. Enfin, reculant un pas, quelquefois tournant

tête aux Espagnols, il vint à bout de
1504. joindre d'Alégre & de repasser le Pont ensemble. Pendant que d'Alégre justement indigné contre le Duc de Nemours, alloit lui reprocher d'avoir voulu faire périr les meilleures troupes de l'armée, Bayard faisoit planter sa tente à la tête du Pont, prévoyant que Gonsalve, grand homme de guerre comme il l'étoit, profiteroit de la faute du Duc de Nemours, & viendroit surprendre notre camp.

Combat entre Gonsalve & Bayard.

Le Général Espagnol avoit dans son armée un Officier nommé Pierre de Sas, bossu, contrefait, & tel que jusqu'alors on n'en avoit jamais vu dans les troupes; mais il étoit plein d'esprit & de courage, entreprenant & renommé pour les ruses de guerre. Chargé par Gonsalve de reconnoître notre armée, il prend cent-vingt chevaux & autant de fantassins, passe la riviere par un gué qui lui étoit connu, sépare sa troupe en plusieurs corps, & attaque si rapidement différens côtés de notre armée, que les soldats éperdus, s'imaginant avoir en tête toutes les forces des Espagnols, cherchent leur salut dans la fuite, & vont répandre par-tout l'alarme.

Au premier bruit, Bayard s'étoit armé; il avoit déja reconnu le petit nombre des assaillans & rassemblé assez de monde pour les repousser; mais, comme il se préparoit, il apperçut deux cens chevaux que Gonsalve envoyoit pour s'emparer du Pont. Ce péril étoit le plus grand : ainsi laissant le soin de combattre de Sas à un Ecuyer du Roi nommé de Tarde, qui se trouva auprès de lui, il court seul, passe le Pont, & attend l'ennemi, la lance en arrêt. Les deux cens Gendarmes Espagnols marchoient quatre de front; Bayard en précipita deux dans le fleuve, & obligea les autres à reculer : chacun de ses coups abattoit un ennemi; & tant que sa lance dura, ils ne purent gagner un pied de terrein; mais cette arme s'étant brisée, le Chevalier recula peu-à-peu jusqu'à la barriere du Pont, où, le sabre à la main, il arrêta encore les Espagnols, que la honte animoit autant que le courage. Un combat si inégal dura une demie-heure; De Sas fut chassé loin au-delà du fleuve, & on amena enfin cent hommes d'armes à Bayard. Alors chargeant à son tour ces ennemis, qui n'avoient pu le vaincre seul, il les força 1504.

de prendre la fuite. Se trouvant fati-
1504. gué, & ſon cheval n'en pouvant plus, le Chevalier ne voulut point les pourſuivre ; mais l'ardeur de ces Gendarmes, qui n'avoient point encore combattu, l'emporta, & ils ſuivirent les Eſpagnols juſqu'à la vue d'un gros de Cavalerie, qui venoient à leur ſecours ; la retraite devint néceſſaire & plus difficile : cependant Bayard ayant fait ſes rangs, reprit en bon ordre le chemin du Pont.

Les deux cens fuyards Eſpagnols s'étoient joints à leur gros de Cavalerie, & tous venoient enſemble pour l'envelopper ; il s'en apperçut ſans pouvoir l'éviter, ſes gens étant trop avancés & en trop petit nombre, pour rompre l'ennemi ou faire la retraite en bon ordre ; le Chevalier ſe ſacrifiant pour ſa troupe, chargea ſeul, & les Eſpagnols le reconnoiſſant pour le même Guerrier qui leur avoit empêché le paſſage du Pont, l'attaquerent en foule, & donnerent ainſi le tems à ſes Gendarmes de gagner quelque terrein pour la retraite. Bayard dégagé d'entre les Eſpagnols, vouloit ſuivre ſa troupe ; mais enveloppé une ſeconde fois, il fut obligé de ſe jetter dans un

fossé, où il résistoit encore; mais les ennemis lui criant sans cesse : *Seigneur, rendez vous. Il le faut bien, Messieurs,* leur dit il, *je suis las, demonté, & vous êtes trente contre moi*; & leur remettant sa hache d'armes, déja ses vainqueurs regagnoient avec lui le chemin de leur camp, satisfaits de leur prise, mais ne sçachant pas qu'ils fussent les maîtres du célebre Chevalier Bayard. 1504.

Guiffrai, Gentilhomme du Dauphiné, voisin de Bayard & son ami, étant arrivé au Pont, où il trouva une nouvelle troupe de Gendarmes, s'écria : Eh! Messieurs, nous voici en » sûreté ; mais notre ami le brave » Bayard, qui nous a tous sauvés, est » maintenant mort, ou prisonnier des » Espagnols; dussai-je périr, je vais » en sçavoir des nouvelles ». Mettant aussi-tôt pied à terre, il resangle son cheval; les autres Gendarmes aussi attachés au Chevalier, l'imiterent en tout. & le suivant au galop, ils joignent les Espagnols, qu ils attaquent comme des gens qui vouloient périr ou ravoir leur Chef. Bayard entendant les cris de *France, France*, démonte un Espagnol, se saisit de son cheval, & ayant regagné sa hache,

Guiffrai délivre Bayard des mains des ennemis.

s'écrie : *tue, tue, Bayard, Bayard que*
1504. *ses ennemis laissent aller.* Ce nom inspira en même tems aux Espagnols du desespoir & de la crainte; ils n'auroient pû flater plus agréablement Gonsalve, que de lui présenter un ennemi si redoutable, & ils ne doutoient point que ce Général ne leur reprochât leur négligence à le conduire au camp, & leur lâcheté de l'avoir laissé reprendre; aussi firent-ils des efforts prodigieux pour le conserver; mais l'impétuosité des Gendarmes François les obligea bientôt d'en abandonner le dessein, & ils se retirerent au galop. Bayard triomphant revint au camp avec autant d'amis qu'il avoit de Gendarmes à sa suite, & autant d'admirateurs qu'il y avoit de gens de guerre dans les deux armées.

Il sembloit que toute la fortune de la France se fût réunie sur Bayard, comme si elle eût voulu couronner sa vertu d'une maniere plus éclatante. Le Marquis de Saluces, devenu Général de nos troupes, par la désertion du Duc de Mantouë, se laissa battre sur le bord du Cariglian, & le reste de l'armée vaincue chercha des aziles dans quelques Villes qui nous

restoient dans son voisinage ; d'Alégre se retira avec les principaux Chefs dans Gaïete, & Bayard avec Louis d'Ars s'enfermerent dans Venouze, se promettant de la défendre jusqu'à l'arrivée d'un nouveau secours de France. Après s'être établis dans la Ville, visité ses Magasins & ses Fortifications, ils envoyerent vers les Généraux à Gaïete, pour les assurer qu'ils étoient en état de tenir un an entier dans Venouze, & que leur résolution étoit de sauver cette Ville au Roi, ou de s'ensevelir dans ses ruines, persuadés qu'on en feroit autant à Gaïete; mais leur espérance se vit bien trompée : on leur apprit que nos Généraux, & même le brave d'Alégre alloient signer un Traité avec Gonsalve, & lui remettre toutes nos Places d'Italie, pour se retirer ensuite en France avec les débris de leurs troupes. 1504.

Bayard refusa de croire ce rapport; mais quand on lui présenta le Traité & à Louis d'Ars pour le signer, ils le rejetterent avec indignation, protestant qu'ils aimoient mieux mourir en Italie, que de montrer qu'il n'y avoit que des lâches en France. Les deux Chevaliers renvoyerent avec cette

réponse le porteur de ce honteux Trai-
1504. té, & attendirent dans Venouze les Espagnols, dont ils se trouvoient les seuls ennemis. Plusieurs petites Places dépendoient de cette premiere, & se trouvoient situées si près l'une de l'autre, qu'il étoit aisé de les défendre ensemble; il falloit, pour y réussir, une union parfaite dans les Chefs, & une discipline exacte de la part des Soldats: Louis d'Ars & Bayard jurerent de ne se quitter jamais; & ayant fait assembler leurs troupes, ils proposerent à ceux qui se trouveroient fatigués ou dégoutés du service, de leur laisser la liberté de revenir en France; tous s'écrierent qu'on faisoit honte à leur courage & à leur attachement pour leurs Chefs, & qu'ils étoient déterminés à suivre leur sort. *Eh bien donc*, dit Bayard, *souvenez-vous que ceux qui manqueroient à ces promesses, seroient doublement traîtres.*

Bayard & Louis d'Ars vendent leurs bijoux & leur vaisselle.

Le départ des troupes Françoises laissant plus d'abondance dans les campagnes de la Basilicate, Louis d'Ars & Bayard vendirent leurs bijoux & leur vaisselle, pour avoir une provision plus ample de munitions de guerre & de bouche, dont le défaut

est la cause la plus ordinaire du soulevement des Soldats ; les Magasins se trouverent remplis, & les remparts furent garnis d'une artillerie nombreuse, augmentée de celle qu'on avoit retirée des Places hors d'état de faire assez de résistance. Louis d'Ars & Bayard mirent leur premier soin à ne point recevoir d'échec dans ces commencemens, pour conserver la réputation que leur donnoit en Italie l'extrême résolution de deux hommes, qui entreprenoient de se soutenir au milieu d'une foule d'ennemis, abandonnés des leurs, & n'ayant d'espérance que dans leur courage & en des secours aussi incertains qu'éloignés. 1504.

Gonsalve s'imaginant que les deux Capitaines François ne cherchoient qu'à se distinguer, & à obtenir une capitulation plus glorieuse que celle de Gaïete, les envoya sommer de se rendre, avec menace de ne les recevoir qu'à discrétion, s'ils le forçoient de recourir aux armes : cette sommation se fit avec tout l'appareil & le faste ordinaire à Gonsalve, qui se faisoit une loi de traiter ses ennemis avec orgueil & toujours en homme sûr de vaincre : on ne lui fit répondre que

ces paroles : *Louis d'Ars & Bayard*
1504. *sont dans Venouze , & ils y attendent Gonsalve.*

Le fier Espagnol, irrité de ce qu'il appelloit *la témérité de ces avanturiers*, ordonnoit tout pour le siége de Venouze, lorsque la division se mettant dans son armée, il fut obligé d'abandonner ce dessein. Quelqu'impérieux que fut Gonsalve dans le commandement, il avoit trouvé dans la fermeté des Grands Seigneurs d'Italie, un obstacle insurmontable à la soumission qu'il vouloit trouver par-tout. Prosper Colonne, enflé de la grandeur de son nom, & de l'utilité dont il pouvoit être à tous ceux pour lesquels il se déclaroit, vouloit se montrer l'égal de Gonsalve, qui de son côté ne pouvoit souffrir que des inférieurs. Il étoit Espagnol, Général & Vainqueur; trois titres dont un seul inspire toujours de grandes prétentions, & son caractere altier lui faisant paroître les siennes toujours justes, il reprochoit souvent à Prosper Colonne de ne pas s'y soumettre; l'Italien lui répondoit que se regardant plutôt comme allié de son Roi, que comme un homme à sa solde, il n'avoit d'égard à ses ordres pour

la difcipline militaire, que par rapport à l'intérêt commun, & que quand ce Profper, fur qui Gonfalve vouloit dominer, s'aviferoit, pour le bien de fon Pays & fon intérêt particulier, de changer d'opinion & de parti, on verroit ce grand Capitaine fi craint, fi refpecté dans fon camp, manquant de vivres & dénué de troupes, obligé de reprendre le chemin de l'Efpagne avec la même gloire que les François venoient de remporter dans leur pays. 1504.

Divifion entre Gonfalv & Profper Colonne.

Gonfalve avoit trop d'efprit pour ne pas convenir en fecret de la vérité de ces reproches de Profper Colonne; telle étoit alors la puiffance des grands Seigneurs Italiens, que ne fuffifant pas à conferver leur pays dans la tranquillité & dans la paix, ils fe choififfoient des Maîtres à leur gré; mais la fierté de Gonfalve & la gloire de fa Nation ne lui permettoient pas d'en faire l'aveu; il affecta au contraire depuis ce moment, d'avoir moins d'égards pour Profper, de l'appeller rarement au Confeil, & de n'écouter que les avis de d'Alviane de la Maifon des Urfins, ennemie de celle des Colonne.

Cette préférence penfa caufer la

perte de Gonſalve, & fut en partie la
1504. cauſe du ſalut des François enfermés dans Venouze. Proſper, après avoir fait déſerter la plûpart des Italiens de l'armée de Gonſalve, la quitta lui-même pour ſe rendre en Eſpagne auprés de Ferdinand, de qui l'eſprit inquiet & ſoupçonneux reçut ſi bien tout ce que l'Italien voulut répandre au déſavantage de Gonſalve, que ce Général reçut peu de tems après la révocation du pouvoir ſans bornes qui lui avoit été accordé ſur les troupes & pour les affaires d'Italie. Le chagrin que lui cauſa cette diſgrace, lui fit abandonner tous ſes projets; la conquête du Royaume de Naples, & la ſoumiſſion entiere de cet Etat ne lui ſembloient plus, comme autrefois, quelque choſe de perſonnel, & oubliant les défauts qui lui avoient attiré ſa diſgrace, pour ne ſe ſouvenir que de ſes ſervices, il s'écrioit ſouvent, *Qu'on ne pouvoit être enſemble grand homme & homme de bien*. Il demeura pluſieurs jours enfermé ſans vouloir parler qu'au ſeul d'Alviane, ennemi comme lui de l'indépendance, & dévoré du deſir de dominer.

Louis d'Ars & le Chevalier Bayard

[redacted]

exactement informés de ce qui se passoit chez Gonsalve, voulurent profiter de sa douleur & de son inaction pour sortir de Venouze, & procurer des rafraîchissemens à leur Cavalerie : encouragés par le succès de leurs premieres tentatives, ils se hasarderent de pénétrer dans le pays, & on apprit avec étonnement que cette poignée de François abandonnés faisoit des conquêtes sur les Espagnols, maîtres de tout le pays qui les environnoit. Les Bourgs, les Villes & les Villages voisins, devenus la proye de ces François qu'ils méprisoient, firent de grandes plaintes à Gonsalve, & l'obligerent d'envoyer des troupes à leur secours : alors Louis d'Ars & Bayard ne voulant point exposer les leurs, les ramenerent à Venouze, chargées du butin des Campagnes. Au milieu de leurs murailles, & dans la même abondance que s'ils eussent tenu pour le Roi d'Espagne, ils apprenoient les inquiétudes de Gonsalve, les intrigues employées contre lui, ses efforts pour en tirer vengeance, la crainte du Roi d'Espagne qu'il ne pût réussir, & l'avantage qu'elle donnoit à Louis XII. pour conclure une paix avantageuse. La si-

1504.

tuation de ces deux Capitaines (deve-
1504. nus en quelque ſorte Souverains d'un pays que leur Roi n'avoit pu défendre, & que ſon ennemi n'oſoit attaquer) paroiſſoit ſi belle, que l'éloignement ni le péril n'auroient pu empêcher une foule de Nobleſſe d'aller ſe joindre à eux, ſans les défenſes expreſſes du Roi, qui traitoit alors avec Ferdinand.

Ces deux Princes ayant pluſieurs objets étrangers à leur querelle, cherchoient mutuellement, pour ſe trouver en état de les remplir, à la terminer promptement; on conclut donc une tréve qui rétabliſſoit en tous lieux pour trois ans le commerce entre les deux Nations, *à l'exception du Royaume de Naples*, à cauſe des Places qui tenoient encore Louis d'Ars & Bayard. Ainſi ces deux Capitaines demeurerent dans le même état, ſe tenant prêts à recevoir les attaques que Gonſalve ſe diſpoſoit enfin à leur livrer. En effet, ſes troupes & ſon artillerie s'avancerent, la Ville fut inveſtie, & il fit de grands travaux, menaçant de tout réduire en cendres pour punir la témérité des deux Capitaines François, & pour venger ſon Maître du tort que

Louis XII. venoit de lui faire, en si-
gnant un Traité avec Philippe d'Au- 1505.
triche, le gendre & l'ennemi de Fer-
dinand; mais ce Traité n'ayant point
eu de succès, on en revint à négocier
avec le Roi d'Arragon, & les deux
Monarques conclurent enfin une paix
générale, qui vint tirer Gonsalve de
l'embarras de soumettre deux Capitai-
nes vainqueurs de tous ses efforts.

Le Général Espagnol leur ayant envoyé porter la nouvelle du Traité de paix, ils répondirent qu'à moins d'un ordre exprès du Roi, ils ne rendroient point leurs Places, & l'on fut obligé de leur envoyer cet ordre de la Cour de France, où ils arriverent couverts de gloire, & comblés des éloges de toute la Nation. Louis d'Ars, déja fort avancé dans le service, reçut des récompenses proportionnées à son rang, & Bayard eut une charge d'Ecuyer du Roi avec des pensions, & la promesse de la premiere Compagnie de Gendarmes qui viendroit à vaquer.

L'inquiétude que donnoit à Ferdinand l'esprit entreprenant de Gonsalve, la turbulence des Napolitains & les justes prétentions de Philippe, inspirerent un grand desir de conserver la

paix avec Louis XII. & ce Monarque
1506. n'ayant alors aucun démêlé avec les autres Princes ses voisins, on espéroit en France jouir enfin d'une longue tranquillité, lorsqu'on y apprit la révolte des Génois, excités par le Pape & par Maximilien, Roi des Romains. Le Roi résolut de marcher en personne pour soumettre les Rébelles; Bayard le suivit, & ce fut lui qui, voyant le Conseil de Guerre embarrassé sur la façon d'attaquer les Génois retranchés au haut des Montagnes, dit au Roi qui le consultoit : *Sire, je ne puis dire ce que je pense, ni ce qu'il faudroit faire sur une chose que je ne vois pas; je pense qu'on doit commencer par sçavoir ce que font les ennemis, & je m'offre d'aller l'apprendre.*

Le Seigneur de la Palisse approuva
1507. l'avis de Bayard, & se mettant à la tête d'un gros de Gendarmes, il le chargea de le précéder avec quelques hommes d'élite. Le Chevalier partit aussi-tôt, & les Génois le voyant grimper avec sa petite troupe, rouloient des pierres & tiroient sur lui sans relâche; mais malgré leur résistance, il parvint jusqu'à leur premier poste, d'où il les chassa, & gagna ensuite le

pied d'un des Forts de la Montagne, dont le Seigneur de la Paliſſe vint ſe rendre maître, faiſant un tel carnage des ennemis, que ſaiſis d'effroi, & d'un autre côté pouſſés par d'Alégre, la Ville n'oſa tenir, & ſe rendit le lendemain. Jean d'Auton, Hiſtorien de Louis XII. & témoin oculaire de cette action, après avoir raconté ce qui concerne ce Prince, ajoute que *là fut un Gentilhomme nommé Pierre Bayard, lequel s'adreſſa à ceux qui s'étoient reculés, & à tour de bras commença à charger, & tant qu'ils tournerent en avant.* 1507.

Gênes ſe rend au Roi.

Après avoir ſoumis Gênes, le Roi ſortit de cette Ville avec la plus grande partie de l'argent des Citoyens, & ſe rendit à Savone où il devoit ſe trouver avec Ferdinand, Roi d'Arragon; les deux Monarques n'avoient à leur ſuite que des Généraux d'armée & des Capitaines fameux. Gonſalve ſuivoit Ferdinand & croyoit valoir ſeul toute la Cour de France, où il ne voyoit en effet, à l'exception de Bayard & de Louis d'Ars, que des gens qu'il avoit vaincus; mais ces deux derniers, & particulierement le Chevalier Bayard l'emportoient d'autant plus, que leurs vertus formoient le parfait contraſte

des défauts, dont cet Eſpagnol deshonoroit ſes grands talens. Alors on fut
1508. à portée de voir combien le caractere des Rois influe ſur celui des Courtiſans, & même des Nations.

Ferdinand ne montroit que des ames avides, dévouées à l'intérêt, à l'intrigue, à l'ambition & à ſes ſuites, qui ſont la perfidie & l'mpoſture ; les Eſpagnols portoient même dans les fêtes un air inquiet, ſombre & chagrin. Les François au contraire, dont le Roi aimoit la franchiſe dans les affaires & les plaiſirs, par-tout ſe montroient affables, ouverts, galans & magnifiques ; qualités dont les Italiens avoient ſi long-tems éprouvé la douceur & les avantages, & qui leur auroient fait ſans ceſſe regretter leur domination.

Mais comme ſi dans un lieu où ſe trouvoient enſemble Ferdinand & Gonſalve, les deux plus fourbes des hommes de leur ſiecle, la candeur Françoiſe ſe fût altérée, on dit que Louis XII. voulant achever de rendre Gonſalve ſuſpect à Ferdinand, affecta de lui faire beaucoup de careſſes, couvrant ainſi du voile de l'eſtime & de la bonté un deſſein formé

formé de le perdre. Ferdinand de son côté loua beaucoup le Seigneur d'Aubigni, & alla le visiter en son logis où il étoit retenu par la goutte. Yve d'Alegre, Gouverneur de Savone, reçut aussi beaucoup de marques de distinction de ce Prince, qui mettant la haute vertu à côté des dignités & des grandeurs, chercha le Chevalier Bayard dans la foule des Courtisans, & le trouvant avec Louis d'Ars: *Monsieur mon frere*, dit-il au Roi, *heureux le Prince qui nourrit de tels Chevaliers !* 1509.

Ligue de Cambrai.

Après quelques jours d'entrevue, les deux Rois se séparerent; & sur les nouveaux sujets de plaintes qu'ils reçurent des Vénitiens, contre lesquels on les avoit fortement prévenus, ils conclurent l'année suivante avec l'Empereur & le Pape la ligue de Cambrai, ligue dont on n'avoit point encore eu d'exemple en Europe, que les Vénitiens ne regarderent qu'avec terreur & comme l'instrument assuré de leur ruine entiere, mais qui fit voir ce qu'on auroit refusé de croire sans ce fameux exemple; que *les grandes puissances s'affoiblissent en s'unissant.*

Le Roi s'étoit engagé de se mettre en campagne le premier, & il parut

1509. au-delà des Alpes avec une armée au commencement de l'année, dans le tems que ses alliés formoient encore leurs préparatifs. Bayard l'avoit précédé avec une compagnie de trente hommes d'armes, & de cinq cens Fantassins que le Roi lui avoit donné, & s'étoit logé dans le Duché de Milan, à portée de réprimer les courses des garnisons Vénitiennes ; car la République sembloit s'être remise de sa premiere frayeur ; soit que la sagesse de son Sénat lui eût fait prévoir la suite de cette guerre, soit que la grandeur du péril l'eût aveuglée sur le péril même, ses garnisons bravoient celles du Milanez & venoient souvent ravager les frontieres de cet Etat. En même tems Lalvianne, ce même Seigneur de la Maison des Ursins, l'ami de Gonsalve & l'ennemi des Colonnes, avoit été choisi par le Sénat pour commander ses troupes, & s'avançoit avec leur armée, forte de deux mille hommes d'armes, & de trente mille hommes de pied ; il assiégea Trévise, dont il se rendit maître, malgré la rigoureuse résistance des François, défendant les terres des Vénitiens, & reprenant sur leurs ennemis les conquêtes qu'ils y avoient déja faites.

Le sentiment de Lalviane, après tant de succès, étoit de marcher droit à l'armée Françoise & de la combattre : mais sa vivacité contenue par le flegme du Sénat, se trouva obligée de ceder, & ne pouvant donner la bataille, il l'attendit ; le Roi la désirant avec autant d'impatience que lui, l'occasion s'offrit bientôt, & les armées se trouverent en présence le 14 de Mai. 1509.

L'avant-garde Françoise & l'arriere-garde des Venitiens engagerent le combat, & Lalviane fit d'abord des prodiges, poussant tout ce qui se trouvoit devant lui, & obligeant le Roi de venir en personne au secours des siens. Bayard, qui se trouvoit à l'arriere-garde, accourut où l'on combattoit, avec ses cinq cens hommes d'Infanterie, passant par des ravines & des fossés pleins d'eau, il chargea les ennemis en flanc avec tant de courage & de bonheur, que les Venitiens, déja pressés par les troupes que le Roi conduisoit en personne, commencerent à plier de tous côtés, & Lalviane ayant été pris par un Seigneur de la Maison de Chabannes, nommé Vandenesse, le reste de son armée conduite par des Généraux timides,

Combat contre les Venitiens.

ne rendit plus aucun combat, & Lal-
1509. viane eut l'œil crevé d'un coup de lance. Beaucoup plus affligé de sa défaite que de cet accident, il arriva tout sanglant dans les tentes du Roi, se récriant contre la lâcheté de ses Collégues, qui lui avoient, disoit-il, enlevé la victoire, en l'empêchant de profiter de son premier avantage. Ce Général ne cessa, tant qu'il fût en la présence du Roi, de se plaindre des Venitiens; & sur le bruit d'une fausse attaque que le Roi faisoit faire pour éprouver la vigilance de ses troupes: *Soyez en repos*, dit-il à ceux qui sembloient inquiets, *ce sont des François qui veulent se battre contre des François; pour les Italiens, ils ne vous viendront voir de quinze jours, je les connois.* Tous les Histori ns conviennent, que si les alliés du Roi avoient attaqué les Vénitiens, chacun de leur côté après cette défaite, la République étoit absolument détruite; mais le Pape content de ce qu'il avoit pu regagner sur elle, ne fit aucun mouvement contre ses intérêts; le Roi d'Arragon ne s'occupa qu'à recevoir les Places qu'on lui avoit conquises, & l'Empereur dont on faisoit peu de cas dans l'Al-

lemagne, bien loin de se trouver en état de nuire aux Vénitiens, se vit obligé de demander du secours au Roi pour se soutenir contre eux. Louis consentit à lui en accorder, & commanda au Seigneur de la Palisse de choisir sept cent hommes d'armes & leur suite, avec lesquels il iroit joindre l'Empereur. Le Roi dans le même tems reprenoit le chemin de ses Etats, & son retour laissoit oisive cette foule de Noblesse qu'il avoit amenée en Italie. La plûpart obtinrent la permission d'accompagner le Seigneur de la Palisse, qui demanda sur-tout le Chevalier Bayard, comme un homme sur qui l'on pouvoit compter pour la bravoure & pour le conseil. 1509.

La Palisse partit avec son petit corps d'armée, & débuta par faire lever le siege de Verone aux Vénitiens, d'où il partit pour aller joindre l'Empereur devant Padoue. Ce Prince avoit formé le dessein du siége de cette Ville, s'assurant qu'après la prise de cette Place, les Vénitiens n'opposeroient plus aucune résistance; elle étoit en effet le rempart de la République, & pour ainsi dire, avec Padoue seroit tombée toute sa puissance en terre

La Palisse fait lever le siege de Verone aux Vénitiens.

ferme ; mais le Sénat s'étoit vû exposé à de trop grands dangers, pour ne
1509. pas avoir appris à conserver, au milieu du péril même, la constance qui seule peut y rémédier. Sur le bruit de la marche de l'Empereur, la République avoit envoyé des Commissaires dans les campagnes voisines de la place menacée, pour encourager les peuples à la résistance, & ils recueilloient alors le fruit de leur Gouvernement doux & favorable; les paysans avoient sur le champ pris les armes, & résolu de s'exposer les premiers pour le salut de la Patrie ; ils s'étoient choisis des postes avantageux, d'où ils pouvoient incommoder beaucoup la marche de l'armée ; les dehors de la Place étoient environnés de Forts bien munis, & il n'y avoit rien alors de comparable en Europe à la force de ses fortifications ; le Sénat avoit fait chercher au-dedans & au-dehors de ses Etats les plus adroits Canoniers & les plus habiles Ingénieurs. Les tréforts de Saint-Marc étoient ouverts, & les Vénitiens en achetoient leur sureté : quatorze mille hommes d'Infanterie, six cens hommes d'armes, tout ce qu'il y avoit de plus brave

Nobleſſe dans la République ; compoſoient la garniſon de Padoue. Par une Ordonnance expreſſe du Sénat, tous les fils des Sénateurs s'y trouverent commandés, ainſi que tout le reſte des forces de la Place, par le Comte de Petiliane, Généraliſſime des troupes de la République. 1509.

Siége de Padoue.

Ce fut cette Ville importante que l'Empereur Maximilien vint aſſiéger à la tête d'environ trente-cinq mille hommes, avec autant de ſécurité, & auſſi peu de précautions, que ſi les Vénitiens étoient convenus avec ce Prince de ne ſe point défendre ; mais ſe voyant arrêté à chaque pas en approchant de Padoue, tantôt par les embuſcades des payſans, tantôt par des partis de la garniſon qui venoient au-devant de lui, il quitta ſa premiere opinion, & jugeant la place imprenable, ſon inconſtance naturelle lui auroit fait lever le ſiege avant de l'avoir commencé, ſans les conſeils de quelques Seigneurs Allemands de ſa ſuite, & ſurtout du Prince d'Anhalt, auquel ſe joignit le Seigneur de la Paliſſe. En lui avouant les difficultés de l'entrepriſe, ils lui firent comprendre la honte dont il ſe couvriroit en l'abandon-

nant, & quoique ces Seigneurs eussent
1509. mauvaise opinion des suites d'un pareil caprice, ils lui laisserent espérer un heureux succès. On posa donc les batteries, les plus belles qu'on eût vues jusqu'alors, & les approches se firent dans les formes.

Pendant que l'Artillerie Impériale foudroyoit les murailles de Padoue, & que l'on attendoit qu'elle eût fait brêche pour livrer des assauts, le Chevalier Bayard cherchoit à vanger l'armée des insultes qu'elle recevoit chaque jour de différens partis Vénitiens; il avoit fait des approches de la porte de Vicence en plein midi avec toute la vigueur possible, tantôt à pied, tantôt à cheval, la vigoureuse résistance des assiégés l'obligea à combattre de toutes manieres; mais depuis ce moment son courage restant sans occupation, il envoya ses espions de tous côtés pour trouver des occasions de se signaler dans la campagne.

Bayard étoit encore excité par la réputation que s'acquéroit chaque jour un Capitaine Vénitien de la garnison de Trevise, nommé Malvezze, il venoit le jour & la nuit, suivant ses découvertes, attaquer le camp, &

enlevoit ſouvent des gardes entieres ſans perdre un ſeul homme. Ce fut à ce Capitaine que Bayard s'adreſſa, & étant informé du jour qu'il devoit donner une nouvelle attaque au camp, il alla ſe placer ſur ſon chemin dans une grande maiſon qui ſe trouva vuide, & l'attendit avec environ cent hommes. 1509.

Malvezze parut bientôt après, ſuivi de trois cent hommes bien armés, parmi leſquels il y avoit une troupe d'Albanois, excellens Archers : tous marchoient en bon ordre comme des gens qui avoient à craindre, quoiqu'ils ne ſe cruſſent pas ſi près du péril. Bayard ſe tenant dans ſon embuſcade en ſilence, les laiſſa paſſer, afin qu'ils ſe trouvaſſent enfermés entre le camp de l'Empereur & lui ; mais les jugeant aſſez avançés, il ſortit de ſon embuſcade, & faiſant ſonner ſes trompettes marcha à l'ennemi.

Ils ſe trouvoient alors ſur un grand chemin bordé de foſſés, enſorte qu'on ne pouvoit combatre que de front & dans une eſpace aſſez étroite; ce qui fût un avantage pour Bayard, qui n'y trouvoit d'ennemis à la fois qu'à proportion du nombre de ſes gens. Mal-

1509. vezze, quoique surpris, parut d'abord, l'attaquant & renversant de sa lance plusieurs des hommes d'armes de Bayard ; mais voyant que ses Albanois, sur qui il comptoit beaucoup, venoient d'être défaits par le Capitaine la Crote, il profita de la vigueur de son cheval pour sauter le fossé, & s'enfuit avec vingt hommes d'armes à toute bride. Il en restoit cent soixante bien montés & bien armés ; mais la perte de leur chef les ayant découragés, ils donnerent leurs épées & leurs masses, & se rendirent prisonniers avec leurs Albanois.

Cependant l'Empereur ennuyé du peu de succès de ses nombreuses batteries, dégouté de la guerre, & surtout du siége de Padoue, se plaignoit des conseils de ceux qui l'avoient engagé à le continuer, & de ce que depuis le commencement de cette entreprise, ses troupes n'avoient rien exécuté qui pût leur donner quelque réputation : personne n'osoit lui répondre que son irrésolution, sa lenteur, son incapacité dans le métier de la guerre, le mauvais ordre de son armée, & l'indocilité de ses troupes en étoient les seules causes. Ainsi ce

Prince demeuroit persuadé qu'on l'avoit engagé à une entreprise téméraire, & que Padoue étoit imprenable, puisqu'il ne l'avoit point encore prise. Souvent ce Prince mélancolique montoit à cheval, visitoit légerement les travaux, & choisissant pour l'accompagner des François, dont l'humeur vive & libre lui convenoit davantage que le flegme & la fierté des Allemands, il sortoit du camp avec eux & s'amusoit à voir exercer des chevaux. L'Empereur étoit dans cette occupation, lorsqu'il apperçut de loin une grande poussiere qui s'avançoit vers le camp : il envoya sçavoir ce que c'étoit, & on lui vint rapporter que Bayard & les Capitaines la Claïette & la Crote lui amenoient trois fois autant de prisonniers qu'ils avoient employé de gens pour les prendre. Dans un tems plus favorable l'Empereur auroit fait peu de cas d'un pareil succès ; mais alors il lui parut comme une grande victoire, & s'avançant vers Bayard qui lui présentoit avec deux Enseignes une foule de prisonniers : *Ah ! Bayard*, lui dit-il, *que mon frere votre maître est heureux, d'avoir un serviteur tel que vous ? Je*

1509.

voudrois pour cent mille florins de rente
1509. *en avoir douze de votre force.* Le Chevalier parut fort reconnoissant de cet éloge, & mérita un nouvel attachement de la part de ses amis, par les efforts qu'il fit pour leur attribuer l'honneur de ce combat, & des autres avantages qu'il emporta dans la suite du siége, signalant, pour ainsi dire, chaque jour par la défaite de quelque parti ennemi. Mais ces pertes légeres n'influoient en rien sur la destinée de la République, dont l'Empereur vouloit la destruction, ni sur le siége de Padoue; cette Place continuoit à se bien défendre, & sans le bruit continuel du canon qui foudroyoit les murailles, les troupes, rebutées de quelques assauts malheureux, étoient si tranquilles dans le camp, & l'abondance y regnoit de telle sorte, qu'on auroit pu juger que l'armée de l'Empereur songeoit plutôt à se reposer sous les remparts de Padoue, qu'à les détruire.

Trahison d'un Grec.

Un Grec, nommé Constantin, que les Turcs avoient dépouillé de la Macédoine & de la Thessalie, que possédoient ses Ancêtres s'étoit refugié, auprès de l'Empereur, & après s'être attiré sa pitié par ses malheurs, il

mérita sa confiance par son esprit & son adresse. Cet homme avoit en tout le génie des Grecs, l'art de gagner les hommes & le dessein de les tromper. Sa misere le rendoit encore plus méchant. L'Empereur à cause du défaut de ses finances, ne pouvant payer assez cher son prétendu attachement, Constantin vendoit aux ennemis de ce Prince les secrets dont il avoit l'imprudence de le faire confident. Depuis le commencement de la guerre, il entretenoit des intelligences avec les Vénitiens, & le Comte de Petiliane apprenoit par son moyen tout ce que l'on vouloit entreprendre contre sa Place : le traître alla même jusqu'à ordonner à un Canonier de tirer sur les François, dans une sortie où ils repoussoient les Vénitiens.

1509.

La Palisse qui s'en apperçut, vint au Canonier, le fit mettre tout vif dans un mortier & l'envoya par quartiers dans la Ville; ensuite s'adressant à Constantin, qui accompagnoit l'Empereur, il l'accusa de trahison & offrit de le convaincre. Maximilien défendit son Favori contre la première chaleur du Seigneur de la Palisse, & le Grec, pour diminuer les

ſoupçons de toute l'Armée, & en
1510. même tems ſe venger de la Paliſſe, engagea l'Empereur à ordonner un aſſaut, dont le ſeul péril devoit tomber ſur les François. Cet aſſaut regardoit un des principaux baſtions de la Place, où les Allemands avoient déjà été repouſſés, & Conſtantin fit entendre à l'Empereur que la furie ſeule des François pouvoit l'emporter ſur l'opiniâtre réſiſtance des Vénitiens.

Maximilien lui faiſant connoître que les François n'ayant point amené d'Infanterie au ſiége, ſon projet ne pouvoit s'exécuter, le Grec lui répliqua que la circonſtance en étoit plus heureuſe, la Nobleſſe Françoiſe l'emportant en valeur ſur tous les Guerriers du monde. L'Empereur parut alors en peine d'en faire la propoſition à la Paliſſe, qui ne diſſimuloit point ſon mécontentement depuis ſon démêlé avec Conſtantin. Celui ci répondit que Sa Majeſté n'étoit pas obligée de donner ſes ordres de bouche, & qu'elle pouvoit lui écrire. L'Empereur prit ce parti, & envoya la Lettre par le Secrétaire même qui l'avoit écrite.

Le Seigneur de la Paliſſe fort ſur-

pris de ce qu'elle contenoit, manda sur le champ tous les Chefs de ses hommes d'armes; il leur lut la Lettre de l'Empereur, se récriant contre la noirceur de Constantin qui en étoit l'auteur; plusieurs ne suivant que le mouvement de leur courage, sans reflechir assez sur le peu de considération que l'Empereur leur témoignoit, répondirent qu'il n'y avoit qu'à marcher, & entr'autres le Seigneur de Humbercourt: « Eh! pourquoi tant » songer, dit-il à la Palisse: Monsei- » gneur, mandez à l'Empereur que » nous sommes tous prêts: il m'en- » nuie déjà au camp; car les nuits » sont froides, & puis les bons vins » commencent à nous faillir. » Cette saillie avoit mis un grand nombre de Chevaliers du parti d'Humbercourt; mais la Palisse, qui pensoit en Général, étoit d'un autre avis, & jugeant bien à la contenance du Chevalier Bayard, qu'il pensoit comme lui, il le voulut faire expliquer. Lui adressant la parole: « Eh! puis l'Hercule » de la France, qu'en dites vous? Il » n'est pas tems de se curer les dents, » il faut répondre à cette heure promp- » tement à l'Empereur. »

1509.

* » Le bon Chevalier qui, toujours
1509. » étoit coutumier de gaudir joyeuse-
* Hist. du Chevalier Bayard. » ment, répondit : Si nous voulons
» tretous croire, Monseigneur de
» Humbertcourt, il ne faut qu'aller
» droit à la brêche ; mais pour ce que
» c'est un passe-tems assez fâcheux à
» l'homme d'armes que d'aller à pied,
» je m'en excuserois volontiers.
» L'Empereur mande en sa Lettre que
» vous fassiez mettre tous les Gentils-
» hommes François à pied, pour
» donner l'assaut avec ses Lansquenets;
» de moi, combien que je n'aie guere
» de bien de ce monde, toutesfois je
» suis Gentilhomme : tous vous autres,
» Messeigneurs, vous êtes gros Sei-
» gneurs & de grosses Maisons, & si
» sont beaucoup de nos Gendarmes.
» Pense l'Empereur que ce soit chose
» raisonnable, de mettre tant de No-
» blesses en péril & hasard avec des
» Piétons, dont l'un est Cordonnier,
» l'autre Maréchal, l'autre Boulan-
» ger & gens méchaniques, qui n'ont
» leur honneur en si grande recom-
» mandation que Gentilshommes.
» C'est trop les regarder petitement,
» sauf la grace à lui : mais mon avis
» est que vous, Monseigneur, dit-il

» au Seigneur de la Palisse, devez ren-
» dre la réponse à l'Empereur, qui 1509.
» sera telle. C'est que vous avez fait
» assembler vos Capitaines, suivant
» son vouloir, qui sont très-délibérés
» de faire son commandement, selon
» la charge qu'ils ont du Roi leur
» Maître, & qu'il entend assez que
» leurdit Maître n'a point de gens en
» ses Ordonnances qui ne soient Gen-
» tilshommes. De les mêler parmi
» gens de pied qui sont de petite con-
» dition, seroit peu faire d'estime
» d'eux, mais qu'il a force Comtes,
» Seigneurs & Gentilshommes d'Alle-
» magne, qu'ils les fassent mettre à
» pied avec les Gendarmes de France,
» & volontiers leur montreront le
» chemin; & puis ses Lansquenets les
» suivront, s'ils connoissent qu'il y
» fasse bon. Quand le bon Chevalier
» eut dit son opinion, n'y eut autre
» chose répliquée; mais son conseil
» fut tenu à vertueux & raisonnable.
» Si fut à l'Empereur rendu cette ré-
» ponse qu'il trouva très-honnête. »

Voulant s'y conformer, il envoya ordre aux Gendarmes Allemands de s'assembler autour de sa tente. Le Prince d'Anhalt & le Capitaine Jacob

avoient une grande réputation parmi
1509. eux ; l'Empereur s'attacha à les gagner, ne doutant pas qu'il ne trouvât de grands obstacles dans l'opiniâtreté des Allemands, & que ce ne lui fût un affront insigne de se voir refuser par ses Sujets une marque d'obéissance, que lui rendoient les François.

Cependant il jugea devoir s'exposer ; & sortant de sa tente, il demanda à ses Gendarmes assemblés, s'ils vouloient donner l'assaut au bastion, conjointement avec les François. Les Allemands ne délibererent point, & répondirent vivement que, ne devant combattre qu'à cheval, on ne devoit pas s'attendre à d'autres services de leur part. L'Empereur indigné ne s'amusa point à faire des instances inutiles : il rentra dans sa tente en menaçant ; & il en sortit la nuit même, ainsi que du camp, prenant la route de l'Allemagne, d'où il envoya ordre à ses Généraux de lever le siége.

On lui obéit avec des peines & des travaux infinis, l'Artillerie se trouvant dénuée d'équipages, & le décampement ne pouvant se faire qu'à plusieurs reprises. Le Prince d'Anhalt avec ses Lansquenets, aidé de Bayard

qui commandoit un gros détachement de Gendarmes, forma l'arriere-garde, & soutint seul les fréquentes attaques de la Garnison, que la joie de se voir délivrée rendoit plus entreprenante. Enfin, quand l'Armée & ses équipages furent en sûreté, le Prince d'Anhalt & Bayard songerent à s'y mettre eux-mêmes; alors les Lansquenets voulant se venger de la Garnison, qui leur venoit à chaque instant tomber sur les bras, amasserent de la brouissaille & d'autres matières combustibles, & brûlerent en un moment plusieurs Villages, qui leur avoit servi de logement. 1509.

Le Chevalier Bayard, à qui ces barbaries inspiroient de l'horreur, essaya vainement d'arrêter ces furieux; ils n'entendoient ni ses exhortations, ni la voix de la nature & de la raison; en un moment tout fut réduit en cendres, à l'exception de la maison où avoit logé Bayard, & qu'il vint à bout de conserver à son Maître. L'esprit tout plein de la triste image de cet incendie, le Chevalier vint trouver le Prince d'Anhalt, & lui fit de grands reproches de la barbarie de ses troupes, lui représentant que, si la guerre

Humanité de Bayard.

[redacted] étoit devenue un fléau nécessaire, on
1509. se mettoit au rang des monstres, en y ajoutant de nouvelles horreurs; que les vieillards, les femmes, les enfans, & même les hommes désarmés ne devoient pas être regardés comme ennemis, & encore moins les maisons qui les logeoient, & tout ce qui pouvoit servir à leur subsistance; & le Prince d'Anhalt lui répondant qu'à la guerre tout étoit permis : « Fausse » maxime, répliqua Bayard, la force » même des armes ne doit être employée qu'à rétablir l'équité; la justice est le prétexte ordinaire de toutes les guerres; d'ailleurs, faut-il » faire tout ce qui est permis? » Le Prince d'Anhalt admira Bayard; mais ses Lansquenets n'en furent pas moins barbares, & parmi les François mêmes le Chevalier fut long-tems à cet égard tout seul de son parti.

Quoique l'Empereur eût abandonné son Armée, il se trouvoit forcé de continuer la guerre contre les Vénitiens qui l'attaquoient à leur tour; & le Roi continua de le secourir, Bayard reçut ordre de se jetter dans Vérone avec quatre cens Gendarmes. Bayard trouva cette Place dénuée de

[redacted]

munitions, & ſur-tout de fourages, dont il commença à manquer le troiſiéme jour de ſon arrivée. Ses Gendarmes murmuroient hautement contre l'inattention, ou l'avarice des Commiſſaires de l'Empereur, qui les laiſſoit ainſi expoſés à voir mourir leurs chevaux, ou à leur chercher de la ſubſiſtance à travers les partis ennemis, qui rodoient nuit & jour aux environs de la Place, autant pour augmenter la diſette de la Garniſon, que pour profiter des cabales qui ſe formoient parmi les Bourgeois en faveur de la République. Le Chevalier Bayard appaiſa ſes gens, & prit ſes meſures pour envoyer des détachemens au fourage : pluſieurs revinrent ſans perte ; mais d'autres furent très maltraités par un Capitaine Vénitien, nommé Manfroni, auſſi actif que brave & prudent. 1509.

Un jour il battit l'eſcorte des fourageurs François, & la pourſuivit avec tant de vivacité, qu'à peine put-elle rentrer dans Vérone ; le Chevalier avoit vu des remparts de la Ville la défaite des ſiens, & deſcendant à leur rencontre : « Mes amis, leur dit-il, » je vous vengerai ; & je veux moi- Action courageuſe de Bayard.

» même conduire le premier fourage »

1509. Ces paroles furent entendues d'un espion, que le Capitaine Vénitien avoit trouvé moyen de placer dans la maison même du Chevalier; & étant bien informé du jour & de l'heure de son départ, de la route qu'il devoit tenir & du nombre de ses troupes, il plaça dans une grande maison de campagne six cens fantassins armés de piques & d'arquebuses, avec ordre de n'en sortir, que lorsqu'ils le verroient passer devant eux, poursuivi par les François.

Bayard, ainsi qu'il étoit convenu, sort de Vérone; mais comme il avoit un violent desir de faire recevoir quelque échec à Manfroni, sa troupe étoit plus forte d'environ cinquante hommes d'armes que celui-ci ne lui en supposoit; il en envoya quarante sous la conduite de son Lieutenant Pierre Pont pour soutenir les Fourageurs, & avec cent autres Gendarmes il se posta dans le village de S. Martin, à deux lieues de Vérone, envoyant des Coureurs à la découverte; ils revinrent un moment après au galop l'avertir que cinq cens chevaux des ennemis s'approchoient du Village & des Fourageurs.

Alors Bayard remonte à cheval avec toute ſa troupe & marche contre Manfroni; celui-ci l'attendit en bonne contenance, & ſoutint vigoureuſement la première charge; puis feignant de céder avec peine, il ſe retira doucement vers ſon embuſcade. Bayard occupé du combat, avoit négligé contre ſa coutume, de faire reconnoître cette maiſon; mais à peine l'eut-il paſſée, que Manfroni faiſant volte face, chargea à ſon tour la troupe de Bayard, en criant de toute ſa force, S. Marc, S. Marc: à ce ſignal ſon Infanterie ſort de tous côtés, enferme les Gendarmes François, & fait ſur eux une décharge générale de leurs mouſquets. Le Cheval de Bayard fut tué ſous lui, & lui même engagé ſous ſon pied: *A moi*, s'écria t'il, *à moi, compagnons*; mais la plûpart étoient ſi étourdis & ſi maltraités de la dernière décharge, qu'ils n'entendoient point ſa voix, & ne voyoient point ſon péril. Un de ſes Gendarmes, nommé Grammont, le remarqua, & s'ouvrant le chemin à coups de ſabre, mit pied à terre, le dégagea, & eſſaya de le remonter; mais dans l'inſtant une troupe de fantaſſins ſe pouſſant ſur eux, vinrent à

1510.

bout de les saisir, & alloient les désarmer, quand Pierre-Pont arriva avec
1510. sa troupe pour les dégager. Le Chevalier remonté, courut avec Pierre-Pont au secours des autres Gendarmes, qui continuoient de se battre en désespérés, ayant chacun quatre ennemis en tête. « Enfans, leur dit-il, » nous avons été trahis; battons-nous » bien, & songeons à la retraite en » gagnant le grand chemin. » Il étoit venu à bout de remettre sa troupe en ordre: mais le feu des Arquebusiers ennemis étoit si grand, qu'à chaque instant il voyoit quelqu'un de ses Gendarmes démonté; il se vit lui-même à pied une seconde fois, n'ayant plus pour toute arme que son épée.

Manfroni, qui avoit sans cesse les yeux sur lui, le fit serrer de nouveau par ses Arquebusiers qui le reprirent, & lui appuyant leurs arquebuses sur l'estomac, lui crioient de se rendre; mais au nom de Bayard qu'il prononçoit sans cesse en combattant, son Guidon accourut avec quelques Archers, lui donna un cheval avec lequel il vint à bout de rejoindre le reste de sa troupe, déjà arrivé à la barriere du Pont de S. Martin. Manfroni

le

le pourſuivit juſques-là ; mais voyant la nuit approcher, ſes Fantaſſins fatigués, les Gendarmes de Bayard remis en bon ordre, & le terrein avantageux pour leur petit nombre, il jugea à propos de ſe retirer, diſant à ſes ſoldats étonnés de leur peu de ſuccès : » Non, mes amis, ce ne ſont point » des hommes que nous avons combattus, mais des diables. » Le Chevalier délivré de ſon ennemi, fit la revûe de ſes troupes ; & ce que l'on aura peine à croire, après une mêlée auſſi furieuſe, il ne ſe trouva qu'un Archer & quatre chevaux tués, dont deux étoient à Bayard. Ce Capitaine avoit trop peu de vanité, pour être affligé de ſa défaite par rapport à lui-même : il ſe conſola en voyant toute ſa troupe en ſûreté, & alla prendre un peu de repos à S. Martin, avant de regagner Vérone. 1510.

Manfroni, de ſon côté, continuoit ſa route vers S. Boniface, d'où il étoit parti : ſon deſſein étoit d'y ramener ſon Infanterie ; mais elle ſe trouva ſi fatiguée, que lui ayant repréſenté l'impoſſibilité de le ſuivre, elle s'arrêta dans un petit Village à quatre milles de S. Boniface, pour y paſſer la

nuit. Un des Espions du Chevalier
1510. Bayard se trouva par hasard dans le même Village ; il y vit l'Infanterie ennemie prendre ses logemens, & suivit ensuite la route de Vérone, où il supposoit que les François s'étoient retirés après le combat. Arrivé à Saint Martin, il y trouva la Compagnie de Bayard : le Chevalier lui ayant demandé des nouvelles des ennemis, cet homme lui apprit que la Cavalerie étoit arrivée à Saint Boniface, se vantant d'avoir fait essuyer un échec aux François, & d'avoir de grandes intelligences dans Vérone, qui les en rendroient les maîtres dans peu ; mais que leur Infanterie, malgré les instances de Manfroni, s'étoit arrêtée à quatre milles de Saint Boniface, & y passoit la nuit. Bayard ayant renvoyé l'Espion : *Voilà*, dit-il aux principaux de ses Gendarmes, *une occasion d'avoir notre revanche ;* & faisant sonner le boute-selle, tous monterent à cheval & marcherent au clair de la lune jusqu'au Village, où ils arriverent avant le jour. L'Infanterie Vénitienne croyant les François occupés de leur défaite, avoit négligé de poser des sentinelles hors du Village ; en sorte

que Bayard parvint, ſans être découvert, juſques dans les maiſons qui les renfermoient. Tous étoient plongés dans un profond ſommeil, d'où ils ne ſortirent qu'aux cris des François qui les environnerent de toutes parts. Leur Capitaine ayant trouvé moyen de ſe ſauver, gagna une place où il les appelloit à grands cris, faiſant battre le tambour pour les aſſembler & ſe défendre, ce qui fut la cauſe de leur perte. Les Archers de Bayard craignant leur nombre, les tuerent tous, à l'exception du Capitaine & de deux Gentilshommes, que l'intérêt ſauva. 1510.

Le nombre des morts, du côté des ennemis, fut de près de ſix cens hommes. Le Sénat, qui n'avoit juſques-là ſoutenu le poids d'une ſi grande guerre qu'à force de prudence, fit écrire à Manfroni une lettre remplie de reproches. Pour cette fois, le Sénat entier montrant une injuſtice pareille à celle qui s'exerce d'ordinaire dans les Cours des Rois, oublia tous les ſervices que Manfroni avoit rendus depuis le commencement de cette guerre, & ordonna à ſon Procurateur Général de lui faire ſon procès.

Manfroni, malgré ſon innocence, ſe

ſeroit difficilement garanti des ſuites
1510. fâcheuſes d'une pareille affaire, ſi ſon bonheur n'avoit amené auprès du Procurateur le Capitaine de l'Infanterie vaincue, & les deux Gentilshommes pris avec lui, à qui Bayard venoit de rendre la liberté : tous trois dépoſerent en faveur de leur Chef, & avouerent qu'il les avoit avertis du danger qui les menaçoit; mais que leur extrême fatigue les avoit contraints de s'y expoſer. Manfroni fut donc renvoyé abſous, & par un principe d'injuſtice dont les Gouvernemens les plus ſages ne ſont point exempts, l'aveu de ſon innocence lui fut accordé à titre de récompenſe & de bienfait. Délivré des pourſuites du Sénat, Manfroni recommença la guerre, & continua de s'attacher à Bayard, comme à celui dont la défaite pouvoit lui acquérir plus de réputation : il débaucha un des Eſpions du Chevalier, nommé Vicentin, & lui fit dire qu'il partoit le lendemain à la pointe du jour avec trois cens Chevaux-Légers, pour aller prendre poſſeſſion du Gouvernement de Lignago.

On veut ſurprendre Bayard.

Manfroni ajouta imprudemment, qu'outre trois cens Chevaux-Légers

[redacted]

qu'il feroit d'abord paroître, il mettroit à l'Isle de l'Escale deux cens 1510.
hommes d'armes, & deux mille hommes de pied en embuscade. Cependant l'Espion partit avec l'intention de le servir de bonne foi : étant arrivé à Vérone, il ne parla au Chev. Bayard que du voyage de Manfroni, & des trois cens Chevaux-Légers. Le Chevalier le renvoya, & il se disposoit à partir la nuit même de Vérone, avec deux cens hommes d'armes seulement ; mais Manfroni, qui avoit des intelligences dans cette Ville, avoit ordonné à l'Espion de voir de sa part un Bourgeois, chef de l'intrigue, se flattant qu'après avoir vaincu Bayard, il ne lui seroit pas difficile de se rendre maître d'une Ville, dont les Habitans étoient pour lui.

Un Gentilhomme Bourguignon, nommé de Sucre, ami de Bayard, & Officier de Gendarmes, étant sorti tard avec lui, apperçut l'Espion qui sortoit avec précaution de la maison d'un Bourgeois : l'heure & le soin de se cacher le rendirent suspect à de Sucre, qui l'arrêtant, exprès d'un air à l'effrayer, lui demanda ce qu'il venoit de faire dans une maison soupçonnée

1510. d'intelligences avec les Vénitiens; l'Espion se trouva si interdit, que ne pouvant en tirer aucune réponse, il fut obligé de le conduire à Bayard: le Chevalier n'imita point la violence du Gendarme qui vouloit tuer l'Espion, & lui promettant au contraire la vie, s'il lui disoit la vérité, il vint à bout de lui arracher l'aveu. L'Espion instruisit Bayard du nombre des troupes que Manfroni devoit mettre en embuscade, ce que ce Capitaine n'avoit pas eu la prudence de lui cacher.

Bayard ne commandoit dans Vérone que les troupes Françoises, toutes composées de Cavalerie, & le Prince d'Anhalt y étoit, pour l'Empereur, avec quatre à cinq mille Lansquenets. Bayard l'envoya avertir des intelligences des Vénitiens dans Vérone, & des moyens de les prévenir, le priant en même tems de lui prêter deux mille de ses Lansquenets pour une expédition nécessaire. Le Prince d'Anhalt avoit déjà reçu plusieurs avis de cette nature: il se leva, car c'étoit la nuit, & après avoir donné de bons ordres dans tous les quartiers de la Ville, il voulut voir partir le Chevalier Bayard avec ses deux cens Gendarmes, & les

deux mille Lansquenets qu'il lui avoit donnés. 1510.

Les François marcherent jusqu'à Servode, & Bayard ayant placé-là son Infanterie, passa jusqu'à Isole : il ne fut pas long-tems sans voir paroître le Capitaine Manfroni avec ses Chevaux-Légers, qui marchoit comme s'il n'avoit eu rien à craindre. Bayard détacha aussi-tôt cinquante de ses Gendarmes sous les ordres de son Guidon, pour attaquer les Vénitiens ; & il eut le tems de rompre quelques lances, pendant que pour ôter toute idée que l'embuscade fût découverte, le Chevalier s'avançoit au grand pas. Manfroni le voyant si près de lui, donna le signal, & on vit sortir d'Isole au galop, les deux cens Gendarmes Vénitiens, que leur Infanterie suivoit en deux colomnes.

Manfroni vaincu par Bayard.

Bayard paroissant effrayé, fit alte & sonner à l'étendard, commençant la retraite au petit pas. Son Guidon engagé parmi les Vénitiens se démêla, & vint rejoindre le gros de sa troupe avec tant de promptitude, & de marque d'étonnement, que Manfroni ne doutant point du succès de sa ruse, s'abandonna sur les François, & vint avec

eux jusqu'à Servode, tantôt les cho-
1510. quant avec ses Lanciers, tantôt leur faisant essuyer tout le feu de son Infanterie.

Bayard, à la tête des siens, soutenoit cette furie sans s'exposer, & du même air que s'il n'eût eu que sa troupe pour se défendre; mais voyant que Manfroni étoit assez près de Servode, pour ne pouvoir lui échapper, il fit sortir ses Lansquenets en bon ordre, en s'écriant : *chargeons, Messieurs, c'est notre tour*. Il fondit sur les Gendarmes Vénitiens, qui furent enfoncés, pendant que les Lansquenets ayant ouvert leur Infanterie, en faisoient un carnage si horrible, qu'à peine l'attention du Chevalier Bayard sur ces malheureux, pût-elle en sauver quelques-uns. Manfroni continuoit de combattre avec sa Cavalerie; mais se voyant culbuté de tous côtés, autant par son propre effroi que par la force de ses ennemis, il rassembla quelques Gendarmes, & se sauva à toute bride. Le Chevalier Bayard ne s'amusa point à le poursuivre : il revint à Vérone avec soixante Prisonniers considérables, & chargé de dépouilles, mais bien plus satisfait d'avoir découvert

les intelligences pratiquées dans Vérone, & battu le ſeul Capitaine en état d'en profiter. 1510.

L'Empereur ſupportoit alors tout le poids de la guerre contre les Vénitiens, ſi l'on en excepte les foibles ſecours que le Roi continuoit de lui fournir; le Pape, loin de continuer dans ſa haine contre la République, inclinoit à un accommodement, & ſatisfait des avantages que cette guerre lui avoit procurés, il ſouhaitoit qu'un Traité particulier lui en aſſurât la poſſeſſion. Cette conduite ſi conforme à l'ambition, ne l'étoit point à l'équité. Le Pontife fut le Chef du Traité de Cambrai : ce n'étoit point cette équité qui en avoit été l'objet, ni qui en avoit dicté les articles; ainſi il ne lui fut pas difficile de donner à ceux qui le concernoient les interprétations qu'il voulut : le Pape ſe trouvoit le mieux partagé entre les Alliés; les circonſtances le rendoient le plus puiſſant en Italie ; mais on ne pût jamais le déterminer à fournir ſon contingent de troupes pour la Ligue. L'Empereur n'ayant rien à eſpérer de ſa part, preſſa davantage le Roi de France, & ce Prince envoya enfin

ordre au Maréchal de Chaumont ;
1510. Gouverneur du Milanez, d'entrer sur les Terres de la République, avec une armée que le Chevalier Bayard alla joindre.

Les François voulurent signaler leur arrivée par un grand nombre d'expéditions à la fois, pour étonner davantage les Vénitiens : ils assiégerent en même tems des Villes, des Forts & des Châteaux, qui furent emportés en peu de jours, & entr'autres, la Ville de Lignago, très-forte & bien munie, dont la garnison sortit sans armes & un bâton à la main.

La brusque irruption des François avoit répandu l'effroi dans tout le Pays ; la plus grande partie des Habitans de la campagne, n'ayant point eu le tems de s'enfermer dans les Villes, s'étoit cachée dans les bois & dans les cavernes. A quelque distance de Longare, gros Village où l'armée s'arrêta, étoit une caverne large, profonde, & longue d'un quart de lieue sous une haute montagne : cette caverne n'avoit qu'une entrée étroite, & jusques là on n'avoit découvert aucune autre issue. Une foule de Paysans & quelques Gentilshommes y trans-

porterent leurs effets, & s'y rendirent
eux-mêmes avec leurs femmes, leur 1510.
enfans, des vivres & des armes. Ils y passerent quelques jours tranquilles, ne sortant point de leur caverne, de peur de donner aux François des indices de leur retraite; mais des avanturiers de l'armée cherchant de tous côtés à butiner, côtoyerent la montagne, & s'étant apperçus de la caverne, ils se présenterent pour y entrer avec grand bruit.

Aussi-tôt on l'entendit rétentir des clameurs des femmes & des enfans qui demandoient miséricorde : quelques vieillards tenterent de leur imposer silence, & croyant que leur grand âge inspireroit plus de pitié, ils s'avancerent, & se jettant à genoux devant les avanturiers : *Nous vous avons*, leur dirent-ils, *abandonné nos maisons & nos biens, ne nous enviez point la retraite affreuse où vous nous avez réduits.* Cette réponse, loin de toucher les avanturiers, les irrita; ils pousserent les vieillards, & se disposoient à entrer de force : mais les gens de la caverne qui se trouvoient en état de combattre, s'étant présentés avec des piques & des arquebuses, en tue-

rent plusieurs. Les avanturiers deve-
1510. nus furieux, allerent chercher du secours; mais voyant que tous leurs efforts ne pouvoient les rendre maîtres de la caverne, ils en boucherent l'entrée avec de la paille, du foin & du bois. Ceux de dedans jugeant de leur intention par ces funestes préparatifs, poussoient des hurlemens affreux, & les Gentilshommes se présentant avec leur famille, offroient de grosses rançons pour qu'on leur conservât la vie. Les avanturiers les écoutoient, & l'intérêt l'emportoit sur leur barbarie; mais les Paysans qui étoient en grand nombre, & qui n'avoient pas les mêmes moyens de se racheter, se saisirent des Nobles, les mirent derriere eux, & crierent que pour conserver ceux-là, il falloit les sauver tous.

Il se fit alors une cruelle guerre dans cette malheureuse caverne, entre les Gentilshommes & les Paysans; & pendant qu'ils se battoient, les barbares François mirent le feu aux matieres combustibles dont ils avoient rempli l'entrée de la caverne, & tous ceux qui s'y trouverent furent étouffés par la fumée. Le bruit de cette indigne action se répandit bientôt dans l'armée. Bayard ne pouvant y ajouter

foi, vint lui-même à la caverne, d'où il vit ſortir du milieu d'une multitude de cadavres qui y étoient étendus, un jeune homme à demi grillé, & tout jauni de la fumée. Ce malheureux vint ſe jetter à ſes pieds, lui demandant la vie : *Eh! comment*, lui dit le Chevalier, *as tu pû la conſerver, tous tes camarades ayant péri?* Il lui conta qu'à demi ſuffoqué par la fumée, il avoit couru déſeſpéré dans tous les coins de la caverne, voyant tomber à chaque inſtant à côté de lui ceux qui le vouloient ſuivre ; & qu'enfin plus heureux, ou peut-être plus infortuné que les autres, en ce qu'il étoit réſervé à une mort plus longue, il avoit trouvé au fond de la caverne une ouverture, par laquelle il avoit reſpiré l'air qui y perçoit du haut de la montagne, & qu'ayant entendu appeller dans la caverne à diverſes repriſes, après la diſſipation de la fumée, il avoit haſardé de ſe montrer, eſpérant qn'une action auſſi dénaturée que celle dont il avoit penſé être la victime, auroit aſſouvi la fureur de ſes ennemis, & qu'ils ſe réſoudroient à ſauver le ſeul homme qui s'en étoit échappé.

1510.

Le Chevalier touché de compaſſion,

1510. demanda au jeune homme qui il étoit, & il apprit que tous ses biens, & ses parens enfermés avec lui dans la caverne, venoient de périr à ses yeux. Bayard fit comprendre aux Généraux, les suites que pouvoit avoir l'exemple d'une action aussi horrible; il en fit chercher les auteurs avec soin, & plusieurs d'entr'eux furent pendus sur le champ à l'entrée de la caverne; il se fit en même tems apporter ce qu'il pût du butin qu'on y avoit trouvé, & le donna au jeune Vénitien, comme au légitime héritier de ses malheureux compatriotes.

Peu de jours après l'armée décampa. D'Alegre & le Chevalier Bayard conduisoient l'avant-garde, qui étoit composée en partie d'Albanois, commandés par un Seigneur du Sais, nommé Mercure; & comme si le Chevalier eût été destiné à voir jusqu'à quel excès pouvoit se porter la fureur humaine, il arriva que les Albanois rencontrerent une Compagnie de Gendarmes de la République, dont ils se rendirent les maîtres sans résistance. Mercure jettant les yeux sur leur Capitaine, le reconnut pour un de ses parens, son ennemi mortel: » Te voilà donc,

» dit-il, lâche oppresseur de ta famil-
» le, toi qui m'as enlevé mes biens, 1510.
» qui les retiens par force, & qui m'as
» fait condamner par la République :
» te voilà en ma puissance, & je puis
» me vanger. Tout ce que tu dis est
» vrai, répondit le Gendarme ; mais
» je suis pris en bonne guerre, & je
» dois être en sûreté en payant ma ran-
» çon, que j'offre d'acquitter en trois
» jours. Je te ferai, répondit Mercure,
» le même traitement que je recevrois
» de toi, si j'étois entre tes mains.
» Parle-moi, jure-moi sur ta foi, que
» me ferois-tu ? »

Alors, comme si les furies se fussent emparées du cœur du Gendarme : » Si » je t'avois, répliqua-t-il entre mes » mains, tout l'or du monde ne te ga- » rantiroit point des effets de ma hai- » ne, & je te mettrois moi-même en » piéces. Eh bien, répondit Mercure, » j'imiterai ta rage. » Et avant que Bayard, tout ému de la fureur de ces deux hommes eût pû s'y opposer, il le fit massacrer par ses gens. Le même esprit sembla régner pendant quelques jours dans l'armée, où l'on ne parla que de pillages, de meurtres & d'incendies. Le ciel sembla vouloir les

vanger, par les désagrémens sans nombre que le Roi essuya de la part de la Cour de Rome. Le Pape venoit d'accorder au Roi d'Espagne l'investiture du Royaume de Naples qu'il avoit promis à Louis XII, pendant que l'Empereur, autant par impuissance que par mauvaise volonté, manquoit à toutes les promesses qu'il lui avoit faites.

1510.

Le Pape se déclare contre la France.

La continuation de la guerre étoit cependant devenue indispensable, les Vénitiens ayant de grandes forces sur pied, pour reconquérir ce qu'ils avoient perdu, & des intelligences dans Milan & dans Gênes pour y exciter des troubles. De plus, le Pape se déclarant ouvertement contre la France, attaqua le Duc de Ferrare son Allié, quoique Feudataire du S. Siége; mais ce Prince profitant de la supériorité des François en Italie, avoit repris sur les Vénitiens, & sur le Pape même, ce que ces deux Puissances avoient usurpé sur ses Ancêtres.

Le Roi se voyant aux mains avec un Pontife, qui sçavoit faire de sa querelle personnelle une guerre de Religion, assembla à Tours le Clergé de son Royaume, & ayant fait décider

qu'il pouvoit en ſûreté de conſcience ſoutenir une guerre légitime contre un Pontife injuſte, il fit entrer dans Ferrare un grand corps de ſes troupes : Bayard y commandoit pluſieurs Compagnies de Gendarmes, avec les Seigneurs de Montoiſon, de Fontrailles & de Lude. Le Duc ſortit de ſa Capitale, pour les recevoir avec plus d'honneur, & les engager par-là à ne lui point faire ſentir qu'en venant avec de ſi grandes forces pour garder ſon Etat, ils en devenoient plus les maîtres que lui. Huit cens avanturiers Suiſſes, ſous les ordres de Jacob Zamberg, vinrent auſſi ſe rendre à Ferrare, achevant, par leur arrivée, de mettre cette Place dans une parfaite ſûreté. 1510.

Le Pape ſe met à la tête d'une armée, & fait le ſiége de la Mirandole.

Mais le Pape, trop ignorant dans la guerre, pour trouver rien d'impoſſible, ſe mit à la tête d'une puiſſante armée, menaçant de venir l'aſſiéger en perſonne; le Duc de Ferrare le deſiroit avec ardeur, afin de lui voir conſumer inutilement ſes forces aux pieds des murailles de ſa Capitale ; & ce Prince regarda comme un accident que le Pape changeant d'avis, ſe fût attaché à faire le ſiége de la Mirandole, Ville regardée depuis long-tems

1510. comme un Fief de l'Empire, & appartenant alors à la fille naturelle du fameux Jean Jacques Trivulce, & veuve de Louis Pic de la Mirandole, mort depuis huit mois. Le Pontife avoit pris depuis peu, par un Bref exprès, la Comtesse & ses enfans sous sa protection, & il ne justifia sa violence à leur égard, qu'en alléguant cette frivole excuse, que le tems & des circonstances fâcheuses l'obligeoient à en agir de cette sorte, ne demandant, après tout, que ce que ses ennemis pourroient employer contre lui. La Comtesse ayant abandonné quelques Châteaux, se retira dans sa Place avec Alexandre Trivulce son cousin, cinq cens hommes d'Infanterie, & soixante & dix Cavaliers. Le Pape comptant sur la foiblesse du sexe, alarmée doublement par la crainte d'un siége, & de combattre un Souverain Pontife, envoya sommer la Comtesse de se rendre, la menaçant de son armée & des foudres du Vatican.

Réponse que la Comtesse fait au Pape.

Mais la Comtesse avoit appris de son mari & de son pere à les braver; & répondant qu'elle méconnoissoit un Souverain Pontife armé, elle disposa tout pour soutenir le siége. Son cou-

En jugeant la garnison trop foible, lui conseilla d'envoyer demander des secours au Duc de Ferrare, qui fit passer dans sa Place cent hommes d'armes François, des Canonniers & des munitions. Il s'avança ensuite lui-même jusqu'à Hospitaler, lieu situé entre deux bras du Pô, & peu éloigné de la Mirandole. D'un autre côté, le Gouverneur du Milanez occupoit Guastalla, Corregio & Carpi; de sorte qu'une partie de l'armée du Pape étoit bloquée, & le siége devenoit chaque jour plus difficile. 1510.

Bayard entreprend d'enlever le Pape.

Le Chevalier Bayard, campé à quelques lieuès des autres troupes Françoises, s'informoit exactement des mouvemens de celles du Pape, & sur-tout des démarches de ce Pontife. Il apprit qu'ennuyé de la longueur du siége, & se défiant de l'habileté des Généraux, il vouloit quitter S. Felix, gros Village entre Concordia & la Mirandole, où il s'étoit logé pour venir au camp commander ses troupes en personne. Bayard résolut de tout risquer pour l'enlever, ne doutant point qu'une prise de cette importance ne donnât la paix à l'Italie, à des conditions avantageuses pour le Roi; & ayant

communiqué son dessein au Duc de
1510. Ferrare qui l'approuva, il partit avec cent hommes d'armes, assuré d'être secouru par ce Prince, en cas que son entreprise ayant un bon ou un mauvais succès, il fût poursuivi par les troupes du camp de la Mirandole; car pour se rendre au lieu destiné à l'embuscade, Bayard étoit obligé de passer entre ce camp & S. Felix, demeurant ainsi exposé à être découvert de l'un ou de l'autre lieu; mais ses mesures étoient si justes, que marchant par une nuit assez obscure, il fit trois lieues sans être reconnu de personne, & se trouva dans son embuscade une heure avant le jour; c'étoit une grande maison de campagne abandonnée, dont les cours se trouvoient assez grandes pour cacher les Gendarmes & leur suite, à une demie-lieue de S. Felix, & à une lieue du camp. Bayard recommanda à ses gens le silence & la patience, mit des sentinelles aux fenêtres, & ensuite se reposa tout armé.

Cependant le Pape s'étant fait éveiller de bonne heure, envoya devant lui ses équipages, & montant lui même en litiere, prit la route de la Mirandole, mais plus doucement qu'il

[redacted]

n'avoit deſſein, la neige qui tomboit à gros flocons empêchant ſes conducteurs d'avancer ; ce fut ce qui le ſauva. Ses Officiers & quelques Prélats qui l'avoient précédé, donnerent droit dans l'embuſcade, & les Gendarmes ſe montrant trop tôt, en prirent quelques-uns, & mirent le reſte en fuite; les plus éloignés avertis du péril de leurs compagnons, tournerent bride, & trouvant la litiere du Pape aſſez près de S. Felix, le firent retourner promptement, l'avertiſſant que Bayard piqué de l'avoir manqué, venoit à toutes jambes à S. Felix. 1510.

A ces mots, le Pape effrayé deſcend de ſa litiere, gagne à pied le Château, & voyant accourir Bayard, il aide lui-même à lever le pont-levis, laiſſant les Evêques & tous les Officiers de ſa ſuite au pouvoir de Bayard, qui les prit ; mais leur nombre ne le conſola point d'avoir manqué le Pape de ſi peu de momens, & il rejoignit triſtement le Duc de Ferrare, qui s'étoit avancé avec un corps de Cavalerie, ſe flattant déja d'emmener en triomphe le Pape dans ſa Capitale.

Juſques-là Jule avoit toujours parlé du Chevalier Bayard avec éloge, &

comme du Capitaine François qu'il estimoit davantage ; mais traitant
1510. l'entreprise formée contre sa personne, d'attentat sacrilége, il ne se regarda plus que comme un impie, & promit de grandes récompenses à qui pourroit le lui livrer, le comprenant d'une façon particuliere dans ses Censures fulminées contre les Chefs des troupes qui lui faisoient la guerre. Bayard s'inquiéta peu d'un ressentiment aussi injuste, & ce fut là qu'on vit que malgré la simplicité de ses mœurs, & son attachement sincere à sa Religion, il sçavoit distinguer ce qui le rendoit coupable contr'elle, d'avec ce qui offensoit seulement l'ambition d'un Pape ; bien différent du Maréchal de Chaumont son Général, & Gouverneur du Milanez, se voyant quelque tems après attaqué d'une maladie mortelle, témoigna de grandes agitations à l'occasion des Censures du Pape ; on ne pût même l'empêcher d'envoyer solliciter le pardon d'avoir pris les armes pour défendre les Etats & les Alliés de son Roi, contre un Pontife qui les portoit alors pour envahir ceux de ses voisins.

La fiévre retint quelques jours le Pape au Château de S. Felix ; elle lui avoit été occasionnée par la frayeur de voir Bayard si près de lui ; mais cette incommodité étant passée, il reprit le dessein d'aller à son camp, où le Duc d'Urbain, qui l'étoit venu chercher à la tête d'une partie de l'armée, l'amena sans risque. Le Pape, sans vouloir se reposer dans la tente qu'on lui avoit préparée, monta à cheval, visita les tranchées, les batteries & tous les travaux, animant les Soldats & les Officiers, & se logeant dans une petite Eglise à la portée du canon de la Place, il s'imagina que les assiégés respecteroient plus que lui-même, sa personne & la sainteté du lieu qu'il prophanoit. Mais ceux-ci feignant d'ignorer qu'il fût au camp, tirerent à l'ordinaire de tous côtés : son logis fut percé deux fois à coups de canon, & plusieurs de ses Officiers tués en sa présence, L'opiniâtre vieillard s'obstinant à demeurer dens cet endroit périlleux, regardoit moins la mort de ses gens, & le danger de sa personne, comme une marque de son imprudence, que sa conservation particuliere comme un témoignage assuré de 1510.

1510. la providence de Dieu, de la justice de son droit, & une suite de la sainteté de son asyle.

L'arrivée du Pape avoit donné une nouvelle vigueur à ses troupes. Les batteries dont il avoit fait augmenter le nombre, tiroient sans relâche, & les assiégés, malgré leur vigoureuse résistance, se voyoient plus resserrés chaque jour dans la Place. La Comtesse de la Mirandole envoya donc demander du secours au Duc de Ferrare & au Maréchal de Chaumont, qui depuis un mois sembloient tout disposer pour faire lever le siége; mais le dernier n'avoit en effet aucune envie de rien entreprendre : on dit qu'ayant examiné les retranchemens du Pape, il les avoit jugé hors d'insulte, & que d'ailleurs étant l'ennemi déclaré du Maréchal de Trivulce, il ne vouloit rien tenter pour conserver à sa fille un petit Etat, qui augmentoit la considération qu'on avoit pour lui en Italie & la Cour de France. La Comtesse se vit donc réduite à ses seules forces, qu'elle continua d'employer avec une résolution extraordinaire, refusant les propositions avantageuses que le Pape lui faisoit faire, &

& s'exposant à l'effet des menaces, dont il accompagnoit ses offres.

Le Duc d'Urbain, neveu du Pape, & le Général de ses troupes, avoit connu autrefois la Comtesse à Rome, & dans un tems où la fortune sembloit promettre peu à son oncle le rang suprême qu'il occupoit alors, il s'étoit lié d'amitié avec le feu Comte Louis; & ne prévoyant point que l'assurance que le Pape venoit de donner de sa protection à sa veuve & à ses enfans, seroit suivie d'une guerre injuste, il avoit cru pouvoir dissiper les soupçons de la Comtesse en lui engageant sa parole, de sorte que le Duc, trompé le premier par son oncle, faisoit la guerre à regret à des gens qu'il avoit aidés à trahir. On s'en appercevoit à la lenteur de ses attaques, & le Cardinal de Pavie favori du Pape, le lui ayant fait remarquer, sa S. ne voulut plus s'en rapporter qu'à elle même de tout le soin du siége. Son activité, ses promesses, ses menaces, supléérent en lui à l'habileté & à l'expérience. La nature aida à ses succès, & une forte gelée étant survenue, les fossés de la Ville se trouverent glacés; de sorte que sans qu'il fût besoin de les 1509.

combler, on pouvoit dans l'instant même aller à l'assaut. Les Officiers de la garnison en avertirent la Comtesse, qui ne pouvoit se résoudre à capituler ; mais forcée par l'impossibilité de se défendre davantage & par les pleurs des Habitans, elle envoya demander au Pape quelles conditions il lui accorderoit.

1510.

Fiere réponse du Pape à la Comtesse de la Mirandole.

Le fier Pontife refusa de voir les Députés, se contentant de leur faire répondre que la Comtesse s'étoit déterminée trop tard, & qu'il ne la recevroit qu'à discrétion. Les Officiers François qui se trouvoient enfermés dans la Mirandole, frémissoient de la dureté du Pape, & de la honte de se voir à la discrétion d'un Pontife vindicatif & enflé de sa fortune ; ils tournoient souvent leur pensée vers Bayard, s'étonnant qu'ayant de l'autorité sur l'esprit & dans l'armée du Duc de Ferrare, il n'entreprît rien pour les sauver de l'humiliation où ils se voyoient réduits. La Comtesse, plus déterminée que le Gouverneur de la Place, refusant ainsi qu'eux de se remettre sans conditions entre les mains du Pape, alla sur les remparts pour animer les soldats, se fit porter

dans les rues de la Ville : menaçant & priant tour à tour les Bourgeois. 1510.
Mais ces démarches d'une Héroïne ne produisirent sur des ames effrayées que de la pitié & de la douleur ; les femmes, les enfans se jettoient à ses genoux : les hommes même, quoiqu'ayant encore les armes à la main, la conjuroient d'avoir pitié de leur sort. La Comtesse ne pouvant les résoudre à combattre & à périr avec elle, se détermina enfin à se sauver avec eux.

Les Députés retournerent donc de sa part trouver le Pontife, pour lui dire que le sort de la guerre mettant plusieurs milliers d'hommes à sa disposition, ils étoient prêts à recevoir ses loix ; mais qu'avant de leur rien prescrire, il devoit se souvenir de leur titre de Chrétiens, & que sa puissance, dont l'effet leur étoit devenu si funeste, ne venoit que de sa qualité de pere commun. Les Agens de la Comtesse ayant à parler devant des Cardinaux & des Evêques qui le suivoient à regret à la tête des armées, ajoutant qu'au reste la Comtesse & ses sujets s'adressoient à lui par respect & comme à un intercesseur disposé

à les sauver ; que le Duc d'Urbain,
1510 Général de l'armée victorieuse, étoit le seul sans doute ; dont ils pouvoient avoir à craindre, persuadés que le souverain Pontife des Chrétiens n'étoit venu dans le champ du vainqueur, que pour sauver les vaincus. En même tems arriverent des Officiers de la part du Duc de Ferrare & des Maréchaux de Chaumont & de Trivulce, pour menacer le Pape d'une cruelle représaille, si l'on ne traitoit humainement les habitans & la garnison de la Mirandole. Jule s'emporta d'abord contr'eux ; mais les Députés de Trivulce instruits par leur maitre, lui répondirent avec tant de fierté, qu'il se vit obligé de s'adoucir, de peur de s'attirer une nouvelle haine dans l'Italie, en punissant une louable fermeté. Les Cardinaux & les Evêques se joignirent à eux, pour lui représenter l'étonnement de l'Europe, en apprenant que le Pere commun des Chrétiens ne respiroit que leur destruction, & le Duc d'Urbain ajouta en homme de guerre, que toute l'armée étoit intéressée au salut de la garnison de la Mirandole ; chacun de ceux qui combattoient pour

sa S. étant exposé à la représaille, & que si l'Italie étoit enfin destinée à recevoir l'exemple de ces guerres cruelles, où l'ennemi vaincu étoit immolé par un vainqueur barbare, ce n'étoit pas au souverain Pontife à qui la postérité devoit avoir à le reprocher. Enfin, après avoir resisté à la nature, à l'humanité, aux sentimens de l'honneur & de la raison, Jule ceda à la crainte de se voir abandonné de ceux mêmes qui faisoient sa force. On convint que les Habitans de la Mirandole seroient conservés dans leurs priviléges & dans leurs biens; que les soldats de la garnison se retireroient à l'armée Françoise; mais que les Officiers demeureroient prisonniers de guerre. Ces conditions acceptées, le Pape entra dans la Ville par la bréche, triomphant ainsi d'une veuve & de deux enfans, que peu de jours auparavant il avoit pris hautement sous la protection du S. Siége.

1510.

Le Pape entre dans la Mirandole, par la breche.

La conduite de Jule indigna toute l'Europe; elle n'étoit point encore divisée sur la Religion, & le scandale que causa en cette occasion celui qui en étoit le Chef, fut peut-être une des occasions des héréfies qui la par-

1510. tagerent, & des désordres qui les suivirent. Par la prise de la Mirandole, le Pape s'étoit ouvert le chemin de Ferrare; mais le nombre des troupes renfermées dans cette place ne lui laissant point espérer de l'emporter de vive force, il résolut avec les Vénitiens d'en faire le blocus, & de l'avoir par famine. Le Duc de Ferrare apprenant son dessein, n'en conçut aucune inquiétude: sa Capitale se trouvoit munie pour plusieurs années, & d'ailleurs, il croyoit impossible à l'armée Papale de garder tous les passages; mais toute sa tranquillité l'abandonna, quand il sçut que la mort du Maréchal de Chaumont laissoit le pays ouvert aux ennemis; un Capitaine Vénitien, qui en avoit une exacte connoissance, venoit de proposer le siége de la Bastide, petite place éloignée de Ferrare d'environ vingt cinq milles, & qui assuroit au Duc le passage de ce côté-là. L'avis du Vénitien fut reçu avec applaudissement, & lui-même fut chargé du siége de la Bastide.

Le Maréchal de Trivulce avoit succedé au Maréchal de Chaumont, pour le commandement des troupes Françoises en Italie, il pénétra le dessein

des ennemis, & plus actif que Chaumont, ses troupes filerent de la Romagne où elles étoient vers la place menacée ; mais ayant un long trajet à faire, il eut le chagrin d'apprendre que les troupes du Pape arriveroient avant les siennes. Le Gouverneur de la Bastide se voyant sur le point d'être attaqué, envoya un courier au Duc pour l'avertir que n'ayant qu'une garnison de vingt-cinq hommes, il pouvoit au plus tenir deux jours. 1510.

La Lettre, que le Duc reçut en présence du Chevalier Bayard & du Seigneur de Montoison, le fit pâlir, & les obligea de lui demander la cause de son émotion. L'ayant appris, ils lui dirent qu'il falloit tout hasarder pour sauver la Bastide, mais que la diligence étoit nécessaire. Il leur représenta les difficultés qu'il y avoit, l'éloignement, les mauvais chemins, un défilé proche de-là où deux hommes ne pouvoient passer de front, & long de près d'un demi quart de lieue, un pont sur un canal entre le Pô & la Place, & enfin le peu de temps que leur Gouverneur pouvoit tenir. Il demanda avis au Chevalier Bayard, qui étoit toujours très-écouté dans les

Gendarmerie, le Duc de Ferrare, le
1510. Chevalier Bayard & les autres Seigneurs. Les ennemis étoient si peu sur leurs gardes, qu'ils ne sçûrent l'arrivée des François, que lorsqu'ils étoient à une portée de canon de leur camp. La troupe de la gauche commença l'attaque : le bâtard du Fay, Guidon de la Compagnie des Gendarmes du Chevalier Bayard, s'avança avec vingt chevaux, & chargea vigoureusement un des quartiers des ennemis où il mit tout en désordre. L'alarme fut à l'instant répandue par tout le camp, & une grosse troupe de Cavalerie étant venue tomber sur du Fay, il fut obligé de reculer avec la sienne, qu'il tint toujours serrée jusqu'à ce que Pierre Pont, qui étoit destiné pour le soutenir à la tête de cent hommes d'armes, vînt donner fiérement dans cette Cavalerie & la culbuta. Les huit cent Suisses qui le suivoient, s'avancerent aussi-tôt en bel ordre, pour entrer dans le camp par un endroit où ils trouverent la plûpart de l'Infanterie ennemie ; elle les reçut avec beaucoup de fermeté, nonobstant la surprise, & elle les auroient même rompus, si Pierre Pont,

après avoir diſſipé les Eſcadrons ennemis, ne fût ſurvenu ; il la prit en flanc, la perça & lui paſſa ſur le ventre : le corps de la droite étant venu fondre en même-tems par l'autre côté, acheva la déroute ; tout fuyoit, excepté quatre cent chevaux qui s'étoient ralliés, & qui faiſant aſſez bonne contenance, s'avançoient vers l'Infanterie Françoiſe pour la charger. Le Chevalier Bayard & le Capitaine Fonterailles raſſemblerent auſſi-tôt les Gendarmes & allerent à cette troupe, qui après quelque réſiſtance, fut renverſée & preſque toute taillée en piéces, à l'exception de ceux qui ſe rendirent.

151

Bata gngnée le Duc Ferrare.

Le Duc de Ferrare ayant conſervé une place qu'il croyoit perdue, & gagné une bataille ſur laquelle il ne comptoit pas, reprit le chemin de Ferrare, rempli de joie & aſſuré du ſalut de cette place, ainſi que du reſte de ſes Etats. Les Habitans de ſa Capitale ſortirent au-devant de lui, & le reçurent en triomphe ; les femmes jettoient des fleurs ſur ce Prince & ſur les guerriers qui l'accompagnoient, & célébroient le Chevalier Bayard, dont l'avis ſalutaire les

avoit conservés. La Duchesse même;
1510. que l'exemple de la Comtesse de la Mirandole, dépouillée de son Etat avoit effrayé, vint au-devant des Chefs de l'armée: elle étoit belle, jeune, spirituelle & galante; la petite étendue de sa Souveraineté lui faisoit prendre un intérêt plus vif à la guerre & à ses succès, sa capitale, pour ainsi dire, étant frontiere: aussi combla-t'elle d'éloges les Généraux, leur donnant des couronnes de fleurs & des guirlandes, & faisant suivre ces galanteries de spectacles & des fêtes, plûtôt pour se réjouir du bonheur de cette expédition, que pour se délasser des travaux qu'elle avoit couté.

Le Pape menace le Duc de Ferrare & Bayard.

Pendant que la joie regnoit à Ferrare, le Pape éclatoit en menaces à la Mirandole où il étoit demeuré, reprochant aux Chefs de ses troupes de s'être laissé prévenir par des gens plus éloignés qu'eux de l'endroit où ils devoient se rendre, & qui n'avoient pû être avertis de leur dessein que par leur marche: « Vous me faites, disoit-» il, essuyer un affront qui réjaillit » sur le S. Siége, dont le Duc de » Ferrare est feudataire; je sers de » trophée à sa folle vanité & de spec-» tacle à toute l'Europe: on chante par

» tout la victoire de ce petit Souve- » rain & la défaite des armées de l'E- » glise : que ne les ai-je commandées » moi-même ? » L'impétueux Pontife vouloit pour se venger, aller mettre le siége devant Ferrare; mais le Duc d'Urbain & les Officiers les plus expérimentés lui ayant fait connoître l'impossibilité de ce dessein, il consentit à continuer le blocus, resserrant néanmoins la Place de plus près, jusqu'à ce qu'il eût assemblé plus de troupes pour l'assiéger dans les formes, & prendre, disoit-il avec une joie impatiente & amère, le Duc de Ferrare & son Chevalier Bayard.

1510.

Bayard fait pendre sept espions envoyés par le Pape.

Sa haine pour le dernier étoit encore augmentée depuis la découverte & la punition de quelques espions envoyés par le Pape à plusieurs Gentilshommes Ferrarois, pour les engager à trahir leur Prince & à livrer une des portes de la Ville. Bayard avoit fait pendre sept de ces espions, leur niant qu'ils fussent envoyés du Pape, dont ils lui alléguoient les ordres. Jule se croyant obligé de poursuivre la vengeance de ces misérables, gagna un scélérat réputé plus habile que les premiers, & lui avouant le desir

qu'il avoit de perdre Bayard & tous
1510. les François, il lui promit une somme considérable, s'il pouvoit engager le Duc de Ferrare à les lui livrer. Le Pontife permit à cet espion, nommé Gerlo, d'offrir à ce Prince, pour le prix de cette perfidie, la Charge de Capitaine Général des troupes de l'Eglise, & une des niéces du Pape pour son fils ainé.

Gerlo arriva à Ferrare, parla au Duc, & tâcha de l'ébranler, lui représentant l'importance des graces que Jule lui promettoit, & le peu qu'il lui en coûteroit pour en jouir, ne s'agissant après tout, que de lui abandonner une petite troupe de François, qui le trahiroient sans doute pour des conditions moins avantageuses. Le Duc de Ferrare feignit d'écouter Gerlo & de paroître touché de ses raisons; il le fit enfermer dans une chambre du Palais, & alla ensuite avec un seul Gentilhomme trouver le Chevalier Bayard, pour l'instruire des noirs desseins du Pape: « Ah bon » Dieu! (s'écria le Chevalier, faisant » le signe de la Croix) est-il possible, » Monseigneur? Me croyez-vous ca- » pable, répliqua le Duc, d'inventer

[redacted]

» un mensonge aussi affreux? Non,
» Monseigneur, répondit Bayard; 1510.
» mais je suis saisi d'horreur, & je
» n'ose croire cela d'un Pape. Mon-
» sieur Bayard (ajouta le Duc de Fer-
» rare) ce que je vous dis n'est que
» trop vrai; vous seriez perdu, si
» j'avois voulu suivre les conseils per-
» fides qu'on ose me donner, & dont
» je vais chercher à nous venger en-
» semble. Il sortit sur le champ, &
alla retrouver l'Agent du Pape, à qui il dit que ses réflexions lui avoient fait connoître combien peu il devoit se fier à son Maître, ne s'étant jamais donné la peine de dissimuler sa haine pour lui, l'ayant plusieurs fois menacé de le faire mourir, s'il tomboit jamais en sa puissance; que d'ailleurs les François se trouvoient les plus forts dans sa Ville, & que Sa Sainteté étoit trop instruite des affaires & de la conduite des Souverains, pour ignorer qu'ils portoient leur autorité par-tout où l'on avoit besoin de leur secours: « Et si les François, ajouta
» le Duc, refusant de m'obéir, dé-
» couvrent le motif de mes ordres, ne
» serois-je pas doublement exposé à
» me voir traiter de perfide, & à être

» livré à leur Roi, ou au Pape lui-
1510. » même, puisque je leur en aurois
» donné un sujet légitime, & qu'ils en
» auroient le pouvoir? Mais, pour-
» suivit le Duc, si vous vouliez Gerlo,
» je sçais un moyen plus court. Vous
» pouvez faire en un moment ma sa-
» tisfaction & votre fortune. Le Pape
» est vieux, & encore il n'a ni la dis-
» position, ni le tems de vous faire
» un sort heureux : son Successeur
» vous chassera, s'il ne vous renvoie
» lui-même. Je vous offre une somme
» considérable & du bien assuré, si
» vous voulez me défaire de lui. »

Le Duc trouva dans l'ame de Gerlo la preuve de cette maxime, qu'un traître n'est à personne. Séduit par l'appas du gain, il conclut avec le Duc que, moyennant certaines conditions, il empoisonneroit le Pape dans huit jours; & ce Prince satisfait d'une aussi horrible promesse, alla trouver Bayard avec autant de tranquillité, que s'il n'eût été question que de dresser une embuscade à un Chef de parti. Le Chevalier se confiant sur la probité du Duc de Ferrare, n'avoit parlé à aucun François du projet formé contr'eux, & il s'oc-

cupoit sur les remparts à faire nettoyer des canons, lorsque le Duc parut. 1510.

Le Chevalier alla au-devant de ce Prince, qui, le tirant à part, lui apprit sa convention avec Gerlo. « Monseigneur, s'écria-t'il, comment un » Prince tel que vous, a-t'il pu être » aveuglé à ce point par la vengeance » & par l'exemple! Vous ne consentirez jamais à cette trahison: pour » moi, si je pensois qu'elle dût s'exécuter, j'en avertirois le Pape de votre part. Eh! quoi, s'écria le Duc, » je ne pourrois sans blesser l'honneur, » me défaire d'un ennemi qui attente » à ma vie & à celle de tant d'autres? » Je ne puis m'imaginer (il parloit en » Italien offensé) qu'une juste vengeance soit un crime. Je ne veux, » répliqua Bayard, d'autre Juge des » actions des hommes, que la raison » & l'humanité; & nous sommes ici » plus que jamais obligés d'y ajouter » la Religion; c'est par la vertu qu'on » doit punir le vice, & par les armes » qu'on doit faire la guerre. Ce traître si méprisable, si détesté des gens » de bien, ne mériteroit néanmoins » cette horreur générale, que pour » avoir exécuté des desseins que le

Remontrance de Bayard au Duc de Ferrare.

» Pape & un grand Prince auroient
1510. » conçus. Pour moi, répliqua le Duc,
» je ne me piquerois pas de tant de
» délicateſſe ; cependant mon projet
» n'aura point de ſuite, puiſque vous
» le déſaprouvez ; mais nous nous en
» repentirons tous deux. Dieu nous
» garantira, reprit Bayard ; mais de-
» venir l'inſtrument d'une trahiſon,
» me paroîtra toujours plus à fuir,
» que le danger d'en devenir la victi-
» me. » Gerlo fut donc renvoyé au
Pape, qui dut ainſi la vie à la généro-
ſité d'un homme dont il reſpiroit la
perte.

D'autres ſoins l'occuperent bientôt: ſes troupes furent battues de tous côtés autour de Ferrare, & la flotte des Vénitiens, qui couvroit le Pô, ayant été obligée de prendre la fuite après une perte conſidérable, il ſe trouva enfin forcé de lever le blocus, & d'abandonner tous ſes deſſeins ſur le Ferrarois. Malgré tant de diſgraces arrivées coup ſur coup aux armées du S. Pere, ſon titre, qu'il ſembloit dédaigner lui même, le rendoit redoutable à ſes propres vainqueurs. Le Roi d'*Eſpagne* craignant avec raiſon de voir augmenter la puiſſance du Roi en Italie,

par la diminution de celle du Pape, faisoit tous ses efforts pour détacher l'Empereur de son alliance ; & ce Prince inconstant, comme le sont tous les esprits médiocres, écouta le Roi d'Espagne, & fit sçavoir ses dispositions au Conseil de France par l'Evêque de Gurck. Le choix qu'il fit de ce Prélat, répara le mal qu'alloit causer au Roi sa confiance aux conseils des Espagnols. 1510.

C'est seulement la fermeté qui fait respecter les Souverains. Cette vertu fait valoir leur puissance. Maximilien étoit regardé par tous ses Ministres comme un homme léger, incertain dans ses projets, & de-là indifférent sur le mérite & sur le bonheur des succès heureux. Ceux qui agissoient par ses ordres le trouvoient rarement dans ses premières idées ; de sorte que ses Ambassadeurs ne pouvant s'assurer sur les instructions qu'ils avoient reçues de lui, & ayant autant à craindre, s'ils les suivoient avec exactitude, que s'ils croyoient devoir s'en éloigner, ils s'attachoient seulement à respecter les droits de l'Empire, dont il étoit jaloux en Prince foible, & se guidoient d'ailleurs par leurs propres lumières,

éprouvant que ses intérêts étoient pref-
1510. que toujours contraires à ses desseins.

L'Evêque de Gurck, choisi par Maximilien pour son Ambassadeur en France, homme d'un génie profond, qui sçavoit respecter l'autorité des Rois, sans se soumettre à leurs foiblesses, étoit plus propre qu'aucun autre, à démêler ce qu'il devoit faire, à travers l'obscurité & l'incertitude de ce qu'on lui avoit ordonné. Ce Prélat étoit généralement reconnu pour être d'une hauteur & d'une fierté extraordinaire : mais il est des occasions où les défauts d'un homme servent autant que ses talens ; & ayant à traiter avec un Pape impérieux, absolu dans toutes ses idées, on ne pouvoit lui opposer un caractère trop ferme. Il partit pour la Cour de France, & le Roi qui connoissoit sa foiblesse pour les distinctions, lui prodigua les plus grands honneurs ; il fut ensuite aisé de lui faire entendre, combien la rupture de l'Empereur avec le Roi préjudicieroit à leurs intérêts communs ; que pendant que le Pape & le Roi d'Espagne se flattoient de vaines espérances, ils avoient en effet les armes à la main contre lui ; au lieu que

les François, remplissant avec fidélité leurs engagemens, l'avoient mis en possession des Places conquises en son nom par les Troupes Françoises sur les Véniciens, & qu'elles continuoient de combattre pour les lui conserver. La fierté donne de l'honneur, c'est le seul défaut qui conduit à la vertu; l'Evêque de Gurck fut touché du procédé du Roi, & admirant d'autant plus sa franchise, qu'il négocioit depuis long tems avec les Princes, il sortit de sa Cour pour se rendre à celle du Pape, résolu de se brouiller plus que jamais avec son Maître; que ce Pontife vouloit tromper. 1510.

Réponse faite à l'Ambassadeur de Vénise par l'Evêque de Gurck.

Jule l'attendoit à Boulogne avec impatience, se flattant de pouvoir le gagner par l'espérance du chapeau de Cardinal; mais la hauteur que l'Evêque affecta en entrant dans Boulogne, fit comprendre au Pape que le succès de ce moyen n'étoit pas assuré; car ce Prélat entouré d'un nombreux cortége de Noblesse Allemande & de plusieurs Cardinaux, ayant apperçu parmi eux l'Ambassadeur de Vénise, ne respecta ni son caractère, ni l'asile que le Pape lui accordoit; & le regardant d'un air indigné, lui dit qu'il

étoit bien hardi de se présenter de-
1510. vant l'Ambassadeur d'un grand Prince, avec qui ses Maîtres étoient en guerre, & lui ordonna de se retirer. Le plus foible fut obligé d'obéir. On vint rendre compte au Pape de ces manières impérieuses; il en frémit, mais l'aspect de l'Evêque de Gurck, qui arrivoit dans son Palais, augmenta son émotion. Après les cérémonies ordinaires, que la fierté de l'Ambassadeur abrégea, il lui expliqua le sujet de sa venue, & se retira en protestant qu'il ne changeroit rien à cette explication.

Le combat des passions rend les hommes traitables: ce même Pontife, qui bravoit tous les Souverains de l'Europe, & méprisoit les conseils des Cardinaux les plus expérimentés, sacrifia le ressentiment qu'excitoit en lui la hauteur de l'Evêque de Gurck à sa haine pour le Roi de France, & voulut le voir en particulier, pour éprouver si l'intérêt produiroit dans l'ame de ce Prélat, le même changement que causoit en lui le desir de la vengeance.

L'Ambassadeur ne perdit rien de sa fermeté en présence du Pape & tête à

tête avec lui ; voyant que Jule ne vouloit entendre à aucun accommodement avec le Roi de France : « Je n'ai » rien à ajouter, dit-il, après le refus » de cette proposition, & je me retire. » Si vous voulez, reprit le Pape, en- » trer dans mes desseins, vous êtes » assuré du chapeau de Cardinal, & » je m'engage à augmenter vos reve- » nus jusqu'à cent mille ducats de » rente. L'Evêque rejetta de si grandes offres, avec un mépris qui fit repentir Jule de les lui avoir faites ; & reprenant tout à coup son caractère impétueux : « Eh bien, dit-il » avec colère, votre Maître peut sui- » vre ses desseins ; mais plutôt que de » m'y prêter en m'accommodant » avec la France, je perdrai la thiare » & la vie. L'Evêque de Gurck sortit, répandant par-tout la passion du Souverain Pontife contre le fils aîné de l'Eglise, & se retirant sur le champ à Modene, malgré les instances de Jule pour le faire revenir.

1510.

1511.

Secours de Boulogne.

Ainsi l'alliance du Roi avec l'Empereur fut confirmée, & les deux Princes agirent encore quelque tems de concert contre l'ennemi commun. Le Chevalier Bayard, en faveur du-

quel le Duc de Ferrare sollicitoit; mais bien moins que ses actions, les bienfaits de la Cour, fut nommé pour commander une Compagnie de cent hommes d'armes, dont le Roi venoit d'accorder les honneurs au Duc de Lorraine. Il la conduisit à l'armée du Maréchal de Trivulce, & fut témoin de la bataille que ce Général gagna sur les bords du Pô dans le Ferrarois, contre les troupes du Pape & des Vénitiens réunies; de-là il passa avec lui à Boulogne, dont ils se rendirent les maîtres, & il se trouva avec le Duc de Nemours, lorsque ce jeune Prince secourut avec tant de bonheur & d'habileté cette même Place, que les ennemis étoient sur le point de reprendre. Quelque tems avant cette célébre expédition, Bayard avoit vaincu un parti considérable des Suisses, & rabaissé ainsi la fierté que leur avoit inspirée un léger avantage sur les François.

1511.

Le Duc de Nemours, qui entroit dans le commandement des armées, fut ravi de cette première victoire, & témoigna plus d'affection à celui qui l'avoit obtenue, l'admettant à ses plaisirs, ce qui est une assurance pres-

que

que certaine d'être admis dans les affaires. Ce Prince après avoir mis Boulogne en sureté, fut obligé de courir au secours de Bresse, déja conservée une fois par les soins de Bayard, mais depuis peu livrée aux Vénitiens par une partie des Bourgeois ennemis des François. 1511.

Il apprit en chemin que la République envoyoit du secours au Provéditeur Gritti, contre lequel le Château de Bresse se défendoit encore; il fit une marche forcée, & gagna une journée sur Paul Baillon qui commandoit le secours. Ce Général se voyant prévenu & dans l'impossibilité de gagner Bresse sans combattre, s'y résolut, & s'approcha de l'armée Françaife. Le Chevalier Bayard conduisoit la tête de l'avant-garde; il avoit la fiévre, & son accès lui ayant duré toute la nuit, il marchoit sans autres armes que son épée, & couvert d'une robe de velours, ne s'imaginant pas que Paul Baillon ajouteroit à la faute de s'être amusé en chemin une autre plus considérable, qui étoit de combattre contre une armée supérieure, Mais appercevant les coureurs de l'armée ennemie, il emprunta un

corcelet de maille, changea de cheval
1511. & secondé de la troupe de Teligni, donna sur les ennemis, sans attendre le reste de l'avant garde.

Le Duc de Nemours, dont l'objet étoit d'arriver promptement à Bresse, apprenant que le combat se trouvoit engagé, se fâcha de ce qu'on l'arrêtoit de cette sorte, l'exposant à perdre Bresse & une bataille; mais les soldats les plus avancés s'écriant, *c'est Bayard*, marchoient d'eux-mêmes avec une résolution extraordinaire pour le soutenir; & le Duc jugeant à son tour qu'un Officier aussi prudent n'auroit engagé l'action qu'avec certitude d'en remporter l'avantage, lui envoya du renfort, & marcha en personne avec toute l'armée pour lui assurer la victoire.

Le Général Venitien ne l'attendit pas, & laissant toute son artillerie & plus de quinze cent hommes sur la place, s'enfuit avec le reste, délivrant ainsi le Duc de Nemours d'un ennemi qui pouvoit troubler sa marche, & conduire un si puissant renfort aux Vénitiens qui étoient dans Bresse, & que les François n'avoient pû attaquer. Leur armée arriva dans le Château

de cette Ville deux heures après le combat. De-là le Duc de Nemours 1511.
envoya ſommer les Vénitiens de ſe retirer, & donna ſes ordres pour donner l'aſſaut à leurs retranchemens.

Les portes du Château s'ouvrirent le lendemain à huit heures du matin, & toute l'armée en ſortit; les hommes d'armes ne pouvant en cette occaſion combattre à cheval, furent mis à pied par le conſeil de Bayard, qui pour donner l'exemple & diminuer par ſa réſolution la vue du péril, voulut former la pointe de l'attaque avec ſa compagnie. Le danger étoit extrême, & le Duc de Nemours le lui repréſenta, le priant de conſerver un homme utile à toute l'armée & l'honneur de ſa nation: « Mon Général,
» repliqua Bayard, mes hommes d'ar-
» mes qui vont au même péril que
» moi, ſont de même trempe que moi:
» nous avons toujours combattu en-
» ſemble, & étant leur chef je dois
» être à leur tête.

Les Vénitiens avoient garni le haut de leurs retranchemens de l'élite de leurs troupes; une forêt de piques en défendoit l'approche: on tiroit avec furie pluſieurs batteries de canon

placés avantageusement, & la mousqueterie alloit chercher ceux que les piques & les lances ne pouvoient encore atteindre. Bayard passant à travers le feu & la fumée, donna tête baissée sur le premier retranchement; il en partit aussi tôt des pots à feu, des cerceaux enflammés, des grenades d'une autre forme, mais non moins dangéreuses que celle de nos jours, & de plus près, les coups de haches, d'épées, de piques & de lances.

1511.

Bayard donne des preuves d'un grand courage.

A la compagnie de Bayard se joignit celle de Molart son ami, ils firent des efforts prodigieux contre des ennemis très braves & couverts de leurs retranchemens: *Allons enfans*, disoit Bayard, *ils se défendent bien*; *mais il faut les battre*; & les voyant en effet reculer; *allons dedans, dedans*, s'écria-t'il d'un ton de voix victorieux: puis sautant le premier dans le retranchement, il pousse à coups de piques ce qui se trouve devant lui, ouvre le passage à ses gens qui le suivent en foule, & comme si la grandeur du péril & sur-tout la nécessité de vaincre l'eût mis hors de lui-même, il se jette au milieu des ennemis se figurant sans doute qu'il étoit de son devoir & en

sa puissance de les vaincre lui seul. Il reçut dans le haut de la cuisse un 1511.
coup de lance si violent, que le fer & un bout du bois y resterent. Le sang sortit aussi-tôt à gros bouillons de la playe. Voyant que les soldats s'étonnoient, il appella le Capitaine Molart : *Mon compagnon*, lui dit-il, *faites marcher ces gens-ci, & ne vous embarassez pas de moi* : ensuite s'appuyant sur deux Archers, il se retira un peu à l'écart, refusant d'aller au Château où on vouloit le conduire. Les deux Archers le poserent donc à terre ; & devenant Chirurgiens par nécessité, ils lui tirerent le fer & la lance de sa playe. La nature fut moins forte que son courage ; il s'évanouit ; ils le porterent dans leurs bras vers le Château. Les soldats qui le virent passer en cet état, poufferent des cris de fureur. Molart & les siens, mais sur-tout la Compagnie de Bayard, se précipitoient à travers les ennemis, ne faisant quartier à personne, comme si la blessure d'un homme si chéri des troupes, eût été un attentat contre toute l'armée. Le Duc de Nemours même courant dans tous les rangs, employoit pour toute harangue le nom de Bayard bles-

sé : *Soldats*, disoit-il, *avançons, vangeons sur ces vilains la perte du bon Chevalier.* Jamais ce Prince ne fut plus exactement obéi : quelle que fût son ardeur, les soldats le précédoient encore, ayant à venger un pere & un ami. La valeur des Vénitiens céda à des troupes animées par de tels motifs, & on les vit se répandre en confusion dans les différentes rues de la Ville, cherchant à se sauver ; mais tous les passages se trouvoient fermés, ou par leurs propres précautions, ayant eux-mêmes fait boucher les portes de la Ville, ou par des corps de réserve que le Duc de Nemours avoit disposés avant la bataille ; de sorte qu'on en fit un carnage horrible : le reste dut son salut plus à la lassitude de nos soldats qu'à leur pitié.

1512.

Cependant Bayard ayant été porté dans la Citadelle & y trouvant tout en confusion, s'étoit jetté tout sanglant sur un mauvais lit de soldats, plus inquiet du combat dont il entendoit le bruit, que de la blessure qui l'empêchoit de s'y trouver. Enfin on lui vint annoncer la victoire ; les soldats qui l'entouroient en foule, jugeant de son danger par le sang dont il étoit

couvert, menaçoient d'égorger tous les habitans & de réduire la Ville en cendres; enfin ils arracherent la porte du corps de garde; & l'ayant étendu dessus, ils le porterent ainsi à une des maisons les plus apparentes de la Ville. Les portes étoient fermés; mais frappant en soldats vainqueurs, une Dame vint ouvrir toute en pleurs, & la frayeur sur le visage. Le Chevalier remarqua sa crainte, & voulant la rassurer: *Archers*, dit-il, *gardez l'entrée de cette maison, je sçaurai vous dédommager de votre part du pillage.* On le monta dans une chambre magnifique, & si-tôt qu'il y fut, la Maîtresse de la maison (car c'étoit elle qui étoit venue lui ouvrir) se jetta à ses genoux; » Monseigneu, rlui dit-elle les larmes » aux yeux, ma maison & tout ce » qu'elle renferme vous appartient » par le droit de la guerre, & quoi» qu'il me soit douloureux d'en aban» donner la possession, je me soumet» terai néanmoins sans regret à une » si grande perte, si je puis devoir à » votre générosité la vie de mon mari » qui s'est sauvé dans un Monastère, » la mienne dont vous êtes le maître, » & surtout l'honneur de deux filles.

1511.

1511. » que j'ai cachées avec tout le soin » d'une mere tendre, mais qui ne » peuvent devoir leur salut qu'à vos » bontés.

» Madame, répliqua le Chevalier, » je voudrois pouvoir sauver toute la » Ville. J'ignore si j'échaperai de ma » blessure; mais vous pouvez compter » que tant que je serai en vie, vos » biens & l'honneur de vos filles se» ront en sureté : faites les venir. On les alla chercher dans le fond d'un grenier à foin, où leur mere les avoit cachées, pendant que deux Archers de Bayard furent prendre le Maître de la maison dans le Monastère où il s'étoit réfugié, & le ramenerent chez lui. Ce Gentilhomme entra d'abord dans la chambre du Chevalier, dont le Chirurgien sondoit la plaie; tous étoient attentifs à ce qu'il alloit dire de son état : leur vie, leur fortune, & leur honneur dépendoient de la vie de celui qui naturellement auroit pû être le destructeur de leur maison. Enfin le Chirurgien décida que la playe, quoique profonde, n'étoit point dangéreuse. Jamais on ne montra tant de joie du salut d'un ennemi; on s'empressa à lui procurer toutes sortes

Belle action de Bayard.

d'agrémens, & Bayard se vit, à cause de sa vertu & par l'inclination de ses Hôtes, maître plus absolu de la maison qu'il occupoit, qu'il ne l'eût été par la violence, & par le droit des armes. 1511.

Barbarie des François.

Pendant que tout étoit tranquille en son logis ; tous les quartiers de la Ville retentissoient de plaintes & de cris ; le soldat livré à l'avidité & à la fureur brisoit les portes des maisons, pilloit tout, & massacroit inhumainement les malheureux qui n'offroient point assez à leur cupidité ; les femmes, les filles désolées cherchant par tout des asyles, parvenoient quelquefois trop tard jusqu'aux Eglises, qui étoient les seuls qu'on respectât. Le Duc de Nemours qui avoit permis ces désordres par nécessité, couroit dans les rues pour empêcher, autant qu'il lui étoit possible, les meurtres & les violences ; mais ses ordres ne furent écoutés, que quand le soldat fatigué de carnage se vit chargé de butin. Alors ils revinrent tous sous leurs enseignes, & on visita les maisons pour en tirer les cadavres de ceux qui y avoient été égorgés. On en trouva jusqu'à vingt-mille que leurs meur-

triers enterrerent eux-mêmes hors de la Ville.

1511. Le Duc de Nemours délivré de ces triſtes ſoins, vint voir le Chevalier Bayard, ſuivi d'un foule d'Officiers qui admiroient ſa conduite ſans avoir eu la force de l'imiter. Pluſieurs étoient ornés d'une partie du butin qu'ils avoient enlevé; mais ils s'en trouvoient bien moins parés que le Chevalier ne l'étoit de ſa modération. Le Duc de Nemours ne céſſoit de le louer & de repéter qu'il ne connoiſſoit ni rang, ni fortune, qu'il ne changeât avec joye pour la vertu du Chevalier Bayard. Ce jeune Général, ſi digne de ſes victoires & d'une fin plus heureuſe que celle qui l'attendoit, termina ſa premiere viſite en donnant au Chevalier huit cent écus, que celui-ci donna aux deux Archers qui avoient gardé la porte de ſon logis.

Le Duc revint quelques jours après: « Guériſſez-vous promptement, brave » Bayard, dit-il, nous avons beſoin » de vous: il y aura, je penſe, bataille » dans un mois. J'en ſerai, Monſei» gneur, répliqua le Chevalier, fût-ce » en litiere: mon Général ne ſe bat-

» tra pas ſans moi. Le Duc voulut que ſon Chirurgien levât devant lui l'appareil, & le voyant hors de tout danger, il lui apprit que les ordres du Roi l'obligeoient de partir avec toute l'armée, pour retourner dans le Milanez, que les Eſpagnols menaçoient d'inonder de leurs troupes : » Je vous laiſſe ici, ajouta le Duc, » avec une aſſez foible garniſon ; » mais les ennemis ont été trop mal- » traités en la derniere occaſion, pour » oſer rien entreprendre ſur Breſſe ; » & à l'égard du ſoin de votre per- » ſonne, je m'en rapporte à la recon- » noiſſance de vos Hôtes. Le Duc prit ainſi congé du Chevalier ; l'armée partit, & celui-ci demeura plûtôt à cauſe de ſon extrême foibleſſe, que de ſa bleſſure. Ses amis lui rendant un compte fidéle de tous les mouvemens des troupes, il comprit que la bataille ne pouvoit ſe differer long-tems : le chagrin le ſaiſit ; il ſe leva, eſſaya ſes forces, & ne s'en trouvant point aſſez pour agir, il témoigna une inquiétude dont ſes gens s'alarmerent. 1511

Le Chirurgien s'apperçut à ſa playe de l'état de ſon ame ; & craignant que

son imagination agitée ne détruisît
1511. l'effet des remédes, il lui promit de
le mettre en état de partir dans deux
jours, quoique sa blessure ne fût point
encore fermée. Son Hôte & son Hô-
tesse le féliciterent de cette heureuse
nouvelle ; mais il remarqua sans peine
que leur joie, quoique sincere, étoit
mêlée d'inquiétude. La générosité du
Chevalier Bayard ne leur laissoit point
craindre, qu'il usât de ses droits avec
rigueur. Cependant le Duc de Ne-
mours en rendant aux habitans de
Bresse la jouissance de leurs biens, les
avoit laissés exposés à payer telle ran-
çon que l'on voudroit exiger d'eux.
Ils étoient ainsi les prisonniers de
guerre des Officiers, à qui leurs mai-
sons étoient tombées en partage, &
les Hôtes de Bayard, distingués jus-
que-là de leur concitoyens, devoient
néanmoins s'attendre qu'un homme
tel que lui, peu favorisé de la fortune,
& obligé d'entrer en campagne à la
suite d'une maladie, exigeroit une
somme d'autant plus forte, qu'ils lui
étoient plus redevables de la distinc-
tion.

Les autres Officiers François avoient
vendu jusqu'aux meubles de leurs

Hôtes, sans que des rétributions si fortes eussent augmenté leur fortune, 1511.
à cause de l'excès de leur dépense, qui les obligeoit de ruiner les autres en se ruinant eux-mêmes : cette conduite, depuis quelques jours, étoit le sujet de l'entretien & du chagrin des Hôtes de Bayard. Enfin le jour du départ étant arrivé, il fallut se déterminer à rompre le silence ; la Dame s'y résolut, & ayant été trouver le Chevalier, elle se jetta à ses genoux : » Monseigneur, lui dit-elle, vous » nous avez sauvé l'honneur ; & » quand vous prendriez tous nos » biens, ils seroient un foible » échange d'un si grand bienfait ; » pendant que nos voisins étoient » exposés au meurtre & au pillage, » nous n'avons reçu de vous que des » marques de bonté & de douceur ; » notre juste reconnoissance nous en» gage à publier que la maison où lo» geoit le Chevalier Bayard, a été » la seule d'une malheureuse Ville li» vrée à la fureur du soldat, qui n'en » a point éprouvé la violence ; vos » gens mêmes, dignes d'un Maître si » généreux, se montroient autant nos » domestiques que les vôtres. Mais,

» Monſeigneur, quoique nous vous
1511. » devions tout, que nous ſoyions vos
» priſonniers & à votre diſcrétion,
» il nous ſera permis de deſirer ſans
» ingratitude, qu'avec la vie & l'hon-
» neur que nous tenons de votre
» bonté, elle nous conſerve un bien
» médiocre, néceſſaire pour le ſoutien
» de cette famille. J'ai cru entrer
» dans vos vues de généroſité, en ne
» vous offrant qu'un préſent bien au-
» deſſous de ce que nous vous devons:
» je craindrois de méconnoître le prix
» d'un auſſi grand bienfait, ſi j'oſois
» en propoſer la récompenſe. Elle lui
préſenta en même-temps une boëte
remplie de ducats d'or. Le Chevalier
la regarda en ſouriant, & lui demanda
enſuite combien il y en avoit; la
Dame interprêtant mal cette queſtion,
& craignant qu'il n'eût ſouri par mé-
pris, lui répondit avec émotion:
» Monſeigneur, il n'y a que deux mille
» cinq cens ducats; vous en méritez
» davantage, & nous allons faire un
» effort pour vous contenter. Non,
» Madame, répliqua t'il, je ne veux
» point d'argent; la ſeule rançon que
» j'exige de vous, c'eſt votre amitié
» & celle de votre famille; je ſuis

» venu chez vous sous le nom d'en-
» nemi ; vous m'y avez reçu avec 1511.
» toute l'humanité possible, & vos
» soins assidus ont sans doute contri-
» bué beaucoup à ma guérison ; ils
» vous acquittent envers moi, repre-
» nez vos ducats, & comptez que
» vous trouverez toujours en moi un
» serviteur & un ami.

Une générosité si rare causa plus de surprise encore que de joie à la Dame ; elle se mit une seconde fois aux genoux du Chevalier, le conjurant d'accepter le présent qu'elle lui offroit, & l'assurant que leur fortune n'en souffriroit point. « Puisque vous
» le voulez, reprit Bayard, je ne
» vous refuserai pas ; mais ne pour-
» rois je pas avoir l'honneur de saluer
» vos filles ? Elle les alla chercher aussi tôt, & pendant son absence le Chevalier sépara les ducats en trois parts, deux de mille & une de cinq cens ducats. Les demoiselles étant arrivées, il les remercia de leur attention à lui tenir compagnie, & à soulager son ennui. « Je voudrois bien, ajouta-
» t'il, vous témoigner ma reconnois-
» sance ; mais les gens de guerre
» comme moi, n'ont pas communé-

„ ment des bijoux propres aux Dames.
1511. „ A la place, Madame votre mere
„ m'a donné le moyen de m'acquitter;
„ voilà deux mille cinq cens ducats
„ que j'ai reçus d'elle; je vous en donne
„ à chacune mille pour aider à vous
„ marier: pour les autres cinq cens
„ ducats, je les destine aux pauvres
„ Religieuses de cette Ville qui ont
„ été pillées, & je vous prie de vous
„ charger d'en faire la distribution.

Les deux Demoiselles, qui comptoient peu sur un pareil présent, le prierent d'accepter de leur part des bracelets de cheveux, mêlés d'or & d'argent, avec une bourse de satin, ouvrages qu'elles avoient travaillés sous ses yeux pendant sa maladie. „ J'accepte, leur répondit-il, ces „ marques de vos bontés, & je les „ porterai tant qu'ils dureront. Le Seigneur d'Aubigny, qui devoit partir de Bresse en même temps que lui, arriva dans l'instant, & le peu de surprise qu'il fit paroître au récit d'une action si généreuse, fut pour Bayard un éloge plus délicat & plus décent, que tout ce que l'étonnement auroit pu lui faire dire de flatteur. Le Chevalier quitta Bresse avec ce Seigneur, em-

portant, au lieu du butin dont s'étoient chargés tous les Officiers François, l'estime, l'amitié de ses Hôtes, l'admiration de tous les Citoyens, & l'honneur de faire répéter sans cesse, que la seule maison heureuse, dans une Ville livrée à toutes les horreurs de la guerre, étoit celle qui avoit servi d'asile au Chevalier. 1511.

Lorsque Bayard arriva à l'Armée, elle étoit occupée au siége de Ravene. Le Duc de Nemours l'avoit entrepris pour obliger les Espagnols à accepter la bataille, sçachant qu'ils s'étoient engagés à la secourir. Elle devenoit de jour en jour plus nécessaire : les forces des ennemis augmentoient, pendant que celles des François se soutenoient plus par leur réputation que par leur nombre. Les Espagnols se trouvant obligés de tout risquer pour sauver Ravenne, trouverent moyen de se poster si avantageusement, que, coupant les vivres à notre Armée, elle ne pouvoit ni continuer le siége, ni décamper sans danger d'être battue par des ennemis supérieurs & retranchés à loisir.

Ce qui augmenta le péril, fut la déclaration inattendue de l'Empereur

en faveur de nos ennemis ; ce Prince
après avoir balancé long-tems entre
1511. ce qu'il devoit à ses sermens & ce
qu'il desiroit par caprice & par inconstance, avoit signalé sa défection
par un ordre secret à ses troupes, qui
servoient dans l'Armée Françoise,
de se retirer sur le champ. Cet ordre
tomba heureusement entre les mains
du Capitaine Jacob, un des principaux Chefs des Allemands, devenu
d'abord François par intérêt & ensuite par inclination. Son amitié pour
le Chevalier Bayard ne lui permit pas
de lui dissimuler l'ordre qu'il venoit
de recevoir, & le lui expliquant avec
difficulté, à cause de la différence de
son langage, il lui fit néanmoins
comprendre l'extrême danger de
l'Armée, si les Allemands, qui en
formoient la meilleure partie, se retiroient avant la bataille.

Le Chevalier Bayard se hâta d'aller rendre compte au Duc de Nemours
de ce qu'il venoit d'apprendre. "Je
„ sçavois, lui dit ce Prince, que la
„ bataille étoit inévitable, & je crai-
„ gnois tout de l'Empereur, excepté
„ une pareille trahison. Si les Lans-
„ quenets nous quittent, il faut se

» résoudre à périr. S'adressant ensuite au Capitaine Jacob, ce Général le conjura de lui garder un profond secret, & sur le champ le Conseil de guerre fut assemblé. « Vous sçavez, » Messieurs, leur dit-il, que, depuis » que j'ai l'honneur de commander » l'Armée, on n'a manqué ni de courage, ni de conduite, ni de bonheur; les succès les plus favorables » ont suivi toutes nos entreprises: » cependant nos ennemis, revenus de » leur consternation, nous environnent de toutes parts; ceux mêmes » que nous tenons assiégés, nous sont » devenus formidables, & nos lâches » alliés, pour qui nous avons vaincu, » concourent avec eux pour hâter notre ruine. Ainsi nous avons à craindre le tems qui diminue nos forces, » l'Armée Espagnole qui nous observe, les troupes enfermées dans Ravennes, & la plus grande partie de » celles qui doivent combattre pour » nous. Je connois le danger où nous » sommes; je vous l'expose, & ne » veux décider qu'avec vous, des » moyens de l'éviter ou de périr avec » gloire. »

1511.

Après ce discours, il fut aisé de

pénétrer les desseins de l'Empereur;
1511. que le Duc de Nemours ne jugeoit pas à propos d'expliquer nettement, dans la crainte de décourager ses troupes. La Palisse & d'Alégre parlerent tous deux en vrais François & en grands hommes, & conseillerent la bataille. D'autres s'y opposerent, représentant les inconvéniens d'une défaite au milieu d'une multitude d'ennemis, & sans issue pour échapper à leur poursuite. Le Duc de Nemours avoit à conserver l'Armée du Roi, & la réputation que lui avoient donnée ses victoires. La diversité des avis le troublant : & vous Bayard, dit-il, » que pensez-vous ? Dans une autre » circonstance, Monseigneur, répon» dit-il, je ne hasarderois pas mon » sentiment. Arrivé seulement depuis » hier, l'état des ennemis m'est ab» solument inconnu ; mais il me suffit » de sçavoir quel est le vôtre pour » conclure à la bataille : on ne doit » jamais risquer une pareille action, » que dans le cas d'un avantage assuré » ou d'une nécessité urgente ; vous » êtes dans cette derniére situation ; » environné d'ennemis, vous ne pou» vez leur échapper qu'en les battant,

» & il ne vous reste d'asile que dans la » victoire. Il faut, ou combattre, ou » vous rendre; tous les chemins à la » retraite sont fermés. Votre camp est » dépourvu de vivres & de fourages, » nos soldats qui manquent de pain, » manqueront bientôt de force & de » courage, & la plûpart de nos che- » vaux qui se nourrissent de feuilles de » saules & de mauvaises herbes, meu- » rent chaque jour par milliers. Nous » pouvons encore combattre pour » nous conserver & pour vaincre; » dans deux jours nous ne combat- » trions plus que pour périr. L'Italie » est perdue, il est vrai, si nous som- » mes vaincus; mais si nous demeu- » rons ici dans l'inaction, nous nous » perdons avec elle. Au reste, nous » pouvons réparer une partie de nos » désavantages par la sagesse de nos » mesures; la nécessité où nous som- » mes réduits, ne doit que nous en- » gager à plus de réflexions: ce n'est » point par la témérité qu'on supplée » à la bonne fortune, ni par le déses- » poir qu'on remédie à une situation » désespérée. D'ailleurs, si nous vou- » lons bien considérer tout ce qui » nous menace, du même œil que si 1511.

„ nous en étions échappés, il seroit
1511. „ aisé de reconnoître qu'à l'exception
„ de la disette de notre camp, les
„ apparences sont plus contre nous
„ que les effets. Laissons nos ennemis
„ dans l'erreur là-dessus; profitons-en
„ pour triompher avec plus de faci-
„ lité de gens qui croient nous vain-
„ cre sans peine: combien de fois avec
„ des forces inégales les avons-nous
„ réduits à fuire? Nous attaqueroient-
„ ils, s'ils n'y étoient forcés? Une
„ victoire nous sauvera tous, & avec
„ nous le Milanez entier. Oui, il me
„ semble déjà voir ces fiers ennemis,
„ si superbement armés, si prévenus
„ de leurs forces, accoutumés au repos
„ & à l'abondance, plongés depuis un
„ an dans les délices de la Romagne,
„ persuadés que leur nombre suffit
„ pour nous effrayer, céder à la sage
„ conduite de nos Généraux, & li-
„ vrer l'Italie au courage déterminé
„ de nos Soldats. „

Le Seigneur de la Palisse applaudit au sentiment de Bayard, qui étoit le sien; Lautrec se joignit à eux & fut suivi par Louis de Brezé, Grand Sénéchal de Normandie, par Jacques de Crussol, & par une grande partie de

[redacted]

ceux mêmes qui avoient été d'abord d'un avis contraire. Le Duc de Nemours annonça la résolution de donner bataille par une triple décharge de son artillerie, & quoique la brêche fût peu considérable, l'assaut fut ordonné. On n'esperoit pas emporter ainsi d'emblée une Ville bien fortifiée & défendue par une nombreuse garnison; mais il ne restoit que ce moyen d'attirer plûtôt les Espagnols à la bataille; & un seul jour devenoit d'un grand prix pour les François dénués de vivres. L'assaut fut terrible, les ennemis se défendant avec beaucoup de valeur. Six fois les François revinrent à la charge, & six fois ils furent repoussés; enfin le Duc de Nemours voulant épargner ses troupes, & sçachant que les ennemis, inquiets de cet assaut, étoient résolus de lui donner bataille le lendemain, il fit sonner la retraite pour s'y préparer.

1511.

Le soir même, ce Général assembla chez lui les Chefs de l'armée, & convint avec eux qu'il étoit absolument nécessaire de sçavoir la disposition des ennemis. Se tournant vers Bayard: „ Chevalier, lui dit-il, avant votre „ arrivée en ce camp, les Espagnols

„ s'informoient souvent si vous y
1511. „ étiez, témoignant par cette inquiétu-
„ de, l'estime qu'ils font de votre per-
„ sonne : je voudrois que vous allassiez
„ vous-même leur donner de vos nou-
„ velles, & par une forte escarmou-
„ che les obliger à se mettre en batail-
„ le, pour examiner leur disposition.

Bayard aussi reconnoissant du choix de son Général, que s'il en eût été peu digne, lui promit d'aller le lendemain de bonne heure aux ennemis, & de lui en rapporter des nouvelles certaines. Pour remplir le dessein du Duc de Nemours, il résolut d'y mener avec lui sa compagnie toute entière, chaque homme d'armes ayant ses archers, qui formoient un gros Corps de Cavalerie.

Gaston avoit pour Lieutenant de sa compagnie & pour Favori un Officier célébre par son courage, qui le portoit quelquefois aux actions les plus téméraires. La jeunesse du Duc de Nemours lui faisoit excuser ces sortes de fautes, & c'étoit beaucoup, qu'avec tant de valeur & de vivacité, il ne les commît pas lui-même. Cet Officier se nommoit le Baron de Bearn : il jouissoit d'une fortune considérable, & sa

générosité

générosité la rendant commune avec ses amis, il en avoit un grand nombre; la haute valeur & la vertu du Chevalier Bayard obtenoient son estime & son admiration; mais plus ce Guerrier lui paroissoit digne de servir d'exemple, plus il lui sembloit glorieux de pouvoir l'égaler. La préférence que le Duc de Nemours venoit de lui donner, piquant son émulation, il convint sécretement avec ses amis de partir avant le jour, & de prévenir ainsi Bayard, en portant l'alarme dans le camp des ennemis. Le Chevalier de son côté, mit de bonne heure sa troupe en bon ordre; le bâtard du Fay, son guidon, prit avec lui trente Archers, pour passer la riviere du Ronco, au dessus de l'Artillerie des Espagnols, & de-là pénétrer dans leur camp le plus avant qu'il leur seroit possible. Pierre Pont, son Lieutenant devoit suivre ce dernier avec trente hommes d'armes, afin de le soutenir quand il seroit nécessaire; mais de commencer par attaquer les ennemis, pour les occuper en deux endroits. 1511.

Bayard avec le reste de sa Compagnie formoit un troisiéme corps, se

de ſon côté & en déſordre : *Avancez, Compagnons*, s'écria-t'il, *il eſt tems de ſecourir les nôtres ;* & s'adreſſant aux
1511. fuyards : *demeurez, hommes d'armes*, leur diſoit-il, *vous avez bon ſecours.* En même tems il ſe jette ſur les Eſpagnols, les met en fuite, paſſe la riviere & arrive avec eux dans leur camp; l'armée entière avoit pris les armes, & étoit diſpoſée comme ſi on alloit livrer bataille. Bayard en reconnut la diſpoſition, & attaquant l'Infanterie, dont la réſiſtance l'expoſoit peu, il enfonça pluſieurs bataillons, renverſa des tentes, & mit le feu en pluſieurs endroits du camp; mais voyant venir à lui un corps de trois cens Gendarmes au grand trot, il commença la retraite fort loin d'eux, afin qu'ils fuſſent ſeuls à le combattre & à le pourſuivre, ce qu'ils ne firent que juſques ſur le bord de la riviere, qu'il repaſſa ſans avoir perdu un ſeul homme.

Le Duc de Nemours, inſtruit de la défaite du Baron de Bearn, avoit blâmé hautement ſa préſomption & ſa témérité, & dans la crainte qu'il n'eût fait eſſayer un affront au Chevalier Bayard, il s'étoit avancé en perſonne pour le ſeconder ou le ſecourir;

mais ce Prince apprenant sa victoire, & le bonheur de sa retraite, accourut l'embrasser pour le récompenser de sa conduite, & donner en même-temps une leçon au Baron de Bearn sur son imprudence : *C'est à vous*, dit-il, *Monsieur Bayard, mon ami, & à vos semblables, qu'il convient d'escarmoucher ; vous allez sagement & vous revènez de même.* 1511.

Les Chefs de l'armée environnant le Chevalier Bayard ; il rendit compte de l'état des ennemis, de l'alarme qu'il leur avoit causée, & de ce qu'il avoit pu conjecturer de leur disposition prochaine pour la bataille, que le Duc de Nemours, sur son rapport, jugea à propos de différer jusqu'au lendemain, jour de Pâques. Aussi tôt que ce dessein fut confirmé, on employa le reste du jour & la nuit entière à rouler l'artillerie, & à faire des ponts sur le Ronco pour passer l'Infanterie : tout étoit en mouvement dans notre armée. Les Chefs faisoient porter leurs ordres de tous côtés ; les hommes d'armes préparoient leurs armes & leurs chevaux, & l'Infanterie, dont le Duc de Nemours se promettoit de faire plus d'usage que dans les

1511. batailles précédentes, se mettoit en état de répondre à la confiance du Général. Le Capitaine Jacob, ce même Chef des Lansquenets, qui avoit sauvé l'armée en y retenant les troupes de sa Nation, Molart commandant un grand nombre d'Avanturiers, jusques là invincibles dans le combat, mais cruels après la victoire, passerent la nuit avec Bayard, conférant ensemble sur ce qu'ils devoient faire le lendemain; car les ordres des Généraux ne sont jamais si précis, que les événemens d'une bataille ne dépendent le plus souvent de la capacité des principaux Chefs.

Enfin le jour parut, & trouva tous les travaux achevés & les deux armées sous les armes; alors Bayard & les Officiers de sa Compagnie se rendirent auprès du Général, qui déclara le bâtard du Fay, Guidon du Chevalier, Chef de tous les Guidons de l'armée, & le chargea de la garde d'un pont, afin d'empêcher la garnison d'une Place voisine de venir au secours des Espagnols. Le Duc de Nemours montant ensuite à cheval avec les Seigneurs de Lautrec, d'Alégre, Bayard, &c. se promena sur le

bord de la riviere, presque vis à-vis d'une troupe de Seigneurs Espagnols qui marchoient sur l'autre rive. Ils se considérerent quelque tems, le Duc de Nemours attirant les regards par sa bonne mine & par la magnificence de ses habits & de ses armes : sa tête étoit découverte, comme n'ayant encore rien à craindre, & les soldats qui venoient admirer son air noble & guerrier, regardoient comme un présage assuré de la victoire, la confiance & la joie qu'il faisoit paroître. Ce Général arriva avec sa suite sur une petite éminence : *Bayard*, dit-il, *nous voilà en belle butte ; des Arquebuziers cachés à l'autre bord nous choisiroient à leur aise.* Cette remarque donnant de la crainte à Bayard pour le jeune Prince, il s'avança plus près du bord, & fit signe aux Espagnols de l'écouter. 1511.

Messieurs, leur dit-il, *vous êtes aussi exposés que nous, & vous vous promettez de même, en attendant que le beau jeu commence ; convenons de ne tirer aucun coup d'arquebuze de part & d'autre.* Un Espagnol lui répondit : *Je suis Pedro du Pas, Chef des Génetaires : quel est l'Officier qui me parle ? C'est Bayard*, répliqua le Chevalier. Aussi- Discours de Bayard aux ennemis.

1511. tôt qu'il se fut nommé, tous les Espagnols lui témoignerent à l'envi leur estime, & consentirent à ne point tirer. Ils demanderent ensuite quel étoit ce Seigneur, dont les armes & les habits étoient si éclatans. Bayard leur ayant appris que c'étoit son Général, le Duc de Nemours lui-même, le neveu de son Roi & le frere de leur Reine, ils le saluerent avec respect & se retirerent. Le Duc qui n'étoit venu que pour observer les ennemis, appercevant la plus grande partie de son Infanterie au milieu de la riviere, & l'autre déjà passée, la passa lui-même à gué, & apprit que le Capitaine Molart, impatient de joindre les Espagnols, avoit marché sans ordre & entraîné avec lui tout le reste de l'Infanterie, que le Général trouva dans les mêmes postes qu'il lui avoit destinés.

Bataille de Ravenne. On a vu dans la vie d'Yve d'Alégre la disposition de notre armée. Le Duc de Nemours placé au centre de la bataille, ne croyant pas que la mêlée commençât de son côté, n'étoit accompagné que d'un petit nombre de Seigneurs & d'environ deux cens hommes d'armes ; ce fut lui néanmoins que Fabrice Colonne vint atta-

quer avec un grand Corps de Cavalerie séparée en deux Escadrons; le Duc de Nemours alloit à la charge avec furie, lorsque Bayard lui fit remarquer que les ennemis vouloient l'envelopper, & qu'il devoit aussi séparer sa troupe en deux. On se mêla, & les François se soutinrent assez de tems, malgré l'inégalité du nombre, pour donner à Yve d'Alégre celui de leur amener du secours. Alors les ennemis reculerent & céderent la victoire au Duc de Nemours. Ce Prince vouloit poursuivre les fuyards; mais le Chevalier & Louis d'Ars craignant que sa personne ne fût trop exposée, le conjurerent de songer seulement à rassembler ses gens d'armes, pour soutenir l'Infanterie qui étoit aux mains avec celle des ennemis; & ces deux Officiers se chargerent d'achever la défaite de leur Cavalerie. 1511.

Le Duc de Nemours privé des conseils de Bayard, animé par la joie d'une victoire si nécessaire au bien de l'Etat & au salut de l'armée, excité par les efforts qu'il venoit de faire, écouta trop son ardeur, & voulant ajouter à son triomphe la gloire de l'avoir achevé, il alla se précipiter au

Le Duc de Nemours est tué après avoir gagné la bataille.

milieu d'un gros bataillon d'Infanterie, qui s'étoit soutenu malgré le désordre général, & qui n'étant plus en état de disputer la victoire, se retiroit sans avoir été vaincu. Le Duc de Nemours s'étant jetté au milieu de leurs piques, fut percé de coups, & tomba mort sous les pieds des chevaux. Le bataillon continua sa marche, & rencontra à quelque distance le Chevalier Bayard qui revenoit de la poursuite des fuyards; il avoit avec lui environ quarante hommes à moitié désarmés & épuisés de fatigues : cependant il vouloit combattre, lorsqu'un des Capitaines Espagnols sortant des rangs, lui dit: *Seigneur, que voulez-vous entreprendre contre de braves gens que la victoire a épargnés, contentez-vous de l'avoir obtenue, & laissez-nous la vie que Dieu nous a sauvée.* Le Chevalier y consentit, à condition qu'on lui donneroit les Enseignes qui lui furent livrées. Il rentra dans le camp avec ce nouveau trophée; mais au milieu de tant de gloire, ce brave homme si tendrement attaché au Duc de Nemours, témoigna la plus vive douleur, & arrosa de ses larmes les lauriers qu'il venoit de cueillir.

1511.

Le commandement de l'armée avoit été déféré au Seigneur de la Palisse, ce Guerrier égaloit le Duc de Nemours en courage, & le surpassoit en prudence ; il fit observer une discipline plus sévère à l'armée, & Ravenne s'étant soumise, ce Général arrêta lui-même, & fit pendre sur le champ un Avanturier, nommé Jacquin, qui avoit pillé contre ses ordres ; mais quelques bonnes que fussent les intentions du Seigneur de la Palisse, la désertion de tous les Lansquenets & des Italiens de son armée l'ayant réduite à quatre mille hommes, les vainqueurs se trouverent forcés d'abandonner la campagne aux vaincus, & de se retirer dans Pavie, où la Palisse prévoyant qu'il seroit attaqué dans peu, fit faire un pont sur le Tesin, pour se retirer s'il étoit possible.

1511.

Le commandement est déféré à la Palisse.

Les Suisses déclarés depuis peu pour le Pape & la Ligue, tournerent vers Pavie, surprirent le Château, & entrerent par-là dans la Place. L'Infanterie Françoise les attendoit en bataille ; elle essaya leur premier choc avec beaucoup de courage, & pendant qu'elle se retiroit par le pont avec l'artillerie, Bayard arrêta les

Suisses deux heures entières avec
1511. trente hommes d'armes seulement; il eut d'abord deux chevaux tués sous lui, & sur le point d'achever sa retraite, comme il faisoit rompre le pont pour n'être point suivi, il reçut un coup de fauconneau entre l'épaule & le col, qui lui emporta la chair jusqu'à l'os. La grandeur de la plaie & le sang qui en sortoit en abondance, effrayerent ses Gendarmes qui le crurent blessé à mort. Il les rassura lui-même, en leur disant que ce n'étoit rien; mais pour étancher le sang, il se fit faire une compresse avec de la mousse & du linge, & se contentant d'un appareil aussi singulier, il continua sa retraite, gagnant ainsi Alexandrie, d'où nos troupes ne pouvant plus subsister dans le Milanez, revinrent dans la suite en France, & furent dispersées dans les Villes voisines des Alpes.

Bayard guéri de sa blessure, prit la route de Grenoble, pour jouir du plaisir de revoir sa famille, & dans l'idée que l'air natal contribueroit à raffermir sa santé. L'Evêque de Grenoble apprenant son arrivée, alla au devant de lui avec toute sa famille; la Noblesse de la Ville, que la réputation de Bayard honoroit, voulut les accom-

gagner ; ils furent joints par des Magistrats & des Ecclésiastiques ; les Dames mêmes, aussi déterminées par l'exemple & par la curiosité, que par l'estime, voulurent venir à la rencontre du Chevalier Bayard, dont on leur avoit raconté tant de merveilles. 1511.

Il entra dans la Ville avec ce nombreux cortége, faisant dire avec plus de justice qu'on ne le dit de ces Conquérans, dont la gloire étoit l'effet de leur puissance & quelquefois de leurs crimes : c'est ainsi que se fait honorer la vertu. Mais la joie que causoit le retour du Chevalier Bayard, fut bientôt troublée par une maladie dangereuse dont il fut frapé ; elle étoit accompagnée d'une fievre continue, qui dans un tempéramment bouillant & plein de feu excitoit de violens transports. Les Médecins du pays appellés par l'Evêque de Grenoble vinrent bientôt en augmenter le péril. On ne le lui cacha pas, & connoissant lui-même son état : *Mon Dieu*, s'écrioit-il, *ma vie est entre vos mains ; mais ne m'avez-vous sauvé de tant d'assauts & de tant de batailles, que pour me laisser mourir dans mon lit comme une femme?*

L'Evêque de Grenoble & tout son

reproches de Bayard. Cette femme allégua la misere, excuse valable pour le peuple, & l'impuissance où elle s'étoit trouvée de marier sa fille, n'ayant point de bien : *Combien vous demande-t'on pour cela*, dit Bayard ? *Six cens francs*, répondit-elle. Il les donna sur le champ, ajoutant deux cens autres livres pour les habits de la fille & pour aider la mere à subsister. Cette action dont la probité du Chevalier Bayard étoit le principe, mérite peut-être plus d'éloges que tous les exploits militaires.

1511.

Ferdinand Roi d'Arragon vivoit encore, & l'Europe ne pouvoit être en paix. A peine vit-il les François chassés de l'Italie & par-là sa puissance affermie dans le Royaume de Naples, qu'il songea à exécuter un dessein formé depuis long tems, & qu'il attendoit avec impatience l'occasion de faire éclater. Jean d'Albret regnoit sur le Royame de Navarre, & ce Prince né François, s'étoit toujours montré zélé partisan du Roi & de ses intérêts; il avoit adhéré comme lui au Concile de Pise, & s'étoit déclaré contre le Pape, sinon avec autant d'effet, au moins avec plus d'animosité.

Comme ordinairement les plus foibles ont plus à craindre de l'injuſtice & de l'ambition, le Pontife n'oſant employer les foudres de l'Egliſe ſur un auſſi grand Roi que Louis XII. les lança toutes ſur la tête de Jean d'Albret; mais pour n'en pas commettre l'effet, en montrant qu'il n'oſoit frapper le plus fort, il ajouta un nouveau prétexte à celui qui l'animoit réellement 1511.

Ce fut la protection que le Roi de Navarre accordoit au Chapitre de Pampelune, en faveur de ſon frere le Cardinal Amanjeu d'Albret, élu Evêque de cette Capitale, malgré la promotion du Cardinal Facio à cette même dignité. Le Pape qui l'avoit faite, la ſoutint avec hauteur, & mit le Royaume de Navarre en interdit. Jean d'Albret avoit plus d'eſprit que de fermeté, & connoiſſoit mieux ſes droits que les moyens de les défendre; il ſe récria contre l'attentat du Pape, demanda du ſecours au Roi de France, & négligea d'employer ſes propres forces.

Le Roi de Navarre demande du ſecours au Roi.

Pénétrant les deſſeins du Roi d'Arragon, il ne prit pour s'y oppoſer que des moyens doux & lents, toujours dangereux avec un ennemi de mau-

vaise foi, que l'activité & la force
1511. seules peuvent ramener à la justice. Il envoya coup sur coup des Ambassadeurs à Ferdinand, & ce Prince apprit d'eux la foiblesse & la crainte de son ennemi, plutôt que sa résolution & le pouvoir de se défendre. Mais comme il falloit donner une réponse à ces Ambassadeurs, Ferdinand demanda, pour sureté de l'accommodement entre Jean d'Albret & lui, toutes les Places fortes du Royaume de Navarre, le fils aîné de ce Prince pour être élevé à la Cour de Castille, & le rétablissement du Comte de Beaumont, fils de ce fameux Comte de Lerin, ennemi juré de la Maison de Grammont, & dont la révolte si funeste pour le Royaume de Navarre fit connoître qu'on doit s'opposer à la trop grande élévation des maisons particuliéres, & surtout au progrès des animosités qui naissent entr'elles.

La Cour de Navarre rejetta avec hauteur les propositions du Roi d'Arragon, qui voulant donner à la conduite la plus violente un air de modération, parut se contenter de quelques troupes que lui fourniroit le Roi de Navarre pour faire la guerre à la-

France; mais il persistoit dans la résolution d'avoir à sa Cour l'héritier de la Couronne & les six meilleures Places du Royaume. 1511.

Jean d'Albret proportionnant dans son idée les secours que lui fourniroit Louis XII à son besoin, & à l'attachement qu'il témoignoit pour ce Monarque, crut pouvoir éviter de tomber dans l'esclavage du Roi d'Arragon, & déclara que puisqu'on abusoit à ce point de sa situation, le sort des armes en décideroit. A peine cette réponse fut-elle rendue au Conseil de Ferdinand, que le Duc d'Albe & le Comte de Lerin parurent avec une armée composée de bonnes troupes, & des Navarrois rébelles qui suivoient ce dernier; ils fondirent ensemble sur quelques gens de guerre, que le Roi de Navarre avoit dispersés aux environs de Pampelune; & croyant le surprendre dans cette Capitale, ils s'y rendirent en diligence & la prirent; mais le Roi s'étant sauvé, se réfugia en France, où il vint apprendre lui-même à Louis XII. la perte de ses Etats & le danger qu'il avoit couru.

La premiere impression d'un malheur aussi grand que celui qui l'acca-

s'oppofer aux deffeins de
& des Anglois fur cette P
toutes enfemble entrerent
varre, fous les ordres de
bre*.

Ce Prince avoit pour
ceux des Généraux Franç
toient le plus diftingués d
res d'Italie, comme la Pali
Foix, Comte de Lautrec, l
Bayard, &c. Les Ducs de
de Longueville fuivis c
Nobles voulurent être de
dition; mais la divifion
entre les deux Princes
commandement de l'arm
leur envoya pour Général
çois de Valois Comte d'A
héritier préfomptif de la C
qui régna depuis avec pl

e Duc d'Albe à la bataille, ajoutant pour l'y engager, que sa réputation & l'avantage de se mesurer avec un grand Capitaine lui avoient fait trouver beaucoup d'agrément dans cette expédition. 1521.

Le Duc d'Albe aussi sage & aussi vaillant, mais moins cruel que son fils, si fameux depuis sous Charles V. & le Roi Philippe II. fit répondre au Comte d'Angoulême que son estime l'honoroit infiniment, mais que les ordres du Roi, son Maître, l'empêchoient d'accepter sa proposition. Le refus de ce Général & les précautions qu'il prit pour éviter le combat, faisant connoître que la guerre pourroit traîner en longueur, on sépara l'armée en trois corps. Le Roi de Navarre, avec le plus considérable, prit Burgui; & cette conquête lui ouvrant le chemin de Pampelune, il forma le siége de cette Place.

Le Duc d'Albe voyant que les premiers succès de ce Prince lui avoient rendu la meilleure partie de ses Etats, décampa de S. Jean-Pied-de-Port, où il étoit avec un camp volant, fit une diligence extraordinaire, arriva le premier à Pampelune, y mit une forte

tention de recouvrer les

de venir au-devant du D
comme il le pouvoit aisé
ſaiſir des défilés des mo
d'enfermer ce Général en
te d'Angoulême & lui. M
faute & le ſecours dont le
avoit muni la Place, le
varre l'aſſiégea avec le Se
Paliſſe, dont la ſageſſe &
purent prévaloir ſur l'inc
malheur de Jean d'Albre

A peine cette entrepr
formée, que la diſette con
faire ſentir dans le camp
gnols occupant les princi
des environs, arrêtoient
s'oppoſoient aux fourage
loient ſans ceſſe nos troup
teau conſidérable ſitué d
ne de d'une petite Ville

partis. Le Roi de Navarre ordonna au Chevalier Bayard d'en faire le siége, pour faciliter l'entrée des vivres de ce côté-là. 1511.

Ce Capitaine prit sa compagnie d'hommes d'armes, tous les Archers, les Avanturiers du Capitaine Bonneval, & huit cens Lansquenets, de ceux que le Duc de Suffolk commandoit dans l'armée : avec ce petit corps d'armée il marcha vers le Château, & sur le refus que le Gouverneur fit de se rendre, on le battit à coups de canon. La brêche fut en état au bout d'une heure, & le Chevalier ordonna aux Lansquenets de monter à l'assaut ; mais cette troupe, en tout temps aussi indocile qu'intéressée, refusa d'obéir si on ne lui donnoit la paye comme après une victoire : Bayard répondit que si les Lansquenets emportoient le Château, il leur accorderoit volontiers cette gratification ; ceux-ci refusant de marcher, les Avanturiers prirent leur place, & monterent à l'assaut avec beaucoup de résolution ; mais ils furent repoussés trois fois & obligés de se retirer. Bayard fit de nouveau battre la brêche, voulant tenir les Assiégés attentifs sur cet en-

1511. droit. Puis faisant prendre quarante hommes d'élite par un Officier de confiance, il lui ordonna d'escalader une forte Tour, pendant qu'il recommenceroit l'assaut. Ayant mis de cette façon les ennemis entre deux feux, ils furent tous taillés en piéces & le Château mis au pillage.

Les Lansquenets voyoient à regret le partage du butin entre les Gendarmes & les Avanturiers, ils députerent quelques-uns de leurs Officiers à Bayard, pour lui en demander une partie, ou la double paye qui leur avoit été promise, puisque le Château étoit pris. Justement indigné de leur audace, le Chevalier leur fit répondre que leur désobéissance fondée sur l'intérêt, ne pouvoit être mieux punie que par l'intérêt même, & que ayant été simples spectateurs de l'assaut & du péril, ils devoient aussi l'être du pillage.

Cette réponse parut d'abord les irriter, & chacun d'eux se plaçant sous son drapeau, ils vouloient prendre un air de mutins ; mais voyant que Bayard loin de songer à les appaiser, les menaçoit de leur faire passer sa Gendarmerie sur le ventre, ils se soumirent

mirent & revinrent au camp avec lui. Le Duc de Suffolk, Anglois de Nation, étoit Général des Lansquenets & ami particulier de Bayard, qui lui fit une forte réprimande, & ce corps rebelle eut depuis pour lui plus respect que pour ses Officiers mêmes. Il lui fut avantageux dans la suite d'avoir sçu leur en inspirer ; car ayant à les conduire souvent en des expéditions difficiles, il eut besoin de toute son autorité pour les contenir. Le mécontentement étoit général parmi les troupes. Le siége de Pampelune traînoit en longueur, & les obstacles augmentoient chaque jour. La Ville étoit assiégée, mais on pouvoit dire que l'armée Françoise se trouvoit bloquée par les différens partis de l'armée Espagnole qui occupoient tous les passages : on manquoit de munitions & de vivres, ainsi que de moyens pour en avoir. 1511.

Le Roi de Navarre, à qui la vengeance & ses premiers succès avoient fait croire cette expédition aisée, desespéré des pertes dont on venoit à chaque instant lui rendre compte, & de la situation de l'armée, fit donner un assaut furieux à la Ville, ne voyant

l'opiniâtre résistance des
le Roi de Navarre tout
sang, & digne ce jour-là
leure fortune, revint avec
tente déplorer le malheu
titude de braves soldats q
de périr, & le danger de
toient. Ce danger venoit
par l'arrivée subite du Du
à la téte de six mille hc
joints aux troupes répanc
environs de Pampelune
une armée considérable.

Bayard avoit donné
second assaut, pour prof
sordre où le premier avoi
les Assiégés : il fallut l'
pour concerter les moyen
siége avec moins de risqu
trer en France. Les défilé

Roi. Ce Prince en rentrant dans son Pays avoit mis tout à feu & à sang. 1511.
Comme si ses malheureux sujets avoient été coupables de son infortune & de la perfidie de Ferdinand, il arracha les arbres, détruisit les moissons, abbatit les maisons, fit jetter les provisions qui étoient déja amassées, & mérita par cette inhumanité les maux affreux dont sa personne & son armée furent affligées à leur retour. Ce fut une occasion pour Bayard de représenter quelles étoient les suites ordinaires de ces principes barbares, tendant à ruiner des peuples qui peuvent devenir les vôtres, ou à se ruiner soi-même si on ne les soumet pas. Le siége de Pampelune fut donc levé avec une confusion extraordinaire; le soldat affamé, à qui l'on refusoit du pain, refusoit à son tour d'observer l'ordre & la discipline. Mais les maux redoublerent quand l'armée fut en marche: les chevaux manquant pour l'artillerie, on fut contraint d'enclouer de gros canons; une partie du bagage fut abandonnée: plusieurs soldats accablés de fatigues, laisserent leurs armes, & périrent pour la plupart ou de misère, ou par les coups des Monta-

gnards, qui chargerent l'arriere garde & tuerent un grand nombre d'Allemands. Au milieu de cette désolation générale, le Chevalier Bayard fut presque le seul qui conserva de la tranquillité; il étoit cependant réduit comme les autres à du pain de millet; mais sa compassion pour le malheur d'autrui diminuoit le sien.

1511.

L'Angleterre se déclare contre la France.

Autant on avoit témoigné d'empressement pour obéir au Roi de Navarre, qui ordonnoit le dégât de son Pays, autant on témoigna d'ardeur pour peindre à la Cour de France les tristes suites de ses ordres inhumains; ceux qui se plaignoient, en condamnoient la violence selon ce qu'ils en avoient souffert. Cependant le Roi étoit dans la disposition d'accorder de nouveaux secours à Jean d'Albret; mais les Anglois ayant attaqué la Picardie, il fut obligé de tourner ses armes contr'eux & de laisser le Royaume de Navarre à son Usurpateur.

La déclaration de l'Angleterre contre la France étoit encore une des suites de l'animosité du Pape contre ce Royaume. Le Pontife n'ayant pû réunir contre Louis XII toute l'Italie, lui chercha des ennemis plus voisins,

& détermina enfin Henri VIII. à lui faire la guerre. Ce Prince descendit en France par Calais avec une armée de trente mille hommes, & fut joint par l'Empereur, qui lui amena huit mille chevaux & un gros corps d'Infanterie Suisse, avilissant la Majesté de l'Empire & sa propre grandeur, au point d'être à la solde du Roi d'Angleterre, qui outre l'entretien de ses troupes, lui donnoit cent écus par jour pour sa table. Avec une armée si considérable, commandée par deux puissans Monarques, on ne douta pas que les ennemis n'eussent formé de grands desseins; & le Roi se hâta de rassembler ses troupes dispersées dans différentes garnisons, afin de se mettre en état de défendre sa frontiere si vivement attaquée. 1511.

Le Seigneur de Piennes, Gouverneur de Picardie, fut nommé Général des troupes Françoises, & avec les plus fameux Capitaines de son tems, on lui envoya le Chevalier Bayard. La Palisse eut quelque jalousie de la préférence accordée au Seigneur de Piennes, qui ne l'égaloit ni en capacité, ni en réputation; mais c'étoit l'usage alors de donner le comman-

dement d'une armée au Gouverneur,
1511. dans la Province duquel elle étoit destinée à faire la guerre. Bayard ne témoignoit pas non plus être content de ce choix. Piennes l'estimoit sans l'aimer, & rendoit justice à son habileté, sans lui accorder de confiance: il sembloit même que l'exemple de tous les autres Généraux lui inspirât plus d'éloignement pour ce brave homme; & ce qui est toujours l'aveu d'un mérite médiocre, Piennes craignoit qu'on attribuât aux conseils du Chevalier une partie de ses succès.

La Gendarmerie dans laquelle se trouvoit Bayard, fut assemblée quelques jours avant l'Infanterie, & s'approcha de Térouenne que les ennemis assiégeoient; il y avoit environ douze cens Gendarmes. Dans le même tems, le Roi d'Angleterre passa près du Village de Tournechan avec douze mille hommes de pied, qui n'étoient soutenus d'aucun corps de Cavalerie. La Palisse & le Chevalier Bayard penserent que cette occasion étoit favorable pour attaquer le Roi d'Angleterre; mais le premier ne voulant ouvrir aucun avis, Bayard en parla seul au Seigneur de Piennes, & fut secondé

par plusieurs Officiers qui lui représenterent le peu de danger qu'il y avoit 1511
à cette entreprise, les Gendarmes pouvant sans peine, en cas de mauvais succès, se retirer devant l'Infanterie; mais Piennes résistant à leurs instances, n'y répondit autre chose, sinon que les ordres du Roi lui enjoignoient de conserver son Pays & non de risquer des combats.

Henri, qui craignoit extrêmement d'être inquiété dans sa marche, apprit avec bien de la joye, la résolution du Général de Piennes, & vint passer à sa vue. Le Chevalier Bayard demanda qu'au moins il lui fût permis de charger l'arriere-garde, ce qu'on lui accorda. Il exécuta son dessein avec tant d'ordre & tant de bonheur, qu'après avoir taillé en piéces un grand nombre des ennemis, il vint à bout d'enlever une de ces douze piéces d'artillerie ausquelles le Roi d'Angleterre avoit donné le nom des douze Apôtres: celle qu'il prit se nommoit le S. Jean.

Par l'arrivée de Henri devant Théroüenne, cette Ville se trouva assiégée dans les formes. Le Seigneur de Créqui de Pontdormi en étoit

Gouverneur ; mais il avoit si peu de
1511. troupes, & ses instances reïterées pour avoir des munitions & des vivres, avoient eu si peu de succès, qu'à peine s'en trouva-t'il pour quinze jours, quand les ennemis l'assiégerent. Ce manquement des provisions les plus nécessaires eût été une excuse valable pour un moins brave homme que ne l'étoit Pontdormi ; mais bien loin de l'alléguer comme une raison de capituler, il ne le fit connoître avec plus de force, que pour obtenir plutôt les moyens de résister.

Teligni, Sénéchal de Roüergue, osa tenter de se jetter dans la Place ; il réussit, & son arrivée augmenta le nombre des troupes & la disette. Bayard, que l'inaction honteuse de Piennes tenoit oisif dans le camp, fut tenté de suivre l'exemple de Teligni ; mais le Roi ayant envoyé ordre de ravitailler la Place à quelques prix que ce fût, il changea de dessein. On avoit pris à la solde de la France depuis la derniere guerre d'Italie, un corps entier d'Albanois, qui auparavant s'étoient extrêmement distingués contre ceux mêmes qui les payoïent alors. Aucunes troupes ne les surpassoient

pour des expéditions brusques; l'activité étoit le caractère propre de leur nation, & une longue habitude de la guerre y avoit ajouté la discipline & le courage. Fontrailles les commandoit, & ce Chef s'appliquant à leur acquérir de la réputation, il les avoit rendus tels que nos Dragons sont aujourd'hui, c'est-à-dire qu'ils étoient propres à toutes sortes de combats, soit qu'on voulût les mêler dans la Cavalerie, ou les joindre à l'Infanterie. Le ravitaillement de Théroüenne étant résolu, on assembla un grand convoi de vivres, d'armes & de poudre. Fontrailles fut commandé avec huit cent de ses Albanois, ayant chacun un sac de poudre & la moitié d'un porc salé sur le cheval; ils devoient forcer un des quartiers du camp, aller ensuite à toute bride jusque sur le bord du fossé de la Place, y jetter leur charge, puis se rallier & gagner la hauteur de Guinegaste, où toute la Gendarmerie de l'armée les attendoit. Ce fut ce qu'exécuta Fontrailles; il passa sur le ventre à trois mille Anglois qui voulurent s'opposer à son retour, & gagna la Gendarmerie. Elle songeoit 1511.

à se retirer après un si heureux succès, lorsqu'on apperçut dix à douze mille Archers Anglois, suivis de cinq mille Lansquenets, & de plusieurs piéces de canon, qui s'avançoient en bon ordre pour combattre.

1511.

L'Empereur & le Roi d'Angleterre, avertis de la marche de la Gendarmerie Françoise, sans pénétrer son dessein, envoyerent ces troupes au dessus de Guinegaste, par des chemins écartés, avec ordre de rabattre à un certain signal vers le camp, & couper le chemin à la Gendarmerie ennemie, pendant que les deux Princes l'attaqueroient de front avec toute leur cavalerie. Les François ayant vû revenir Fontrailles, avoient ôté leur casque, étoient descendus de cheval, & se reposoient sur l'herbe. Ils entendirent tout à coup crier : *Aux armes, aux armes*; le plus grand nombre remonté sur leurs chevaux, appercevant la multitude des ennemis, s'enfuit à toute bride, pendant que le Duc de Longueville, le Seigneur de la Palisse & le Chevalier Bayard incapables de les imiter, quoique seuls, tâchoient de rassembler quelques Gendarmes, pour soutenir avec eux l'honneur de

la Nation, terni par la fuite honteuse de leurs compagnons. Ces trois Chefs 1511
firent des prodiges; mais accablés par le nombre, le Duc de Longueville & la Palisse furent pris: ce dernier, aussi heureux que brave & déterminé, trouva moyen de se sauver. Il ne restoit plus que le Chevalier Bayard, à qui l'on entendoit dire dans la fureur même du combat: » Quoi, les Gen-» darmes François se déshonorent ain-» si! Mes hommes d'armes, mes com-» pagnons m'ont abandonné comme » les autres! Il n'en avoit que quinze avec lui; & cependant tournant tête de tems en tems, il obligeoit les ennemis de s'arrêter, jusqu'à ce qu'il eût gagné un Pont, sur lequel deux cavaliers pouvoient à peine passer de front. De-là, Bayard envoya un Archer à bride abbatue, avertir les Chefs des Gendarmes qu'il pouvoit arrêter les ennemis pour une demie heure: *Adressez-vous sur-tout*, dit-il à l'Archer, *au Seigneur de la Palisse si vous le trouvez; il ne me laissera point dans le péril & viendra recouvrer notre honneur.* Mais ce Général après être échappé aux Anglois, n'avoit trouvé sur sa route que des fuyards; en vain em-

ploya-t il les prieres, les reproches &
1511. les menaces, pour les obliger de s'arrêter. Les Gendarmes effrayés n'écouterent que leur crainte, & devinrent une preuve bien sensible de cette vérité : Que le courage dépend quelquefois autant des événemens & des circonstances, que du cœur & de la résolution d'esprit.

Ces troupes fuyant de toutes parts, étoient les mêmes qui avoient remporté tant de victoires avec des forces inégales sur ceux qui les faisoient fuir. La Palisse n'espérant plus rien des Gendarmes, piqua vers Blangis où l'Infanterie étoit restée, dans la crainte que la Cavalerie arrivant en foule & en désordre, ne lui communiquât sa frayeur. Cependant Bayard continuoit de soutenir le choc des Anglois, animant ses Gendarmes par son exemple & par l'espérance d'un prompt secours. L'Empereur & le Roi d'Angleterre, arrivés à quelque distance du Pont, remarquerent aisément le petit nombre de ceux qui le défendoient, & ordonnerent aux Gendarmes de la Franche Comté & du Hainaut, de passer le ruisseau pour les attaquer, pendant qu'ils faisoient

ncer des Archers pour les chasser
:oups de fléches. Le Chevalier 1511.
ard jettant les yeux du côté de
camp, ne vit rien dans la plaine
pût lui annoncer du secours, &
arqua au contraire, que des Gen-
mes ennemis ayant passé le ruis-
 au-dessus & au-dessous du Pont,
oient en grand nombre pour l'en-
onner, les Archers Anglois avan-
t de leur côté à grands pas.
Messieurs, dit il à ses compagnons,
 ne veux point inutilement vous
ire hacher en piéces; rendons-
ous de bonne grace aux Gendar-
nes qui viennent à nous; vous sça-
ez que les Archers Angl[illegible] ne font
le quartier à personne. [illegible]rs ils se
arerent & chacun d'eux se rendit à
ui des ennemis qu'il voulut choisir.
ur Bayard, que la fortune n'aban-
nnoit jamais, il apperçut de loin
Gendarme richement armé, qui
yant qu'il n'y avoit point à com-
tre, & dédaignant de prendre des
ns sans défense, s'étoit mis au pied
n arbre où il avoit ôté son casque
ur se reposer. Le Chevalier piqua
oit à lui, sauta de son cheval & lui
puyant l'épée sur la gorge: *Rends-*

toi, dit-il ; *homme d'armes, ou tu es*
1511. *mort*. Celui-ci étonné & hors de lui, ne pouvant comprendre autre choſe, ſinon qu'il étoit ſurvenu un prompt ſecours aux François, & que ſes compagnons étoient défaits, donna ſon épée à Bayard, & ſe fit ſon priſonnier en demandant le nom de ſon vainqueur. « Je ſuis, répondit-il d'un » ton plus adouci, le Capitaine » Bayard, qui vous rend votre épée » avec la ſienne, & qui ſe fait auſſi » votre priſonnier.

Le Gendarme ennemi, frappé d'une aventure ſi ſingulière, reprit avec Bayard le chemin du camp, ſans ſçavoir lequel des deux étoit le priſonnier de l'autre. Auſſi-tôt que l'Empereur ſçut l'arrivée de Bayard, il l'envoya chercher, & le reçut avec beaucoup de bonté ; mais le changement de parti & ſes derniers ſuccès inſpirant plus d'éloignement pour les François, il railla le Chevalier.

» Quand nous faiſions la guerre » enſemble, lui dit-il, Monſieur » Bayard ne ſçavoit pas fuir. Si je l'a- » vois appris aujourd'hui, répliqua » le Chevalier, Votre Majeſté ne » m'en accuſeroit pas. Vous ne ſça-

» vez pas non plus, ajouta l'Empe- 151
» reur, vous laisser prendre. Le Roi d'Angleterre entra dans ce moment, & suivant le génie de sa Nation, qui sçait mieux qu'aucune autre reconnoître le mérite, il loua beaucoup Bayard, l'assurant de sa protection & de son estime. « Mais pour vos Gen-
» darmes, lui dit-il, je n'en fais aucun
» cas : ils ont usurpé la réputation
» dont ils jouissent. Fuir ainsi sans
» rendre aucun combat devant cinq
» cens chevaux au plus, qui ne fai-
» soient pas le tiers de leur nombre!
» Oui, répliqua Bayard ; mais ce
» tiers-là étoit soutenu de dix-sept à
» dix-huit mille hommes de pied, &
» les nôtres surpris, presque désar-
» més, avoient ordre d'ailleurs de ne
» point combattre. Jamais, dit l'Em-
» pereur, je n'ai vu mieux obéir. Mais pour adoucir ce qu'il y avoit de fâcheux pour Bayard dans cette conversation, le Roi d'Angleterre lui dit que les braves hommes, comme lui, étoient rares, & que leur exemple ne suffisoit pas toujours pour maintenir une grande troupe. « S'ils
» vous ressembloient tous, ajouta ce
» Prince, nous vous verrions bientôt

» obligés de lever le siége de cette
1511. » Place : par bonheur vous voilà prisonnier, & je vous estime trop, » pour vous laisser aller avant d'en » être le maître. Prisonnier! répliqua » Bayard, le cas est douteux. J'ai pris » le Gendarme, qui m'a amené ici, » avant que je me fusse rendu à lui, & » j'avois reçu sa parole, lorsqu'il n'a» voit point encore la mienne. On fit venir les Rois d'armes, qui, n'ayant pu prévenir un cas si extraordinaire, n'avoient rien réglé à ce sujet; ils n'oserent prononcer, & les deux prisonniers suppliérent l'Empereur & le Roi d'Angleterre de décider de leur sort.

Maximilien, sur qui la présence de Bayard avoit eu le tems de faire son effet, dit que ce Chevalier ayant reçû la foi de son ennemi avant de lui rendre son épée, ils devoient être quittes mutuellement de leurs promesses. « J'y » consens, reprit le Roi d'Angle» terre; mais je prie Monsieur Bayard » qui a vu le camp & nos travaux, de » faire un voyage de six semaines dans » les Pays Bas, avant de rejoindre » son armée : l'Empereur voudra bien » donner ses ordres, pour qu'il fasse ce » voyage avec agrément. » Le Che-

valier promit d'obéir, & il partit du
camp ennemi, comblé des éloges & 1511.
des présens des deux Princes. A la
premiere Ville où il s'arrêta, plusieurs Anglois vinrent à sa rencontre, & lui rendirent d'aussi grands honneurs, que s'il eût été un des Chefs de leur Nation, l'accompagnant en tous lieux, & voulant le défrayer au nom de leur Roi.

Ces Anglois agissoient ainsi par l'ordre secret de ce Prince, qui étant instruit des sujets de mécontentement que l'on donnoit à Bayard dans le service de France, espéroit l'attirer au sien. Quelque belles actions que ce Capitaine eût faites, la Cour lui avoit accordé peu de bienfaits, & la gloire avoit été jusques-là sa principale récompense. Il commandoit à la vérité une Compagnie d'hommes d'armes d'Ordonnance; mais le revenu du Capitaine étoit donné au Duc de Lorraine, pendant que plusieurs de ceux qui avoient servi sous Bayard, se trouvoient bien plus avancés que lui à la Cour & dans les armées. Il n'en murmuroit pas, & on ne le supposoit mécontent, que parce qu'il avoit sujet de l'être. Ainsi, quand

les Anglois parlerent ouvertement
1511. des dispositions de leur Maître, il répondit que sa naissance l'attachoit inviolablement à la France ; que son zéle étoit l'effet de son inclination, & ses services la suite de son devoir que la Cour ne paroissoit pas à la vérité faire autant d'attention à ce qui le concernoit, qu'il auroit eu lieu de l'espérer; mais que tôt ou tard, on lui rendroit justice, & qu'après tout, sa fortune n'étoit pas diminuée depuis son entrée au service, les bienfaits du Roi l'ayant mis au contraire dans la seule situation qu'il soit permis à un honnête homme de desirer avec ardeur, qui est de pouvoir soulager l'infortune des autres.

Cependant Therouenne fut pris, & cette conquête fut suivie de celle de Tournai, que les Habitans avoient voulu défendre eux-mêmes, en alléguant pour certitude d'une vigoureuse résistance, *que Tournai étoit tourné, & que jamais n'avoit tourné, & encore ne tournera.* Bayard se trouvoit à portée de se jetter dans la Ville ; mais la parole qu'il avoit donnée au Roi d'Angleterre & le refus obstiné des Bourgeois, l'en empêcherent.

Ces progrès des deux Princes alliés auroient alarmé davantage la Cour de France, si l'un & l'autre unis si fortement en apparence, n'avoient point eu des intérêts différens. Le Roi d'Angleterre fournissoit à tous les frais de la guerre, & l'Empereur en retiroit seul les avantages. Therouenne & Tournai sur-tout étoient bien plus à sa bienséance qu'à celle de son allié. Des Pensionnaires, que la Cour entretenoit auprès de ce Prince, eurent soin de le lui faire remarquer, & ils vinrent à bout de le déterminer à s'expliquer là-dessus avec l'Empereur, n'étant pas juste qu'il soutînt plus long-tems une guerre coûteuse, dont tout le fruit seroit de s'attirer un ennemi redoutable tel que Louis XII. D'ailleurs, le Pape ayant à craindre la trop grande élévation de la Maison d'Autriche, & sur-tout sa puissance en Italie, faisoit agir auprès du Roi d'Angleterre des Agens secrets, que ce Pontife, à l'exemple de son Prédécesseur, entretenoit dans toutes les Cours de l'Europe. 1511.

Le Duc de Longueville, prisonnier à Londres depuis le combat de Guinegaste, que l'on nomme la journée

1511 des Eperons, attentif à tous les moyens qui pouvoient lui rendre la liberté, saisit l'occasion d'un refroidissement que Henri témoigna pour l'Empereur, pour lui parler de l'ambition démesurée de ce Prince, de l'intérêt qui le dominoit, & sur-tout de son inconstance, qui exposoit sans cesse ceux qui se lioient avec lui; il fit voir que la France unie avec l'Angleterre, pouvoient seules arrêter les progrès d'une Maison, dont la fortune tomberoit toute entière sur Charles, Prince d'Espagne, petit-fils de Maximilien, & en le rendant Maître de l'Italie, des Pays-Bas, de l'Espagne & de l Empire, le mettroit en état de subjuguer toutes les Nations voisines. Ce haut degré de puissance, assuré au jeune Charles, avoit jusques-là causé plus de joie que d'inquiétude au Roi d'Angleterre. Ce Prince avoit exigé pour première condition de son Traité avec l'Espagne & l'Empire, que Charles épouseroit Marie sa fille; & comme les moyens sur lesquels la politique s'appuie davantage, peuvent amener des effets contraires à ses vues, cet article même, la première cause & le nœud du

Traité, devint celle de sa rupture.

Le Roi ne pouvant se défendre contre ses ennemis, qu'en les divisant, fit proposer à Ferdinand le mariage de Madame Renée, seconde fille de France, avec son petit-fils Charles, à qui il céderoit tous ses droits sur le Milanez & sur Gênes. La condition étoit trop avantageuse à Ferdinand, pour qu'il lui restât du scrupule sur la promesse qu'il avoit faite au Roi d'Angleterre; & ce Monarque le pressant de l'accomplir, on lui apprit pour toute réponse l'engagement pris avec le Roi de France. Henri le regarda comme une double trahison; c'étoit enlever un mari à sa fille, & le livrer à toute la vengeance d'un ennemi irrité tel que Henri XII. Il en fit des plaintes amères, & jura de venger l'affront que recevoit la Princesse sa fille. Le Duc de Longueville qui jouoit souvent à la Paume avec Henri, l'anima de plus en plus contre le Roi de Castille, ennemi tour à tour de tous les Rois de l'Europe, & toujours de la bonne foi; profitant avec art de la tendresse de ce Prince pour sa fille, il l'irrita d'autant plus, qu'il la lui représenta beaucoup plus insultée, & plus sensible qu'elle 1511.

ne l'étoit en effet; & quand le Duc
1511. l'eut rempli d'un violent desir de vengeance, il lui fit connoître que le seul moyen de la satisfaire, en réparant avec avantage la disgrace de la Princesse Marie, c'étoit de rompre avec la Maison d'Autriche, mais sur-tout avec le Roi de Castille; que Louis actuellement veuf, & souhaitant avec passion d'avoir un fils qui lui succédât, étoit dans la disposition de se remarier; & qu'un si grand parti conviendroit mieux encore à la Princesse Marie, que le jeune Charles élevé en Espagne dans les principes bisarres de ce Pays-là, si contraires au bonheur & à la liberté des femmes. Henri consentit à tout, Louis XII. approuva le Duc de Longueville; la Princesse fut amenée en France, le mariage & le Traité d'alliance conclu en même-tems, au grand
1514. étonnement du Roi de Castille, qui croyoit posséder seul l'art d'en imposer sûrement à ses ennemis.

Mort de Louis XII.

La paix terminée avec l'Angleterre mit Louis XII. en état de faire la guerre à l'Espagne: ce Prince pouvoit
1515. en faveur de Jean d'Albret la commencer par la Navarre; mais l'intérêt personnel l'emportant, il destina ses

préparatifs pour le Duché de Milan. La mort vint le surprendre au milieu de ce dessein, qu'exécuta peu de tems après le Comte d'Angoulême sous le nom de François I. 1515.

Le Chevalier Bayard avoit servi sous ce jeune Monarque ; il en étoit particuliérement estimé, & ses amis espéroient que le nouveau Roi avanceroit un homme trop négligé sous le regne précédent, & dont la France entière souhaitoit à l'envi l'avancement & la fortune. François I. moins sage, mais plus libéral que son Prédécesseur, s'attacha d'abord en effet à récompenser le mérite & les services des Capitaines qui avoient servi sous Louis XII. Non que ce Prince ne les connût comme lui ; mais soit économie nécessaire (comme l'extrême bonté de ce Prince le laisseroit à supposer) soit inclination pour l'argent, il leur accordoit rarement autre chose que des éloges.

Depuis le retour de nos troupes d'Italie en France, Louis avoit donné au Chevalier Bayard la Lieutenance générale de la Province du Dauphiné, sans qu'il eût songé jusqu'alors à lui en donner les provisions. Fran-

çois I. les lui accorda avec beaucoup
1515. de témoignages de distinction, dès les premiers jours de son regne, & voulut qu'il allât prendre possession de sa nouvelle dignité, à condition qu'il reviendroit bientôt pour se mettre à la tête d'un Corps de troupes considérable, dont le commandement lui étoit destiné. On vit donc arriver en Dauphiné, en qualité de Commandant de la Province, un Gentilhomme né dans la multitude de la Noblesse & avec peu de bien, & n'ayant eu pour protecteur & pour appui que ses talens & sa conduite.

L'élévation du Chevalier donna lieu à plusieurs réflexions sur l'injustice de ceux qui regardent le service militaire comme la ruine de la Noblesse. La dissipation, la folle vanité, l'oisiveté, le libertinage & la débauche de la plûpart de ceux qui l'embrassent, sont les seules causes de leur dérangement. Il est certain que l'Etat ajoute à leur revenu des appointemens proportionnés aux grades qu'ils occupent, & la guerre qui les force à augmenter leur dépense, est souvent précédée & suivie d'une longue paix, qui leur permet l'économie. On remarquera

juera que les maisons subsistantes au-ourd'hui dans les richesses & dans la 1515
;randeur sont des maisons militaires; k que la fortune a constamment refu-é, depuis la fondation de notre Mo-iarchie, de s'établir d'une maniere du-able dans ces familles obscures, qui ısurpent ses faveurs par des voies bas-us, souvent aussi contraires à l'hon-eur qu'à l'humanité; mais ce qui fut ne récompense pour le Chevalier, lus digne d'un grand homme que la lace même qu'il occupoit, c'est que ans son pays même sa fortune n'ins-ira point d'envie, & ce qui est rare, n vit venir avec joie ceux qui étoient :s ses égaux, se soumettre les pre-iers à son autorité. Il ne l'employa 'abord qu'au bien de la Province & e la Ville de Grenoble en particulier, le Château de ses peres fut long-tems n ruine, après avoir élevé à ses dé-ens plusieurs édifices utiles aux peu-les du Dauphiné.

Les premiers bruits de la guerre 'en retirerent bien tôt, pour se ren-lre avec sa compagnie d'hommes l'armes, & quatre mille Fantassins sur les frontieres du Marquisat de Saluf-le, occupé depuis peu par les Suisses

pointe du jour, & le reſte du Conſeil
1515. fut de ſon avis. Le Connétable de Bourbon, que Bayard avoit inſtruit de ſon deſſein, conſentit d'autant plus volontiers à ſon exécution, qu'ayant pratiqué une intelligence avec le Gouverneur de Carmagnole, il étoit aſſuré de cette place, auſſi-tôt que les François paroîtroient au pied de ſes murailles; mais ceux-ci ſe défiant avec ſujet d'un homme capable d'une trahiſon, avoient réſolu de prendre pour cette expédition toutes les précautions convenables. Bayard partit le premier à la tête de ſa compagnie, afin que les Eſpions répandus dans la campagne, & que ſa marche feroit reculer, ne parlaſſent que de lui à Proſper Colonne : ce qui arriva. *Je ſuis bien aiſe qu'il vienne*, répondit ce Général à ceux qui lui en parlerent, *il me mettra en état d'acquitter ma promeſſe.*

Cependant Proſper Colonne partit le jour même pour aſſiſter à un grand Conſeil de guerre, qui ſe devoit tenir à Pignerol; mais mépriſant l'ennemi, dont on lui donnoit à chaque inſtant des nouvelles, il marcha lentement & ſans précaution, & s'arrêta même à

les deux battans de la porte, empêchant ainsi qu'on ne la fermât.

1515.

Prosper Colonne est fait prisonnier par Bayard.

Imbercourt avec sa compagnie arriva dans l'instant, força le corps de garde placé à l'entrée de la Ville, & y entra criant : *Vive France, vive France.* Le Chevalier Bayard, le Maréchal de la Palisse & les autres Généraux étant arrivés, on alla investir la maison de Prosper Colonne où ce Seigneur s'étoit mis en défense persistant à croire qu'il n'avoit affaire qu'à Bayard. Enfin ayant vû du haut de sa maison le nombre de troupes qui l'assiégeoient, il se rendit avec le Comte de Policastre, & plusieurs Officiers considérables qui s'en étoient rapportés à sa réputation d'activité & de prudence. Le Maréchal de la Palisse, à qui on présenta d'abord Prosper Colonne, le reçut avec toute la distinction que méritoit un homme de son rang & de sa naissance; mais on s'apperçut que la présence du Chevalier, auteur de l'avis, qui lui coûtoit sa liberté & sa réputation, le mortifioit au point qu'il ne tournoit jamais les yeux de son côté; & que depuis ce moment il devint beaucoup plus indulgent qu'il

ne l'avoit été jusques là, forcé d'a-
1515. vouer par une triste expérience, que l'habitude à la vigilance, & la présomption qu'elle inspire, nous engagent quelquesfois dans le péril.

Butin fait par les François.

Le butin que nos troupes firent en cette occasion fut inestimable. Prosper Colonne y perdit pour sa part plus de cent cinquante mille écus en argent monnoyé & en vaisselle d'or & d'argent : car ce Seigneur se faisoit servir avec une magnificence que nos Rois ne connoissoient point encore. On prit aussi six à sept cens chevaux bien enharnachés, parmi lesquels il s'en trouva quatre cens d'Espagne d'un grand prix ; le reste des équipages & les richesses de la Ville devinrent le partage du vainqueur. Pendant que nos troupes s'occupoient du butin, le Chevalier Bayard remarqua que deux Albanois, ennemis échapés à la poursuite des nôtres, avoient pris la route de Coni, où les Suisses étoient campés. C'en étoit fait de la Gendarmerie Françoise, s'ils fussent arrivés dans le désordre où l'avoit mise l'ardeur du pillage. Elle se rassembla promptement, sortit de Ville-franche, comme les Suisses y

entroient ; mais ceux-ci ne pouvant 1515.
poursuivre de la Cavalerie, les Françoises gagnerent Folsano, où les prisonniers & le butin furent mis en sureté.

Les Suisses, déjà ébranlés par la prise de Prosper Colonne & de sa Gendarmerie, refuserent de demeurer dans leurs postes du Piémont & du Marquisat de Salusse, lorsqu'ils apprirent que le Roi avec toute l'armée avoit passé les Alpes, & que ce Prince marchoit à eux. Décampant avec précipitation, ils lui abandonnerent toutes les Villes qui se trouvent depuis l'entrée du Piémont jusques dans le Milanez, & ne l'attendirent qu'à Monza sur le Lambro. Là le Roi leur fit proposer un accommodement avantageux qu'ils accepterent; mais ayant trahi leur promesse, on en vint à une bataille.)

Bayard avoit d'abord proposé de charger une troupe considérable de 1516.
Suisses, séparée du reste de l'armée ; mais le Roi qui comptoit sur la négociation avec les Suisses, n'y voulut point consentir, & le Chevalier lui parlant de cette offre après leur perfidie : « Je pensois, disoit-il, que ces

» gens-là étoient de bonne foi, & sur
1516. » cette croyance, je leur aurois volon-
» tiers donné le double de l'argent
» qu'ils me demandoient, si je l'eusse
» eu en ma possession pour épargner le
» sang de mes sujets. Sentiment digne d'un Roi, pere de son peuple, que François avoit en effet avant la bataille; mais que la joye de la victoire altéra de telle sorte, que les défaites les plus funestes ne parurent pas lui en avoir depuis rappellé le souvenir. Les troupes étant rangées en bataille, le Chevalier Bayard se trouva à l'avant-garde, que le Connétable de Bourbon conduisoit; ils virent ensemble le désordre où les Suisses avoient mis les Lansquenets, & le réparerent aux dépens de leur sang; les rênes & les harnois de tête du Cheval de Bayard furent coupés à coups de sabre & de piques, à la derniere charge qu'il fit. Le mord tomba, & le cheval devenant libre, emporta son maître dans un gros bataillon Suisse, qu'il traversa de part en part. Par bonheur la nuit commençoit, & le Chevalier se trouvant, après avoir évité ce danger, entre des arbres épais & couverts de ceps de vignes, son cheval s'arrêta.

Il descend, ôte son casque & le reste de son armure qui pouvoit l'embarasser, & se glisse en marchant sur les mains, du côté où il supposoit que ses troupes devoient être; le Chevalier s'arrêta plus d'une fois dans cette marche pénible pour éviter d'être entendu des Suisses. Enfin il arriva accablé de fatigue dans un endroit, où il entendit crier *France*. Ayant compté son avanture au Duc de Lorraine, ce Prince lui donna un cheval, d'autres lui apporterent des armes, & il se trouva en état de combattre sous les yeux du Roi même, couché à quelques pas de là sur un affut de canon, & si près d'un bataillon Suisse, qu'on fut obligé d'éteindre la lumiere d'un Vivandier qui lui avoit apporté du vin, de peur qu'elle ne le fît appercevoir aux ennemis. 1516.

La bataille recommença le lendemain à la pointe du jour. Le Chevalier Bayard entr'autres y fit des prodiges de valeur, qui furent remarqués de son Souverain : & ce Prince ayant enfin obtenu la victoire, voulut être armé Chevalier de sa main. Ayant assemblé à ce dessein les principaux Capitaines de son armée, il donna de

grands éloges à la valeu
1516. fait paroître, leur di
avoir fait son devoir,
dessein d'être armé Ch
l'ancien usage. Alors re
Le Roi est fait Chevalier par Bayard. » Je ne connois, dit-il
» l'armée qui soit plu
» estimé que ce Chev
» honorer en lui la
» Oui, Bayard mon
» Roi, je serai aujourd
» de votre main, parc
» s'est trouvé en tant
» batailles, toujours en
» lier, est le plus dig
» d'autres. Bayard re
respect les Princes &
gneurs qui environnoi
répondit, qu'un si hau
neur devoit leur appa
n'oseroit se résoudre
l'accepter. Satisfaits de
tie, ils le presserent en
béir au Roi, à qui il ce
dant de dire qu'un gra
tel que lui, étoit Chev
dessus de tous les Chev
de : *Je le veux, Bayar*
obéissez. Ah! Sire, répli
lier, *si ce n'est assez d'un*

vrai cent mille, plûtôt que de résister à la volonté absolue de mon Maître. Le Roi se mit à genoux, & Bayard tirant l'épée, l'en frappa du plat sur le coû, en répétant ces mots qui n'étoient point préparés : *Sire, autant vaille, que si c'étoit Roland, ou Olivier Godefroi, ou Baudouin son frere. Certes, vous êtes le premier Prince que oncques fis Chevalier. Dieu veuille qu'en guerre ne preniez la fuite.* Et regardant ensuite son épée avec une joie ingénue, & telle qu'un sentiment simple peut la figurer dans une situation pareille : *Tu es bienheureuse mon épée*, dit-il, *d'avoir aujourd'hui à un si vertueux & puissant Roi donné l'Ordre de Chevalerie. Certes, ma bonne épée, vous serez moult bien comme relique gardée, & sur toutes autres honorée, & ne vous porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrazins, ou Maurs.* Après cette cérémonie, le Roi se disposa à entrer dans Milan, dont le Connétable de Bourbon & Pierre de Navarre tâchoient de se rendre maîtres; celui-ci par le moyen de ses mines, & l'autre par des offres d'argent considérables, dont l'effet fut beaucoup plus prompt que celui de la poudre. Par la reddition du Château, le 1516.

1516. Roi se trouva maître de tout le Duché de Milan, où peu de temps après son retour en France, l'Empereur avec une nombreuse armée vint faire la guerre en personne.

Le Connétable de Bourbon, Viceroi du Milanez, s'enferma dans la Capitale avec toutes ses troupes, n'étant pas assez fort pour tenir la campagne; & ce Prince permit seulement à quelques partis de se répandre dans les environs. Le Chevalier Bayard les conduisoit presque tous, s'approchant le plus qu'il lui étoit possible du camp de l'Empereur, enlevant des prisonniers à sa vue, & lui faisant connoître qu'il n'avoit pas apporté en Italie le même bonheur, dont il avoit abusé dans les Pays bas. Le Connétable se soutint dans Milan contre tous les efforts de l'Empereur, auquel il fit essuyer plusieurs pertes; mais s'appercevant que la Cour de Rome trompoit le Roi, & que ce Prince ne se précautionnant point contre ses intrigues, alloit perdre le Milanez, il lui en remit volontairement la Viceroyauté, & se retira à Moulins, Capitale du Bourbonnois, Province qui lui appartenoit toute entiere; le Chevalier

Bayard, à qui il avoit confié tout ce qu'il avoit découvert de la conduite du Pape & de la négligence du Roi gouverné par Louise de Savoye sa mere, quitta l'Italie en même temps que lui, pour se rendre dans son Gouvernement de Dauphiné. Là, le Connétable qui recevoit de grands sujets de mécontentement de la Cour, entretint une étroite correspondance avec lui; & ayant appris que le Roi mandoit le Chevalier Bayard, il le pria de passer par Moulins, où lui ouvrant son cœur avec toute la confiance qu'inspire la vertu, il le chargea de parler au Roi de ses plaintes, en lui rappellant le souvenir de l'étroite amitié qui les avoit unis, lorsque le second mariage du feu Roi l'exposoit à se voir reculé du trône & à rester son égal; il lui parla aussi des raisons de crainte qu'il trouvoit pour l'avenir, si la faveur du Roi ne dissipoit pas le parti que ses ennemis commençoient à former. A l'exception de sa naissance & de sa rare valeur, on pourroit lui disputer un jour tout le reste de ce qu'il possédoit.

1516.

Le Chevalier Bayard fit remarquer au Prince, que son absence de la Cour

Conseil donné par Bayard au

1516. étoit un mauvais moyen d'y rétablir ses affaires : que son habileté & sa grande réputation à la guerre, n'étoient plus des titres dans un temps de paix : que les Ministres alloient rarement chercher ceux qui s'éloignoient, quelque utiles qu'ils fussent ; l'expérience faisant voir qu'ils préferoient le maintien de leur autorité à l'intérêt de l'Etat, & que ne jugeant qu'au gré de leurs caprices, ils supposoient des talens dans tous ceux qu'ils honoroient de leur choix : « On ne peut trop ré» péter, ajouta-t'il, cette maxime née » de l'injustice des Ministres : qu'un » homme disgracié est un homme » sans mérite, jamais on n'a regre» té personne à la Cour : la fausse » suffisance & l'air de faveur y domi» nent hautement sur la capacité, sur » le zèle & sur les services. Le Connétable promit au Chevalier de suivre ses conseils & de retourner à la Cour, où ce Prince étoit bien aise de faire annoncer son arrivée, par un ami capable de le faire désirer.

Connétable de Bourbon.

Avant de laisser sortir le Chevalier Bayard de Moulins, le Connétable le pria de faire Chevalier François de Bourbon son fils aîné, enfant encore

entre les mains des femmes : *Je désire avec ardeur*, lui dit-il, *que mon fils reçoive ce titre de votre main, j'augurerai bien pour la suite de sa conduite & de son courage.* Bayard s'acquita avec respect de cette cérémonie, & eut bientôt le plaisir de voir le Connétable à la Cour, plus avant que jamais dans les bonnes graces du Roi, & peut-être trop bien dans celles de Louise de Savoye, mere de ce Monarque. 1516.

La France jouissoit enfin de quelque relâche, que lui avoit laissé prendre la mort de Ferdinand Roi de Castille, & la jeunesse du Prince Charles, héritier des Royaumes d'Espagne ; mais la mort de Maximilien son ayeul paternel, donna occasion à une nouvelle guerre entre Charles & François I. qui dura plus que la vie de ces deux Princes, leurs enfans l'ayant continuée long-temps après leur mort.

Les deux Rois se disputerent l'Empire : Charles l'emporta & se déclara aussi-tôt l'ennemi de son compétiteur. François I. pour s'en venger, se jetta sur la Navarre qu'il conquit toute entiere, en faveur de Henri d'Albret son Roi légitime ; mais André de Foix, Seigneur de l'Esparre, Général d'une

partie des troupes chargées de cette
1516. expédition, ayant voulu, suivant le génie François, courir à de nouveaux avantages, avant d'avoir assuré les premiers, pénétra jusque dans la Castille, & obligea les Espagnols, en formant le siége de Logrogno, à se réveiller de la léthargie où ils paroissoient plongés. Leur armée après avoir repoussé celle des François loin des Frontieres de la Castille, reprit toutes les Villes de la Navarre en peu de jours, & menaça d'entrer dans la Guyenne. Mais cette Province étoit trop éloignée de la personne de l'Empereur, & il préfera d'attaquer la France par la Picardie ou la Champagne.

Le Roi de France étoit trop animé pour fuir les occasions de faire la guerre, & les deux Monarques laissant paroître toute leur animosité, avoient chacun une armée sur pied dans le temps même que les conjonctures leur promettoient le plus une paix durable. François premier n'avoit perdu l'Empire, que par le peu de ménagement de ses Ministres : il s'attacha à regagner les Princes qui pouvoient lui être plus utiles. La

Maison de la Mark, descendue de celle de Cléves, possédoit la Souveraineté de Bouillon & de Sédan, qui étoit alors d'une plus grande étendue qu'aujourd'hui, & qu'on ne l'a vue sous les Princes de la Tour d'Auvergne, qui en possedent encore une partie. 1516.

Le Roi de France, ni aucun Prince voisin n'ayant nul droit sur cet Etat, les revenus en étoient considérables, & les peuples riches & tranquilles. Logues, Fleuranges, Messancourt, Jamets & Meziéres, étoient alors des Places fortifiées, qui couvroient Sédan & Bouillon, les principales de cet Etat. Robert de la Mark le possedoit en ce temps-là; son frere Evêque & Souverain de Liége, ses enfans avancés dans les troupes du Roi & grands Capitaines, & de grandes terres qu'il possédoit alors, augmentoient beaucoup sa puissance. Dans les commencemens du démêlé de Charles V. avec François I. Robert de la Mark se vit par rapport aux dispositions des affaires & de leurs vues, dans la même situation qu'Amedée Duc de Savoye dans la guerre de Louis XIV. avec

la Maiſon d'Autriche ; c'eſt-à-dire ; que l'Empereur pouvant difficilement entrer en Picardie, à cauſe des Anglois qu'il craignoit d'irriter, ne pouvoit attaquer la France, ſi le Duc de Bouillon ne lui en ouvroit le paſſage par ſon Etat.

1516.

Robert de la Mark ſe déclare pour le Roi.

Robert avoit d'abord pris le parti de l'Empereur contre le Roi, dont il avoit ſujet de ſe plaindre : mais Charles qui n'eſtimoit pas autant ſon amitié qu'il craignoit ſon alliance avec le Roi, lui ayant fait une injuſtice, Robert revint à ſes premiers engagemens, vit ce Monarque à Romorentin ; & aſſuré de ſes diſpoſitions & de ſon appui, il réſolut de faire un coup d'éclat pour faire connoître ſon indépendance, & venger ſon injure en Souverain. Il ſçavoit que François I. avoit des troupes toutes prêtes pour le ſeconder, & que le Chevalier Bayard, ami de Fleuranges ſon fils, devoit ſe jetter dans la premiere des places qui ſeroit attaquée.

Robert envoya donc à Vormes un Héraut-d'armes déclarer la guerre à l'Empereur, à la face de tout l'Empire aſſemblé au ſujet des mouvemens de Luther. Après cette déclaration, il fit

le dégat dans le Luxembourg à la tête de trois mille hommes de pied & de cinq cens chevaux. Charles V. considérant moins la qualité que la puissance du Duc de Bouillon, regarda son entreprise comme un attentat; & jugeant bien qu'elle avoit été formée de l'aveu du Roi de France, il se mit en état de punir le premier & de se venger du second. 1516.

Le Comte de Nassau à la tête d'une forte armée entra sur les terres de Robert, où il mit tout à feu & à sang, prit Bouillon & ses autres Places, à l'exception de Sédan & du Château de Jamets, qu'il n'osa attaquer; mais il s'avança jusqu'à Mousson, ses soldats pillant les terres du Roi; jusqu'à ce que se dépouillant de toute dissimulation, le Comte de Nassau passa la Meuse avec toute son armée, assiégea cette Ville dans les formes, s'en rendit le maître, & s'avança avec le Général Sikingue, un des Favoris de l'Empereur, pour mettre le siége devant Mezieres, à la tête d'une armée de trente cinq mille hommes. La conquête de cette Place auroit exposé toute la Champagne, & l'Empereur faisant passer de nouvelles forces dans

la Picardie auroit mis le Royaume en
1516. danger ; de ſorte qu'il étoit néceſſaire
pour le ſalut de tout l'Etat de conſer-
ver Mezieres, & que cette Place, la
plus mauvaiſe de la France, en de-
vînt le boulevart.

Le Chevalier Bayard depuis quel-
1521. que temps étoit à la Cour ; le Roi s'en-
Siége de Mezieres. ferma avec lui, & s'ouvrant à lui ſur
ſon inquiétude, il ne cacha pas le be-
ſoin qu'il avoit de ſes ſervices : « Si je
» perds Mezieres, dit le Roi, la Cham-
» pagne & la Picardie ſeront ouvertes
» aux ennemis ; ils viendront nous
» chercher juſqu'à Paris, & vous ſça-
» vez que la nation combat rarement
» avec avantage ſur ſes terres ; il faut
» conſerver Mezieres à quelque prix
» que ce ſoit ; & c'eſt vous que j'ai
» choiſi pour la défendre. Le péril eſt
» évident, mais la gloire en eſt plus
» certaine. Tout ce qui m'arrête dans
» mon choix, c'eſt que je crains, ſi le
» malheur de la France me fait perdre
» Mezieres, que le déſeſpoir ne m'en-
» leve auſſi le Chevalier Bayard. Il
ſe jetta aux genoux du Roi, pour l'aſ-
ſurer qu'un ſoin ſi généreux l'expoſoit
beaucoup plus à périr que les enne-
mis mêmes, & ne lui demandant

que des ordres précis pour les munitions & les vivres, il se rendit à Mézieres. 1521.

La Meuse embrasse la plus grande partie de cette Ville & en fait une presque Isle, laissant une langue de terre assez large du côté des Ardennes, d'où l'on vient par une porte nommée de Bourgogne; les autres donnent sur des ponts que l'on peut rompre en cas de siége. La largeur de la Meuse, dont les eaux remplissoient les fossés de la Ville, étoit une de ses principales défenses; l'art y en avoit ajoûté autrefois; mais le temps les avoit détruites, & il en restoit bien peu à Bayard pour les relever: cependant il l'entreprit.

Discours de Bayard aux habitans de Mézieres.

Par son ordre la garnison & les Bourgeois furent assemblés: « Je ne » vous distingue point, leur dit-il, » quand il s'agit de défendre la patrie; » les enfans mêmes doivent être ou» vriers & soldats, travaillons de con» cert à notre sureté & à notre gloire » commune: on peut presque répon» dre du succès, quand on fait des ef» forts sinceres pour s'en rendre di» gnes. Ce peu de paroles, l'affectation que les soldats & les peuples

1521. avoient pour lui & quelque argent qu'il répandit, firent supporter avec joye les plus pénibles travaux, qu'il sçavoit soulager par sa prudence & par ses soins. A chaque instant on voyoit s'élever de nouveaux remparts, & à l'ardeur de ceux qui s'y employoient, on pouvoit juger qu'ils étoient déterminés à tout risquer pour leur conservation. Tout étoit achevé, lorsque les ennemis arriverent.

Le Comte de Nassau posa son camp qui étoit de vingt mille hommes, du côté des Ardennes, vis-à vis la porte de Bourgogne, & le Général Sikingue, avec quinze mille hommes, plaça le sien au-delà de la Meuse. La garnison n'ayant point d'ouvrages extérieurs à défendre, étoit sur les remparts lors de l'arrivée des ennemis; & la plûpart considéroient avec inquiétude cette grande armée qui paroissoit plus considérable encore, à cause de la prodigieuse quantité d'équipages dont les troupes Allemandes sont toujours suivies. Bayard s'en étant apperçu : « Les ennemis, dit-il, nous » traitent comme des gens qu'ils crai» gnent : leur nombre ne doit point » nous effrayer. Nous avons de larges » fossés

» fossés & de bons remparts ; d'ailleurs » ce ne sont point ces amas de terre & » de pierres qui conservent les Places ; » c'est l'honneur, le courage, la pa- » tience & la résolution de ceux qui les » défendent. Bayard avoit avec lui sa compagnie de cent hommes d'armes, une autre Compagnie de même force, quelque infanterie & un corps de jeune Noblesse, qui étoit venue s'exposer avec lui. Anne de Montmorenci, Connétable de France à la fin du regne de François I. étoit un des principaux de ce Corps. 1521.

Les Assiégeants ayant établi leurs quartiers & fait placer leurs batteries, envoyerent sommer le Chevalier Bayard de se rendre. Il étoit connu des deux Généraux ennemis, & leur Hérault fut chargé de faire précéder sa sommation par de grands éloges ; mais que s'ils ne produisoient aucun effet sur l'esprit du Gouverneur, d'intimider la garnison par de grandes menaces. Le Hérault s'acquita de sa commission avec exactitude, & fit même en sorte qu'un grand nombre d'Officiers & de soldats l'entendirent. Il ne fut pas difficile à Bayard de remarquer son dessein : » Je me suis mis

» dans Mézieres, dit-il, pour la
1521. » garder : vos Maîtres connoîtront
» bientôt, s'ils ne le sçavent déja,
» que je ne suis pas homme à m'ef-
» frayer pour des paroles, ni même à
» craindre les effets. Et se servant ensuite du langage le plus conforme à l'esprit militaire, il ajouta » En-
» fin si le sort trahit ma résolution &
» le courage de ceux qui me suivent,
» je saurai me faire un pont du corps
» de vos gens pour sortir de cette
» Ville. Le Chevalier prononça ces dernieres paroles en regardant ceux qui l'environnoient, & ils y applaudirent par de grands cris.

Le Comte de Nassau attendoit son Héraut avec impatience : il se hâta de l'interroger en présence du Général Sikingue, qui n'avoit pas la même opinion que ce Seigneur de l'entreprise qu'ils formoient. La réponse du Héraut le confirma dans son idée, il dit au Comte de Nassau, qu'on auroit pû mieux placer ailleurs les forces de leur maître. Un Officier Franc-Comtois, qui avoit servi sous Bayard en Italie, voyant que Sikingue n'approuvoit pas le siége, dit en plein Conseil, qu'il connoissoit le Ca-

pitaine Bayard *pour l'avoir vû besoigner*; que de long-temps ils n'entreroient dans Mézieres, & même *qu'à moins de sa mort ils n'y entreroient pas.* Le Comte de Nassau piqué, l'interrompit : Je sçai, dit-il, la réputation du » Seigneur Bayard ; mais il n'est ni » de fer ni d'acier. Il est homme com- » me nous, & je lui ferai tirer tant de » coups de canon, que dans quatre » jours il ne sçaura de quel côté se » tourner. 1521.

Les batteries étoient prêtes. A peine le Comte de Nassau eut-il parlé, qu'elles tonnerent de toutes parts avec tant de furie, que les soldats des nouvelles levées de la garnison, effrayés de ce fracas horrible, abandonnerent leurs postes, courant éperdus dans les rues de la Ville, & enfin se précipitant, pour se sauver, du haut de la porte & par-dessus les murailles. Les vieux soldats, qui n'avoient jamais entendu un si grand bruit d'artillerie, émus de la désertion des milices, jetterent les yeux sur leurs Officiers pour se rassurer. Ceux-ci firent avertir Bayard, qui parcourant à cheval tous les postes, montroit plus de gayeté qu'à l'ordinaire : » J'allois, disoit-il, met-

1521 » tre ces milices hors de la Place ; c'é» toient des bouches inutiles ; nous » sommes assez de braves gens pour » répondre aux ennemis, & nos pro» visions dureront davantage. Cependant le feu des batteries des assiégeans augmentoit, & ce qui paroissoit prodigieux en ce-tems là, où l'artillerie étoit mal servie, les Assiégeans tirerent en quatre jours plus de cinq mille coups de canon. Alors ce tonnerre commença à diminuer : les ennemis craignoient de manquer de poudre, & voyoient que les Assiégés à travers le feu & la fumée, bravoient la grêle de boulets, & venoient réparer les brêches ; souvent même Bayard s'en servoit pour faire des sorties plus promptes & moins attendues : alors pour peu qu'il eût d'avantage, il bouleversoit les aranchées & combloit en un instant les travaux, que les Assiégeans avoient chevés en plusieurs jours. Sikingue, à qui l'on avoit promis d'emporter la Ville d'emblée, se plaignit au Comte de Nassau, & lui laissa entrevoir qu'on n'étoit pas éloigné de le soupçonner d'avoirconservé pour la France l'ancienne inclination, qui l'avoit engagé à son service avant

d'entrer en celui de l'Empereur. Le Comte de Naſſau s'irrita du reproche de ſon Collégue, & lui répliqua qu'au moins cette inclination prétendue ne lui faiſoit point trahir l'Empereur, pour lui faire accorder une treve au Roi, comme Sikingue en avoit obtenue une pour Robert de la Marck ſon ami. L'Allemand répondit tout en colere, qu'il avoit fait cette démarche hautement, & par un ſentiment de généroſité pour un Prince dont l'amitié l'honoroit; & que le Comte de Naſſau, parent de Robert de la Marck, ſe montroit auſſi mauvais parent par ce reproche, que mauvais ſerviteur de ſon Maître par ſa conduite. Une diſpute auſſi vive ne pouvoit qu'avoir une fin funeſte; mais les amis communs des deux Généraux leur ayant repréſenté l'avantage que les aſſiégés pourroient tirer de leur diviſion, ils ſe réconcilierent en apparence, & chacun ſe retira dans ſon poſte. 1521.

Le Chevalier Bayard dans ſes fréquentes ſorties faiſoit des priſonniers ſur les ennemis. Il apprit d'eux la méſintelligence de leurs Généraux, & le bonheur voulut qu'un de ces gens-là ſe trouvât en état de l'inſtruire du dé-

tail de la diſpute & des diſpoſitions
1521. où ils étoient. Sur le champ, il fit partir deux Officiers de ſa garniſon pour aller trouver le Roi à Troyes & lui demander du ſecours, promettant de lui donner les moyens de le faire entrer dans la Place. En même tems il fit venir un payſan des environs de Sédan & ſujet de Robert de la Marck, à qui il promit une ſomme conſidérable, s'il vouloit ſe charger d'une lettre pour ce Prince ; le payſan y conſentit, & ſortant ſecretement de Mézieres, il prit la route de Sédan par le pont de la Meuſe, & à travers le camp du Général Sikingue. Le payſan s'étonna que le Gouverneur de Mézieres lui eût fait prendre une route ſi bien gardée, & où la certitude d'être découvert augmentoit à meſure qu'il avançoit dans le camp.

Ce malheureux, auſſi effrayé que s'il eût déjà été arrêté, le fut dans l'inſtant même qu'il alloit jetter la lettre ; on le conduiſit à Sikingue & ſe croyant prêt à ſubir le dernier ſupplice, il avoua tout. Le Général ouvrit la lettre & lut à-peu-près ces mots. » Le Comte » de Naſſau eſt votre parent, & vous » eſpérez l'attirer de nouveau au ſer-

» vice du Roi : qu'il se détermine au
» plutôt s'il ne veut être taillé en pié- 1521.
» ces par une nombreuse armée, qui
» vient pour attaquer d'abord Sikin-
» gue ; & aller ensuite à lui à travers
» de ma place, &c.... Ce Général eut à peine la patience d'achever la lecture de cette lettre; il se récria sur la trahison du Comte de Nassau qu'il avoit, disoit-il, toujours bien prévue, & donna les ordres nécessaires pour décamper sur le champ. L'agitation de Sikingue & le mouvement de ses troupes donnerent le tems au paysan de se sauver ; il revint à Mézieres, & avoua en tremblant au Chevalier Bayard le malheur qui lui étoit arrivé. Ravi du succès de sa ruse, il prit le Seigneur de Montmorenci, & le mena avec plusieurs Officiers de sa garnison sur les remparts, du côté du Comte de Nassau. Ils virent avec étonnement que les troupes de Sikingue marchoient en bataille pour s'y rendre, & que le Comte de Nassau arrangeoit les siennes, comme si elles alloient combattre.

Ce Général, au premier mouvement qu'avoit fait son Collégue, avoit envoyé un Gentilhomme demander quel étoit son dessein : celui-ci prévenu

de ſa trahiſon, répondit fiérement:
1521. *Allez dire au Comte de Naſſau, que je veux lui faire acheter le plaiſir de me voir hâcher en pièces; dans peu de tems je ſerai auprès de lui, nous verrons ce qui en arrivera.* Sur cette réponſe, le Comte de Naſſau connoiſſant la vivacité de Sikingue, s'étoit mis en état de le recevoir. Ces deux Généraux ſe trouverent en préſence, peu de tems après que Bayard & ſa Compagnie furent arrivés ſur les remparts; il les conſidéra avec attention; & après avoir inſtruit ceux qui l'environnoient, de la cauſe du mouvement qui les étonnoit: *J'avois grande envie*, dit-il, *que ces gens-là ſe batiſſent; mais ils ſont lents: il faut que je leur donne le ſignal, ou que je les ſépare.* En même temps il fit tirer pluſieurs volées de canon ſur les troupes du Comte de Naſſau, qui le juſtifierent entiérement auprès de Sikingue avec qui il avoit déjà eu le temps de s'expliquer; mais avant que ce Général eût pû reprendre ſon camp, on avoit trouvé le moyen de faire entrer dans Mézieres un grand ſecours de troupes, des munitions de guerre & de bouche.

La vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés

ne laissant plus espérer au Comte de Nassau de prendre Mézieres par la force, il avoit résolu de l'affamer. Pour s'assurer davantage du succès de ce dessein, il engagea un Officier de son armée, ami d'un Officier de la garnison, à lui envoyer demander une bouteille de vin par un domestique affidé, qui avoit ordre de bien examiner le dedans de la Place, & de sçavoir, s'il étoit possible, la quantité de vivres qui y étoit entrée. L'Officier François, instruit par Bayard, conduisit le domestique dans une cave spacieuse remplie de grands tonneaux qu'il obligea de toucher, pour lui faire voir qu'ils étoient pleins : il est vrai que c'étoit d'eau ; mais l'Allemand ne s'en apperçut pas, & porta à son Général le double de ce qu'il lui avoit demandé. Le Comte de Nasseau trompé, & se trouvant d'ailleurs exposé sans cesse aux soupçons de Sikingue, leva le siége, & laissa au Chevalier Bayard l'honneur d'avoir défendu pendant plus d'un mois une Place, qui sembloit ne pas mériter celui d'être assiégée.

1521.

Ruses de Bayard : on léve le siége.

Le Roi eut d'autant plus de joie de la conservation de Mézieres, que

1521. l'Empereur s'étoit avancé pour pénétrer après sa prise dans l'intérieur du Royaume, où il se flattoit de faire de grands progrès; & qu'il étoit glorieux pour lui de le forcer, à la vue de toute l'Europe, à se retirer vaincu. François I. écrivit à ce sujet à la Reine sa mere, à qui il rendoit un compte exact de toutes ses actions :

« Tout à seture, Madame, ynsi que » je me voulois mettre ó lit, est arrivé » Saval, lequel m'a apporté la certenete deu levement deu siége de Mesyeres, & croy que nos ennemis sont » an grant peine, veu la onteuse retrete qu'il ont fait : pour tout le jour » de demain, je soré le chemyn qu'ys » prandront, & selon sela il nous fodra gouverner ; & s'il ont joué la » pasyon, nous jourons la venyanse. » Vous suplyant, Madame, vouloir » mander partour pour fere remersyer » Dieu ; car sans point de fote, il a » montré ce coup qu'il est bon Francoys, & fesant fin à ma lettre re» mettant le tout seur le Porteur, pry » à Dieu qu'il vous doynt très-bonne » vie & longue : Votre très-humble & » très-obéysant fils, FRANCOIS.

Pendant que le Roi se félicitoit

ainsi de ses succès, le Comte de Saint Pol & le Duc de Vendôme reprirent 1521.
Mouzon, & entrant dans les Pays-bas, firent des conquêtes sur l'Empereur, & s'emparerent de Bapaume & de Landreci. Le Roi lui-même ayant assemblé son armée se disposa à passer l'Escaut, pour joindre l'Empereur campé dans le voisinage de Valenciennes. Il avoit pour Lieutenans-Généraux le Connétable, M. de la Tremoille, & les Maréchaux de Chabanes & de Châtillon.

Bayard ayant appris qu'il pourroit y avoir bataille, sortit de Mézieres dont il avoit fait réparer les bréches, & se hâta de joindre l'armée. Ses amis allerent le recevoir loin du camp, & lui firent cortege jusqu'au logis du Roi, où il voulut descendre tout armé, sçachant bien qu'il feroit plaisir à ce Monarque de se présenter à lui dans le même état, où il étoit en défendant Mézieres. Le Roi le reçut en effet avec toutes les marques d'estime & de bonté que son zele & ses services méritoient; il lui fit l'honneur de l'embrasser, en rappellant d'une maniere flatteuse la cérémonie militaire qui le rendoit son filleul, lorsqu'il

reçut de lui l'Ordre de Chevalerie.

1521. Le Chevalier Bayard, dont le cœur étoit également simple & généreux, se montra sensible jusqu'aux larmes aux caresses de son Roi, & les jugea de trop grandes récompenses de tous ses services. Ce Prince voulut néanmoins lui en donner de plus essentielles : il l'honora du collier de son Ordre, & le fit Capitaine en Chef d'une compagnie de cent hommes d'armes, au lieu qu'il étoit Lieutenant des hommes d'armes du Duc de Lorraine.

Le Chevalier Bayard parvenu par cette promotion au rang des plus grands Seigneurs, passa l'Escaut avec l'armée, qui s'approcha assez de celle des ennemis pour pouvoir la combattre avec avantage, & mériter le reproche de n'avoir osé l'entreprendre. Le Connétable, la Tremoille, Chabanes, le Chevalier Bayard & les Commandans des Suisses pressoient le Roi de donner bataille, l'Empereur même sembloit avoir voulu l'assurer du succès, en prenant la fuite pendant la nuit avec cent hommes seulement; mais le Maréchal de Chatillon s'opposa seul à l'avis de toute l'armée, & le sien fut suivi : non qu'il eût la réputation ni

la capacité des autres Généraux ; mais il jouissoit de la confiance de la Mere du Roi, qui lui avoit recommandé sur toute chose de ne point exposer la personne de son fils. Elle fut exactement obéie aux dépens de la gloire & de l'intérêt de ce Prince. La campagne se termina donc ainsi par la conquête de quelques petites places, & on ne voit pas que le Chevalier Bayard eût occasion d'entreprendre rien de considérable, jusqu'à ce que le Roi informé de la conspiration de Jerôme Moroné, Chancelier du Milanez, pour chasser les François de Gênes, l'envoya dans cette Ville, pour ranimer son parti & soutenir la garnison ménacée par les Bourgeois. 1521.

Bayard, agissant de concert avec Octavien Fregose, que le Roi avoit fait Gouverneur de Gênes, découvrit tous les ressorts de l'intrigue du Pape & du Roi d'Espagne, pour se saisir de cette Ville. Leurs troupes ayant paru dans son voisinage, elles furent obligées de se retirer avec perte, après avoir décelé aussi vainement la mauvaise foi de leur Maître.

La fidélité de Fregose ne laissant plus rien à craindre au Roi pour Gê-

nes, le Chevalier Bayard revint dans
1521. son Gouvernement, où la misere des peuples le rappelloit. L'inclémence du Ciel avoit causé une disette de bled dans la Province, qui fut bien-tôt augmentée par l'intérêt de quelques particuliers, & par la connivence inhumaine des Magistrats proposés pour le bien public. Le Chevalier Bayard avoit peu d'expérience sur les moyens d'exercer la police; mais avec un cœur tendre, compatissant, & des intentions droites, on sçait bien-tôt comment on peut soulager les malheureux. Il visita lui-même les greniers de Grenoble, & ne voulant commettre à personne un soin aussi important que celui de la conservation des peuples, les Villes & les Villages de la dépendance de Grenoble qu'il ne put voir, furent visités par des hommes fidéles, que l'intérêt ni l'exemple n'avoient point corrompus. Par cette action, qui remplissoit le principal devoir de son état, il vint à bout de rétablir l'abondance dans sa Province; mais par une suite assez ordinaire de la disette, une maladie contagieuse se répandit parmi le peuple. Le Chevalier Bayard eut besoin alors de toute la bonté de

ſon cœur, & de tout ſon courage, pour affronter la mort en mille lieux ſous la forme la plus effrayante; il entroit chez les malades, il fourniſſoit à leur ſubſiſtance, animoit les Médecins, les Chirurgiens & tous ceux qui pouvoient les ſoulager, à braver le péril qu'il y avoit à le faire. Ce concours de ſoins eut l'effet qu'il devoit avoir; la maladie ceſſa promptement, & Bayard fut en état de ſe féliciter d'avoir ſauvé deux fois les peuples, dont on lui avoit confié le Gouvernement. 1521.

Les dernieres années avoient été malheureuſes pour le Roi, je ne dis pas pour la France, à qui il étoit plus avantageux d'avoir perdu le Milanez, que de le compter encore au nombre de ſes Provinces. Ce Monarque réſolut de paſſer en perſonne une ſeconde fois les Monts, pour le reconquérir. Cette entrepriſe auroit eu le ſuccès des premieres, c'eſt-à-dire, que les François ſe feroient rendus Maîtres du Duché de Milan, pour s'en voir chaſſer enſuite, mais la révolte du Connétable de Bourbon leur ôta cette gloire de vaincre avant d'avoir été vaincus; le Roi fut obligé de reſter dans ſes Etats: il donna le 1522. Révolte du Connétable de Bourbon.

commandement de l'armée destinée
1522. pour l'Italie à l'Amiral de Bonivet, l'homme le plus incapable du Royaume, & dont tout le mérite étoit la faveur de Louise de Savoye, & la haine que cette Princesse lui avoit inspirée pour le Connétable de Bourbon. Le Chevalier Bayard fut inconsolable, en apprenant la révolte de ce Prince, & détestant ces partialités de Cour qui font tant de coupables, il le justifia, autant qu'il fut possible, par celle que Louise de Savoye lui avoit témoigné; il déplora la triste destinée d'un Prince, que la fureur de ses ennemis obligeoit à devenir l'ennemi d'une nation dont il faisoit la gloire. Son dessein étoit de se retirer dans le Dauphiné; mais les ordres du Roi l'obligerent à suivre l'Amiral de Bonivet en Italie, moins pour partager des succès auxquels on ne devoit point s'attendre, sous un tel Général, que pour rougir de ses fautes.

Cependant l'Amiral fit quelques conquêtes en arrivant dans le Milanez, & passa le Tesin avec autant d'ordre que de honheur, malgré Prosper Colonne, posté sur la rive de ce fleuve avec son armée. Mais les bords

du Teſin virent les deniers exploits de l'Amiral. Il s'arrêta à quelques 1522.
lieues de Milan, au lieu de marcher droit à cette ville, où la fuite de Proſper Colonne avoit répandu la conſternation, donnant ainſi le tems aux Bourgeois de ſe fortifier de telle ſorte qu'il ne fut pas poſſible de les forcer. Il s'approcha néanmoins de Milan, mit une groſſe garniſon à Monca ſur le Lambro, & envoya le Chevalier Bayard à Lodi, occupant par ce moyen les principaux paſſages par où les vivres venoient à Milan.

Le Château de Crémone tenoit encore pour les François, qui l'avoient ſçu conſerver depuis leur derniere retraite d'Italie. Jean d'Herbouville, Seigneur de Bunon, en étoit Gouverneur. Quoique les maladies lui emportaſſent chaque jour un grand nombre de ſes ſoldats, il réſiſta à toutes les attaques des ennemis pendant deux années entieres, ſans que la fatigue, les veilles, ni la faim puſſent rien diminuer de ſon courage. Ce brave homme voyant ſa garniſon réduite à un petit nombre, & lui-même attaqué d'une maladie mortelle, fit venir auprès de ſon lit le foible reſte de ſes

soldats, & les anima de telle sorte par
1522. ses exhortations, & en leur vantant l'honneur de mourir victorieux, qu'ayant perdu ce brave homme, ils firent serment de se défendre jusqu'au dernier soupir ; serment qui fut si bien observé, que le Chevalier Bayard étant venu de Lodi pour secourir Crémone, ne trouva plus dans le Château que huit soldats malades, hors d'état de combattre, mais résolus à périr.

Le Chevalier Bayard arriva au Château de Crémone, avec une armée de douze mille hommes : l'ayant ravitaillée, il se mit en état de reprendre la Ville. Mais une pluye violente qui survint, ayant détrempé la terre des brêches que son canon venoit de faire, le soldat mal appuyé, & tombant à chaque pas, fut obligé d'abandonner l'assaut, qu'on ne put recommencer, la même pluye ayant duré quatre nuits & quatre jours entiers. Enfin Bayard cédant au tems & aux ordres de son Général, quitta Crémone, d'où il vint à Monca pour arrêter les convois qui passoient par cette Ville pour Milan. L'Amiral Bonnivet connoissoit l'importance de

ce poste ; mais crédule & ignorant, il donnoit sa confiance à toutes les nouveautés. Quelques Italiens lui firent croire qu'en occupant Vigere, il incommoderoit beaucoup plus Milan: il donna ordre à Bayard de s'y rendre, malgré les représentations de ce Capitaine, qui voyoit à regret que son décampement alloit ruiner l'armée. 1522.

En effet, les convois arrivant à la file dans Milan, & cette Ville bien munie pouvant contenir une armée pour garnison, on y envoya de nouvelles troupes qui obligerent l'Amiral à décamper, pour se rendre à Biagrasse, dont le pays étoit dépourvu de tout : la famine commença à se faire sentir, & les soldats à se plaindre d'un Général qui ne sçavoit ni les faire vivre, ni les faire combattre. Le Connétable de Bourbon qui commandoit l'armée Impériale, vouloit le poursuivre & le défaire ; mais Prosper Colonne s'y opposa, en disant qu'il étoit inutile d'exposer des troupes pour ruiner une armée que son Général détruiroit lui-même. Cet avis de Colonne fut parfaitement justifié par la conduite de Bonivet, toutes les

entreprises qu'il tenta pour se retirer
1522. du mauvais pas où son imprudence l'avoit engagé, furent malheureuses, par cette raison que l'on échape malaisément à un danger qu'on a formé soi-même. L'Amiral, tout occupé des soins de sa subsistance, ne pouvoit empêcher les mouvemens des ennemis; toutes leurs troupes se réunirent en un seul corps, sans qu'il tentât de l'empêcher, & la seule démarche qu'il fit après leur jonction, pensa causer la perte de toute l'armée.

Le Village de Rebec étoit un poste avantageux pour Bonivet, avant la réunion des troupes ennemies; & alors ce Général n'ayant point pensé à s'en saisir, il le voulut, lorsque les Impériaux rendoient la conservation de ce Village impossible. Bayard fut chargé de cette commission: l'Amiral crut assurer le succès de ses entreprises, ou d'en justifier le malheur par la réputation de celui à qui il les confioit. Bayard lui remontra, non le péril qu'il y avoit de se tenir dans Rebec, mais l'inutilité de ce dessein, & que c'étoit livrer aux ennemis autant de troupes qu'il en envoyeroit dans ce Village.

Bonivet exigeoit l'obéissance en favori, & avec la hauteur d'un homme indigne de commander : il s'irrita des représentations du Chevalier ; mais celui-ci insista, & distinguant en homme éclairé ce qu'il devoit à l'intérêt de son Roi, d'avec la soumission à celui qui le représentoit : » J'obéirai, lui dit-il ; mais en exécutant » vos ordres, je suis en droit de vous » en montrer l inconvénient. Rebec » est un Village ouvert de tous côtés, » fort près des ennemis, éloigné de » notre armée & de tous les lieux » qu'ils pourroient choisir eux-mêmes » comme le plus propre à nous battre. » La suite fera voir si j'ai raison ; mais » je préviens ceux que vous me don» nez à conduire, que nous allons » ensemble à la boucherie. L'Amiral voyant l'effet qu'un tel discours produisoit, lui répondit qu'il lui donnoit deux cens hommes d'armes des plus vaillans de l'armée, & un corps d'infanterie Françoise que commandoit M. de Lorges : qu'avec ce nombre de troupes il étoit en état de ne point tant craindre les ennemis : » Jamais » je ne les ai crains, répliqua Bayard, » parce que mes Généraux ne m'ont

1522.

Bayard est forcé d'agir contre son intention.

1522. » jamais expoſé qu'avec des forces à » peu-près égales. Vous m'en donnez » aſſez pour me bien battre, mais non » pas pour vaincre ni pour nous ſau- » ver. Bonivet donna ſa parole au Chevalier, qu'il le ſecoueroit s'il étoit preſſé. Ce dernier, réduit à obéir, ſe rendit à Rebec avec le Seigneur de Lorges, tous deux ſi aſſurés du danger qu'ils alloient courir & de la négligence de leur Général, qu'ils envoyerent leurs équipages à Novarre, ne ſe réſervant que le plus néceſſaire.

Le Chevalier Bayard & de Lorges viſiterent Rebec auſſi-tôt qu'ils furent arrivés dans ce Village, & ce qu'ils en découvrirent acheva de les mettre au déſeſpoir. Ce lieu avoit pluſieurs avenues très-larges, & l'on pouvoit d'ailleurs y pénétrer par des clos & des jardins qui l'environnoient; en ſorte que pour le mettre en état de défenſe, il auroit fallu creuſer un foſſé & conſtruire une muraille de plus de deux lieues de tour. Bayard commença par faire placer des batteries de canon aux avenues, & jugeant que les ennemis ayant mille autres paſſages, ne choiſiroient point ceux qui

étoient défendus, écrivit de concert avec le Seigneur de Lorges, pour mander à Bonivet l'impossibilité de se soutenir, & le danger évident qu'ils couroient. Le général leur répondit séchement qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'il ne sortoit rien de Milan qu'il n'en fût instruit sur le champ : aux autres lettres que ces deux Capitaines lui écrivirent coup sur coup, le Général ne fit aucune réponse. 1522.

Bayard avoit eu la fiévre presque toute sa vie : elle le tenoit à Rebec, & ne diminuant point sa vigilance, elle augmentoit son accablement; ses hommes d'armes, ses gens de pied travailloient sans cesse à creuser des fossés, à former des barricades, & lui-même ne couchoit que les cuisses & les bras armés, ayant sa cuirasse auprès de lui & un cheval toujours scellé; » Tout ce que nous faisons, » disoit-il, à de Lorges, marque notre » volonté; c'est pour notre réputation » plus que pour notre sûreté; nous ne » pouvons garder Rebec, ni peut-» être nous sauver : avec bien moins » de monde que les ennemis n'en

» peuvent envoyer contre nous, j'en»
1522. » leverois quatre fois autant de trou»
» pes qu'il en a dans ce Village ; &
» si nous pouvions espérer quelque
» succès, il ne feroit qu'accroître
» l'orgueil & la présomption de notre
» Général.

Les ennemis furent bientôt informés de l'arrivée de Bayard à Rebec: les travaux qu'il entreprenoit, les mirent dans la nécessité de l'attaquer promptement : sa réputation leur donnoit lieu de le craindre par-tout, même où le danger étoit évident pour lui. Lannoi, Général estimé parmi les Allemands, étoit l'homme de confiance de l'Empereur dans l'armée que commandoit le Connétable de Bourbon ; Charles V. comptoit plus sur son habileté & sa valeur, que sur sa fidélité. Il projetta d'enlever le quartier de Bayard, & charger de cette expédition le jeune Marquis de Pescaire, Officier déjà célebre, qui fut depuis si fameux dans les guerres qui continuerent à désoler la France & l'Italie, & dont François I. en quelque sorte son captif pendant plusieurs jours, loua lui-même le courage, qui contribua

bua à son malheur, la politesse & la douceur qu'il employa pour le soulager. 1523.

Ce Seigneur accepta avec joie une commission, où contre l'ordre ordinaire, il y avoit peu de danger à courir & beaucoup de gloire à espérer ; le nom seul de Chevalier Bayard supposant par tout une vigoureuse résistance. Aussi le Marquis de Pescaire crut-il prendre les mêmes précautions que s'il eût été à l'attaque d'une Ville, & son corps d'armée fut composé de six mille hommes d'infanterie & de cinq cens hommes d'armes, qui marcherent toute la nuit, pour arriver avant le jour à Rebec.

Le Marquis de Pescaire se trouvant auprès de ce Village sans avoir aucune sentinelle, se persuada que Bayard s'étoit retiré, ne pouvant supposer qu'un Officier aussi vigilant eût manqué à cette premiere regle de la guerre, qui est de faire une garde exacte aux environs de tous les lieux menacés. Bayard avoit aussi ordonné qu'on mît par-tout un grand nombre de sentinelles ; mais se trouvant accablé par la fiévre, par la fatigue & par une médecine qu'il venoit de prendre, il

1523. avoit manqué cette nuit d'aller visiter les postes, & ses Officiers avoient négligé d'y aller à sa place, à cause de la pluye & du froid.

Pescaire arriva donc jusqu'au pied de Rebec, sans rencontrer personne; mais à la barriere d'une des avenues, il fut découvert par quatre Archers, qui crierent aux armes de toutes leurs forces. La garde de la barriere, quoique surprise, se présenta avec beaucoup de résolution, & arrêta les ennemis pendant qu'on sonnoit l'alarmes de toutes parts; le bruit parvint bientôt jusqu'à Bayard, qui suivi seulement de six hommes d'armes, courut à demi désarmé à la barriere; le brave de Lorges y arriva dans le même moment avec quelques Officiers, le reste des troupes suivant à la file, & personne ne paroissant étonné du péril. Mais au bruit des tambours & des trompettes des ennemis, le Chevalier jugeant de leur nombre & que le Village étoit environné, il appella de Lorges: » Mon cher ami, lui dit-» il, la partie n'est pas égale, les en» nemis vont fondre sur nous de tous » côtés, & soyez sûr que nous ne se» rons secourus de personne. Laissons

» ici le bagage; ſauvez-vous avec vo- 1501.
» tre infanterie droit à Biagraſſe,
» avant que cette barriere ſoit forcée.
» Je vous ſuivrai & vous défendrai
» avec mes Gendarmes «

De Lorges partit ſur le champ, & Bayard continua de combattre à la barriere, juſqu'à ce qu'il crût l'infanterie en ſûreté; alors il commença ſa retraite avec tant d'ordre, que les ennemis ne purent l'entamer, & il arriva à moitié chemin de Biagraſſe ſans avoir perdu plus de dix hommes. Là, il rencontra l'Amiral de Bonivet qui venoit, mais trop tard, à ſon ſecours, & ils étoient rentrés enſemble dans Biagraſſe, que le Marquis de Peſcaire le faiſoit encore chercher dans toutes les maiſons de Rebec.

Bayard fait de ſanglans reproches à Bonivet.

La gloire d'avoir ſauvé ſes troupes auroit pû ſatisfaire tout autre homme que Bayard; mais ne pouvant ſupporter qu'on l'eût expoſé inutilement à fuir, il perdit ſa modération ordinaire, pour faire de ſanglans reproches à Bonivet. Ce Général, que la fortune commençoit à corriger en le maltraitant, ſembla avoir acquis la douceur que Bayard paroiſſoit avoir perdue; il avoua qu'il s'étoit trompé,

ver dans la sagesse de leur avis la
1522. preuve certaine de ses fautes passées, plutôt que les moyens de les réparer. Le Chevalier Bayard étoit devenu son confident ordinaire : il ne le quittoit plus, visitant le camp ensemble, & tâchant de faire renaître l'espoir & le courage dans le cœur du soldat consterné.

Bayard devenu l'ami le plus sincere de Bonivet déploroit le malheur qui le ménaçoit, sans le pouvoir prévenir ; forcé de convenir que tout étoit perdu, il avouoit en même tems que la conduite présente de Bonivet le rendoit plus à plaindre, qu'il n'étoit à blâmer de ses démarches passées. Ainsi la justice que les hommes se rendent d'eux-mêmes, changea toujours en sentiment de compassion la rigueur des jugemens publics. Il ne restoit d'autre ressource à l'Amiral pour sauver les débris de son armée, que de passer promptement la Sessia, pour revenir en France par le Val d'Aoste; mais ce moyen étant le dernier qui s'offrit à lui, il attendit trop tard à l'employer.

L'approche des ennemis qui ne l'avoient point perdu de vue, ren-

doit sa retraite extrêmement dangereuse ; Bonivet résolut néanmoins de l'entreprendre, & l'ordre fut donné aux troupes de se mettre en marche : l'Infanterie devoit défiler la premiere, & la Gendarmerie se disposoit à repousser les ennemis, que l'on voyoit de loin s'avancer à grands pas. Lannoi & le Duc d'Urbin avoient été d'avis, la veille de cette funeste journée, de donner toute la nuit au repos des troupes ; c'eût été le salut de l'armée Françoise. Mais le Connétable de Bourbon leur fit changer de sentiment : il leur représenta qu'en deux ou trois heures les François pouvoient leur échapper. Ils marcherent donc toute la nuit & se trouverent à portée de charger la Gendarmerie de Bonivet, dans le moment que son Infanterie commençoit à défiler. Il fit hâter sa marche, & allant aux ennemis avec une résolution digne d'une meilleure fortune, il les força de reculer ; mais dans la chaleur du combat, son désespoir lui faisant négliger toute précaution, il reçut un coup de mousquet au bras, qui le couvrit de sang. 1511

Ce Général se tint néanmoins à

1522. cheval, animant par ses paroles ceux à qui il ne pouvoit plus donner d'exemple, jettant les yeux tantôt sur l'Infanterie, qui passoit avec beaucoup d'ordre & de promptitude, tantôt sur le Chevalier Bayard. Celui-ci faisoit des prodiges à la tête des Gendarmes, & montroit aux ennemis qu'il falloit que les François fussent à demi vaincus par leur mauvaise conduite, pour que la force des armes pût achever leur défaite; mais Bonivet perdant son sang, se sentant affoiblir & craignant sur toutes choses de tomber au pouvoir du Connétable de Bourbon, ordonna au Comte de Saint Pol d'aller prendre la place de Bayard, qu'il manda auprès de lui: » Seigneur » Bayard, lui dit-il, vous voyez » mon état, je n'en puis plus; je dé» pose entre vos mains toute l'auto» rité dont le Roi m'a revêtu: re» cevez le bâton de Général, comme » celui que j'en crois le plus digne: » réparez le mal si vous le pouvez. Il » est bien tard, Monsieur, répondit » le Chevalier; mais je m'exposerai » avec joie à périr, pour rendre à l'ar» mée tout ce qu'elle peut attendre de » moi. En même tems il prit le bâ-

Bonivet remet le commandement de l'armée à Bayard.

ton de commandement, choisit pour son Lieutenant Vandesse, son compagnon d'armes, & frere du Maréchal de Chabanes, & alla charger les ennemis avec tant de furie, qu'il les obligea de livrer passage à la litiere qui portoit Bonivet. 1522.

Le Connétable de Bourbon, qui connoissoit la valeur de la Gendarmerie Françoise, n'avoit pas voulu qu'on se livrât trop impétueusement à leurs premiers efforts ; mais pendant qu'ils combattoient avec le plus de chaleur, & que les ennemis reculoient devant eux, ce Général fit couler des Arquebusiers des deux côtés du chemin qui conduisoit au pont ; ensorte que la Gendarmerie venant pour y passer, fut exposée à tout leur feu. Le Chevalier Bayard apperçut le dessein du Connétable, sans pouvoir en empêcher l'exécution ; mais il se hâta de faire sa retraite avant que le nombre des Arquebusiers fût augmenté ; ceux qui étoient déjà passés le voyant approcher, firent une décharge si à propos, qu'ils renverserent un grand nombre de Gendarmes. Le brave Vandenesse reçut un coup, dont il expira sur le champ, terminant glorieuse-

1522. ment une vie digne de ſon illuſtre naiſſance.

Bayard bleſſé.

Le Chevalier Bayard, qui plaignoit le ſort de ſon ami, reçut en même temps un coup d'arquebuſe dans les reins, qui lui caſſa l'épine du dos; la douleur fit qu'il s'écria : *Seigneur Jeſus, ayez pitié de moi*; & s'appuyant les deux mains ſur le pommeau de la ſelle, il marcha quelques pas, juſqu'à ce que voyant le Comte de Saint Pol ſe charger de conduire la Gendarmerie, il ſe fit deſcendre au pied d'un arbre par un Gentilhomme, ſon Maître-d'Hôtel, qui ne voulut pas l'abandonner. Il l'avoit placé au hazard: Bayard voulut qu'il lui tournât le viſage du côté des ennemis; & regardant la croix de ſon épée, il répéta pluſieurs fois : *Miſerere mei, Deus, ſecundum magnam miſericordiam tuam.* On dit même que dans la crainte de mourir avant d'avoir du ſecours, il ſe confeſſa à ſon Maître-d'Hôtel.

Le Seigneur de Lorges, qui étoit demeuré à l'entrée du Pont avec un corps d'Infanterie, étoit au déſeſpoir de la bleſſure du Chevalier : voulant le venger, il fit faire une décharge ſi furieuſe & ſi juſte, qu'il abbatit

les ennemis les plus avancés, & inspira par sa résolution tant de terreur aux autres, qu'ils le laisserent passer le Pont avec le reste de la Gendarmerie. Les ennemis le passerent après eux, & remarquant le Chevalier sous un arbre ils y vinrent en foule; mais les simples soldats apprenant que c'étoit Bayard & qu'il étoit dangereusement blessé, respecterent son malheur, & ne s'approcherent que leur le servir. Les Suisses, quoique pour Nation soit peu susceptible de pitié, se montrerent les plus touchés de son malheur, & un de leurs Officiers voulut le faire emporter sur les picques de ses gens; mais Bayard jugeant qu'il n'avoit qu'un moment à vivre, & que le moindre mouvement pourroit hâter sa fin, le pria de le laisser s'occuper seulement du soin de son salut. En ce même instant, le Connétable de Bourbon arriva. Il reconnut Bayard & le souvenir de la Patrie se joignant à celui de l'ancienne amitié qu'il avoit eue pour lui, le rendant plus sensible à l'état où il le voyoit, ce Prince ne put retenir ses larmes. » Ah! Mon» sieur Bayard, lui dit il, que j'ai pi- 1522.

» tié de vous voir en une si triste situa-
» tion.

1499.

Remontrance de Bayard au Connétable de Bourbon.

Alors ce grand homme donnant dans ces derniers momens les témoignages de cette magnanimité qu'on lui avoit reconnue durant le cours de sa vie, lui répondit : » Ah ! Monsieur, je ne suis point à plaindre, » je meurs en homme de bien, en » servant mon Roi & ma Patrie ; mais » c'est de vous qu'il faut avoir pitié : » vous est Prince du sang de France, » & je vous vois armé contre votre » Roi, vos amis, votre Patrie, votre » serment, votre honneur, & contre » vos propres intérêts. Le Connétable pénétré de la vérité de ce reproche, & plus touché de son malheur, en ce que sans pouvoir l'éviter il avoit de si terribles suites, jetta tristement les yeux sur le Chevalier Bayard, & se retira sans pouvoir lui répondre, ordonnant à ceux qui l'environnoient d'avoir pour lui les soins qu'il n'avoit pas la force de lui rendre.

Le Marquis de Pescaire, le plus grand ennemi de la Nation Françoise, mais l'ami de tous les grands hommes, & le protecteur des malheureux, étant survenu, descendit de cheval,

prit la main de Bayard, l'assura de ses services, & voyant qu'il ne pouvoit être transporté, fit venir sa tente, qu'on dressa sur le lieu même où il étoit. Le Chevalier demeurant ainsi au milieu de ses vainqueurs, n'y trouva que des amis. Le Marquis de Pescaire fit venir son lit dans la même tente, & ne voulut point la quitter, jusqu'à ce que Bayard après un silence de quelques momens rendit le dernier soupir, âgé d'environ cinquante ans. Le Marquis de Pescaire le voyant mort, témoigna une douleur sincere. » Nous avons perdu, dit-il, le véritable modele d'un grand homme, » & les François un grand Capitaine. 1504.

Mort du Chevalier Bayard.

L'armée Françoise étant en sûreté, on se demanda les uns aux autres des nouvelles du Chevalier Bayard : sa compagnie de Gendarmes, à la tête de laquelle il n'avoit pû se mettre, étant chargé du commandement de l'armée, déploroit le malheur de cette absence, comme étant la cause de sa perte. Il n'y avoit pas un de ces Gentilshommes qui n'eût reçu de lui quelques bienfaits, & qui ne l'eût couvert de son corps pour le garantir des coups, 1524.

des ennemis. D'Alégre, Prevôt de
1524. Paris, & d'une famille différente de ce d'Alégre si fameux par ses exploits, apprit aux troupes l'état où il avoit vû le Chevalier, assis tout sanglant au pied d'un arbre, & au moment de rendre le dernier soupir. Ce recit inspira une espèce de fureur aux troupes; les Officiers, les Gendarmes, les simples soldats s'attroupoient & se confondoient ensemble; comme réunis par le même sentiment de douleur. Quelques-uns emportés par leur zéle, allerent se rendre aux ennemis pour revoir le Chevalier. Le Marquis de Pescaire, touché d'une résolution si généreuse, leur montra lui-même Bayard, se joignit à leurs regrets, & voulut qu'ils fussent libres, honorant en eux les sentimens d'estime & d'admiration, dont il étoit pénétré.

Le bruit de la mort du Chevalier Bayard répandu dans toute l'armée, y causa une désolation générale. Bonivet, quoique dangéreusement blessé, parut plus occupé de cette perte que de ses maux, & se reprocha hautement d'en avoir été la malheureuse occasion; chacun regrettoit un ami,

un protecteur, un pere, & ces titres répétés par tant de milliers d'hommes, se réunissoient sur un seul. Ses amis l'envoyerent demander aux vainqueurs, mais la générosité de Pescaire avoit prévenu leurs soins. Par ses ordres on embauma le corps du Chevalier, & il fut porté à l'Eglise par des Gentilshommes, à la tête d'un magnifique convoi; une multitude d'Officiers & de soldats les suivoient, & les peuples qu'il avoit combatus toute sa vie, sans être jamais leur ennemi, augmentoient le cortege, faisant connoître par leurs regrets que la véritable vertu exempte ceux qui la suivent du reproche des maux que la nécessité les a forcés de causer. 1514.

Le Marquis de Pescaire ayant satisfait aux honneurs funébres du Chevalier Bayard, rendit son corps à ses amis & à ses domestiques pour l'emporter à Grenoble. Le Duc de Savoye, sur les terres duquel on étoit obligé de passer, voulut qu'on lui rendît dans toutes les Villes les mêmes honneurs qu'à un Souverain, & ordonna que la Noblesse l'accompagnât jusque sur les frontiéres de ses Etats. Les peu-

[redacted] ples du Dauphiné, informés de sa
1524 mort & de son arrivée, étoient venus en foule au pied de la montagne par où il devoit descendre, pour voir le cercueil de celui qui les avoit sauvés de la famine & de la peste, la plupart vêtus de deuil, & tous également affligés.

Ce nombreux cortége le conduisit jusqu'à une demi lieue de Grenoble, où le Clergé, la Noblesse du pays, le Parlement & la Chambre des Comptes vinrent le recevoir. Ils environnerent son charriot, & le conduisirent en grande pompe à l'Eglise Cathédrale de Grenoble, où il fut déposé jusqu'au lendemain qu'on le transporta dans l'Eglise des Minimes, située hors de la Ville, & dont son oncle maternel, Laurent Allemand, étoit le fondateur. Il y fut enterré vis-à vis le Grand-Autel, sous une tombe platte, sans ornement & sans inscription, sépulture convenable à la modestie & à l'humilité de celui dont elle renferme les cendres & assez décorée par son souvenir. C'est au zéle de sa patrie, plutôt qu'au secours fragile des marbres & de l'art, que la postérité doit

être redevable de l'exemple & du souvenir de ses vertus. 1524.

Elles furent telles que ses contemporains s'empresserent de se les repéter les uns aux autres ; & que plusieurs Historiens de son tems les célébrerent à l'envi, avec plus de zéle que de talens ; mais leurs efforts doivent donner l'exemple à un siécle plus éclairé. Chaque état peut le prendre pour un exemple religieux, charitable, juste, équitable, magnifique, libéral jusqu'à la prodigalité, magnanime, courageux en Héros, quelquefois vaincu sans rien perdre de sa gloire, & augmentant par sa modération le prix de ses fréquentes victoires. Né pour le bien, attentif à le procurer, & par une disposition aussi heureuse que singuliere, *changeant* (pour me servir des termes de son premier Historien) *en certaines occasions où la nature le combattoit, changeant*, dis-je, *le vice à vertu*. L'honneur & la probité aidant à la religion, l'emportoient sur la jeunesse, sur l'exemple & sur la nature même. Il eut dès sa jeunesse, à l'exception de l'expérience, toutes les qualités qui l'accompagnerent au

tombeau, & mérita de porter, avant
1524. d'avoir atteint l'âge de trente ans, celle de Chevalier sans peur & sans reproche; titre que l'on ne donnoit qu'aux Héros, qui joignoient la probité & la pureté des mœurs, à la plus haute valeur & aux talens militaires. Il fut peu courtisan; nourri sous les armes & avec la sincérité d'un soldat, son ambition unique fut d'en remplir les devoirs avec exactitude. Son désintéressement pour les recompenses, augmentoit le reproche qu'on fait à la Cour de les accorder aux sollicitations plutôt qu'au mérite. Il ne commanda point d'armée en chef, & approcha de la dignité de Maréchal sans l'obtenir; mais il n'en est point de ceux qui en ont été revêtus, qui l'ait jamais surpassé dans l'estime publique. Les qualités du cœur, portées à un dégré éminent, prévalent avec justice sur des titres, qui devant être le partage du mérite, ne servent souvent qu'à le faire méconnoître & à l'obscurcir.

Lorsqu'on apprit au Roi la perte du Duché de Milan la retraite forcée de l'Amiral, sa blessure, le danger où

il étoit, & celui où ſes troupes demeuroient expoſées, il parut ſenſible 1524.
en grand Roi à cette multitude d'accidens ; mais quand on l'informa de la mort du Chevalier Bayard, il y parut ſenſible en homme privé & en ami. Il ordonna qu'on rendît à ſon corps tous les honneurs poſſibles, & repéta, comme tous ſes ſujets, l'éloge de ce grand homme.

Fin du Tome IX.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

B

G

L

N

Fin de la Table des Matieres.





